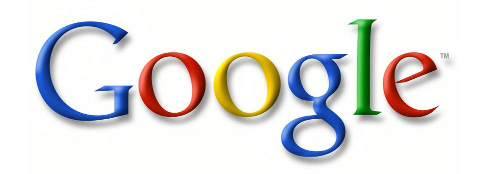
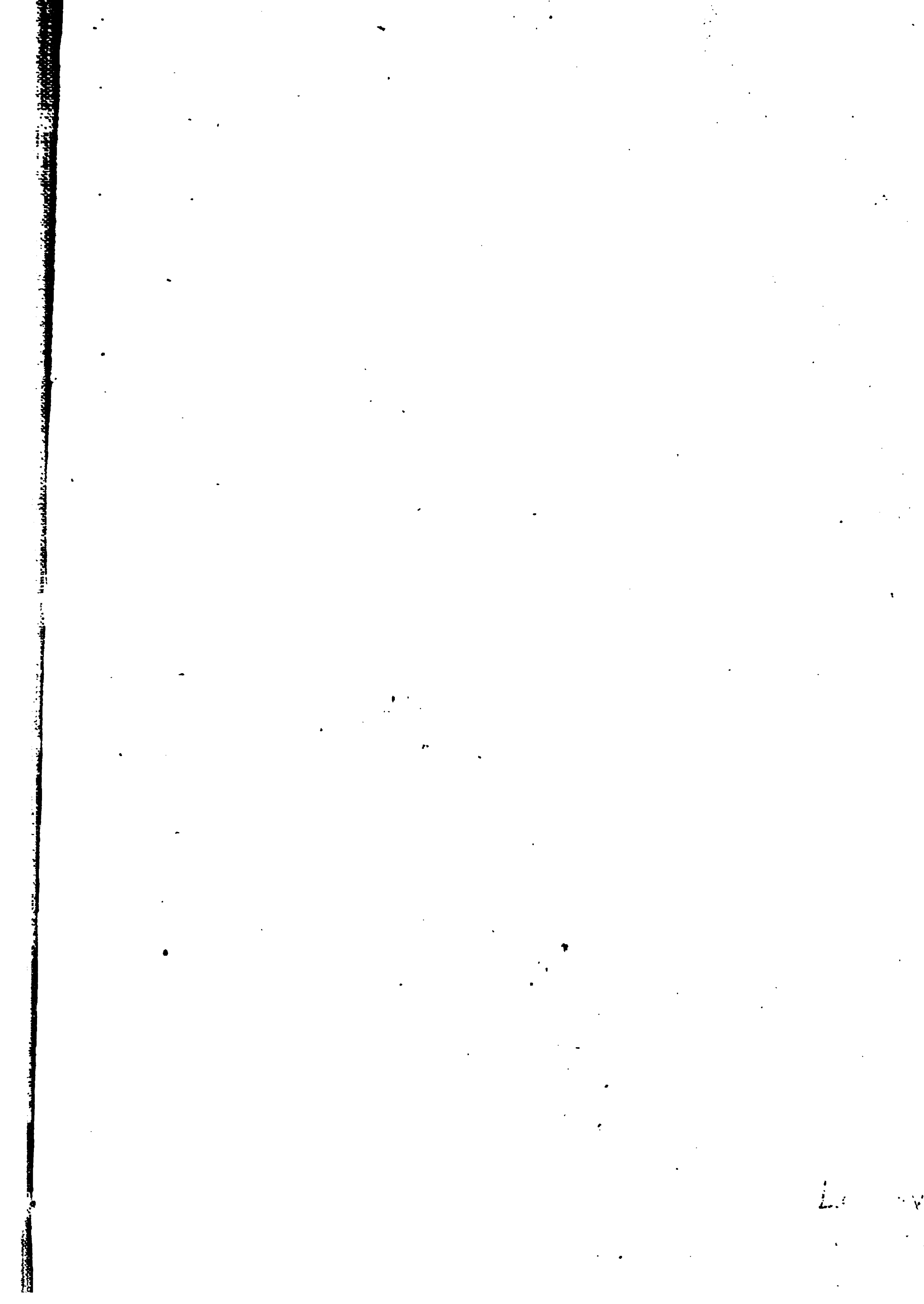



NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08162211 4







(Athenaeus)
NSP

957

BANQUET DES SAVANS,

PAR ATHÉNÉE,

Traduit, tant sur les Textes imprimés, que sur plusieurs Manuscrits,

PAR M. LEFEBVRE DE VILLEBRUNE.

TOME SECOND.

Pour nous, qui ne pouvons plus consulter qu'une très-petite partie des Auteurs allégués par Athénée, et qui ne trouvons que dans son livre cent particularités curieuses dont il parle, nous regardons sa compilation comme un trésor très-précieux.

BAYLE, *Dict.*

A PARIS,

Chez LAMY, Libraire, quai des Augustins, n°. 26.

DE L'IMPRIMERIE DE MONSIEUR.

M. DCC. LXXXIX.

AVEC APPROBATION, ET PRIVILÉGE DU ROI.

LE BANQUET DES SAVANS D'ATHÉNÉE.

LIVRE QUATRIÈME.

Ami, Timocrates, Hippolocus de Macédoine, disciple de Théophraste, vivoit du temps de Douris et de Lyncée, l'un et l'autre de Samos. On voit, par ses lettres, qu'il s'étoit engagé, avec Lyncée, à lui rendre compte du repas splendide quelconque où il se trouveroit : Lyncée, de son côté, lui avoit promis la même chose. Il nous reste donc encore quelques-unes de leurs lettres relatives aux festins : une, entre autres, de Lyncée, nous détaille le souper que Lamie, joueuse de flûte de l'Attique, donna à Démétrius Poliorcète, son amant, dans la ville même d'Athènes. Une de celles d'Hippolochus nous apprend quel fut le repas que Caranus de Macédoine donna le jour de ses noces. Je suis aussi tombé sur d'autres lettres de Lyncée à Hippolochus : il y décrit le repas que donna le roi Antigonus, lorsqu'il célébra les

Aphrodisies * à Athènes, et celui du roi Ptolémée: or, je vous ferai part de ces lettres : celle d'Hippolochus ne se trouvant que rarement, je vais en parcourir la teneur avec rapidité, autant pour occuper un moment de vos loisirs, que pour vous amuser.

Caranus donnant, comme je l'ai dit, son repas de noces en Macédoine, y avoit invité vingt personnes : aussi-tôt que les convives se furent placés sur les lits **, on fit présent à chacun d'une coupe d'argent; mais Caranus avoit eu soin qu'ils eussent, avant d'entrer dans la salle, la tête ceinte d'une lame d'or de la valeur de cinq *philippes*. Lorsqu'ils eurent vidé leurs coupes, on leur servit à chacun, dans un plat d'airain, ouvrage de Corinthe, un pain d'égale largeur, des poules, des canards; en outre, des ramiers, une oie, et autres choses semblables dont les plats étoient abondamment garnis. Chacun

* Fête instituée, en l'honneur de Vénus, par Cinyras, et dont on aura quelque notion dans Meursius, *Græc. feriata.* Les premiers Chrétiens ont beaucoup reproché cette fête aux Payens; mais ils n'en pouvoient plus connoître que les abus. On avoit perdu depuis long-temps le but de l'initiation à ces cérémonies mystérieuses. Les Phéniciens, qui les eurent de l'Égypte, les firent connoître aux Grecs. Athénée en parle encore ailleurs.

** Corrigez ici une faute typographique, et mettez *kataklitheisi.*

ayant pris ce qu'on lui présentoit, le donna avec le plat aux esclaves qui étoient derrière; on présenta aussi à la ronde nombre d'autres différens mets.

Après ce service, il parut un plat d'argent où étoient un grand pain, des oies, des lièvres, des chevreaux; d'autres pains faits avec art, des pigeons, des tourtereaux, des perdrix, et quantité d'autres volatiles: or, dit Hippolochus, ceci fut aussi donné aux esclaves. Ayant ainsi pris assez de nourriture, nous nous lavâmes les mains; on apporta beaucoup de couronnes faites de toutes sortes de fleurs. Il y avoit une lame d'argent sur chacune, de même poids (ou *prix*) que la première couronne *.

Hippolochus parle ici d'un Protéas, petit-fils de ce Protéas, dont la mère, nommée Lakknique, avoit été nourrice d'Alexandre-le-Grand. Or, ce Protéas buvoit beaucoup; il étoit même aussi grand buveur que son aïeul Protéas, qui avoit vécu familièrement avec Alexandre, et buvoit à la santé de tout le monde. Voici donc ce qu'Hippolochus écrit ensuite:

« Lorsque le plaisir nous eut égaré la raison par

---

* Celle qui étoit faite d'un cercle d'or, dont il a été parlé.

ses charmes, il entra des joueuses de flûtes, des musiciens, et des Rhodiennes pinçant de la harpe *. Elles étoient couvertes du seul voile de la décence des convives, à ce que je crois : quelques-uns disent cependant qu'elles avoient une *légère* tunique. Elles se retirèrent après un court début : aussi-tôt il en parut d'autres, portant chacune deux pots de parfum, joints ensemble par une bandelette d'or : l'un étoit même de ce métal, l'autre d'argent. Ils contenoient chacun une *cotyle*, et elles en firent présent à tous les convives.

On servit ensuite à *chacun*, pour souper, un plat d'argent, doré en placage fort épais, et assez grand pour contenir le volume d'un cochon rôti, et même très-gros. Cette pièce étoit posée sur le dos, montrant le ventre en-haut, remplie de toutes sortes de bonnes choses. En effet, il y avoit des grives rôties, des vulves, force bec-figues, où l'on avoit versé des jaunes d'œufs ; outre cela, des huîtres, des petoncles : or, chaque convive eut pour lui le cochon et le plat sur lequel on le lui avoit servi; ensuite, lorsque nous eûmes bu, chacun eut un

* Conférez ici M. Joly de Maizeroy, *art. des Siéges*, p. 305, fig. 7, tab. 2, avec *Essai sur la Musique*, in-4°., t. 1, p. 246; Paris, 1780.

chevreau tout bouillant dans la sauce, sur un autre plat, avec sa cuiller d'or.

Caranus nous voyant embarrassés de ces provisions, nous fit donner des bourses de filet et des corbeilles à pain, tissues de brins d'ivoire. Flattés de sa générosité, nous célébrâmes * le nouvel époux qui nous mettoit tous ces présens en sûreté : il nous donna encore une couronne, deux pots de parfum, l'un d'or, l'autre d'argent, et du même poids que les précédens.

Nous étions alors fort tranquilles; mais tout-à-coup entra dans la salle la troupe de ceux qui venoient de célébrer à Athènes la fête des *Chytres* ** : après eux, entrèrent des *Ithyphalles*, ou suppôts de Bacchus, armés de *phalles*, des *Skeropaiktes* ***,

---

* Texte, *au bruit du crotale*. Voyez, sur cet instrument et ses espèces, Pignorius, *de Servis*, p. 162; *Essai sur la Musique*, t. 1, p. 234 et suiv.

** Voyez Meursius, *Græc. feriat.*, au mot *anthesteeria*. Cette cérémonie eut son nom des *marmites*, ou *chytres*, dans lesquels on faisoit cuire de toutes sortes de grains qu'on offroit à Mercure, comme conducteur des ames de ceux qui périrent dans le déluge. Voyez Eudocie, sur l'origine des *Ityphalles*, au moins selon les traditions des Grecs, p. 412 et suiv.

*** De *skeros*, ou *skeron*, injure qu'on dit à un autre; et *paizein*, jouer, badiner. C'étoient donc des gens qui, à la lettre, se disoient réciproquement toutes les injures qu'ils pouvoient; comme, en général, les baladins, saltimbanques, et semblables : *skerboloi*, ou *kerboloi*; en latin, *balatrones*, etc.

des femmes qui faisoient des tours, cabriolant sur des épées, et jetant du feu par la bouche : elles étoient couvertes du simple voile de la nature. Dès que nous fûmes débarrassés de ce monde, nous nous mîmes à boire de plus belle, et des vins vigoureux, plus purs qu'auparavant : le Thase, le Mende, le Lesbos y étoient à notre discrétion, et l'on nous en servoit dans de larges coupes d'or.

CHAP. II. Lorsque nous eûmes ainsi bu, on nous servit encore à tous un plat de verre d'environ deux coudées de diamètre, dans un réseau * d'argent, et rempli de toutes sortes de poissons frits, qu'on y avoit comme amoncelés. On y avoit joint une corbeille à pain, tissée en argent, et pleine de pains de Cappadoce. Nous en mangeâmes, et donnâmes **

* Je lis ici *thibe* pour *thebe* des manuscrits. C'étoit une espèce de disque creux, tissé en argent, pour empêcher ce plat d'être cassé en le posant. L'auteur parle plusieurs fois de pareils ustensiles, et même de *talaroi* tissés en argent. Il n'y a donc rien que d'ordinaire ici. *Theekee* est une glose qui se trouve sur la marge du manuscrit A, dont le texte est ici obscurément écrit; mais le manuscrit B porte clairement *thebe :* or, on sait que les Grecs modernes confondoient *thee* et *thi*. Les raisons de Casaubon sont pitoyables.

** Je trouve *epidedookamen* dans le manuscrit A, et *apodedook*, dans celui B. *Epi* se fait mieux sentir, en ce qu'il marque une *addition* qu'ils faisoient à ce qu'ils avoient déja donné aux esclaves, etc.

le reste aux esclaves : nous nous lavâmes les mains, et nous mîmes des couronnes. On nous présenta aussi des cercles d'or, pour nous en ceindre la tête : ils pesoient le double des premiers. On y joignit deux autres pots de parfum, et nous demeurâmes tranquilles.

Protéas, sautant alors de son lit, demande un *skyphe*, ou gobelet tenant un conge ; l'ayant rempli de Thase, il le détrempe un peu, et le boit, ajoutant : « Celui qui boira le plus, aura lieu de se féliciter le plus. » Eh bien ! dit Caranus, puisque tu as bu le premier, agrée le présent que je te fais du gobelet, et quiconque en videra un pareil, le gardera aussi pour soi.

A ces mots, neuf personnes se levèrent, se saisirent de gobelets, et ce fut à qui auroit bu le premier. Un de nos convives, assez malheureux pour ne pouvoir pas boire cette quantité, s'assied sur son lit, et se met à gémir d'être le seul sans gobelet ; mais Caranus lui fait présent du vase vide.

Aussi-tôt il entre un chœur composé de cent hommes, chantant en accord un épithalame : après eux, paroissent des danseuses, mises les unes en nymphes, les autres en néréides. Le repas alloit

bientôt finir, et le jour commençoit à baisser, lorsqu'on ouvrit le reste de la salle, qui étoit partagée par des rideaux blancs. Dès qu'ils furent ouverts, des torches jetèrent subitement un grand éclat, moyennant des machines secrètes : la séparation qui les cachoit ayant donc disparu, on vit des Amours, des Dianes, des Pans, des Mercures, et autres personnages artificiels, portant des lumières dans des flambeaux d'argent. Nous admirions avec étonnement l'habileté de l'artiste, lorsqu'on nous servit des sangliers, vraiment d'Érimanthe, dans des plats carrés, autour desquels s'élevoit une bordure en or. On présenta ces pièces à chacun *, percées d'un javelot d'argent; mais ce qu'il y avoit de plus surprenant, est que, pouvant à peine nous soutenir, et tout étourdis du vin, nous nous levions, comme on dit, sur nos jambes, et aussi facilement que si nous eussions été à jeun, toutes les fois qu'on nous surprenoit par quelque pièce qui excitoit notre admiration. Enfin, nos esclaves entassèrent tout cela dans leurs corbeilles, sans doute bien condi-

* Casaubon propose ici une leçon des plus absurdes. Adam l'a bien senti : ainsi, je passe outre.

tionnées,

tionnés, et la trompe donna le signal de la fin du repas. C'est, tu le sais, l'usage des Macédoniens, lors des repas qui se donnent à une grande compagnie.

Karanus s'étant mis à boire dans de petits gobelets, ordonna aux esclaves de verser à la ronde; ainsi, nous bûmes à notre aise, prenant ce vin comme l'antidote * de celui que nous avions bu auparavant. Alors entra le bouffon Mandrogènes, petit-fils, à ce qu'on dit, de ce Straton de l'Attique. Il se répandit en plaisanteries à nos dépens, et dansa ensuite avec une vieille de plus de 80 ans.

Enfin, on servit le dessert; il fut présenté à chacun dans des corbeilles tissées en ivoire : il y avoit de toutes sortes de gâteaux de Crète, de chez toi, ami Lyncée, de Samos, de l'Attique, et dans les vaisseaux d'usage pour chaque sorte.

Nous sortîmes donc après cela, bien présens (ou attentifs), je t'assure, vu les riches dons que nous avions reçus : pour toi, tu passes heureusement ton temps à Athènes, assistant aux conférences de

---

* C'est une allusion au *verre* de vin qu'on appeloit *celui de la santé*. Voyez Pollux, p. 626; et Athénée, p. 693 du texte, au liv. 15, ch. 14.

Théophraste, mangeant des oignons, de la roquette et des *streptes* *, assistant aux *Lénées* **, et à la fête des *Chytres;* mais nous qui avons eu pour mets, ou pour portions, au repas de Karanus, de grandes richesses, nous cherchons maintenant, les uns, des maisons à acheter, les autres, des terres ou des esclaves.

CHAP. III. Si donc vous faites attention à toutes ces choses, mon cher Timocrate, quel est le repas grec que vous puissiez comparer à celui que je viens de vous détailler, quand sur-tout on lit ce que dit en plaisantant le comique Antiphane, dans son *Ænomaüs*, ou son *Pélope?*

« Hélas! que pourroient faire des Grecs qui vivent si mesquine-
« ment! ces mangeurs d'herbages, et qui n'ont qu'une obole à

---

* Forme spirale, ou torse, d'une sorte de gâteau, ou *placenta,* ou de pain fait de farine pétrie avec de l'huile, du lait, etc.

** Fête célébrée en automne, en l'honneur de Bacchus. Le mot signifie *des pressoirs* (*fête des*). Les étrangers ne pouvoient pas s'y trouver, comme le dit le *Schol.* d'Aristoph. sur les *Acharn.* Des poètes, montés sur des chariots, y disputoient le prix par des vers qu'ils chantoient, selon le même *Schol.*, sur les *Chevaliers.* Du reste, voyez Meursius, *Græc. feriat.* J'observerai seulement qu'Hésychius place le *leenaion,* ou temple de Bacchus, dans la ville même d'Athènes; et le *Schol.* d'Aristophane, p. 380, col. 2, dans les champs, *en agrois ;* ce que Meursius n'observe pas.

« dépenser pour trois ou quatre lambeaux de viande ! Vivent nos
« ancêtres ! ils vous mettoient des bœufs, des cerfs, des agneaux,
« tout d'une pièce, en broche. Enfin, n'a-t-on pas vu un cuisinier,
« chose prodigieuse, il est vrai, faire rôtir un chameau entier, et
« le servir tout brûlant au roi de Perse ? »

Aristophane parlant, dans ses *Acharniens*, de la magnificence des Barbares, dit :

« A. Ensuite il nous * donna l'hospice, et nous fit servir des bœufs
« entiers sortant du four. B. Oh ! qui a jamais vu des bœufs entiers
« cuits au four ! ô ! l'impudente fanfaronnade ! A. Oui, il nous fit
« servir aussi un oiseau trois fois plus grand que Cléonyme, et qui
« se nomme Phénax **. »

Anaxandride, se moquant du repas que donna Iphicrate à ses noces, lorsqu'il épousa la fille de Kotys, roi des Thraces, dit :

« A. En supposant que tu fisses cela comme je te l'expose, et qu'il
« nous traitât *** même d'une manière splendide, cela n'appro-

---

* Voyez ce passage dans l'*Aristophane* de Portus, p. 375.

** Aristophane produit ailleurs Cléonyme sur la scène, comme un insigne glouton : c'est à quoi fait allusion le mot *phenax*, flatteur, mais qui rappelle le mot *phene*, en latin, *ossifraga*, orfraie, oiseau carnassier. Voyez Bochart, *Hiéroz.*, t. 2, p. 187. Il dit que ces Bœufs sont *cuits au four*, ou *cribanites*, comme on disoit des pains *cribanites*, imaginés par certain *Annos*, Égyptien, dont le nom passa en proverbe. Voyez ici le *Schol.* d'Aristophane, p. 374, col. 2 ; mais ce four répondoit à ce que nous appelons *four de campagne*. On le faisoit, soit de terre cuite, soit de métal. Il étoit absolument du même usage que le nôtre. C'est ce qui augmente l'étonnement de l'auteur.

*** Je lis *heemas* avec le manuscrit B. Le manuscrit A porte *hymas*.

« cheroit pas de ce que fit Iphicrate chez les Thraces. En effet, on « dit qu'il fit les choses de la manière la plus noble *. La place « publique fut couverte de tapis de pourpre, jusque du côté du « nord. On ajoute même, qu'une foule de gens, mal peignés, y « mangèrent du beurre; que les marmites d'airain étoient plus « grandes que des citernes ** à douze lits. Kotys avoit même sa « robe *** retroussée, et présentoit, à la ronde, le bouillon du « pot dans un conge d'or. Comme il goûtoit de tous les cratères, « il se trouva ivre avant tous les buveurs. Antigénidas y joua de la « flûte; Argas chanta, et Céphisodote d'Acharne fit résonner sa « cithare. On célébra, dans les chants, la ville spacieuse de Sparte, « Thèbes aux sept portes : et l'on se reprenoit tour-à-tour. »

« Iphicrate reçut, pour dot, deux troupeaux de chevaux alézans, « un bouclier d'or, une coupe en forme de conque, un pot à verser « la neige, une marmite de millet, une botte d'oignons de douze « coudées, et une hécatombe de Polypes. Ce fut donc ainsi que

---

* Je lis ici *bybakaloos*, pour *bybakalous*, leçon vicieuse, mais intéressante de mes manuscrits. On voit par-là le vrai sens du mot *byba*, que cherchoit Alberti dans Hésychius, p. 778, not. 18, au mot *babai*, pour *byba*, qu'il faut lire. *Philokaloos* de notre texte est une mauvaise glose.

** Il n'y a rien à changer ici : c'est un acteur qui s'amuse, et dit *citerne* au lieu de *salle*. Je laisse la note de Casaubon, et le changement ou l'interprétation d'Adam. L'auteur avoit peut-être même écrit, en un seul mot, *lakkodoodekaklinoon*, dans le style de la comédie, pour désigner un de ces grands triclins, qui ne le cédoient plus à la grandeur des temples, mais que M. Pingré, ce célèbre astronome, a mal rendus dans Manilius, ch. 5, v. 291 : *triclinia templis concertant*. J'ai déja parlé de ces vastes *salles*, et non *buffets*.

*** On verra, dans Pignorius, des figures d'esclaves, avec leur robe ainsi retroussée, pour servir à table. Conférez Philandre sur Vitruve.

« Kotys célébra, en Thrace, les noces de son gendre Iphicrate,
« si l'on en croit la renommée. »

« B. Oh ! tout se fera avec bien plus de grandeur et d'éclat chez « nos jeunes maîtres : en effet, que manque-t-il chez nous ? quelles « bonnes choses peut-on y désirer ? n'avons-nous pas la myrrhe odo- « rante de la Syrie, la vapeur agréable de l'encens, des mazes tendres « et d'une couleur charmante, du pain, de la fleur de farine, des « polypes, des andouilles *, de la graisse, de gros intestins, du « bouillon, de la poirée, des thrions **, des pois, de l'ail, des « aphyes ***, des maquereaux, des tartelettes, de la bouillie,

---

* Texte, *cholikes*, gros intestins, tels que le *colon*, le *rectum*. Il n'est guère possible de définir au juste le sens de ce mot, que je rends par andouille, et qu'on peut rendre par boudin, saucisse, etc.

** Le traducteur latin de Pollux ayant mal rendu le texte, voici la description que ce grammairien grec donne du *thrion*. C'étoit un aliment qui se faisoit avec du saindoux (ou de la graisse de porc extraite sur le feu), du lait, du gruau épais, des jaunes d'œufs, du fromage nouveau, et de la cervelle. Tout cela étant bien mêlé, et pétri ensemble, formoit une espèce de pâte grasse qu'on enveloppoit dans des feuilles de figuier, et on la faisoit cuire dans du bouillon ou jus de volaille, ou de chevreau : lorsqu'elle étoit cuite, on ôtoit la feuille de figuier, et on la jetoit dans du miel bouillant. Cela devoit faire un aliment excellent. Voyez Pollux, liv. 6, p. 598 et suiv.

*** J'en ai déja parlé ; mais on lira utilement ce que dit le *Schol.* d'Aristophane sur les *chevaliers*, pag. 327, col. 1, quoiqu'il se trompe, lorsqu'il prétend que ces petits poissons ne viennent que d'une concrétion vaseuse, que la nature organise et anime par une opération inexplicable. Cependant la génération spontanée de plusieurs espèces qui tiennent au règne animal, n'est plus un problême à-présent ; nous en connoissons même qui tiennent au règne minéral et végétal, et d'autres qui tiennent au règne animal et végétal ; mais ceci n'est plus de mon sujet. En général, il n'y a rien qui n'ait vie dans

« des fèves, des pois-ciches, de l'ers, des haricots, du miel, du « fromage, des *chories* *, du froment, des noix, du gruau, des « langoustes, des calmars cuits sur la braise, du muge au court « bouillon, des sèches bouillies, de la murène bouillie, des goujons « bouillis, du thon femelle bouilli, des tanches ** marines bouil« lies, des grenouilles de mer, des perches, du dentale, de l'âne « de mer, des raies, des turbots (ou des *plies*), du chien de mer, « du groneau, des aloses, des torpilles, des tronçons d'ange, des « rayons de miel, du raisin, des figues, des pains à la graisse, des « pommes, des cornouilles, des grenades, du serpolet, du pavot, « des poires (*sauvages*), du safran bâtard, des olives ***, du « marc, des amètes ****, des porreaux, des ciboules, des aulx, « de la physte *****, des oignons, des choux, du selfion, du « vinaigre, du fenouil, des lentilles, des cigales ****** grillées,

---

la nature ; mais nos organes sont trop imparfaits pour saisir l'échelle des êtres. L'aphye a donné lieu au proverbe grec, *plus vîte qu'une aphye n'est rôtie.*

* Espèce de pain, ou gâteau, dans lequel il entroit du lait et du miel. Voyez Hésychius, t. 2, p. 1561.

** J'ai traduit le mot *phycis* par tanche marine. — *La grenouille de mer* est un poisson hideux, connu des modernes sous le nom de *diable-de-mer;* chez nous, *baudroye.* M. Camus mérite d'être lu ici ; mais Cyprian encore plus, p. 2554—2561. Conférez *Dictionn. des animaux.*

*** L'auteur n'auroit-il pas écrit *elaioon stemphyla?* des marcs d'olives.

**** Espèce de pain ou de galette, dont l'auteur parle encore en plusieurs endroits : on disoit aussi *ameen, ameetiskos, ameeta.*

***** Pâte faite avec du vin au lieu d'eau. Voyez Florent Chrétien, sur Aristophane et Pollux, liv. 6, n. 76. Il range la *physte* parmi les *mazes,* dont les hommes seuls usoient.

****** L'auteur a déja parlé de cet aliment. Hérodote dit aussi que les

« du cresson alénois, de la jugeoline, des buccins, du sel, des
« pinnes, des lépas, des moules, des huîtres, des petoncles, de
« l'origan: en outre, une quantité inexprimable de petits volatiles,
« des canards, des ramiers, des oies, des moineaux * de montagne,
« des grives, des allouettes hupées, des pies, des cygnes, des péli-
« cans, des cincles **, de la grue, une grue, dis-je, qui, s'insinuant
« par le large anus *** de celui-ci, et se portant par les côtés, lui

---

Nasamons mangeoient des *attelabes*, espèce de sauterelles, en les faisant sécher, liv. 4.

* Oiseau un peu plus petit que le passereau ordinaire. Il a le bec assez court, le dessus de la tête de couleur fauve ou roussâtre; le dos et les ailes en partie noires, en partie jaunes. Le bord des ailes, du côté du ventre, est en partie *gris-de-fer*, en partie noirâtre et blanc. La poitrine a une teinte blanchâtre; la queue longuette, est de couleur safranée obscure; les jambes et les pieds sont jaunes; le dessous de la gorge est noir, etc. — La couleur de la femelle n'a pas les teintes si marquées, ni le dessous de la gorge noir. Cet oiseau fait son nid dans les creux des arbres, loin des habitations. Il se fait assez promptement à la captivité, s'accouple avec le serin, et il en résulte une assez belle espèce.

** Espèce d'oiseau dont le mâle approche de la grandeur de la grive, et que Willugby range parmi les *pics*, improprement dites, fol. 99, le *junco* d'Aldrovand, liv. 20, ch. 55: on l'a mal-à-propos confondu avec le *hoche-queue*. On remarque, entre autres caractères, la force de ses jambes et de ses pieds: on le voit presque toujours dans les roseaux. Voyez Cyprian et les auteurs qu'il cite, p. 1365. Son chant n'est pas désagréable.

*** Les anciens mangeoient des grues. Juvénal parle d'une grue servie dans un *mazonome* ou grand plat: *mazonome* signifie aussi la corbeille à servir les *mazes*, ou le pain. — Je ne m'arrête pas à la grossière plaisanterie de l'acteur qui parle. Cette division du front indique bien l'excès de l'infamie.

« partageroit le front. Tu y aurois aussi du vin blanc, du vin doux,
« et du pays même, outre le moëlleux Capnias *. »

CHAP. IV. Voici comment Lyncée plaisante sur les festins d'Athènes, dans son *Centaure :*

« A. Cuisinier, celui qui sacrifie et qui me traite, est Rhodien :
« moi qu'il invite, je suis de Périnthe. Nous n'aimons ni l'un ni
« l'autre les repas d'Athènes; car cette Attique est désagréable, et
« a pour nous quelque chose d'étranger. On nous y a servi un grand
« plat, où l'on en avoit mis cinq autres petits : dans l'un, c'étoit
« de l'ail; dans l'autre, des oursins; le troisième contenoit une douce
« *thrymmatide* ** ; le quatrième, dix conques; le cinquième, un
« petit tronçon d'antacée : mais tandis que je mange d'une chose,
« un autre mange d'une autre; et tandis qu'il dévore ce à quoi je
« ne touche pas, je dépêche ce que je tiens. Cependant, mon cher,
« je voudrois expédier aussi bien une chose qu'une autre; mais c'est
« vouloir l'impossible, car je n'ai ni cinq bouches ***, ni dix lèvres.
« B. Voilà des choses qui nous flatteront sans doute par leur diver-
« sité. A. Mais quand je me serai bien rempli l'entrée de la bouche,
« mon ventre n'en sera pas plus plein avec cela. B. Que faire donc?

---

* Voyez Pline, liv. 14, ch. 3, t. 1, p. 711; *Hard.* sur ce vin *Capnias*, qui n'a pas eu son nom de la fumée, mais de sa couleur : c'est aussi ce que dit Hésychius de la vigne qui le produit.

** Ou *enthrymmatide*, selon le *Lexique* manuscrit de Pothius. C'est un aliment fait avec de la pure farine, de la graisse et des bec-figues, et qui revient à ce que l'auteur appelle ailleurs *crepis.* Voyez Pollux, liv. 6, n°. 77. On mettoit du miel dans celle-ci. L'épithète de *glykeia*, dans Athénée, semble aussi les rapprocher.

*** Adam, quelquefois plus heureux que Casaubon, lit ainsi ce passage : j'ai suivi son idée.

« A.

« A. As-tu beaucoup d'huîtres ici ? Sers-m'en un plat, et un bon « plat. As-tu aussi des oursins? B. Oh ! je vais vous en arranger un « plat, deux même. Je les ai moi-même payés huit oboles. A. Eh « bien, sers-nous seulement ce mets chétif, afin que nous puissions « au moins manger tous en même temps, et que, tandis que j'expé- « die une chose, les autres n'en dévorent pas une autre. »

Hégésandre de Delphes rapporte que quelqu'un demandant au Parasite Droméas, si les repas étoient meilleurs à Athènes qu'à Chalcis, il répondit : « Les préludes valent mieux à Chalcis que tout l'appareil d'Athènes. Il appeloit prélude du repas, force huîtres de différentes espèces.

Diphile, introduisant sur la scène un cuisinier dans son *Apolipuse*, le fait parler ainsi :

« A. Mon cher ! combien avez-vous invité de personnes à la noce? « Sont-ce tous Athéniens? ou, y a-t-il quelques traficans étrangers? « B. Qu'est-ce que cela te fait à toi, cuisinier? A. Oh ! papa, le point « essentiel sur lequel doit se régler mon art, est d'être bien instruit « du goût des convives. Par exemple, avez-vous invité des Rho- « diens ? Dès qu'ils sont entrés, donnez-leur à dévorer un grand « *silure* sur une sauce bien chaude, et cuit au court bouillon, ou « un foie marin : vous les flatterez beaucoup plus que si vous leur « présentiez du vin aiguisé de myrrhe. Le *silure* est un mets exquis « pour eux. Si vous voulez traiter des Byzantins, arrosez bien « d'absinthe tout ce que vous leur présenterez, et que cela soit « bien salé, et bien lardé d'ail. En effet, la grande quantité de « poissons qu'ils mangent, les remplit de saburre visqueuse et de « pituite. »

Ménandre fait dire, dans son *Trophonius* :

« A. J'ai un hôte à qui je dois donner à souper. B. De quel pays? « car il est important, pour un cuisinier, de le savoir : par exemple, « ces petits insulaires qui viennent demander l'hospitalité, ne se « nourrissent que de chétifs poissons, qu'ils prennent et mangent « aussi-tôt, de quelque espèce qu'ils soient ; mais pour des salines, « fi ! ces gens ne donnent pas là-dessus, ou ce n'est qu'en passant « qu'ils y touchent. Ils aiment bien mieux des viandes farcies et « des mets de haut goût. Si, d'un autre côté, c'est un Arcadien, « habitant loin de la mer, ou qui ne l'a jamais vue, il est affriandé « par nos ragoûts salés. Est-ce un riche Ionien ? il fera cas d'une « sauce épaissie avec de la farine, d'un *kanthaule* *, et de ces mets « qui stimulent l'amour. »

Les anciens usoient d'alimens faits pour rappeler l'appétit, tels que des olives imprégnées de saumure (*colymbades*).

Aristophane y fait allusion dans ce passage de sa pièce intitulée la *Vieillesse* :

« O ! vieillard, lesquelles aimes-tu mieux, ou de ces courtisanes « qui tombent par trop de maturité **, ou de ces jeunes tendrons « qui ont la chair aussi ferme que des colymbades ? »

---

* C'est un aliment préparé avec de la viande bouillie, du pain, du fromage de Phrygie et une sauce épaisse. Le texte porte *kandaule.*

** Comparaison tacite que l'auteur fait avec les *olives drupepes* , ou qui tombent de l'arbre étant trop mûres. Il leur oppose les colymbades.

Philémon a dit, dans son *Metioon* *, ou dans le *Zoomion :*

« Il a paru sous tes yeux un poisson bouilli : il étoit vraiment bien « petit ! m'entends-tu ? On l'avoit accompagné d'une saumure « blanche, et extrêmement épaisse. Cela ne sentoit ni le ragoût, « ni les épices ; mais tout le monde s'écria : que tu sais faire une « excellente saumure ! »

Les anciens mangeoient aussi des cigales ** et des cercoopes, pour rappeler l'appétit. Aristophane dit à ce sujet, dans son *Anagyre :*

« Par tous les dieux ! vous mangez avec volupté la cigale, le cer- « coope, après avoir chassé à ces insectes avec un roseau léger. »

Or, le cercoope est un animal semblable à la cigale, ou même *** c'en est la petite espèce, comme Speusippe nous le fait voir dans son quatrième livre des *Choses semblables.* Épilycus et Alexis en font

* Noms de deux comédies obscures, et que je laisse à chercher aux Casaubon.

** Je remarquerai ici en passant, que cet aliment est une des principales causes qui a produit la lèpre, ou le pian, ou les maladies résultantes de l'acrimonie de la lymphe. Le fréquent usage du poisson y donne également lieu, si on n'y joint pas l'usage de plantes chaudes, comme persil, sauge, ache, etc.

*** Casaubon passe sans rien dire ici. Bochart a senti quelque chose, en corrigeant *homoion tettigonioo ;* mais il falloit achever, et lire *homoion tettigi ; ee kai to tettigonion,* sens exact. Voyez Hésychius, au mot *kerkoopa.*

mention : le premier, dans son *Koralisque;* le second, dans son *Fier-à-bras*, en ces termes :

« Femme, je n'ai jamais vu ni cercope, ni pie, ni rossignol, ni « tourterelle, ni cigale avoir plus de babil que toi. »

Nicostrate dit, dans son *Abra* ou *Servante :*

« On servira, pour premier des grands plats, un hérisson * qui a « vieilli dans la saumure, accompagné de câpres, d'une thrymma- « tide (ou pâté de bec-figues), d'un tronçon de marinade, d'un « oignon écrasé dans un coulis. »

Les anciens mangeoient aussi, pour rappeler l'appétit, de grosses raves rondes macérées dans le vinaigre avec de la moutarde ; c'est ce que nous dit expressément Nicandre, dans ses *Géorgiques*, liv. 2. Voici ses termes :

« On voit deux espèces de raves, l'une longue, l'autre en globe « dur, dans les planches de nos jardins. Faites-les-sécher **, après « les avoir laissé mortifier par l'impression du vent du nord. Elles

---

* C'est-à-dire, *oursin :* ce n'est pas que la chair du hérisson quadrupède épineux ne soit bonne : je l'ai trouvée excellente.

** Je prends ce sens, en lisant ainsi ce vers :

Kai tas men g' aueenon apamblynas boreaisi.

Je mets *g' aueenon*, pour le *kaukoson*, qui n'est d'aucune langue. Je fais *apamblynas* d'*apoblynas* du manuscrit B, *faisant mortifier :* c'est au moins un sens exact et bien fondé dans ce passage désespéré, si l'on ne suit pas ma correction.

« se trouveront avec plaisir, en hiver, pour les domestiques désœu-« vrés qui gardent le logis. Elles reviennent promptement, si vous « les mettez tremper dans l'eau chaude. Quant aux racines de la « rave ronde, coupez-les, de même que l'écorce non encore sèche, « en nettoyant avec précaution les morceaux très-minces que vous « en aurez faits; mais laissez-les sécher un peu au soleil : alors vous « les plongerez dans une eau qui vient de bouillir à l'instant, mais « qui soit tranquille, et vous en jetterez une grande partie dans « de la saumure. Vous pourrez même y verser, à quantité conve-« nable, autant de vin blanc doux que de vinaigre. Entassez le « tout dans le vaisseau, puis vous le couvrirez bien de sel. En gé-« néral, vous pourrez aussi jeter auparavant, dans le vaisseau, « des raisins secs que vous aurez écrasés avec une molette, ou de « la graine piquante de moutarde. Si vous y joignez de la lie * de « vinaigre, capable de se faire sentir vivement, même à une tête « forte, vous pourrez puiser une saumure bien faite pour ceux qui « auront besoin de manger. »

Diphile ou Sosippus dit, dans son *Apolipuse* :

« A. Tenez, voici de fort vinaigre. B. J'entends, mon enfant. A. Nous « avons déjà pris du suc de selfion. Je vais bien écraser tout cela « pour votre monde, et l'on portera à la ronde force herbes ** fines, « capables de stimuler le palais ; car ce sont des assaisonnemens « faits pour la vieillesse. Rien ne ranime plus promptement les « sens : cela dissipe cette stupeur, cette insensibilité pour toute « saveur, et fait manger avec plaisir. »

Alexis dit, dans ses *Tarentins*, que les Athéniens

---

* Je lis avec le manuscrit A, *ei g' eni de tryx, si quidem insit fæx:* lisez ensuite *arysais.*

** Je lis *pygna-dee phylla kai drim.*

dansoient aux festins, lorsqu'ils avoient une pointe de vin.

« A. Il est d'usage, dans la belle ville d'Athènes, que tout le « monde danse aussi-tôt qu'on a senti la vapeur du vin. B. Tu me « dis-là quelque chose de bien absurde. A. Oui, vous en convien- « driez vous-même, si vous entriez subitement au milieu du repas. « B. Cependant il me semble que ce plaisir ne va pas mal à de « jeunes gens sans barbe ; mais lorsque je vois ce fourbe Théo- « dote, ce gourmand, cet homme ignoble, chaussé d'un soulier « blanc, et en même temps marcher en vrai lourdaut *, oui, je « le saisirois volontiers pour le pendre. »

N'est-ce pas aussi à cause de cet usage des Athéniens, qu'Antiphanes, dans ses *Cariens*, traduit sur le théâtre un philosophe qui dansoit au milieu d'un festin ? Voici ses termes :

« Ne vois-tu pas cet efféminé danser en gesticulant des mains, et » sans rougir ? lui qui explique Héraclite à tout le monde ; lui qui « a inventé seul l'art de Théodecte ** ; lui qui compose toutes les « sentences des tragédies d'Euripide. »

* Je change dans ce passage *phainees* en *phaiees*, *dixeris* ou *dicas*, avec Casaubon, laissant ses autres idées : je lis ensuite *abaleen*, comme dans Hésychius, pour *aballon*. Je retranche *tou* avant *xylou*, et je porte à l'autre ligne *laboon*, qui commençoit un autre vers. *Kaukizomenos* signifie simplement chaussé.

** Rhéteur et poète. Voyez les détails de Suidas sur cet homme et son fils.

On ne rapporteroit pas mal-à-propos ici ce que dit Ériphus dans son *Éole :*

« C'est un vieux proverbe, bon papa ! et plein de sens, que *le vin* « *fait danser les vieillards, même malgré eux.* »

Alexis dit, dans son *Isostasion :*

« Ils burent en payant chacun leur écot, n'ayant pour but que la « danse, et se contentant des noms de *bonne chère et de pains ;* « car cette bonne chère * se réduisoit à des langoustes, des gou- « jons et de la semoule. »

CHAP. V. Matron, auteur de *Parodies* **, décrit assez agréablement un festin attique : Je ne me refuserai pas, dit Plutarque, à vous le rapporter, vu la rareté de ce morceau.

« Muse, raconte-moi ces nombreux et splendides repas que le « rhéteur Xénoclès nous donna dans la ville d'Athènes, car je m'y « rendis, et j'avois pour compagnon le plus grand appétit. Oui, « j'y vis les plus beaux, les plus larges pains : ils étoient plus blancs « que la neige ; on eût dit manger *** les plus belles farines même. « Borée se sentit épris d'amour pour eux, pendant qu'ils cui- « soient. Xénoclès parcouroit tous les rangs des convives ; il s'arrêta

---

* Je rends ainsi *opsoon,* qui se trouve répété au troisième vers dans le manuscrit A, et cela fait un bon sens. Casaubon radote en corrigeant *hoion.*

** C'est une parodie de plusieurs vers d'Homère. On lira avec utilité ce que Spanheim a dit, sur les poètes parodiques, dans ses *Cæsars de Julien.*

*** Texte, *amylois ;* à la lettre, *amydons.* J'ai expliqué cette espèce de pain.

« sur le seuil de la porte où il s'étoit rendu. Près de lui étoit le « parasite Chéréphon, semblable à un goiland affamé ; il se trou« voit à jeun, et savoit officier en habile champion à la table « d'autrui : alors les cuisiniers apportèrent les plats, et couvrirent « toute la table. C'étoit à eux qu'étoit confié le vaste ciel sous « lequel rôtissoient les viandes, et ils avoient la puissance de retar« der ou d'accélérer le repas. »

« Aussi-tôt chacun porta la main aux légumes; mais, loin de « suivre les autres, j'attaquai indifféremment tous les mets *, les « bulbes, les asperges, les huîtres bien moëlleuses, et je laissai de « côté ces vieilles salines crues que mangent les Phéniciens. Je « jetai à terre ces oursins avec leurs aigrettes de pointes sur la tête. « Ils allèrent rouler, en retentissant, dans les pieds des esclaves, « sur une place nette, où les flots venoient battre le rivage. On « leur arracha, jusqu'à la racine, nombre de leurs épines. Le « cyclope en faisoit ses délices, après avoir détergé l'algue qu'il « ratissoit dans ses montagnes. On servit ** ensuite des pinnes et « des craquelins *** sonores. L'eau de la roche, couverte de *fucus* ****

* Casaubon, plus enclin à blâmer, qu'habile à bien chercher, fait ici à Daléchamp un reproche qu'il ne mérite pas. Il est faux qu'il ait pris *eidata* pour *eidea ; ciborum* répond bien à *eidata*.

** Je place ici, dans leur ordre, plusieurs vers que les copistes ont dérangés, et qu'il seroit impossible de bien entendre, sans des transpositions. Casaubon ne s'est même pas douté de ce désordre. Adam n'a pas vu plus clair, ni pour l'ordre, ni pour la lettre même du texte.

*** Je lis *amyllia*, où le poète double *l* pour la mesure de son vers. *Amylion* est une espèce de craquelin fait de farine délayée dans l'eau, et qu'on passoit ensuite dans un tamis, pour la laisser sécher : on y jetoit du sel et autres ingrédiens. Casaubon n'a pas connu le sens de ce terme : voilà pourquoi il radote ici. S'il avoit lu les médecins, autant qu'il veut paroître l'avoir fait, il auroit évité les absurdités qu'il propose.

**** Je lis *tas* pour *has*, rapporté à *pinnas*, et je range ainsi les vers désignés

« qui

« qui s'élèvent en forme de poils, y nourrit ces coquillages. Bientôt « parut une aphye du port de Phalère, amie de Triton, ayant les « joues cachées sous un réseau fort sale. Une plie cartilagineuse, « et un surmulet à joues vermeilles (*se présentèrent aussi*); je « fus un des premiers qui jetèrent dessus les mains garnies de forts « ongles. Je ne l'eus pas plutôt entamée, où Phébus me l'avoit « permis, que je vis Stratoclès, ce redoutable guerrier, tenant « entre ses mains la tête du cavalier surmulet : je la lui arrachai « aussi-tôt, en combattant, et le blessai à la gorge. »

« Une sèche * aux beaux cheveux parut : c'étoit Thétis même « aux pieds d'argent, fille de Nérée, déesse redoutable, à voix « sonore. C'est, parmi les poissons, la seule qui connoisse le blanc « et le noir **. J'y vis aussi l'illustre congre, vrai Tityus de l'étang. « Il étoit étendu sur plusieurs grands plats creux, et occupoit la « longueur de neuf tables. A sa suite marchoit un autre poisson : « c'étoit l'anguille, déesse aux bras blancs. Elle se flattoit d'avoir « joui des embrassemens de Jupiter, dans la chambre *** même « où il couche : delà vient la très-grande race des anguilles sau- « vages, que deux athlètes, tels que furent Astyanax et Anténor, « ne pousseroient pas facilement de terre sur un chariot avec des « leviers : elles avoient neuf coudées et trois empans de large, sur « neuf orgyes (*brasses*) de long. »

---

par leur premier mot. *Pollas — tous de — pinnas — tas — hee de — anta — psetta — tee g' egoo — :* il y a pour lors un sens suivi.

* Voyez la belle figure qu'en donne Salvien, dans son *traité des Poissons*.

** Allusion à la liqueur qu'elle répand pour se cacher.

*** Je lis *en koitooni*. Voyez, sur ce mot, Casaubon, dans ses caractères de Théophraste, p. m. 257, édit. 1599; et Hésychius. Le manuscrit A porte *es koitoon*, d'où je lis *en koitoon' oth*, etc. On peut garder *es* pour *en*, dans le style dorique : c'est un poète qui parle.

« Le cuisinier étoit à peine descendu de notre salle, qu'il y « remontoit, faisant retentir, sur son épaule droite, les plats où il « apportoit le manger, et il étoit suivi de quarante marmites « noires : autant de plats d'Eubée s'avançoient en ordre après elles. « La messagère Iris, aux pieds de vent, parut sous la forme d'un « rapide calmar, accompagnée de la perche au teint fleuri, et de « l'oblade familière avec le peuple, mais allant de pair avec les « poissons immortels, quoique mortelle elle-même. Vint alors une « tête de thon * enlevé de sa retraite : elle paroissoit irritée de ce « qu'on lui avoit ôté ses armes. C'est un malheur dont il plut aux « dieux d'affliger les mortels. »

« On servit, en outre, un ange, ce manger délicieux pour les « artisans; un peu dur, il est vrai, mais bien nourrissant pour la « jeunesse. Pour moi, je ne saurois trouver rien de plus savoureux « que sa chair. Un monstrueux cavalier muge fut introduit tout rôti; « non seul, mais suivi de douze sarges, d'un grand boniton ** de cou- « leur blanche. Ce sujet de Neptune connoissoit tous les gouffres « de la mer : ils furent suivis de crevettes; ce sont les chanteuses *** « de Jupiter Olympien : elles ont le corps courbé; mais la pulpe « en est excellente. La dorade, qui est le plus beau des poissons, « la langouste n'y manquèrent pas; et l'écrevisse voulut paroître

* On le prend quelquefois endormi. Ses armes sont ses nageoires épineuses. Je laisse rêver Casaubon.

** Texte, *amia*. Quoique les naturalistes ne soient pas absolument d'accord sur celui des poissons connus, auquel on doit rapporter ce nom grec, je suis l'opinion la plus générale. Voyez Artedi, *ichthyologie*. Athénée semble l'avoir désignée par le nom de glauque, liv. 7. Nous verrons ce passage.

*** Pour entendre ce vers, il faut savoir que la crevette fait entendre un petit cri, avant de mourir, lorsqu'on l'a mise sur le feu. C'est proprement *la squille bossue*, espèce de petite écrevisse.

« armée d'une cuirasse, parmi ces plats des dieux. Les convives y « ayant mis les mains, portèrent à leur bouche ce qu'ils pou-« voient saisir, l'un d'un côté, l'autre de l'autre. »

« Ces poissons avoient pour conducteur l'ellops *, fameux par « sa lance. Quoique je fusse déja bien plein, je l'attaquai d'une « main vigoureuse **, voulant en savourer le goût : il me parut *** « être l'ambroisie même dont les dieux éternels se repaissent. « On servit ensuite une murène qui couvroit la table. Elle avoit « autour du cou une bande, dont elle étoit toute fière, lorsqu'elle « alla au lit pour s'accoupler avec le valeureux Dracontiade. On « présenta les sandales **** éternelles des dieux. Parmi ces san-« dales étoit une *sole* qui habitoit la mer bruissante : cela fut suivi

---

* Poisson sur lequel les naturalistes ne sont pas d'accord, et très-connu des anciens dans la mer de Pamphylie, quoiqu'on n'en prît que fort rarement. Je ne puis donc expliquer ici la partie à laquelle l'auteur fait allusion par *douriklytos*. Athénée en parle en plusieurs endroits. Archestrate, qu'il cite liv. 7, le remarque parmi les poissons des mers de Sicile et de Crète, où il est moins bon; mais il paroît qu'il confond le poisson nommé *galeus rhodius*, espèce de chien de mer, avec l'ellops. Je n'en dirai rien de plus ici. Voyez M. Camus, t. 2, qui demeure avec raison dans le doute : Nonnius, ch. 20; Artedi, etc.

** Texte des manuscrits, *krateroos*.

*** *Ge* est ici affirmatif, et la leçon des manuscrits.

**** L'auteur entend par-là ces poissons plats comme une semelle de soulier, *solea*, d'où nous avons fait *sole*, pour les désigner. Il nomme la *sole* particulièrement *bouglosse*, ou langue de bœuf, par la ressemblance de la figure. Mes manuscrits suppriment *hoon* avant *bougloossos*, et portent *bougloossonos* au nominatif; mais Athénée, p. 288, écrit *bougloossos*; Hesychius, *bougloosson*. Je rends, par *mer*, le mot *halmee*, qui peut signifier ici *saumure* : je préfère *mer*.

« de jeunes *tourds* *, qui s'élèvent beaucoup hors des eaux, et
« vont pâturer dans les rochers : ce sont les thyades ** de la mer.
» Il y avoit aussi un mormyre ***, un chien de mer, un sparallon
« que le cuisinier servit tout pétillans ****, et il en parfuma la
« salle, nous recommandant bien d'en manger; mais cet aliment
« me parut être fait pour les femmes. Je jetai donc un dévolu sur
« autre chose : ce fut sur un plat ***** qui restoit là, et dont per-
« sonne n'avoit rien touché pendant tout le repas, vu qu'il y avoit
« d'autres mets à choisir. Alors parut un merle, qui ne deman-
« doit qu'à se faire manger : il fut bientôt attaqué. Les autres
« convives voulurent aussi en avoir leur part. Je vis après cela un
« jambon, qui trembloit ****** de peur : il y avoit de la moutarde

---

* Je conserve ce mot de Rondelet, pour désigner le poisson qu'on appelle *grive de mer*, *turdus*, *kichlee*, au sujet duquel, et du *merle*, *kossyphos*, consultez les naturalistes, ou mon index.

** Ou Bacchantes.

*** Autrement *morme*, ou *mormo*, *mormillo*; poisson de la classe de la dorade. Voyez M. Camus, t. 2.

**** Texte, *sizontas*; mot qui exprime le bruit que fait un poisson sortant de la poële à frire.

***** Je lis *batanee*, en latin, *patina*; ce qui étoit bien facile à corriger, pour le mot *botanee*.

****** Texte, *poos etremen* : expression emphatique, très-claire pour ceux qui entendent un peu les idiotismes. C'est la leçon du manuscrit A : elle est exacte. Les Latins ont dit *novi hominem qui sis*. C'est la même manière de parler. Je divise par deux points après *agchou*. Casaubon fait pitié ici. Je lis ensuite *glyky pleion chrysidos oun aperyka*. On peut laisser *oon* dorique ou ionique, pour *oun*. *Chrysis* est une coupe ou tasse d'or : voyez liv. 11, ch. 14, p. 502. A la lettre, *J'éloignai donc plus de vin doux de ma tasse*. Assurément le vin doux n'alloit plus avec la moutarde.

« à côté ; ce qui me fit dire adieu au vin doux. A peine eus-je tâté « de ce jambon, que je gémis, n'espérant plus en rien revoir le « lendemain. Hélas ! il me falloit, avec du beurre et une maze « faite à la hâte * . . . . . . ; mais le cruel jambon n'attendit pas long- « temps, car il fut mis en pièces, tout noyé ** qu'il étoit dans une « sauce noire, avec des abatis. »

« Un esclave avoit apporté treize canards de Salamine, pris « dans l'étang sacré, et bien dodus. Le cuisinier les servit du côté « où étoient les phalanges Athéniennes. Chæréphon voulut bien « reconnoître, par devant et par derrière, de quelle espèce ces « oiseaux étoient, afin de se repaître en sûreté. Il en mangea donc « comme un lion, tenant la main sur une cuisse, afin d'avoir un « second repas à faire lorsqu'il seroit chez lui. »

« Ensuite parut un brouët d'épautre, de fort bonne mine, de la « main même de Vulcain, et que ce dieu avoit fait cuire pendant « treize mois dans un pot *** de l'Attique. »

« Lorsque tous les convives furent rassasiés de ces mets exquis, « ils se lavèrent les mains dans les flots de l'Océan, et un jeune « esclave, d'une jolie figure, leur présenta un parfum suave fait de « fleurs printanières ****. Un autre donna, du côté droit, et à

---

* L'auteur fait sentir, par un sens suspendu, ce qu'il ne veut pas exprimer.

** On n'a pas compris le vrai sens de ce vers.

*** La poterie d'Athènes étoit renommée. Les potiers y avoient le nom de *Prométhée*. Juvénal fait aussi allusion au sens de ce nom.

**** Je conserve *eerinon*, des manuscrits. Casaubon veut *irinon*, qui peut être vrai, mais sans autorité pour moi, quoique l'auteur nomme ailleurs le parfum fait d'*iris*, *irinon*. Le verre de Bacchus, dont parle ensuite l'auteur, est celui du *bon démon*. Athénée, liv. 15, ch. 5. Voyez Apostolius, *prov.* C. 1-12.

« tout le monde, des couronnes entrelacées de roses, qui en rele-
« voient l'éclat en dehors et en dedans. Aussi-tôt on versa pour le
« verre de Bacchus, du généreux *Lesbos ;* c'étoit à qui le videroit
« plus plein. »

« Enfin, on servit le dessert, dont on remplit les tables. Il y
« avoit des poires, des pommes succulentes, des grenades, des rai-
« sins, nourriciers de Bacchus. Ils étoient tout fraîchement cueillis,
« et de l'espèce qu'on appelle *amamaxys* *. Je ne pus en rien
« manger, car j'étois étendu bien plein sur mon lit. »

» Mais, messieurs, lorsque je vis entrer ce grand *encycle* **,
« savoureux, de couleur blonde, cet enfant de Cérès, et bien cuit,
« comment me serois-je abstenu de manger de ce gâteau divin !
« Non ; quand j'aurois eu dix mains, dix bouches, un ventre imper-
« méable, et un cœur d'acier..... Deux filles de joie entrèrent,
« l'une et l'autre également habiles à faire des tours de souplesse
« étonnans. Stratoclès les introduisoit, en les pressant devant lui.
« Elles avoient les mouvemens des pieds aussi rapides que celui des
« ailes d'un oiseau. »

CHAP. VI. Alexis parle ainsi, dans ses *Syntroches*, en se moquant des repas de l'Attique :

« Pour moi, je vais prendre deux cuisiniers, même les plus
« habiles que je pourrai trouver dans la ville ; car, lorsqu'on va

---

* Espèce de vigne, autrement appelée *anadendras*, ou *anadendrite*. Ce mot indique une vigne qui s'élève, et grimpe *sur les arbres*. Voyez Hésychius, aux mots *amamyx* et *pseudamamyx*.

** Gâteau semblable, pour la forme, à nos pains bénits évidés dans le centre, et formant un cercle.

« traiter * un Thessalien, on ne doit pas faire servir à l'Attique,
« étourdir précisément la faim, mais servir, avec grandeur, ce qu'il
« faut à chacun. »

En effet **, les Thessaliens se traitent bien à table; c'est ce que dit aussi Ériphus :

« Eh, Syrus! ce ne sont pas là les délices de Corinthe, ni Laïs, ni
« les mets des Thessaliens qui ont toujours bonne table, et où ma
« main a quelquefois pris sa part. »

L'auteur de la pièce des *Ptoochoi*, ou *Mendians*, que l'on attribue à Chionide, dit : Que « quand les « Athéniens servent le dîner aux Dioscures, dans « le Prytanée, on met sur la table un fromage, « une physte, des olives drupèpes, des porreaux, « en mémoire de l'ancienne manière de vivre. » Mais Solon prescrit de servir seulement une maze à ceux qui sont nourris dans le Prytanée, et d'y

* Texte, *mellonta*, etc. Casaubon estropie tout ce passage. Je lis ainsi les vers 5 et 6 :

Limoo parelthein alla dei kath' hen' hekaston

Autois paratithenta, megaleioos.....

C'est en partie la leçon de mes manuscrits. L'expression *limoo parelthein*, à la lettre, est, *passer à côté de la faim*; ce que nous disons, *étourdir seulement la faim*, mais non la satisfaire.

** Je lis ici, *eisin ontoos*, avec le manuscrit A; comme Ægius, sur le manuscrit Farnèse.

ajouter un pain les jours de fêtes, à l'imitation d'Homère. En effet, lorsqu'il réunit les grands chez Agamemnon, il dit :

« On pétrissoit de la farine. »

Mais voici ce que l'histoire nous rapporte de deux repas, qui ne sont pas bien anciens, et dont l'un se donna au Lycée, l'autre dans l'académie : « Le cuisinier, qui servit celui de l'académie, ayant « apporté par innovation, contre la règle, un plat « de terre étranger, tous les sacrificateurs le firent « briser, parce qu'il étoit d'usage de s'abstenir de « tout ce qui étoit étranger. Celui du Lycée fut « battu de verges, comme auteur d'une innovation « dangereuse, en ce qu'il avoit apprêté de la viande « salée comme du poisson mariné. »

Voici comment Platon nourrit ses nouveaux citoyens, dans le second livre de sa *République :* « A. Mais il me semble que vous alimentez le « peuple sans cuisine. S. Cela est vrai, répondis-je : « en effet, j'ai oublié de dire que nos citoyens « auront aussi quelques plats de cuisine : nous leur « donnerons donc du sel, des olives, du beurre, « des bulbes, des oignons, des herbages, tels que

» ceux

« ceux des campagnes, et ils les feront bouillir *.
« On leur accordera même quelques plats de régal,
« comme figues, pois-ciches, fèves, baies de myrthe.
« Ils pourront aussi faire cuire des glands ** sous
« la cendre, et boire modérément par là-dessus.
« Ils passeront ainsi paisiblement leur vie, et en
« santé assurément; ils mourront très-âgés, et lais-
« seront le même train de vie à suivre à leurs
« descendans. »

Il nous faut à présent rappeler les repas de Lacédémone. Voici donc le récit que fait Hérodote, dans son neuvième livre, en parlant du somptueux appareil de la table de Mardonius, et faisant en même temps mention des repas *lacédémoniens :*

« Xercès s'étant sauvé de la Grèce, laissa tout son appareil à Mardonius. Pausanias, voyant cette magnificence, tant en or qu'en argent, en pavillons du travail le plus riche et le plus varié, ordonna aux boulangers et aux cuisiniers de préparer un repas, comme ils le faisoient pour Mardonius. Lorsqu'ils

* Casaubon est ici bien grand dans une petite cuisine : cela est fait pour lui.

** Texte, *pheegous :* c'est le fruit d'une espèce de *rouvre.* Voyez Théophraste : il ne s'agit pas du fruit du *hêtre.*

l'eurent fait, Pausanias contempla avec étonnement les lits d'or et d'argent couverts de tapis, les tables d'argent, le splendide appareil de ce repas, et tout ce qu'on avoit servi ; mais voulant aussi-tôt s'en moquer, il ordonne à ses gens de lui préparer à manger à la Lacédémonienne. Le repas étant prêt, Pausanias éclate de rire, fait venir les capitaines Grecs, et leur montrant la différence des deux appareils : Je vous ai, dit-il, rassemblés ici, pour vous prouver l'excès de folie du général des Mèdes ; lui qui, pouvant vivre avec tant de somptuosité et de grandeur, s'est avisé de venir chez des gens aussi misérables que nous. »

On rapporte qu'un Sibaris, qui étoit à Sparte, se trouvant à un de ces repas qu'on appelle *phédities*, ne put s'empêcher de dire : « En vérité, les Spartiates « sont les plus courageux de tous les hommes ; et « quiconque est susceptible de réflexion, choisira « plutôt mille morts que de pouvoir se résoudre à « mener une si pauvre vie. »

Polémon, exposant le mot *canathre* *, qui se trouve

---

* Espèce de chariot couvert d'une clisse d'osier, dans lequel les filles se rendoient au temple d'Hélène, pour y présenter leurs offrandes. Elles y alloient aussi sur des mules. Voyez, à ce sujet, Meursius, *Græc. feriata.*

dans Xénophon, dit que Cratinus parle, comme il suit, dans *ses Riches*, au sujet du repas que les Lacédémoniens appeloient *kopis:*

« Est-il vraiment permis aux étrangers qui viennent à Sparte,
« d'avoir part, comme on le dit là, aux repas qu'on appelle *kopis*,
« et sans risquer un affront? Y a-t-il aussi dans les salles des *phystes*
« qui pendent attachées à des chevilles, et que les vieillards doivent
« saisir avec les dents? »

Eupolis dit, dans ses *Ilotes :*

« C'est aujourd'hui pour eux le repas *kopis*. »

« Le *kopis*, dit Polémon, est un repas qui a quelque chose de particulier, de même que celui qu'on appelle *aïklon*. Lorsqu'ils célèbrent le *kopis*, ils commencent par dresser des tentes auprès de certain temple; ils y élèvent des lits d'herbages, sur lesquels ils étendent des tapis, et y font le repas tout couchés, traitant non-seulement ceux qui sont de notre contrée, mais même des étrangers qui s'y trouvent en voyage : ils sacrifient, dans ces *kopis*,

---

Le *kopis* étoit un repas qui se faisoit lorsqu'on menoit les enfans au temple de Diane. On alloit l'invoquer en leur faveur, en les lui présentant. Voyez Meursius, au mot *titheenia. Græc. feriat.* et, ci-après, l'auteur. Les *pheidities* étoient les mêmes que les *andreia* ou *syssities*, repas commun des hommes. Voyez Potter, t. 2, pag. 357, ch. 17; et Meursius, dans son *île de Crète*, ch. 10, p. 170, *in*-4°.

des chèvres, et non d'autre animal. Ils donnent à tout le monde une portion des viandes, et ce que l'on appelle *physicille*, c'est-à-dire, un petit pain semblable à un *encride*, mais d'une forme plus sphérique. On présente en outre, à chacun de ceux qui se sont réunis, un fromage tout récent, une tranche du bas-ventre, et du gros intestin de la victime; du dessert, comme des figues sèches, des féves, des haricots nouveaux.

Chaque Spartiate peut donner un *kopis* à sa volonté; mais dans la ville on ne les donne qu'à la fête appelée *Titheenide*, célébrée pour la conservation des enfans. C'est alors que les nourrices amènent les enfans mâles à la campagne, pour les présenter au temple de Diane, *Korythallis*, situé près du fleuve *Tiassa* *, du côté de la Grâce *Cleta*. Elles y célèbrent des *kopis*, tels que ceux que je viens de décrire. On y sacrifie des cochons-de-lait, et l'on sert au repas des pains *ipnites*, ou cuits au four.

Les autres Doriens appellent *aiklon*, ce que l'on

* C'étoit un fleuve, suivant Pausanias, plus croyable, à cet égard, que tout autre. Quant à *Cleta*, c'étoit une des deux *Graces* honorées par les Lacédémoniens : l'autre se nommoit *Phaenna*.

nomme vulgairement *deipnon* à Sparte ; c'est pourquoi Épicharme a dit :

« Quelqu'un t'invita à souper (*aiklon*), mais tu t'en es allé en « courant. »

Il a parlé de même, dans son *Périalle*; mais il en est autrement à Lacédémone, quant au sens du mot *aiklon* , c'est-à-dire, des pains auxquels on donne ce nom : après le souper, on y apporte ce que l'on nomme *aiklon*, ou des pains dans une corbeille, et de la viande, qu'on distribue à chaque convive. Un serviteur suit celui qui fait cette distribution, et annonce à haute voix l'*aiklon*, nommant celui qui en fait présent à la compagnie : c'est ainsi que s'explique Polémon.

CHAP. VII. Mais Didyme n'est pas de son sentiment : c'est le célèbre grammairien que Démétrius de Trœzène appeloit *Bibliolathe* *, à cause du grand

* Ou *qui oublie ses propres ouvrages.* Quintilien explique ce passage. Il est bon de savoir ce qu'il dit à ce sujet : « Les écrits des grammairiens sont « remplis de contes de vieilles et de fatras , dont ces gens ne se doutoient « même pas. *Nam Didymo quoque, quo plura nemo scripsit, accidisse « compertum est, ut cum historiæ cuidam tanquam vanæ repugnaret, « ipsius proferretur liber qui eam continebat*, etc. » Voilà bien le bibliolathe, liv. 1, ch. xiij.

nombre de livres qu'il avoit publiés. En effet, on en compte trois mille cinq cents. Voici donc ce que dit Didyme :

« Polycrate rapporte, dans ses *Laconiques*, que les Lacédémoniens célèbrent pendant trois jours la fête d'Hyacinthe, et qu'ils ne s'y couronnent pas, à cause de la douleur qu'ils ont de sa mort. On n'y sert pas de pains, mais de menues pâtisseries et autres choses semblables. On n'y chante pas de *péan* * à l'honneur de ce dieu, et l'on n'y fait rien de ce qui se pratique dans les autres sacrifices ; ainsi l'on y soupe avec la plus grande réserve, et l'on se retire chez soi. Le second des trois jours de cette fête, il y a une assemblée des plus nombreuses : le spectacle qu'on y donne est très-varié. Des enfans y jouent de la cithare, vêtus de tuniques retroussées par une ceinture. Ils accompagnent la flûte en chantant, parcourent toutes les cordes de leur instrument avec l'*onglet* **, en rhythme d'*anapæste*, et célèbrent le dieu sur un ton aigu. »

* Xénophon dit formellement le contraire; mais Meursius observe qu'on peut concilier les deux écrivains, en disant que Xénophon parle alors du second jour, et Polycrate du premier et du troisième de cette fête. Voyez Meursius, *Græc. feriat.* p. 269 et suiv. *in*-4°.

** L'auteur entend ici par *plectre*, un onglet de fer ou de cuivre que les

« D'autres parcourent le théâtre sur des chevaux bien parés; on voit aussi entrer plusieurs chœurs de jeunes gens, qui chantent des vers dans l'idiome du pays. Des danseurs, mêlés parmi eux, renouvellent les danses antiques, accompagnées de flûtes et de chants : de jeunes filles, montées sur des *canathres* (ou chariots de bois couverts en cintre), et superbement habillées, se présentent dans l'assemblée; d'autres paroissent sur des chars attelés comme pour disputer le prix de la course, et ajouter un nouveau lustre à cette pompe par leur brillant éclat; enfin, toute la ville est en mouvement, en joie, pendant cette fête. On immole nombre de victimes ce jour-là, et les citoyens traitent leurs amis et leurs esclaves. Ils assistent tous aux sacrifices, et quittent la ville (qui demeure vide) pour aller au spectacle.

Aristophane, ou Philyllius, fait aussi mention du kopis dans la comédie intitulée les *Villes*. Épilycus en parle ainsi dans son *Koralisque* * :

« Je vais me rendre au kopis, à Amyclée; c'est ce dont nous aver-

---

musiciens mettoient, comme une espèce de *dé* à coudre, au bout des doigts avec lesquels ils pinçoient leurs cordes. *Plectre* signifie même *éperon*. Peu d'écrivains ont fait cette remarque. Le *plectre* frappant étoit d'usage pour le tympanon et autres instrumens à cordes.

* Casaubon fait quelques changemens dans ce passage altéré, appelant sa

» tissent les gâteaux plats, les *collabes*, les pains, les *nastes*, les
» *jus* de viande très-savoureux. »

On voit qu'il dit expressément que l'on servoit des *mazes* au kopis; car c'est ce que montre clairement le mot *barakes*, qu'on ne doit pas prendre dans le sens de *tolypee*, comme Lycophron le présente, pour des gâteaux élevés en cône, ni pour la pâte des levains avec lesquels on fait lever les mazes, comme le dit Ératosthène. On voit qu'il nomme aussi des pains et des jus de viande, ou des sauces extrêmement friandes.

CHAP. VIII. Molpis détaille bien clairement ce que c'étoit que le kopis, dans sa *République* de Lacédémone : « On y fait, dit-il, le kopis : or, le kopis consiste en mazes, pains, viandes, herbages cruds, jus de viande, figues et lupins pour dessert. »

---

correction *ingens facinus !* Ineptie doublée et triplée par l'ignorance qu'il montre ici. 1°. *Pot' an* rappelle le dorien *pottan* pour *pros teen*. 2°. *Polloi* de Casaubon n'est pas le texte. Je lis *kollaboi* pour *pollahoi*. 3°. Je lis *k'artoi* pour *karta*. 4°. Je lis *zoomoi kai nastoi : zoomoi* est prouvé par ce qui suit; et *nastoi* est pour *mastoi*. 5°. J'observe qu'Hésychius a cité cette fausse interprétation d'Ératosthène, ou peut-être notre texte, au mot *tolypee*, ce que n'a pas observé Alberti. 6°. Pollux met aussi les *berekes* ou *barekes* parmi les mazes, liv. 6, p. 611, n°. 77. J'ai expliqué les autres noms. Athénée parlera encore de ces *barèques*.

Mais

Mais il faut observer que les cochons-de-lait dont il a été parlé, ne se nomment pas *orthagorisques*; il faut lire *orthragorisques*, parce que c'étoit à la *pointe du jour* (*orthros*) qu'ils se vendoient au *marché* (*agora*), comme le disent Persée, dans sa *République* de Lacédémone, Dioscoride, dans le second livre de sa *République*, et Aristoclès, dans le premier livre de sa *République* de Lacédémone.

Polémon dit encore que les Lacédémoniens *, particulièrement, appeloient le souper *aiklon*, pour *deipnon* : cependant il est vrai que tous les Doriens, sans exception, disoient aussi *aiklon* pour le souper. En effet, Alcman écrit :

« Maintenant il va aux *andreia* et aux *synaïklées.* »

Appelant ainsi les *syndeipnies* ou soupers en commun. Il dit encore ailleurs :

« Alkmaon a présidé comme inspecteur à l'*aïklon* ou *souper.*

Il est faux que les Lacédémoniens appelassent *aiklon* la portion qu'on distribuoit à chacun après le souper, et ce qu'on donnoit aussi aux *pheidities* après le même repas : en effet, c'étoit du pain et de la viande; on

---

* Je rends le vrai sens de ce passage avec la liberté pour le faire sentir.

appeloit cela *epaiklee*, c'est-à-dire, supplément à l'*aiklon*, ou souper.

Polémon suppose qu'il n'y avoit qu'une manière de préparer ce qu'on appeloit *aikla*, ou soupers en commun; mais il y en avoit deux. Le service des *aikles* qu'on faisoit pour les enfans, étoit fort simple, et facile à préparer ; c'étoit de la farine pétrie avec de l'huile, et qu'on leur donnoit à dévorer après le souper, selon Nicoclès: elle étoit enveloppée dans des feuilles de laurier. On appeloit cela des *psaistes* * ou *kammates*, et les feuilles *kammatides*.

Les anciens servoient même des feuilles de laurier parmi ce qui faisoit les *tragèmes*, comme on le voit dans les *Cyclopes* de Callias, ou de Dioclès.

« Tu mâcheras des *feuilles de laurier*, les plus agréables ** ,
« assurément, de tous les *tragèmes.* »

Mais ce qu'on préparoit pour les hommes aux

---

* Je lis *ee*, en françois *ou*; ce sont deux synonymes. Alberti devoit lire ainsi, puisqu'il sentoit que c'étoit une même chose. On a eu aussi tort de confondre ces *kammates* avec les *kammatides*, ou feuilles qui les enveloppoient.

** Je lis *heedysta per*, pour *hee de kathaper*, etc. Tragèmes a été expliqué : voyez l'index. Le mot *katalyseis* s'entendra par *kaptein*, quelques lignes au-dessous. Je ne sais ce que Casaubon avoit en tête en rendant *katalyseis* par *tolles*; c'est *absumes*.

pheidities, consistoit en certaines viandes déterminées, qu'un homme riche fournissoit à ces repas : quelquefois même plusieurs personnes en faisoient la dépense.

Molpis dit que les *epaikles* se nommoient *mattya* *. Mais voici ce que Persée écrit à ce sujet, dans sa *République* de Lacédémone : « Il condamne aussi-tôt les riches à l'amende au profit des *epaikles;* ce sont des *tragèmes*, ou desserts, qu'on donne après le souper. Quant aux pauvres, il leur impose l'obligation d'apporter des roseaux, des herbes pour les lits, ou des feuilles de laurier, afin qu'il y ait, après le souper, de quoi mâcher aux *epaikles*. Ce qu'on y présente est de la farine imprégnée d'huile. »

On peut en général considérer l'ordre qu'on observoit aux *aikles*, comme celui d'une espèce de petit corps républicain; car on y observe une étiquette scrupuleuse. On y distingue les premières, les secondes places, selon les rangs, et tel doit s'y asseoir sur un escabeau. Dioscoride nous dit la même chose à ce sujet; mais voici ce que Nicoclès

* Tout aliment friand, ou d'un apprêt recherché. Le mot *epaikle* signifie *surcroît du souper*.

écrit concernant les *kammatides* et les *kammates* : « L'Éphore * ayant entendu tout, prononçoit perte ou gain de cause, et condamnoit sur-le-champ celui qui avoit ** perdu à fournir tant de *kammates*, ou bien tant de *kammatides*. Or, les *kammates* sont les *psaistes* mêmes, et les *kammatides*, ce avec quoi l'on dévore les *psaistes*. »

Dicæarque détaille ainsi le souper des Phédities, dans son *Tripolitique* : « Le premier souper se sert à chacun en particulier, et personne n'a de communication avec un autre ; ensuite on donne à tous une maze aussi grande que chacun la veut. On leur met en outre à côté d'eux un *Kothon*, ou vase plein de vin, dont ils boivent à leur volonté : on leur sert toujours à ce repas du cochon bouilli ; quelquefois *** même cette bonne chère se réduit à un *quart* pesant au plus, et ils n'ont pas autre chose, si ce n'est le jus

---

* Le manuscrit A porte *Euphore*, comme nom propre : erreur.

** Casaubon avoit bien vu que ce passage étoit vicieux; il faut changer, non ajouter. Je lis *ton de nikeethenta*, pour *hode nikeesas*. C'étoit le juge qui devoit condamner. Je garde ensuite *kaptousi* qui est exact.

*** Je garde *eniote de ti monon pleen*, que Casaubon n'entend pas. *Pleen* est ici plutôt affirmatif qu'exceptif. Je garde ensuite, trois lignes au-dessous dans le texte, *ikanos oon*, expression exacte que Casaubon veut altérer.

ou bouillon qui en vient, mais justement autant qu'il en faut à chacun pour faire couler * tout le souper. On leur donne peut-être encore des olives, du fromage, ou des figues, ou tel surcroît que quelqu'un leur envoie; comme du poisson, du lièvre, du ramier, ou autre chose semblable. »

« Après ce souper, qui est bientôt terminé, on sert ce surcroît, qu'on appelle *epaikles* : chacun fournit au phédities environ trois médimnes attiques de farine, et jusqu'à la concurrence, à-peu-près, de dix ou douze conges de vin; outre cela, certaine quantité de fromage, de figues, et environ dix oboles d'Égine pour l'achat de la bonne chère. »

Sapharus écrit, dans son troisième livre de la *République* de Lacédémone, que « les convives des phédities apportent pour eux-mêmes les *epaikles*, et que les chasseurs, qui sont quelquefois en grand nombre, y présentent de leur chasse. Quant aux riches, ils font apporter du pain, et de ce que fournit la campagne, selon la saison, et selon la quantité des personnes ** réunies, pensant qu'il seroit inutile

---

* Ou de manière qu'ils aient à boire de ce jus autant qu'il leur en faut à mesure qu'ils mangent, jusqu'à la fin du repas.

** Casaubon veut ici placer le mot *arkein*, qui est inutile, parce qu'il

de faire des apprêts plus que suffisans, puisque le superflu ne seroit pas consommé.

Molpis dit qu'il y a toujours après le souper quelque régal, que l'un ou l'autre, ou même plusieurs des convives ont apporté, après l'avoir préparé chez eux. Jamais on n'apporte d'*epaikles* achetés ; car ils ne le font pas pour flatter la volupté et l'intempérance, mais pour montrer leur adresse à la chasse.

Plusieurs ayant des troupeaux à eux, font volontiers part de quelques jeunes animaux aux convives. Les régals sont des ramiers, des oies, des tourterelles, des grives, des merles, des lièvres, des agneaux, des chevreaux. Les cuisiniers désignent toujours, en pleine assemblée, ceux qui ont apporté quelque chose, afin que tout le monde sache combien ces chasseurs se plaisent à la chasse, et quelle est leur générosité envers les convives.

CHAP. IX. Démétrius de Scepse dit, dans son premier livre de l'*Armement de Troie*, que la fête

---

ne comprend pas l'idiotisme. Il faut mettre une virgule après *synousian*, et il est inutile de changer *kai ta* en *to gar*, selon la logique de Casaubon, qui gâte tout, faute de sentir son texte et le génie de la langue.

des Carnées * est, chez les Lacédémoniens, une imitation de la discipline militaire. On y fixe neuf places, que l'on appelle *skiades*, et qui ressemblent presqu'à des tentes, dans chacune desquelles soupent neuf hommes. Tout s'y exécute au son de la trompette : chaque *skiade*, ou *pavillon*, contient trois *phratries*, et la fête des Carnées dure neuf jours. Les Lacédémoniens se relâchèrent par la suite de ce genre de vie sévère, et se livrèrent aux plaisirs. Voici ce qu'en dit Phylarque, dans le liv. 35 de ses *Histoires :*

Les Lacédémoniens ne venoient plus aux phédities, selon leur ancien usage; mais si par hasard ** ils s'y trouvoient réunis, on les servoit très-simplement,

* Fête qui date de la 36e. Olympiade. Elle fut instituée en l'honneur d'Apollon, ou mieux du Soleil. Il y avoit des jeux (*agones*) où Terpandre remporta la première victoire. Voyez Meursius, *Græc. feriat.*, p. 178, pour les détails de cette fête. Les neuf hommes qui étoient dans chaque *skiade*, étoient trois de chaque *phratrie*, ou *tribu*.

** Je garde *hote* avec les manuscrits : il n'est pas besoin de prendre *hotan* avec Casaubon. Ces deux mots sont souvent synonymes. Il comprend encore moins *kai palin*, expression elliptique, qui indique la conduite contraire que tinrent les Lacédémoniens. Si *kai palin* n'étoit pas ici la vraie leçon, quoique celle des manuscrits, il faudroit lire *kai pollai*, rapporté à *stroomnai ;* mais gardons le texte. Je lis ensuite *tois te* pour *te tois*, comme le sens exact l'exige.

pour dire qu'ils ne manquoient pas à l'usage. Ils eurent, au contraire, par la suite des tapis si riches et si précieux par la variété du travail, que quelques-uns des étrangers qu'ils invitoient, se faisoient un scrupule d'appuyer le coude sur les coussins; mais les anciens s'appuyoient sur un lit très-simple, pour demeurer * ainsi pendant tout le repas sur ce lit, où ils avoient une fois posé le coude.

Les Lacédémoniens se livrèrent donc à la volupté dont il vient d'être parlé : ils exposèrent sur leur table nombre de différens vases; on leur servit des mets apprêtés de toute manière : ce fut parfum sur parfum, des vins et des desserts variés à l'infini. Ceci commença sous Arée et Acrotate, qui régnèrent peu de temps avant Cléomène, et prirent toute la licence des cours. Quelques particuliers de Sparte, leurs contemporains, enchérirent même sur leur luxe, au point qu'Arée et Acrotate sembloient n'avoir surpassé dans une espèce de vie frugale, que ceux qui vivoient on ne peut plus simplement : quant à Cléomène, étant beaucoup plus instruit des affaires d'état, il

* *Diakarteroûntes* est ici un futur qui suppose ce qui vient d'être dit, *epi ta prosk. eereidon;* ainsi, laissons la correction de Casaubon.

vécut

vécut de la manière la plus simple, quoique jeune. Placé à la tête du gouvernement, il sacrifioit, il faisoit voir à ceux qu'il avoit invités, que leurs apprêts n'étoient en rien inférieurs aux siens *.

Il traita chez lui plusieurs ambassadeurs qui se rendirent auprès de sa personne; mais jamais il ne fit servir de meilleure heure que de coutume : on ne couvroit qu'une table à cinq lits, et jamais plus. S'il n'y avoit pas d'ambassadeurs, on ne couvroit qu'une table à trois lits. Il n'y avoit pas de maître des cérémonies qui réglât celui qui devoit s'asseoir ou se placer sur le lit à la première place : le plus âgé alloit se placer le premier, à moins que Cléomène ne l'appelât de son côté.

On le trouva le plus souvent couché sur le même lit avec son frère, ou avec quelque autre personne de son âge. Il y avoit une table à trois pieds, un psykter d'airain pour mettre rafraîchir le vin, un *cade* **, une gondole d'argent tenant deux cotyles,

* Il faut lire ici *par' autoo*, ou auparavant *par' ekeinous*, si l'on conserve *par' auton*, qui cependant n'est pas exact.

** Espèce de seau de terre cuite, dans lequel étoit le vin mêlé. Il répondoit au cratère.

et des gobelets : l'aiguière avec laquelle on versoit le vin, étoit d'airain. On ne présentoit à boire à personne, à moins qu'on n'en demandât : avant de commencer à souper, on versoit un gobelet de vin, mais d'abord * à Cléomène ; et lorsqu'il avoit fait signe, les autres en demandoient aussi de même. Les mets qu'on servoit étoient fort ordinaires ; du reste il n'y avoit ni trop ni trop peu, mais assez pour tout le monde ; de sorte que chacun ** avoit ce qu'il falloit. Il ne pensoit pas qu'il dût traiter son monde uniquement avec du potage et quelques petits morceaux de viande, comme il étoit d'usage dans les phédities : d'un autre côté, il ne vouloit pas donner dans l'excès d'une dépense inutile, en passant les bornes du nécessaire : dans le premier cas, il voyoit de la malhonnêteté ; dans le second, un luxe dicté par l'orgueil. Le vin étoit un peu meilleur à sa table, lorsqu'il avoit invité quelqu'un. On gardoit le silence pendant *** le souper : un esclave étoit

---

* Je lis *too de poly prooton*, à lui avant tout autre. Casaubon ajoute ici mal-à-propos : le texte est exact. Casaubon ne sait jamais jouir de ce qu'il tient.

** Casaubon s'arrête encore ici mal-à-propos.

*** Casaubon devoit bien observer la faute de Daléchamp, qui traduit

toujours prêt, tenant le vin mêlé d'eau, et en donnoit à celui qui en demandoit : il en étoit de même après le souper; on ne versoit à chacun que deux gobelets de vin, et lorsqu'on le demandoit, mais par signe.

Jamais il ne se trouva de *musiciens* * ni de *comédiens* chez lui, même comme en passant. Cléomène s'entretenoit familièrement avec chaque personnage, engageant les uns ou les autres, tantôt à écouter ce qu'on disoit, tantôt à parler eux-mêmes sur telle matière; de sorte que tous se retiroient ** comme séduits par les charmes de sa société.

Antiphane plaisante sur les soupers des Lacédémoniens, dans son *Archoon:*

« Es-tu de Lacédémone? Il faut te conformer aux lois des citoyens.
« Va souper aux phédities : savoure-s-y leur potage. Ne porte pas

---

post cœnam. Cet aoriste tenant du passé et du futur, signifie, à la lettre, *jusqu'à ce qu'on eût soupé.*

* Voyez sur ce mot *acroama*, Pignorius, *de servis*, p. 146. Quelquefois ces comédiens, aretaloges ou bouffons, musiciens, etc. paroissoient couverts des habits les plus brillans. S'ils n'avoient pas l'honneur, au moins ne pouvoit-on leur en refuser la livrée. Voyez Spanheim sur les *Cæs.* de Julien, p. 128. *Preuves.*

** Texte, *apotrechein.* Je trouve à la marge du manuscrit B, *apostrephein.* L'un et l'autre signifient aussi *revenir:* ce pourroit être ici le sens.

« le mépris * jusqu'à t'y présenter avec des moustaches : contente-
« toi de ce qu'ils trouvent beau et bon, et conforme-toi à la gra-
« vité de leurs mœurs antiques. »

CHAP. X. Dosiade, qui a écrit l'histoire de l'île de Crète, nous parle ainsi des *syssities* **, ou repas en commun des Crétois, dans son quatrième livre :

« Voici comment les Lyctiens *** fournissent aux frais de leurs repas publics. Chacun doit porter à l'*hétairie* dont il est membre, la dîme des fruits de sa récolte : on y dépose aussi tous les revenus de la ville, et les magistrats les distribuent par famille. Tous les citoyens sont divisés en *hétairies*. C'est une femme qui est chargée de préparer le repas commun : elle prend pour aides trois ou quatre personnes du

---

* C'est le vrai sens de ce passage. Voyez Alberti dans Hésychius, au mot *bystaga*. Je lis ainsi ce vers :

Apolaue zoomou : hoos phorein tous bystakas
Mee, etc.

et tout est exact, tant pour la mesure que pour le sens. *Hoos* est souvent pour *hoos te*, ou *hooste*. Casaubon fait un contre-sens.

** Il est essentiel de lire ici les détails que Meursius présente dans son *Ile de Crète*, ch. 10-11, que j'ai déja indiqués.

*** *Licte*, ou *Litte*, la plus ancienne ville de Crète. Voyez Meursius, ch. 12 : elle dut son origine aux Phéniciens, qui y établirent les sacrifices de victimes humaines. Le mot *hétairie* signifie *confrairie* : *sodalitas*, latin.

peuple, qui sont accompagnées chacune d'un serviteur destiné à porter le bois nécessaire. Voilà pourquoi on appelle ces serviteurs *calophores*, ou *porte-bois.* »

« Il y a dans toutes les habitations de l'île de Crète, deux maisons destinées aux *syssities;* l'une se nomme *andreion;* l'autre, *koimeeteerion* *, parce que c'est là que couchent les étrangers. On dresse, dans la maison destinée aux repas communs, deux tables que l'on appelle *hospitalières*, et les étrangers y ont la première place : les autres se rangent ensuite par ordre. On présente à chaque convive une égale portion de ce qui est servi; mais la jeunesse n'a que demi-portion de la viande, et ne touche pas des autres plats. On met en outre, sur chaque table, un vase à boire plein de vin mêlé d'eau; tous les convives en boivent en commun, et lorsqu'ils ont soupé, on en apporte un autre. On présente aussi aux enfans un pot d'eau et de vin mêlés ensemble, et ce même pot leur sert à tous : quant aux vieillards, s'ils veulent boire davantage, ils en ont la liberté. »

« La femme qui a réglé les apprêts du repas,

---

* Dortoire, comme *dormitorium. Andreion* a été expliqué comme *lieu où se rassembloient les hommes.*

peut prendre ouvertement ce qu'il y a de mieux sur la table, et le donner à ceux qui se sont distingués, soit à la guerre, soit par leur prudence. Dès qu'ils sortent de table, leur premier soin est ordinairement de tenir conseil sur les affaires publiques ; ensuite ils s'occupent des affaires militaires, font l'éloge des gens recommandables par leur valeur et leur probité, afin de porter la jeunesse aux mêmes actions glorieuses. »

Pyrgion dit, dans son troisième livre des *Institutions Crétoises :* « Les habitans de cette île mangent * en commun et assis; ce que l'on sert aux orphelins est sans aucun assaisonnement : les plus jeunes se tiennent debout, et servent à table. On fait d'abord des libations aux dieux, accompagnées de prières, et l'on partage ensuite le manger à chacun des convives : on donne moitié de la portion des hommes aux enfans qui sont assis à côté du siége de leur père. Les orphelins ont part entière; quant au vin, on le sert plus ou moins ** détrempé, selon l'usage de

---

* Je lis *syssitousi ;* le sens l'exige. Les textes anciens portent *eusitousi.*

** Je lis *paratithetai d'oinos autois.* Il est certain que l'auteur parloit ici du vin, et que *oinos* a disparu devant *autois.* Le mot *abambakeuta,* ou *abambakeusta,* est un adverbe qui signifie *sans mélange.* L'auteur, ou

chaque habitation. Il y a aussi des siéges pour les étrangers, et une troisième table à droite de ceux qui entrent dans la salle: on l'appelle la table de Jupiter-hospitalier.

Hérodote, comparant les repas des Grecs avec ceux des Perses, dit ce qui suit: « De tous les jours de l'année, les Perses révèrent particulièrement celui de leur naissance: c'est pourquoi il est d'usage chez eux de servir ce jour-là plus de mets que les autres jours. On sert même alors, sur la table des riches, un bœuf, un âne, un cheval, un chameau, et tout entiers, rôtis à la cheminée: quant aux pauvres, ils n'ont à manger que des moutons maigres, et peu de mets. Ils ont, au contraire, beaucoup de dessert, quoique assez mauvais; mais ils n'en reprochent pas moins aux Grecs de sortir de table ayant faim, parce qu'à leurs repas on ne leur sert rien qui mérite la moindre attention: ils ajoutent

---

le dialecte Crétois, prenoit peut-être ce mot dans le sens de *non mélangé* des divers ingrédiens que les autres Grecs mettoient dans leurs vins. On peut consulter à cet égard Baccius, qui détaille ces différentes mixtions. Cependant je l'entends ici du mélange de l'eau dont on détrempoit le vin. — On peut lire aussi à l'infinitif, comme ce qui précède, *paratithesthai d'oinon autois*, etc.

que si on servoit aux Grecs de quoi bien manger, ils ne quitteroient pas la table en mangeant.

Les Perses sont fort amis de la bouteille : il seroit de la dernière indécence chez eux de vomir ou d'uriner en présence d'un autre : voilà donc ce qu'ils observent. C'est ordinairement dans l'ivresse qu'ils traitent des affaires les plus sérieuses. Le maître de la maison où ils ont délibéré, leur rappelle le lendemain, lorsqu'ils sont à jeun, l'affaire qu'ils ont agitée : s'ils approuvent leur délibération étant rassis, ils la mettent à exécution, autrement ils y renoncent : c'est aussi dans l'ivresse qu'ils reprennent et discutent ce qu'ils ont délibéré auparavant étant à jeun.

Voici ce que Xénophon écrit de la vie voluptueuse du roi de Perse, dans son *Agesilaüs :* « On parcourt toute la terre pour chercher une boisson agréable au Persan. Des milliers d'hommes sont occupés à lui apprêter ce qui pourra flatter son appétit, et l'on ne sauroit croire combien ils se donnent de peine pour lui procurer du sommeil; mais, au contraire, Agésilaüs, qui aimoit le travail, buvoit avec plaisir ce qu'il avoit sous la main, et mangeoit avec autant de satisfaction le premier aliment qui se trouvoit : tout endroit lui étoit indifférent pour bien dormir. »

Le

Le même parlant (dans son discours intitulé *Hiéron*) des mets qu'on sert aux tyrans et aux particuliers, met ceci dans la bouche d'Hiéron : « Je sais bien, Simonide, que la plupart des hommes s'imaginent que nous mangeons et buvons avec plus de volupté que les particuliers, parce qu'il leur semble qu'ils mangeroient le souper qu'on nous sert avec plus de plaisir que celui qui leur est servi *; mais ce n'est que l'extraordinaire qui peut faire plaisir. Voilà pourquoi chacun voit arriver avec satisfaction les jours de fêtes, excepté les tyrans : en effet, leur table est toujours servie avec abondance, et ne peut leur présenter aucun surcroît à ces fêtes : d'abord, ils ont donc moins d'avantages que les particuliers, relativement à la joie intérieure que donne l'espérance; ensuite tu es, je pense, persuadé que plus on sert de choses au-delà du nécessaire, plus la satiété se fait sentir promptement; de sorte que le plaisir dure moins pour celui à qui l'on sert beaucoup de mets, que pour ceux qui ont une

* Texte, *to heautois :* mes deux manuscrits portent *toutois*. Ces leçons sont vicieuses; je lis *to autois* sans aspiration, comme le vrai style attique l'exige, lorsqu'il s'agit de la personne même. C'est Xénophon qui écrit. Je parlerai de ces aspirations vers la fin de ce livre.

table frugale. Mais, répond Simonide, il est bien certain que tant qu'on savoure les alimens avec appétit, le plaisir est beaucoup plus grand pour ceux qui ont une table servie avec somptuosité, que pour ceux qui n'ont qu'une table fort mince.

Si l'ouvrage qu'on attribue à Théophraste, concernant la *Royauté*, est vraiment de lui (car plusieurs prétendent qu'il est de ce Sosibius dont Callimaque a célébré la victoire dans une élégie), Théophraste y dit que les rois de Perse font promettre, à son de trompe, une grande somme d'argent à celui qui aura imaginé le moyen de procurer quelque nouveau plaisir au roi, tant ces princes sont voluptueux.

Théopompe rapporte, dans le liv. 35 de ses *Histoires*, que Thys, roi de Paphlagonie, se faisoit servir tout par centaines à souper, en commençant par les bœufs. Ayant été amené prisonnier de guerre au roi de Perse, et mis en lieu de sureté, il se fit servir de même, vivant avec la plus grande somptuosité. Artaxercès l'ayant appris, dit : « Il croit devoir vivre ainsi, comme devant bientôt périr. »

Selon la quatorzième *Philippique* du même Théopompe, lorsque le roi de Perse va chez quelque peuple de ses états, on dépense vingt talens pour

lui donner à souper, et quelquefois même trente : d'autres dépensent bien davantage ; chaque ville doit, proportionnément à l'étendue de sa population, lui donner une fois à souper, à titre de tribut, selon un ancien réglement de l'empire.

Héraclide de Cumes, qui a écrit sur les usages des Perses, dit ce qui suit, dans son second livre intitulé *des Préparatifs* : « Ceux qui servent le roi de Perse à table, se sont tous bien lavés auparavant, et sont vêtus de *blanc* * : ils ont été occupés presque la moitié du jour aux préparatifs du repas. Quant aux convives du roi, les uns mangent hors de la salle, et les voit qui veut; les autres sont dans l'intérieur avec le roi, mais ils ne mangent pas à sa même table : il y a deux salles en face l'une de l'autre, dans l'une desquelles le roi mange, les convives sont dans l'autre ; le roi les voit à travers un rideau tiré devant la porte; mais eux ne le voient point. Cependant ils mangent quelquefois tous ensemble, savoir, les jours de fêtes : c'est dans une salle où est aussi le roi, mais dans une grande pièce qui y est pratiquée

---

* Cet ancien usage, assez général, a fait adopter le sens de Casaubon. Le texte porte *kalas*, beaux, comme mes manuscrits.

pour lui. Lorsque le roi fait une débauche (or, il en fait souvent), il y a au plus douze personnes qui boivent avec lui; c'est ordinairement après le souper, le roi ayant mangé seul à sa table, et les autres à la leur. Alors un des eunuques appelle ces douze compagnons de la bouteille : lorsqu'ils sont tous réunis, ils boivent avec le roi, non du même vin, étant assis à terre, tandis qu'il est couché sur un lit à pieds d'or.

En général, le roi dîne et soupe seul; quelquefois sa femme et quelques-uns de ses fils soupent avec lui : pendant le repas, plusieurs concubines chantent et jouent des instrumens : l'une d'entre elles prélude, et les autres chantent toutes ensemble. Le souper du roi sembleroit être de la plus grande somptuosité, si l'on en jugeoit par ce qu'on en dit; mais si on l'examine bien, l'on verra que tout y est fait avec économie, et réglé avec l'ordre le plus précis. Il en est de même à l'égard des autres Persans constitués en dignité. On tue, il est vrai, pour le roi, mille bêtes * par jour; savoir, des chevaux, des bœufs, des ânes, des cerfs, nombre de moutons : il se consomme aussi beaucoup d'oiseaux, tels que des

* Texte, *hiereia* : expression dont j'ai rendu raison.

autruches * d'Arabie, oiseaux très-grands; des oies, des coqs; mais on ne sert de tout cela aux convives du roi qu'avec mesure, et ils peuvent emporter ce qui reste : les autres viandes et autres alimens se transportent au pavillon des *piquiers* et des *peltastes* que le roi nourrit : ces gens s'y partagent ** tout entre eux, par portions égales, tant pains, que viandes. Si, d'un côté, les soldats Grecs reçoivent de l'argent pour leur solde, de l'autre, ces militaires Persans reçoivent ces alimens de la part du roi, à titre de paiement.

On sert de même chez les grands de la Perse beaucoup d'alimens sur les tables : lorsqu'on a soupé, celui qui est chargé du soin de la table, distribue à chacun des serviteurs ce qui reste du repas : or, il reste toujours beaucoup de viandes et de pains, et c'est ce qui fait leur nourriture journalière.

---

* Voyez Bochart, *hieroz*, liv. 2, ch. 17. Il est utile de le conférer.

** Je lis *hou idia men-diairountai, ubi viritim quidem omnia dividunt;* ce que Casaubon cherchoit, mais sans succès. Sa conjecture m'a fait rire. Adam n'est pas plus heureux. Casaubon eût appelé cette correction *ingens facinus :* je lui laisse cette inepte jactance, digne de lui seul. Le mot *peltaste* précédent, désigne les militaires qui étoient armés ou munis d'un bouclier. Je suis obligé d'expliquer ces mots aux lecteurs qui n'entendent pas le grec.

Les plus distingués des convives du roi * ne se trouvent qu'à son dîner : il les dispense de se rendre deux fois chez lui, afin qu'ils puissent eux-mêmes recevoir leurs convives.

Hérodote dit, dans son septième livre, que les Grecs ** qui avoient reçu le roi, et donné à manger à Xercès, devinrent si malheureux, à tous égards, qu'ils furent obligés de quitter leur *patrie*. Lorsque les Thasiens reçurent l'armée de Xercès, et la traitèrent à souper, à cause des villes qu'ils avoient dans le continent, Antipatre, un des habitans de ces villes, dépensa quatre cents talens d'argent : en effet, on servit à ce souper *** des cratères, des coupes d'or et d'argent. Si Xercès y avoit mangé

---

* Je lis *para ge ton bas*, pour *para gar t. b.*

** Notre texte est faux ici : lisez, comme Hérodote, *teen stratian*, l'armée, pour *ton basilea*, le roi ; et pour *patrie*, le texte porte *habitations* ou *maisons*, *oikioon*, dans Hérodote, liv. 7, § 118.

*** Je garde la lettre dans ma version, autorisée par mes manuscrits, *et hæc quidem inter cœnandum*. Casaubon se fixoit sur le sens d'Hérodote, où il est dit que les soldats *emportèrent tout le lendemain* en décampant : *leipontes ouden, alla pheromenoi*, liv. 7, ch. 19 : il ajoutoit donc *elabon* après *deipnon*. Ce sens est assez probable ; c'est même la seule conjecture soutenable, si notre texte est défectueux.

deux fois, y prenant aussi son dîner, ces villes auroient été abandonnées de leurs citoyens.

Le même dit, dans le neuvième livre de ses *Histoires*, que le roi donne tous les ans un *repas* royal le jour de son anniversaire * : ce souper se nomme *tykta*, en persan, ce qui répond au mot grec *teleion* (ou *solemnité* annuelle). Dans cette circonstance, le roi *ne se pare que la tête*, et fait des présens aux Perses.

Selon le récit que fait Éphippus d'Olynthe, dans l'ouvrage qu'il a écrit sur la mort d'Alexandre et d'Éphestion, Alexandre, qui soupoit le plus souvent avec environ soixante ou soixante-dix amis, dépensoit cent *mines* par jour. Ctésias et Dinon rapportent que le roi de Perse, qui soupoit avec quinze mille personnes, dépensoit quatre cents talens, ce qui fait

---

* Les uns entendent *l'anniversaire de son avènement au trône*. Baduell et Valla tiennent pour ce sens : *egeneto basileus* semble le favoriser. Les autres, *le jour de sa naissance ;* mais l'auteur auroit écrit *egeneto ho basileus ,* le jour *que le roi est né :* je crois le premier sens plus vrai. Voyez Hérodote, liv. 9, § 109. — Je traduis ensuite, *ne se pare que la tête*. Le sens est équivoque dans l'original même. Hérodote, *ibid.* Tâchez de le démêler. D'autres traduisent : ce n'est que ce jour-là que le roi se *nettoie* ou *savonne la tête*. Les savans n'ont rien déterminé ici : je n'en sais pas plus qu'eux.

deux cent quarante fois dix mille deniers * d'Italie : or, en divisant cette somme par quinze mille, c'est cent soixante deniers d'Italie pour chaque personne ; ainsi, cela revient au pair avec la dépense d'Alexandre, qui, suivant Éphippus, dépensoit cent *mines* par jour.

CHAP. XI. Nicandre, dans sa pièce intitulée *Methee* ou l'*Ivresse*, fixe à un talent par jour la dépense du souper le plus splendide. Voici ce qu'il dit :

« D'ailleurs, nous nous comportons pour nous-mêmes autrement
« que lorsqu'il s'agit de sacrifier. Quant à moi, si je leur présente
« une brebis, je l'achète dix dragmes, et c'est tout ce que j'y mets;
« mais pour ces joueuses de flûte, les chanteuses, le parfum, le
« vin de Thase, les anguillés, le fromage, le miel, c'est peu, à
« notre compte, qu'un talent de dépense. »

Il regarde encore un talent comme une dépense excessive **, dans son *Dyscole :*

« C'est ainsi que sacrifient les voleurs qui percent les murs, pré-

---

* Texte, *nomisma ;* mot dont le sens est ici assez incertain : du reste, il est vrai que cette somme, divisée par *quinze mille*, donne *cent soixante*. En effet, $\frac{240 \times 10000}{15000} = 160$; ce qui fait 124 l. de notre monnoie pour chaque convive, ou à-peu-près.

** Le manuscrit A porte *hyperbolas tinas*, et il le faut ici. Les variantes que j'ai trouvées dans les deux passages de Ménandre, sont des misères. Je note seulement *hoti* de mes deux manuscrits, pour *eti* après *choleen*, à la fin

« sentant

« sentant des corbeilles de viandes, des brocs de vin; mais ce n'est « pas pour les dieux, c'est pour eux-mêmes. L'encens brûlé par « un acte de piété, le gâteau mis sur le feu, voilà tout ce qu'ils « donnent aux dieux. Ils ajoutent, peut-être, le haut du flanchet, « la vésicule du fiel, et les os qu'ils ne mangent pas; mais ils dé- « vorent tout le reste. »

Si le Philoxène, dont Platon le comique parle dans son *Phaon*, est celui de Cythère, et non celui de Leucade, voici ce que dit celui de Cythère, dans le détail qu'il donne d'un souper:

« Deux serviteurs * apportèrent dans la salle une table qui paroissoit « bien grasse; d'autres nous en apportèrent une seconde; enfin, « d'autres en apportèrent encore une troisième, de sorte qu'ils rempli- « rent ainsi la salle du repas. Elles étoient éclairées par les lumières « des lustres, et pleines de couronnes, d'herbages, d'assiettes et de « saucières : c'étoient les délices mêmes ! On avoit usé de toutes

---

du second passage, d'où je ferois *ho, ti*, avec un bon sens, quoique j'aie suivi l'idée d'Ægius, que copie Casaubon sans le nommer.

* Il est bien fâcheux que les copistes aient enfin réduit en prose, même toute altérée, ce morceau de Philoxène, que Casaubon a traité avec trop de mépris : *interpretandi omnem laborem inanem censemus*, dit-il. Quoiqu'il ne soit plus possible d'y rétablir les vers, les débris du texte laissent encore assez d'indices pour retrouver un sens bien suivi, non dans le dialecte poétique, mais vulgaire. J'ai donc cru devoir chercher quelque sens, et je crois ne m'être pas beaucoup trompé dans tout le morceau, que j'ai même écrit entier en grec, tel que je l'ai corrigé avant de le traduire. Mes manuscrits ne m'ont fourni que quelques conjectures assez probables. Adam avoit essayé de se faire un texte, mais ajoutant, retranchant à son gré. Pursan m'a paru plus heureux en quelques endroits. J'ai profité de tout ce que j'ai lu.

« les ressources de l'art pour aiguiser l'appétit. D'abord, pour nous « mettre en train, les esclaves servirent dans des corbeilles des « *mazes* aussi blanches que la neige. Après ce prélude, il parut, « mon cher Philétas, non un hochepot, mais des anguilles bien « grasses, et presque totalement saupoudrées de sel, qui furent ser- « vies de tous côtés. D'autres apportèrent un congre exquis, accom- « pagné de tout ce qu'il y avoit de mieux, et fait pour flatter « l'appétit des dieux. A sa suite vint le large ventre d'une raie : elle « étoit ronde comme un cerceau. On servit de petites casseroles, « dont l'une présentoit un tronçon de chien-de-mer, l'autre un « spare, la troisième de petits calmars bien en chair, une sèche « et des polypes chauds, dont les bras étoient des plus tendres. Un « synodon, qui se sentoit bien d'avoir été au feu, vint ensuite « couvrir à lui seul toute la table : il étoit garni de calmars, dont « on l'avoit flanqué : quelles délices ! des crevettes qui le dispu- « toient au miel par leur saveur ; aussi ne firent-elles que paroître « sous leur cuirasse jaune. Ce synodon avoit parfumé tout l'esca- « lier en montant. Un hachis en pâté bien feuilleté les suivit, « recouvert de feuilles verdoyantes. Que cela est doux en passant « par le gosier ! Des daubes bien luttées dans des timbales d'airain : « un gâteau fourré d'une saveur douce-aigrelette, et de la largeur « d'une marmite ; c'est ce que l'on appelle chez nous *kapsis* * : des « aphyes rôties. Que dis-je ? par tous les dieux ! il vint d'un côté « de la table, un morceau rôti de thon ; de l'autre, un surmulet « bien chaud, immédiatement après des tétines de truies cuites en « ragoût.

« Le chant et la danse nous secondèrent, et nous nous livrâmes « à toute notre joie ; mais nous n'étions pas moins attentifs à expé- « dier ce qu'on nous servoit, comme chacun pouvoit se le procu- « rer. Pour moi, je faisois feu des dents, et l'on eût dit que tout « se présentoit spontanément à nous.

* Morceau qu'on dévore avidement.

« Survint alors une fraise; après cela une fressure de jeune porc « domestique, le lard de son échine, son rognon, et nombre de « petits hors-d'œuvres tout chauds. On servit ensuite la tête (*et « toutes ses parties*) ouverte d'un chevreau qui tétoit encore sa « mère, et n'avoit vécu que de lait; elle avoit été cuite entre deux « plats bien fermés. Les issues bouillies vinrent après. Nous vîmes « arriver avec cela des jambonneaux recouverts de leur couenne « blanche, des groins et des pieds cuits au blanc; ce qui me parut « une fort heureuse invention. D'autres viandes, tant de che- « vreaux que d'agneaux, bouillies ou rôties, relevoient l'appareil « de cette tête : on avoit aussi entremêlé des intestins d'agneau « et de chevreau; mets délicieux, dont les dieux mêmes seroient « friands : et toi, Philétas, que tu en aurois bien mangé! les lièvres, « les poulets, les perdrix, les ramiers y étoient à foison.

« Déja tous les mets chauds avoient paru sur la table avec « nombre de pains à pâte mollette : on introduisit alors ce qui devoit « suivre (*le dessert*); savoir, du miel jaune, du lait caillé, des « tourtes au fromage. Rien de si tendre, disoit quelqu'un, et j'étois « fort de son avis. Lorsque tous les amis et moi nous eûmes bien « bu, bien mangé, les serviteurs ôtèrent les tables, et les esclaves « nous versèrent de l'eau sur les mains. »

Socrate de Rhode s'exprime comme il suit en décrivant, dans son troisième livre de la *Guerre Civile*, le repas que donna Cléopatre, dernière reine d'Égypte, épouse d'Antoine, commandant pour les Romains en Cilicie.

« Cléopatre étant venue au-devant d'Antoine en Cilicie, lui donna un repas vraiment royal : toute la vaisselle étoit d'or. On y avoit enchâssé des pierres

précieuses; et c'étoit le travail le plus recherché : les murs étoient tendus en tissus de pourpre d'or. Ayant donc fait couvrir douze lits à trois, elle invita Antoine avec les personnes qu'il voudroit amener. Antoine demeurant tout surpris de ce riche appareil, Cléopatre lui dit en riant, et d'un air affable, qu'elle lui faisoit présent de tout. »

Le lendemain, elle l'invita de nouveau à souper avec ses amis, et les chefs des troupes qu'il commandoit. Cléopatre y avoit fait tout préparer, de manière à effacer l'éclat de l'appareil précédent, et le lui offrit encore. Elle engagea même les officiers d'emporter les vaisseaux à boire, qui leur avoient été servis à chacun devant le lit où ils s'étoient couchés à table : lorsqu'ils se retirèrent, elle donna des litières à ceux du rang le plus distingué, leur faisant aussi présent * des porteurs. La plupart reçurent aussi la faveur d'un cheval harnaché de toutes pièces en argent, et tous eurent des Éthiopiens pour les éclairer avec des flambeaux.

* Les gens riches faisoient souvent présent aux convives des esclaves qui les avoient servis à table : voyez J. Capitol. dans *Verus*. On comptoit cela parmi les *apophorètes*, ou présens que chacun avoit ordinairement à la fin des repas. Martial a écrit beaucoup d'épigrammes sur ces *apophorètes*. Voyez aussi Pignorius, *de Servis*.

Le quatrième jour, elle dépensa plusieurs talens pour avoir des rosiers, dont elle fit orner le parquet des salles, à plusieurs coudées * de profondeur : on avoit artistement étendu des filets sur les fleurs de ces arbrisseaux.

CHAP. XII. Le même Socrate rapporte qu'Antoine séjournant après cela quelque temps à Athènes, y fit construire, à la hâte, sur le théâtre **, un édifice qui étoit en vue de tous côtés, et orné de verdure épaisse, comme celle qui couvre les antres de Bacchus : il y fit joindre tout l'appareil des jeux bacchiques, des tambours, des peaux de faons; et

* Casaubon n'a pas compris le mot *bathee :* delà, toute son érudition inutile. Le mot *dendroon* est dans mon manuscrit A, et doit être conservé. Par *rhoda,* il faut entendre des rosiers fleuris. Le passage que Casaubon cite de Cicéron, est en pure perte ici. Adam n'y a rien compris non plus. Ce luxe a été imité depuis peu par un voluptueux, qui même fit garnir l'escalier de sa maîtresse de toutes sortes d'arbres fleuris en caisses. Mais pour revenir au texte, on le rendra complet en lisant *tais helixi.* L'auteur présente ici la même construction que plus haut, dans *empepetasmena alourgesi ;* ainsi ce sera *dendroon empepetasmenoon tais diktyoon helixi.* Les arbres, ou rosiers, étant couverts des pans de filets ou de réseaux qu'on y avoit étendus, pour empêcher qu'on y portât la main. Casaubon pouvoit donc épargner une demi-page *in-folio.*

** Casaubon attaque ici Daléchamp, pour avancer une ineptie digne de lui : comme on l'a relevé dans l'Hésychius, j'y renvoie.

célébrant cette fête avec ses amis, il se mit à table au point du jour, et s'enivra. Ce fut ainsi qu'il s'exposa aux yeux de tous les Grecs rassemblés, servi par des comédiens qu'il avoit fait venir d'Italie. Quelquefois, dit Socrate, Antoine se rendoit à la citadelle, éclairé par les lumières que toute la ville tenoit sur le bord des toits. Il ordonna que, dès ce moment, on le proclamât Bacchus par toute la Grèce.

L'empereur Caïus, qui fut surnommé *Caligula*, parce qu'il étoit né dans le camp *, s'appela lui-même *nouveau Bacchus* : il sortoit mis absolument comme ce dieu, et jugeoit même sous cet appareil. Quiconque jetera donc les yeux sur ces *excès et ces folies*, dont les dépenses sont au-dessus ** de nos facultés, préférera la pauvreté des Grecs, et ne perdra pas de vue les soupers des Thébains. Clitarque, qui en parle dans le premier livre de son *Histoire d'Alexandre*, dit que, lorsque ce monarque eut détruit leur ville de fond en comble, toute la richesse qu'on trouva chez eux consistoit en quatre

---

* Ce nom vient de *Caliga*. Athénée est dans l'erreur, ou son texte est altéré.

** Casaubon veut retrancher *ta hyper heemas*, parce que, dit-il, cela est inintelligible. Ce syllogisme est digne de lui.

cents quarante talens; qu'ils étoient en même temps d'une lésine sordide, et fort friands, servant sur leurs tables des *thrions*, des ragoûts, des aphyes, des *encrasikoles* *, des andouilles, des jambonneaux, des potages de semoule, mets avec lesquels Attaginus, fils de Phrynon, régala Mardonius et les cinquante Perses qui étoient avec lui. Cet Attaginus étoit, selon Hérodote, liv. 9, un particulier ** fort riche. Pour moi, je pense que les Perses seroient tous morts de faim avec de pareils alimens, et n'auroient pas été obligés de se présenter en bataille rangée contre les Grecs.

CHAP. XIII. Hécatée de Milet décrit un souper d'Arcadie, dans le troisième livre de ses *Généalogies*, et dit que c'étoient des *mazes* et du cochon. Armodius de Leprée rapporte, dans son ouvrage sur les usages des Phigaliens, que celui qui, chez eux, étoit nommé maître du repas, ou *sitarque*,

* Espèce de poisson très-petit, rangé parmi les *aphyes* et autres semblables, dont il sera parlé liv. 7.

** Athénée ne présente plus ici le texte d'Hérodote, mais ce qu'il en conclut lui-même, savoir, que cet Attaginus, selon le récit d'Hérodote, devoit être un homme fort riche; ou il faut lire *megaloos kai plousioos paraskeuasasthai*: alors ce sera le sens d'Hérodote; ce que Casaubon devoit observer.

devoit fournir ce jour-là trois conges de vin, un *medimne* de farine, cinq livres de fromage, et tous les autres ingrédiens nécessaires pour l'assaisonnement des viandes; mais la ville fournissoit à chaque chœur, ou compagnie, trois moutons, un cuisinier, un porteur-d'eau, des tables, des bancs pour s'asseoir, et tous les autres besoins analogues, excepté les vases et les ustensiles de cuisine, qui étoient à la charge du *chorage.* Voici quel étoit le souper : Un fromage, une physte, une *maze* (ce qui étoit de fondation chez eux), dans des corbeilles d'airain : quelques-uns appellent ces corbeilles *mazonomes*, nom pris de leur usage : outre la maze et le fromage, on avoit à manger une fressure avec du sel; c'étoit-là le prélude du repas. Lorsqu'on avoit mangé * cela, on donnoit à chacun un coup à boire dans un kottabe (*gobelet*) de terre : celui qui le présentoit disoit, *soupez bien* ** !

Après cela on servoit à tout le monde de la sauce,

* Texte, *kathagisantoon :* ce terme indique seulement qu'on en faisoit une offrande : sans doute avant de manger.

** Texte, *deipneeseis.* Casaubon veut *deipneeseias.* Il ne remarque pas que les Attiques mettoient les futurs indicatifs pour l'optatif : ainsi sa correction est en pure perte. M. d'Ansse de Villoison a fait ailleurs cette observation.

du

du miroton, et chacun avoit deux sortes de viandes à sa disposition dans tous les soupers, sur-tout à ceux que l'on appelle *mazoones*, nom que l'on donne encore aux assemblées Dionysiaques.

Ils regardoient comme une bravoure, de la part des jeunes gens qui étoient du repas, d'avaler beaucoup de sauce, et d'empiler beaucoup de maze et de pains : celui qui se comportoit ainsi, passoit pour un homme distingué et vaillant; car il suffisoit chez eux de beaucoup manger pour mériter d'être admiré, vanté même par-tout. Après le souper, ils faisoient des libations sans se laver les mains; ils se les essuyoient avec des boulettes de pain, et chacun les emportoit chez soi; et cela, disoient-ils, pour se préserver des spectres nocturnes qui effraient dans les carrefours. Après les libations d'usage, on y chantoit un *pœan.*

Lorsqu'ils font des sacrifices aux héros, ils immolent beaucoup de bœufs, et mangent tous en commun avec leurs esclaves : les enfans nuds, assis sur des pierres avec leurs pères, assistent à ces repas.

Théopompe rapporte, dans la quarante-sixième de ses *Philippiques*, que les Arcadiens, maîtres et esclaves, mangent ensemble les jours de repas

publics. On ne dresse pour tout le monde qu'une seule table, où l'on sert le manger en commun : on y verse aussi à boire dans le même vaisseau, et du même vin.

Hermias, dans le second livre (ou chapitre) du traité qu'il a composé sur Apollon Grynéen, dit que les Naucratites * soupent au Prytanée, le jour de la naissance de Vesta Prytanitis, et lors des fêtes de Bacchus : en outre, le jour de l'assemblée d'Apollon, *koomaios* **, ils entrent tous aux Prytanées, en robes blanches, que l'on appelle encore actuellement *prytaniques :* après s'être couchés sur les lits, ils s'y relèvent à genoux, pour faire des libations

* Texte, *deipnousi.* Le manuscrit A porte ici *gymnousi.* Cette leçon est-elle une erreur de copiste, ou le reste d'une partie de ce passage qui aura été tronqué ?

** Ce mot peut être pris en différens sens : pour *agyaios* ou *koomastees.* Voyez *Stephàn. byzant.* pour le premier sens. Le second est une des épithètes de Bacchus dans l'*Anthologie*, où Bacchus est aussi nommé *Phœbus.* En effet, Apollon et Bacchus n'étoient que deux noms du soleil, comme l'a bien vu Macrobe. *Agyia* désignoit les colonnes solaires des anciens. *Vesta,* qui se trouve ici, est un mot pareillement relatif au soleil. Ces cérémonies étoient des restes des anciennes théories égyptiennes qu'on avoit confondues. On n'y comprenoit plus rien du temps d'Athénée. Je ne puis entrer ici dans aucun détail à ce sujet.

pendant que le héraut sacré récite les prières qui sont d'usage chez eux. Lorsque ces libations sont achevées, ils se recouchent, prennent chacun deux cotyles de vin, excepté les prêtres d'Apollon et de Bacchus; car on en donne le double à ceux-ci, de même que double portion de tout. On sert ensuite à chaque convive un pain sans mélange, et large, sur lequel on en met un autre que l'on appelle *cribanite;* de la viande de porc, un bassin de décoction d'orge, ou de plante légumineuse convenable aux circonstances; deux œufs, un fromage mol, des figues sèches, un gâteau, et une couronne. Si le sacrificateur faisoit d'autres préparatifs, il seroit mis à l'amende par les magistrats *: il n'est même pas permis à aucun de ceux qui mangent au Prytanée d'y apporter de comestible. On n'y consomme que ce qui vient d'être dit, et les restes se partagent entre les esclaves.

Néanmoins, celui qui a une fois assisté au repas, peut revenir tous les jours au Prytanée, apportant de

* Texte, *timouchos*, ou *élevé en dignité :* dans les hymnes d'Homère, *timaochos*. Ce mot se disoit aussi de celui qui tenoit la première place à table; en latin, *præcipuus*, comme je l'ai rétabli dans un vers de *Silius Italicus*, où le texte portoit mal *præcipuis*. Voyez mon édition latine.

chez lui quelque chose qu'il a préparé *, soit des herbages, des légumes, ou du poisson salé : la viande de porc est ce qu'il y a de plus tôt prêt; et pour ces choses, il reçoit une cotyle de vin.

Mais il est défendu aux femmes d'entrer dans le Prytanée, si l'on excepte une joueuse de flûte : on n'y introduit pas non plus d'urinal.

Si quelque Naucratite donne un repas de noces, il est défendu, selon la teneur de la loi relative aux mariages, de servir des œufs, des pâtisseries au miel. Or, il est juste qu'Ulpien vous en dise la raison.

Lyncée préférant, dans ses *Égyptiaques*, les soupers des Égyptiens à ceux des Perses, nous rapporte ce qui suit:

« Les Égyptiens marchant armés contre Ochus, roi de Perse, furent vaincus, et le roi d'Égypte fait prisonnier. Ochus le traitant avec humanité, l'invita à souper : le roi d'Égypte se mit à rire des somptueux

---

* Texte, *paraskeusanta.* Le manuscrit A porte *paraskeuasai ;* mais B, *paraskeuasas.* Ne changeons rien au texte. Ces alternatives de différens régimes dans une même phrase, ne sont pas insolites chez les meilleurs écrivains grecs. Je garde aussi *kai toutoon metalamb.*, etc. Le sens est exact. *Meta* indique ici une espèce d'échange de compensation. Moyennant ces choses qu'il apporte, on lui donne, ou il reçoit une cotyle de vin. Casaubon n'a rien compris ici.

apprêts, trouvant que le roi de Perse vivoit mesquinement. « Prince, lui dit-il, si vous voulez savoir comment doivent se traiter des rois vraiment heureux, permettez aux cuisiniers que j'avois ci-devant, de vous préparer un souper Égyptien. » Ochus l'ayant permis, le repas fut préparé ; Ochus, quoique très-satisfait, ne put s'empêcher de lui dire : Que le ciel te confonde, méchant que tu es ! toi qui as abandonné de pareils soupers pour nous enlever nos repas, si médiocres à tes yeux. »

Protagorides nous apprend ce qu'étoient les soupers Égyptiens, dans le premier livre de ses *Agones* * *de Daphné :* il y a une troisième sorte de soupers que j'appelle ceux des Égyptiens. On n'y dresse pas de tables, mais les plats y sont portés à la ronde.

Selon le sixième livre de Phylarque, on sert à table, chez les Galates, un grand nombre de pains rompus, et dans des marmites, des viandes dont personne ne mange avant d'avoir observé si le roi a touché de ce qu'on a présenté. Le même auteur

---

* Strabon parle de cette fête, qui se célébroit en l'honneur d'Apollon et de Diane, liv. 16, article *Syrie.*

dit, dans son troisième livre, qu'Ariamne, personnage des plus riches parmi les Galates, fit annoncer qu'il les traiteroit tous pendant une année. Or, voici comment il s'y prit pour l'exécuter : il établit, par intervalles, des logemens * dans les lieux les plus avantageux du pays pour les routes; y fit élever avec des pieux, des roseaux et des branches de saule, des tentes qui tenoient chacune quatre cents hommes, et même davantage, selon que les lieux le permettoient : c'étoit-là que devoit être reçue la multitude qui afflueroit des villes et des bourgades. Il y plaça de grandes marmites pour toutes sortes de viandes, les ayant fait faire, un an avant de devoir tenir ** sa promesse, par des ouvriers qu'il avoit appelés d'autres villes. On y tua tous les jours nombre de taureaux, de porcs, de moutons, et autres bestiaux : il s'étoit pourvu de tonneaux de vin, de quantité de farines qu'on y servoit toutes pétries. Non-seulement, dit-il, les Galates, qui étoient venus des bourgades et des villes, jouirent de ce régal, les

* Texte, *stathmos ;* ce que nous appellerions *auberge, diversorium.*

** Il faut être Casaubon pour trouver ce passage défectueux; mais il ne comprit pas l'auteur.

étrangers qui passoient étoient même forcés, par les domestiques des personnes présentes, de venir y prendre part.

Xénophon nous rappelle les soupers des Thraces, dans le sixième * livre de son *Anabasis*, en décrivant ainsi le repas qui fut donné chez Seuthès.

« Tout le monde étant entré au souper, on s'assit en rond ; alors on mit devant chaque convive une table à trois pieds : elles étoient au nombre de vingt, et couvertes de viandes découpées, auxquelles on avoit attaché, avec une cheville, de grands pains fermentés : c'est généralement la coutume des Thraces de servir les convives par portions **, selon leur nombre; ce que Seuthès fut le premier à faire. Il prit les pains qui étoient à côté de lui, les rompit en petits morceaux, et en jeta à ceux qu'il jugeoit à propos. Il en fit autant de ses viandes, n'en réservant que ce qu'il lui en falloit pour en goûter: les autres, à qui l'on avoit servi leur table particulière, firent de même. »

* Il faut dans le texte *septième*.

** C'est ainsi qu'il faut entendre le mot *tables*. V. Hutchinson. *Anabas.* p. 521.

Un Arcadien, nommé Arystas, terrible mangeur, les laissoit jeter à leur gré; mais lui, empoignant un pain de trois *chœnix* *, et mettant la viande sur ses genoux, ne perdoit pas un coup de dent. On porta des cornes pleines de vin à la ronde : chacun s'en arma. L'échanson présentant une corne ** à Arystas, celui-ci lui dit : Donne-la à cet homme (en regardant Xénophon qui ne mangeoit pas), car il ne fait rien; pour moi, je suis encore occupé: aussi-tôt on éclata de rire.

Le repas avançoit, lorsqu'il entra un Thrace ayant un cheval blanc; cet homme prit la corne, et dit: Seuthès, je bois à toi, et je te fais présent de ce cheval; monté dessus, tu joindras bientôt celui que tu poursuivras; et si tu es obligé de lâcher pied, tu n'auras pas à craindre l'ennemi.

Un autre, introduisant un jeune esclave, le lui donna aussi, en lui portant une santé la corne à la main : un quatrième lui offrit des habits pour la reine son épouse. Timasion le saluant avec une

* De six à sept livres.

** Il reste encore dans les cabinets des curieux, plusieurs de ces anciennes cornes qui servoient à boire. J'en ai vu quelques-unes.

coupe

coupe d'argent lui en fit présent, ajoutant même un tapis qui valoit bien dix mines.

Gnésippus d'Athènes se levant : C'est un ancien usage, dit-il, et bien beau sans doute, que ceux qui ont de quoi, fassent des présens au roi, pour lui rendre honneur; comme, de son côté, le roi doit donner à ceux qui n'ont rien. Xénophon se lève alors avec une pleine confiance, et prenant la corne, dit : Seuthès, je te porte la santé; en même temps je te donne et ma personne et mes compagnons, comme autant d'amis fidèles, et pas un ne s'y refusera. Or, les voici présens, ne demandant qu'à s'exposer à tous les travaux et à tous les dangers pour toi. Seuthès se lève, boit avec lui, et répand le reste de la corne sur celui * qui étoit avec lui (ou *assis le plus près de lui*).

Après cela, les Cérasontiens ** entrèrent, donnant le signal avec des flûtes, sonnant aussi de trom-

* Le texte de Xénophon s'accorde avec Athénée. Daléchamp a mieux rendu la pensée qu'Hutchinson : voyez celui-ci sur cet usage, p. 524.

** Je trouve ici dans mes manuscrits *kerasi te koiois seemainousin aulountes*, etc. On voit par-là comment les copistes défigurent les textes.

pettes de cuir crud de bœuf, et en rhythmes, comme s'ils avoient joué * de la magade.

Posidonius le Stoïcien, qui a rédigé par écrit nombre d'usages et de loix de différentes nations, dit, dans les histoires qu'il a composées, conformément aux principes de sa secte : « Voici comment les Celtes servent à manger **. Ils se mettent du foin sous eux, et mangent sur des tables de bois, peu élevées au-dessus de terre. Le manger consiste en très-peu de pain, et beaucoup de viandes bouillies et rôties sur la braise, ou à la broche : on les apporte proprement, il est vrai; mais ils y mordent comme des lions, saisissant des membres entiers des deux mains. S'il se trouve quelque chose de dur à arracher, ils l'entament *** avec une petite épée (un *long couteau*) qui est à leur côté, dans une gaine particulière.

Ceux qui habitent le long des fleuves, et près de

---

* Prenez garde d'entendre ici *salpizontes magadi*. La magade étoit un instrument à cordes, selon l'acception générale. On a cependant nommé magade un instrument à vent. J'en parlerai plus loin.

** Le manuscrit A, *trophas*; le manuscrit B, *choas*, comme l'imprimé.

*** Je laisse à Casaubon le merveilleux qu'il trouve dans le terme grec, et son bavardage syriaque fort inutile ici.

la mer intérieure (*Méditerranée*), ou extérieure (*l'Océan*), mangent aussi du poisson, mais rôti, avec du vinaigre, du sel, du cumin, dont ils imprègnent même leur poisson. Ils n'usent pas d'huile; elle leur paroît désagréable, parce qu'on n'y est pas accoutumé * chez eux : lorsqu'ils font un festin, ils s'asseyent en cercle ; le plus distingué d'entre eux préside la compagnie. C'est celui qui l'emporte sur les autres par la gloire de ses exploits militaires, ou par la naissance, ou par les richesses. Celui qui traite, se place après lui; les autres s'asseyent de chaque côté, selon la supériorité de leur rang : ceux qui ont pour arme défensive un long bouclier, se mettent derrière, et les lanciers, assis circulairement en face, mangent ensemble, servis comme les maîtres. Les serviteurs présentent à boire à la ronde, dans des vases qui ressemblent à des *ambiques* **,

* Les anciens nous apprennent que le midi de la France étoit trop froid de leur temps pour la culture des oliviers ; ainsi, *asyneethes* peut bien signifier *rare*.

** Vaisseau à gros ventre, semblable à l'obba des latins. Casaubon tourmente encore mal-à-propos ce passage. Je trouve *amphikois* dans le manuscrit A, et *ambikois* au-dessus. C'est l'*amphix* d'Hésychius. Les Arabes prenant *ambique* chez les Grecs, y ont ajouté leur article, d'où est résulté *alambique*, vaisseau distillatoire ; mais on a aussi nommé *ambix* un vase à bec servant pour boire.

soit de terre, soit d'argent : les plats sur lesquels ils servent les mets, sont de ces mêmes matières, ou d'airain : d'autres y suppléent par des corbeilles très-serrées, faites d'un tissu de bois.

Leur boisson est, chez les riches, le vin qu'ils font venir d'Italie, ou de la contrée de Marseille. Ils le boivent pur ; quelquefois cependant on y mêle un peu d'eau : quant aux gens moins aisés, c'est de la bierre faite de froment et de miel. La plupart font cette bierre sans mélange (*de miel*) : on l'appelle *korma* *. Ils boivent au même vaisseau, peu à la fois, jamais plus d'un cyathe; mais ils y reviennent assez souvent. Un serviteur en présente à droite ** et à gauche : telle est la manière dont on les sert. Quant aux dieux, les Celtes se tournent *** à droite pour les adorer. »

---

* Leçon du manuscrit A et de celui d'Ægius. C'est le *kourmis* de Dioscoride.

** Je laisse l'ineptie de Casaubon.

*** Casaubon attaque ici Athénée mal-à-propos. Il falloit auparavant décider si le mot *epidexia* signifie *in lævum*, au côté droit du monde, comme dans Pline, ou *in lævam* (*manum*) à la gauche; ce qui est bien différent. Or, le mot grec peut avoir les deux sens. Ensuite, dans quel sens Athénée prend-t-il le côté droit ou gauche du monde? Bachet, ce savant du premier ordre, a discuté cet article dans ses *Héroïdes d'Ovide* : voyez t. 2, p. 171,

Posidonius, détaillant quelles étoient les richesses de Luernius, père de ce *Bituite* que les Romains tuèrent, dit que, pour capter la bienveillance du peuple, il parcouroit les campagnes sur un char, répandant de l'or et de l'argent à des myriades de Celtes qui le suivoient. Il fit une enceinte carrée de douze stades, où l'on tint, toutes pleines *, des cuves d'excellente boisson, et une si grande quantité de choses à manger, que pendant nombre de jours ceux qui voulurent y entrer eurent la liberté de se repaître de ces alimens, étant servis sans intermission. Une autre fois, il assigna le jour d'un festin. Un poète de ces peuples ** barbares étant arrivé trop tard, se présenta cependant devant lui, et chanta ses éminentes qualités, mais lâchant quelques larmes de ce qu'il étoit venu trop tard. Luernius, flatté de ces éloges, se fait donner une bourse d'or, et la jette à ce poète, qui couroit à côté de lui. Le

---

édit. Amsterd. Je cite ici un autre homme que Casaubon ; mais Meibomius lèveroit toute difficulté à cet égard, p. 23 de sa préface, si tous les écrivains avoient suivi sa même idée. *Music. veter.*

* Le manuscrit porte *pleeroumenous :* le manuscrit B, *pleeroun men*, ce qui vaut mieux; c'est même la vraie leçon.

** L'auteur auroit-il écrit *tina toon bardoon* sans *poieeteen ?*

poète la ramassant, le chante de nouveau, disant que la terre où Luernius * poussoit son char, devenoit sous ses pas une source d'or et de bienfaits pour les hommes. Ces détails se trouvent dans le vingt-troisième livre de *Posidonius.*

Le même dit, en parlant des Parthes : Celui qu'on appelle *ami* (*du roi*) n'est pas avec lui à table; il est assis par terre au bas du lit élevé, d'où le roi, couché, lui jette à manger comme à un chien. Souvent on l'arrache de son repas rampant, pour la moindre faute, et il est fouetté de lanières garnies d'osselets, de sorte qu'il est tout en sang : alors il s'incline jusqu'à terre, et rend son hommage à celui qui l'a puni, comme à un bienfaiteur.

Il raconte, en outre, dans le seizième livre, que le roi Séleucus, revenant en Médie faire la guerre à Arsace, fut fait prisonnier par ce roi barbare; mais qu'il fut traité en roi pendant le long espace de temps qu'il passa chez Arsace. Il écrit encore, que le roi

---

* Strabon parle de ce *Luernius* sous le nom de *Luerius*, père de *Bituitus*, ou, selon un manuscrit, *Bititus.* Pursan observe que Valère Maxime écrit *Bituitus*, mais j'y trouve, liv. 9, ch. 6, *Bitulius*; ce qui approche de *Betultus*, dans l'ancien marbre qui représente le triomphe de Domitius. Voyez *Pighi.*

des Parthes, étant à table à souper, est seul sur un lit séparé, et plus haut que ceux des autres, ayant devant lui *, comme seul héros, une table pleine de tous les mets exquis de ces barbares.

Le même (parlant d'Héracléon de Bérée, qui avoit été élevé aux honneurs par le roi Antiochus, surnommé Grypus, et qui pensa dépouiller son bienfaiteur de la royauté) nous apprend ce qui suit, dans le quatrième livre de ses *Histoires*. Héracléon faisoit asseoir les soldats à l'air, en plein champ, et leur donnoit à souper par divisions, chacune de mille hommes. Le repas consistoit en un grand pain et de la viande : pour boisson, ils avoient du vin quelconque détrempé d'eau bien fraîche. Des gens parcouroient les rangs l'épée à la main, et le silence régnoit avec le bon ordre.

Il nous apprend ceci, dans son second livre : Lorsqu'on fait un repas à Rome dans le temple d'Hercule (celui qui triomphe **, sous *les auspices requis*,

---

* *Monoo-heeroo ;* leçon constante, quoique assez vague. Je lis ensuite *parakeimeneen ;* la terminaison — *noon* est une erreur occasionnée par les finales précédentes. C'est ainsi que plus bas *prosphatoos* est devenu *prosphatoon*.

** Casaubon garde ici le silence, faute d'avoir senti que le texte étoit

faisant les frais du souper), les mets que l'on sert sont vraiment analogues à la voracité d'Hercule. On y verse largement du vin miélé; le manger consiste en grands pains, en viandes fumées cüites au bouillon, et beaucoup de viandes rôties des victimes qu'on vient d'immoler.

Chez les Tyrrhéniens on couvre la table deux fois par jour, et avec somptuosité. Les lits y sont d'étoffes à fleurs : on voit sur table toutes sortes de vases à boire en argent; et une troupe de beaux esclaves, richement habillés, se tient debout près des convives; mais Timée dit, dans le premier livre de ses *Histoires*, que ce sont des filles qui les servent,

altéré dans les manuscrits et les imprimés. Je le rends exprès mot à mot, pour faire sentir le vice des versions. Daléchamp passe l'expression *kata kairon*, qui est bien essentielle ici, et qui indique ce que Cicéron appelle *justus ac verus triumphus, cùm — testimonium à consensu civitatis datur*, etc. Voyez Dempster sur Rosin, *paralipomen.* liv. 10, ch. 29. Le texte de Rosin fera donc voir ce qui rendoit le triomphe, *ou kata kairon*, c'est-à-dire, *inauspicatus, injustus*, etc.; ensuite il faut effacer *kai* avant *hee parask.*, ou lire *deipnizei th' ho kata kairon thriambeuoon, kai*, etc. En effet, outre le repas que le triomphateur faisoit au Capitole, il donnoit un repas public au peuple ; ce qu'indique le mot *deipnizei.* Il paroît aussi que Posidonius confond ici ces deux repas, ou le texte d'Athénée est encore plus altéré qu'il ne le paroît. On fera donc à ma version les légers changemens que cette note indique.

toutes nues, jusqu'à ce qu'elles soient parvenues à l'âge de puberté.

Megasthène dit, dans son second livre des *Choses de l'Inde*, qu'on sert à chaque Indien sa table au souper, et que cette table ressemble aux *engythèques* *. On met dessus un plat d'or, où l'on verse, pour premier service, du riz bouilli, comme l'épautre que l'on fait bouillir chez nous : après cela, on sert beaucoup de viandes rôties et apprêtées à la manière indienne.

On lit, dans son trentième livre, que les Germains se servent, à dîner, des viandes rôties, mais par membres entiers, et qu'ils boivent par-dessus du lait et du vin pur : qu'aux repas des Campaniens ** il y a des gens qui se battent en duel.

Les Romains, au rapport de Nicolas Damascène le Péripatéticien, donnoient le spectacle de combats particuliers à leurs soupers. Voici ce qu'il dit dans

---

* C'est proprement ce que nous appelons aujourd'hui *servante*, tablette à plusieurs planches, sur la première desquelles on pose les bouteilles, le pain; les autres servent à recevoir les assiettes et les plats qu'il faut desservir. Le mot grec signifie *tablette de près*, ou *qu'on approche*.

** Les Romains ont imité cet usage barbare. Pignorius a fait graver un marbre, pour en montrer un exemple; *de Servis*.

la cent-dixième de ses *Histoires* : « Les Romains, qui ont pris des Toscans l'usage de faire battre des gladiateurs en duel, donnoient ces spectacles, non-seulement dans les assemblées générales du peuple et aux représentations théâtrales, mais même à leurs festins. Plusieurs invitoient leurs amis à souper, pour leur faire voir deux ou trois combats particuliers, outre les autres plaisirs de la table. Lorsqu'on avoit bien soupé et bu outre mesure, on appeloit ces gladiateurs, et l'on applaudissoit avec transport lorsqu'un des deux étoit tué. On a même vu un Romain ordonner, par testament, de faire combattre ainsi, deux à deux, des femmes des plus belles qu'il avoit achetées; un autre, de jeunes esclaves qu'il avoit aimés; mais le peuple ne souffrit pas ces dispositions illégales, et cassa le testament.

Selon le premier (*livre*) des *Olympionices* d'Ératosthène, les Tyrrhéniens se battent * au son de la flûte. Voici ce que Posidonius dit, dans la vingt-troisième **

---

* Texte, *pykteuein :* ce mot n'a pas ici un sens général, tel que le veut Casaubon; mais c'est le sens athlétique, *pugnos et plagas incutere.* V. Lyd, *Agon. sacra.*

** Je suis le manuscrit B et l'imprimé; le manuscrit A porte *trente-trois,* comme celui d'Ægius. Cela est indifférent aujourd'hui. L'ouvrage est perdu.

de ses *Histoires* : « Quelquefois les Celtes s'amusent de monomachies à leurs soupers. Ils se lèvent de table avec leurs armes *, et s'escriment, en tâchant de se toucher seulement de l'extrémité de la main. Quelquefois ils en viennent jusqu'à se blesser : alors ils s'irritent; et si ceux qui s'y trouvent ne les arrêtoient, ils iroient jusqu'à se tuer. Anciennement, lorsqu'on servoit des jambons **, le plus fort de *ces gens* saisissoit la cuisse, et si quelqu'un la lui disputoit, ils se levoient ensemble pour se battre à mort. D'autres alloient aussi se battre ainsi sur un théâtre pour de l'or ou de l'argent : d'autres, pour certain nombre de barils de terre pleins de vin, se couchent sur leurs boucliers, après avoir pris les sûretés convenables pour que ce vin soit délivré à leurs parens, à qui ils en font présent après leur mort. Celui qui

* Il s'agit ici des boucliers plus particulièrement ; car ces gens ne cherchoient qu'à se porter des bottes du bout de la main, comme le dit le terme grec *akrokeirizesthai*. Quoique les coureurs n'eussent pas d'armes offensives dans les jeux gymniques, on les appeloit aussi *hoplitomaques*. V. Lydius, *Agonost. sacra*, p. 40 : ainsi le mot *hoplon* n'est pas toujours d'une signification stricte, et ne désigne souvent qu'une partie de l'armure.

** Casaubon disserte à perte de vue sur le mot *koolen*, liv. 9, ch. 1 de ses notes, sans lever la difficulté. Ce n'étoit pas pour les *jambons* en général qu'ils se battoient, mais pour avoir celui de la cuisse, *meerion* ; car on en fait aussi de l'épaule. Sa longue dissertation n'est pas exempte d'erreurs.

s'engage à payer ces barils se tient tout près, et de son épée il coupe la gorge à celui qui fait le transport.

Voici ce qu'écrit Euphorion de Chalcis, dans ses *Mémoires historiques :* Chez les Romains, on offre cinq mines d'argent à ceux qui veulent consentir qu'on leur coupe la tête d'un coup de hache, et le prix est pour les héritiers. Souvent, plusieurs s'étant fait inscrire, chacun d'eux prétendoit prouver que de toute justice il devoit souffrir le premier cette mort violente *.

Hermippus dit, dans son ouvrage sur les *Législateurs*, que ce sont les Mantinéens qui ont les premiers imaginé les monomachies, par le conseil de Démonax, un de leurs citoyens, et que les Cyréniens les imitèrent. Les Mantinéens et les Arcadiens, dit Éphore, liv. 6 de ses *Histoires*, se sont soigneusement appliqués aux exercices militaires. On appelle même encore du nom de *mantinique*, l'habit militaire et l'ancienne armure, comme étant de l'invention des

---

* Casaubon veut, en citant Eustathe, que le mot *apotympanistheenai* signifie absolument *être décapité*. Jungermann, qui a commenté le petit traité de Magius, *de Equuleo*, rappelle cette note de Casaubon. Quelques passages de Suidas et de St. Chrysostôme semblent favoriser ce sens; mais d'autres y sont formellement contraires : voyez-les. J'ai donc pris un sens général, mais qui est déterminé ici par ce qui précède.

habitans de Mantine. En outre, c'est dans cette ville qu'on donna d'abord des instructions sur l'art de manier les armes, et Démée montra cet art le premier. Aristophane nous apprend, dans ses *Phéniciennes*, que les monomachies étoient des exercices très-anciens.

« Mars s'est appésanti sur les deux jeunes *frères* enfans d'Œdipe *;
« ils vont en venir au hasard d'un combat particulier. »

Il paroît que le mot *monomachos* ** (qui combat seul contre seul) n'est pas composé en partie de *makhe* (combat), mais plutôt du verbe *makhesthai* (combattre). En effet, lorsque *makhe* entre dans un composé, l'accent revient également sur la syllabe la plus éloignée où il peut être, comme dans *symmakhos*, allié en guerre; *prootómakhos*, qui combat au premier rang; *epimakhos*, qui porte du secours; *antimakhos*, adversaire. On lit dans Pindare, la race belliqueuse, ou *philómakos*, de Persée. Or, dans ces

---

* Les manuscrits laissent ce passage tel qu'il est imprimé. Adam lit *de paide* pour *dettai de ;* conjecture heureuse que j'ai suivie, et je lis ensuite *histasi* avec Ægius. — Il me suffit d'y trouver un sens exact. C'est une parodie de deux vers d'Euripide.

** Le lecteur peut passer ces remarques grammaticales sur les racines de *monomachos*. Ces détails pouvoient amuser les Grecs.

mots l'accent est sur l'antépénultième ; mais l'accent est sur la pénultième, lorsque le verbe *makhesthai* entre comme racine d'une partie du mot composé. Tels sont les mots *pugmakhos*, qui combat au poing, comme Stesikhore a dit : toi, premier *lutteur*, *pygmakon ; naumakhos*, qui combat sur un vaisseau ; *hoplomakhos*, qui combat avec un bouclier et des armes ; *teikhomakhos*, qui défend un mur ; *purgomakhos*, qui défend une tour. Posidippe le comique dit, dans son *Pornobosque* (en latin *Leno*) :

« Celui qui n'a pas été sur mer n'a jamais connu * le mal ; car nous
« sommes plus malheureux que les *monomaques*. »

J'ai dit ailleurs que les illustres personnages et les généraux combattoient en duel, et le faisoient même en acceptant un défi.

CHAP. XIV. Diyllus l'Athénien raconte, dans le neuvième livre de ses *Histoires*, que Cassandre, revenant de Béotie, fit inhumer le roi *, la reine à Æges, et avec eux *Cynna*, mère d'Eurydice. Après leur avoir rendu les autres honneurs qui leur étoient

---

* Adam lit ici *oud'*, ou bien *oug'*, ce qui fait le vers.

** Aridée et Eurydice son épouse. *Adam.*

dus, il donna le spectacle d'une *monomachie*, où quatre soldats combattirent.

On lit dans Démétrius de Scepse, liv. 12 de l'armement de Troie, que dans un repas que donna le roi Antiochus, surnommé le Grand, les amis du roi, et Antiochus lui-même, dansèrent tous armés *. Hégésianax l'historien, natif d'Alexandrie, devant danser à son tour, dit au roi : Lequel aimez-vous mieux, ou me voir danser mal, ou écouter des vers de ma façon ? Ayant eu ordre de réciter ses vers, il fit tant de plaisir au roi, qu'il en reçut un présent, et devint un de ses amis.

Douris de Samos rapporte, dans le dix-septième livre de ses *Histoires*, que Polysperchon, quoique très-âgé, dansoit lorsqu'il avoit une pointe de vin. Cet homme, qui ne le cédoit à aucun des Macédoniens, ni pour les qualités militaires, ni pour le rang, ayant pris un jour une robe de femme et des souliers de Sicyone, se mit à danser selon son usage.

Agatharcide de Cnide nous apprend, dans le huitième livre des *choses de l'Asie*, que ceux qui

---

* Texte, *pros hopla*, aux armes, c'est-à-dire, escrimant en mesure avec leurs armes, selon les rhythmes et les figures de la danse armée.

donnoient un repas à Alexandre, fils de Philippe, à titre d'amis, faisoient couvrir d'une feuille d'or les desserts qu'on devoit servir. Lorsque les convives vouloient en manger, ils ôtoient cette enveloppe, et la jetoient avec les autres débris du dessert, afin que les amis de ce prince fussent témoins de cette magnificence, et que les domestiques en profitassent. Ils avoient oublié, dit cet historien, que Philippe, père d'Alexandre, ayant fait l'acquisition d'un gobelet d'or pesant cinquante dragmes, le prenoit toujours avec lui en allant * coucher, et le mettoit sous son oreiller.

Séleucus rapporte que quelques Thraces s'amusent, dans leurs festins, d'un jeu qu'ils appellent *anchonee*, ou *pendaison*. Ils attachent à un endroit élevé une corde fort ronde, sous l'autre bout de laquelle ils roulent un globe de pierre que peuvent facilement faire rouler aussi ceux qui montent dessus: alors ils tirent au sort. Celui qui y est tombé, monte sur la pierre ayant une serpette à la main, et s'attache la corde au col : un autre vient pousser la pierre. Si celui qui est attaché au-dessus par le

* Le profond Taylor parle de ce gobelet d'or dans ses marbres de Sandwich. Ce qu'il dit à cette occasion sur la rareté de l'or, mérite d'être lu.

col,

col, n'est pas assez prompt pour couper la corde avant que la pierre soit déplacée, il meurt pendu, et les autres éclatent de rire, en se faisant un jeu de sa mort.

Amis et convives, vous qui tenez les premiers rangs parmi les Grecs, voilà ce que j'avois à vous raconter sur les festins anciens, autant que j'ai pu en être instruit *. Le sage Platon nous dit encore ceci avec beaucoup d'exactitude, touchant les festins anciens, dans son premier livre des *Loix :* « Vous ne verrez ni dans les campagnes, ni dans les villes, qui sont sous la domination des Lacédémoniens, aucuns festins, ni aucuns des plaisirs qui les accompagnent, porter effectivement les convives à une volupté licencieuse, et tout homme qui en rencontreroit un autre pris de vin, lui feroit une affaire des plus funestes. Il ne se déroberoit ** même pas à la peine, en prétextant les fêtes de Bacchus, pendant lesquelles j'ai vu, chez nous ***, de même qu'à

* *Epistamenos*, avec les manuscrits.

** *Rhysaito.* Pursan, *lysaito.* J'ai souvent vu *rhysis*, *lysis* confondus, même dans les manuscrits d'Hippocrate.

*** Texte du manuscrit A, *heemin*; au-dessus *hymin*, leçon du manuscrit B.

Tarente, une de nos colonies, toute la ville dans l'ivresse, sur des chariots *. Or, il ne se passe rien de semblable à Lacédémone. »

Cynulque prenant la parole : « J'aimerois mieux, dit-il, périr à ce jeu thrace, que demeurer ici avec vous, comme *je me trouverois* auprès de ces gens qui jeûnent jusqu'à ce que l'*astre* ** soit levé; car les auteurs de cette excellente philosophie prétendent qu'il n'est permis de manger rien auparavant. Hélas! je crois, ma foi, que pour parler avec le comique Diphile,

« L'excès du jeûne va faire de moi un muge ***. »

* Casaubon tranche ici d'un ton magistral, citant Suidas sans rien indiquer. Il faut chercher *ex hamaxeos*, t. 1, p. 760, *Kusteri*; cependant il n'y est pas mention d'ivrognerie : on voit seulement qu'il s'agit de la fête des pressoirs, pendant laquelle les poètes, montés sur des chariots, selon Suidas, chantoient les vers qu'ils avoient faits en l'honneur de Bacchus, et dont le but étoit de faire rire : ainsi cela ne revient pas au sens que Casaubon donne à entendre d'après Suidas. S'il entend par *parœmiographes* la collection des proverbes grecs, il n'y est pas parlé d'ivresse relativement à cette fête. On lit seulement *amaxaia, megala kompasmata*. Érasme, au mot *Libertas*, Meursius, *Græc. feriat.*, et le Scholiaste d'Aristophane, que j'ai déja cité ailleurs, Horace, *Art. poét.*, v. 275, fourniront les lumières requises sur cette fête, et les vers libres des poètes : alors on saura ce que Casaubon vouloit dire, et plus même qu'il ne savoit à ce sujet.

** Est-ce le soleil, ou l'étoile du soir (*Vénus*)? Casaubon voit ici les Chrétiens : un autre peut y voir les Gymnosophistes de l'Inde.

*** On a déja vu qu'il étoit toujours affamé. V. M. Camus, t. 2, p. 527, *Hist. anim. Arist.*

Avez-vous donc oublié, vous autres, ce que dit le poète ?

« Ce n'est pas quelque chose de si mauvais que de souper de bonne « heure. »

Le charmant Aristophane a dit, dans son *Cocale :*

« Mais, papa, il est déja midi, et c'est l'heure à laquelle la jeu- « nesse doit manger. »

Sans doute j'aurois mieux trouvé mon compte au souper des Cyniques dont parle Parméniscus, que de voir ici tous les mets me passer et repasser sous le nez *sans y toucher*, comme devant * ceux qui ont la fièvre.

Nous éclations de rire, lorsqu'un des convives lui dit : Mon brave, ne nous en veux pas jusqu'à nous refuser le détail de Parméniscus sur ce festin. Cynulque se levant tout droit, dit : Messieurs, *pour me servir des termes mêmes de l'agréable Antiphane* **,

« Je jure par ce dieu même de qui vous obtenez de quoi vous

* Casaubon ne sait ce qu'il dit ici. Les médecins ne font pas servir d'aliment dans un accès de fièvre. Ensuite Casaubon suppose ici des vertiges dans le mot *peripheresthai ;* cela est pitoyable ! Il s'agit tout simplement d'un malade qui voit *porter* et *rapporter* devant lui ce qu'on sert à des gens en santé, sans qu'il lui soit permis d'y toucher.

** J'ajoute avec Ægius ce qu'il a trouvé dans le manuscrit Farnèse ; et je le mets en italique, parce que je ne le vois pas dans mes manuscrits.

« enivrer, que je préfère sans balancer cette vie à toute la gran-
« deur du roi Séleucus, et d'avaler avec plaisir mon brouet de len-
« tilles sans crainte, à être couché avec mollesse, et malheureu-
« sement au milieu des frayeurs continuelles. »

Mais voici comment débuta Parméniscus: « Parméniscus à Molpis, salut. Après t'avoir souvent importuné par les détails des magnifiques repas où j'ai été invité, je crains de m'attirer peut-être des reproches de ta part, comme t'ayant causé trop de plénitude. Quoi qu'il en soit, je veux te détailler le souper que j'ai fait chez Cebès de Cyzique; mais commence par boire une décoction d'hysope *, et reviens avec moi à ce festin. On célébroit à Athènes la fête de Bacchus : je fus mené chez Parméniscus par un ami ; j'y trouvai six Cyniques à table, et Carnée de Mégare, un de leurs chefs **. Comme on tardoit à servir le souper, la conversation tomba sur l'eau, et l'on demanda quelle étoit la plus agréable. Les uns vantèrent celle de Lerne, les autres celle de Pirène ; alors Carnée dit, comme Philoxène, *celle qui coule sur les mains* ***. La table

* Plaisanterie par laquelle il veut lui dire de ne point se dégoûter de ses détails.

** *Un Cynulque*, ou homme qui mène des chiens en laisse.

*** Celle qui coule sur les mains lorsqu'on se lave avant de se mettre à table, ce qui est comme le prélude du repas.

étant approchée nous soupâmes. Nous vidâmes un plat de lentilles, puis un autre qui vint à la suite, et l'on en servit encore d'autres bien arrosés de vinaigre. Notre nourrisson * de Jupiter prenant à pleine main, s'écria :

« Jupiter! puisses-tu ne pas ignorer l'auteur de ces lentilles **. »

Un autre cria aussi :

« Que le démon *lentille* *** (*phakos*) et la fortune *lentille*
« (*phakee*) te confondent. »

Pour moi je dirai comme le comique Diphile, dans ses *Colombes :*

« A. Ce petit dîner étoit charmant, et servi bien proprement.
« Nous avions chacun une grande jatte de lentilles très-pleine.
« B. Ton premier service n'a rien de si charmant ! A. Après cela ****
« un grand saperda (*coracin*) vint sauter au centre de la table.

---

* Ou notre chef. C'est une épithète qu'Homère donne aux rois.

** Texte, *phakoon*, parodie du mot *kakoon*, dans un vers de tragédie. Ces jeux de mots sont perdus dans une traduction.

*** C'est encore la même parodie de *kakos* et *kakee.*

**** Texte, *epi tautee ;* mais *pheroon* est un idiotisme exact qu'Adam vouloit mal-à-propos changer en *pher'oon.* Voyez Vigier, *idiotism. édit. Hoogeveen.* p. 277. — Deux vers après je lis *houtos ar pros anthian, hos chairein — legei*, leçon du manuscrit B. Je trouve aussi dans le manuscrit A, *saperdis* pour *saperda :* ce que j'observe, vu que plusieurs naturalistes en font deux poissons différens.

« B. Dont l'odeur est assez désagréable, en comparaison de l'au-
« thias, qui fait même laisser là les grives de mer. »

Il se fit un grand éclat de rire.

Aussi-tôt entrèrent *Melissa*, la danseuse de théâtre, et *Nikion*, surnommée *la Mouche-de-chien* : c'étoient de ces courtisanes distinguées. A peine eurent-elles jeté la vue sur ce qu'on nous servoit, qu'elles en demeurèrent étonnées, et se mirent à rire. Quoi, dit Nikion, aucun de vous autres Barbons ne mange de poisson ? Est-ce pour la raison que Méléagre de Gadare, votre prédécesseur, apporte, dans son ouvrage intitulé *les Graces* ? Homère qui, selon lui, étoit Syrien, nous représente les anciens comme s'abstenant de poisson, d'après l'usage de sa patrie, quoiqu'il y en eût à foison le long des côtes de l'Hellespont : ou, n'avez-vous jamais lu de lui que le poème dans lequel il compare le pois * avec la lentille ? En effet, je vous vois grande provision de lentilles. Quand je considère cela, je vous conseillerois volontiers de renoncer à la vie, comme Antisthène, disciple de Socrate. Quoi, manger de pareilles choses !

Karnée lui répond : Ma chère Nikion, Euxithée

* Ou la purée de pois.

le Pythagoricien, selon ce que raconte le Péripatéticien Cléarque, dit, dans le second livre de sa *Biographie :* Les ames de tous les hommes sont liées aux corps et à cette vie présente par châtiment, et dieu les a menacées de les punir bien plus sévèrement si elles n'y restent pas jusqu'à ce qu'il les en délivre de son plein gré. C'est pourquoi tous ceux qui craignent les menaces des maîtres de l'*univers*, redoutent de sortir volontairement de la vie, et ils ne s'occupent que de la mort qui arrive à la fin de la vieillesse, persuadés que leur ame ne doit être délivrée *du corps* que du consentement * de leurs maîtres. Tels sont les principes auxquels nous nous soumettons.

Non, personne, *répond Nikion*, ne vous empêche de choisir un de ces trois maux **. Vous ne savez donc pas, malheureux que vous êtes ! que ces alimens pesans interceptent toutes les facultés de votre ame, et la rendent stupide ? C'est pourquoi

* C'est ainsi que parloit Epictète, comme je l'ai prouvé dans mon discours sur le *Suicide*, à la tête de mon édition grecque et françoise de son *Enchiridion*. Je l'ai pleinement justifié d'avoir été partisan du suicide.

** Ou de vivre misérablement, ou de mourir volontairement, comme Antisthène, ou d'attendre la mort. *Adam*.

Théopompe a dit, l. 5 de ses *Philippiques :* « Manger beaucoup, et sur-tout des viandes, c'est se priver de la faculté de raisonner, appesantir l'ame : cela rend l'homme colère, dur et pervers ». Xénophon, cet admirable écrivain, dit qu'il est agréable de manger du pain et du cresson quand on a faim, et de boire l'eau qu'on puise à une rivière quand on est altéré. On a souvent surpris Socrate se promenant le soir fort tard devant sa porte. Lorsqu'on lui demandoit, que fais-tu donc ici * à cette heure ? Il répondoit, j'amasse de quoi bien dîner.

Quant à nous, la portion que nous recevrons de vous, nous suffira, et nous ne nous fâcherons pas comme ayant reçu trop peu, à l'exemple d'Hercule dans Anticlide. Voici ce que cet auteur ** raconte dans le second livre de ses *Retours :*

« Hercule ayant achevé ses travaux, fut invité à un sacrifice que fit Eurysthée. Les gens de ce prince, servant une part à chacun des convives, n'en donnèrent qu'une assez mince à Hercule. Celui-ci croyant que c'étoit par mépris, tua trois des enfans d'Eu-

* Casaubon veut mal-à-propos ajouter *teenika de.* L'ellipse est élégante!

** Le manuscrit A porte *houtoos,* adverbe; le manusc. B *houtos,* pronom.

rysthée,

rysthée, Pérémide, Euribios et Eurypile. Quelque envie que nous ayons d'imiter Hercule, nous ne sommes pas d'un caractère aussi bouillant *.

CHAP. XV. La lentille est du ressort de la tragédie, selon Arkhagathe; et Sophile ** le comique, dit:

« Qu'Oreste fut guéri de sa maladie après en avoir avalé un « brouet. »

C'est un des principes de Zénon, que « le Sage fera tout bien, et assaisonnera des lentilles avec intelligence. » Voilà pourquoi Timon de Phlionte a dit *** : « Ne faites pas cuire de lentilles si vous ne l'avez pas appris en Sage. » Comme s'il étoit impossible que des lentilles fussent cuites autrement que selon la doctrine de Zénon, qui dit : « Jetez dans des lentilles un douzième de coriandre. »

Cratès de Thèbes a dit : « Ne te jette pas sur un

* Texte, *thymos*. Je le prends dans le sens de vivacité, violence.

** Casaubon tranche ici une difficulté qu'il valoit mieux abandonner: d'ailleurs, le sens se présente de lui-même. Les manuscrits me donnent *pou* ou *p* pour *poo*. Adam veut *gegraphthai* pour *gegraphenai* : cela est inutile, puisque nous n'y voyons pas tout le texte.

*** Ajoutez, *voici un des principes de Zénon.* « Ne faites pas, etc. Je lis *mee* pour *ge*, prenant l'infinitif dans un sens impératif.

plat friand, préférablement à la lentille, pour susciter chez nous une sédition. »

Chrysippe nous présente quelques traits sentencieux dans son traité du *Beau*, et dit, entre autres choses : « A. Ne mange pas d'olives pendant l'hiver, « lorsque tu as des orties, *mais de la bolbophakee* *. « B. Par tous les dieux ! de la *bolbophakee !* B. Oui, « de la *bolbophakee :* c'est de l'ambroisie pendant les « froids rigoureux. »

L'enjoué Aristophane dit, dans sa *Gérytade :*

« Lui montres-tu à faire bouillir de l'orge, ou des lentilles? »

On lit aussi, dans son *Amphiaraüs :*

« Toi qui décries les lentilles, le plus agréable des mets. »

Épicharme parle des lentilles dans ses *Dionyses :*

« La marmite faisoit cuire les lentilles. »

On lit, dans les *Semblables* d'Antiphane :

« Femme **, fais bien cuire ces lentilles, et apprends-moi qui tu
« es parmi les étrangers qui sont dans ce pays. »

---

* J'ajoute ceci pour lier le discours : il est évident que le texte étoit tel autrefois. C'est pour *polphophakee* de *polphos*, pâte préparée comme notre *vermicelle*, ou, comme on dit, *vermichel.* On la faisoit cuire avec la purée de pois, ou de lentilles, *phakee.* — Mais voyez Pollux, t. 1, p. 601.

** Le manuscrit A rend cette bonne leçon que Daléchamp avoit entrevue, mais que Casaubon a négligée, vu ses grandes affaires, ou son mépris pour

Je sais d'ailleurs que la sœur d'Ulysse, cet homme si prudent et si intelligent, se nommoit *Phakee* (lentille); d'autres l'appeloient *Callistoo*, comme Lysimaque le dit, dans son troisième livre *des Retours*, d'après le troisième livre de *l'Histoire de l'Europe*, qu'a écrite Mnaséas de Patras.

Plutarque riant à gorge déployée de toutes ces citations, le Cynique ne put voir indifféremment qu'on méprisât ainsi sa vaste érudition sur les lentilles, et apostropha Plutarque. Eh bien ! lui dit-il, vous autres citoyens de la belle ville d'Alexandrie, n'êtes-vous pas nourris de lentilles ? votre ville n'est-elle pas toute pleine de *Phakins* *, dont Sopatre de *Phakos*, ce poète parodique, a fait mention dans sa *Bakkis :*

« Je ne saurois manger de pain, lorsque je contemple ce grand
« colosse **, d'airain battu, rempli de lentilles entassées. »

D'ailleurs, dis-moi, toi, grammairien si subtile,

Daléchamp. *Eu de gynai teen phakeen epse kai me*, etc. Je lis *kai* pour *ee* du manuscrit.

* Ou mangeurs de lentilles. Quant à Sopatre, il étoit de *Paphos*, dont Cynulque fait *Phakos*, plat jeu de mots.

** Le plat où étoient les lentilles.

que faut-il à l'homme, que deux choses ? selon ton Euripide :

« Du blé moulu, et de l'eau dans un pot. Or, nous avons cela sous « la main, et c'est ce qu'il faut pour nous sustenter. Mais peu « contens d'en avoir selon notre appétit, la sensualité nous fait « rechercher d'autres mets apprêtés avec art. »

Ce même poète *scénique* * et philosophe dit encore ailleurs :

« Une table frugale me suffit pour vivre avec sobriété. Non, je « n'admettrai jamais mal-à-propos tout ce qui s'appelle *superflu.* »

Socrate disoit que la différence qu'il y avoit entre lui et les autres hommes, étoit qu'ils vivoient pour manger, au lieu qu'il mangeoit pour vivre. Diogène répondit à ceux qui lui reprochoient de se frotter : « Plût au ciel, qu'en me frottant bien le ventre, je me délivrasse de la faim et de la nécessité de manger ! »

Euripide, dans ses *Suppliantes*, parle ainsi de Capanée :

« Voici ce Capanée, qui avoit de quoi vivre largement. Il n'étoit « nullement fier de ses grands biens, et n'a jamais eu moins de « modestie qu'un pauvre. Blâmant celui qui surchargeoit les tables « de mets, il louoit le simple nécessaire, disant que le bonheur

---

* Ou qui travaille pour le théâtre. On devroit admettre ce mot chez nous.

« ne consistoit pas dans ces alimens qui remplissoient le ventre; mais
« que la médiocrité suffisoit. »

Capanée, comme il paroît, n'étoit donc pas tel que ces gens que nous décrit Chrysippe, dans son ouvrage sur les choses qui ne sont pas désirables par elles-mêmes. Il est, dit-il, des gens si avides d'argent, que tel, si l'on en croit l'histoire, étant près de finir sa vie, avala nombre de pièces d'or avant de mourir: un autre ayant cousu son or dans sa tunique, et s'en étant revêtu, ordonna à ses gens de l'ensevelir dans cet appareil, et sans le brûler, ni l'embaumer. Ces hommes et leurs semblables sont ces *malheureux* à qui il ne manque que de s'écrier en mourant:

« O or ! bien le plus flatteur pour les mortels ! non, jamais une
« mère, non, des enfans dans les maisons, non, un père chéri ne
« goûtent le plaisir que tu procures à ceux qui te possèdent chez
« eux. Si donc Cypris voit * avec des yeux d'or, il n'est pas éton-
« nant qu'elle ait des milliers d'amours autour d'elle. »

Les hommes de ce temps-là aimoient tant les richesses, que quelqu'un demandant à Anacharsis pourquoi les Grecs se servoient d'argent: *C'est*, répondit-il, *pour compter.* Diogène posoit aussi pour

---

* *Tam dulce si quid veneris in vultu micat*, dit Sénèque, qui traduit ces vers dans sa lettre 116. Voyez les notes de Juste-Lipse et de Muret.

loi, dans sa *République*, que la monnoie ne seroit que des osselets. Euripide a très-sagement dit :

« Ne me nomme même pas Plutus, et ne révère pas un dieu que
» le plus méchant homme peut * avoir chez soi. »

Voici un trait que rapporte Chrysippe, dans son *Introduction*** *au traité* qu'il a écrit sur l'*usage du bien et du mal* : « Un jeune homme de l'Ionie se trouvoit résidant à Athènes, couvert d'une robe de pourpre, garnie de franges d'or. Quelqu'un lui demande de quel pays il est : Il répond, *Riche*. C'est peut-être à ce trait qu'Alexis fait allusion, dans ses *Thébains*, lorsqu'il y dit :

« A. Mais de quel pays est donc cet homme-là ? B. *Riche* ; car
« ce sont-là les gens les plus nobles. »

Personne, dit Phérécrate, n'a jamais vu un pauvre, homme bien né.

Cynulque s'appercevant que personne n'applaudissoit à ses détails, se mit en colère, et dit : Je crois bien, maître du festin, que ces gens, travaillés par mon flux *** de bouche, ont perdu l'appétit, ou

* Aristophane a répété cette pensée d'Euripide.

** Adam vouloit mal-à-propos supprimer ici *eis teen*, qui est dans les manuscrits.

*** Allusion à la diarrhée, qui réellement fait perdre l'appétit.

se moquent de ce qui vient d'être dit sur les lentilles, se rappelant sans doute ce que Phérécrate a dit dans sa *Corianne :*

« A. Çà, que je me couche : toi, apporte la table, un gobelet, et
« à manger *, afin que j'aie plus de plaisir à boire. B. Tiens,
« voilà un gobelet, une table et des lentilles. A. Peste de tes lentilles ! je ne les aime pas. Dès qu'on en mange, on a la bouche
« mauvaise. »

CHAP. XVI. Voilà donc justement pourquoi ces Sages se gardent de manger des lentilles : quoi qu'il en soit, faites-moi donner du pain, rien de somptueux avec cela **, et même, si vous en avez, de cette lentille *** dont il est tant parlé, ou ce qu'on appelle *conchos*. Tous éclatant de rire, sur-tout au sujet du *conchos* ****, messieurs les convives, leur dit Cynulque, vous n'êtes que des ignorans, qui ne lisez pas les livres. Ce sont là les maîtres qui instruisent les gens

* *K'antragein :* leçon des manuscrits.

** Ou mieux *ces choses là,* comme dans les manuscrits *meth'hoon.*

*** Daléchamp lit ici *conchee :* les textes portent tous *phakee.*

**** Cynulque, qui parle à Rome, termine en *os,* comme masculin, ce que les latins terminoient en *e* ou *is, conchis* feminin, *faba non fresa ;* une féve *avec sa robe.* Voyez Martial, l. 13, 7; liv. 7, 78; Juvénal, sat. 3, 393. Il fait rire par cette terminaison masculine; mais il prouve aussi-tôt qu'il parle bien, en citant Timon.

jaloux de connoître ce qu'il y a de beau, je veux dire les *Silles* * de Timon le Pirrhonien. En effet, c'est lui qui fait mention du *conchos* dans la seconde partie de ses *Silles*, en ces termes :

« Ni la maze, ni la *karykee* méprisable de Lydie, et qui se sert
« froide, ne me plaisent; mais j'ai à ma disposition le *konchos* **,
« qui me tient lieu de tout le malheureux superflu des Grecs (*ou*
« le *konchos* des Grecs, qui me tient lieu de cette malheureuse
« superfluité de la délicatesse).

---

* Je lis *legoo dee*, non *de*.

** Casaubon fait ici une note bien longue, pour autoriser un solécisme, et prouver qu'il n'entend pas les vers qu'il veut commenter, ni ce que dit Cynulque. Il est évident, par les lignes 3 et 14 de la page 160 du texte, que *konchos* est masculin dans Timon; autrement Cynulque auroit dit *tees konchou:* mais le manuscrit A porte *tou*, par la lettre double; et B, en toutes lettres. Ce mot doit donc aussi être du même genre dans les vers de Timon. Malgré cette preuve évidente, Casaubon le joint comme féminin avec *litee*, etc. Ceci prouve en même temps contre Casaubon, que Cynulque ne fait rire que parce qu'il fait masculin ce qui étoit féminin à Rome, où le discours se tient. Ensuite la leçon de mes manuscrits suppose le premier vers non complet, comme on va le voir. Il est en outre évident que les épithètes du second vers doivent s'accorder avec *karykee ;* mais je trouve dans le manuscrit A, *litee de kai ouk aleee ;* dans le manuscrit B, *litee de kai aualeee :* l'un et l'autre faisant un bon sens. Casaubon n'observe pas que les copistes, confondant le sens de *éni*, qui est pour *enesti*, avec *eni* préposition, changèrent *konchos* en *konchoo*, et perdirent tout le sens original. Pursan avoit bien senti qu'il falloit *konchos*, lisant *litos de kai austaleos emoi konchos ;* mais ce texte, excepté le dernier mot, est faux. Quant au mot *hektaiee* des imprimés, il paroît que N. Lecomte a lu de même dans

Les

Les mazes de Teos étant excellentes, comme

---

ses manuscrits, ou s'est guidé par la première édition. Si donc on lit *hee teiee*, ou *hektaiee* (de *Teos*, ou *grande*), le vers sera complet. Je suis mes textes, et je lis avec le manuscrit A :

> — *Oute moi hee te maz' andanei, oute karykee*
> *Hee Lydoon, litee de kai ouk aleee : éni konchos,*
> *Hellenoon hee pasa perissotrypheetos oizys.*

J'ai marqué les variantes du manuscrit B, où le sens du second vers varie. Je soupçonnerois même que l'auteur avoit écrit *litai de kai ouk aleai* (ou *aualeai*), rapporté aux substantifs précédens. On sait que les Grecs du bas empire, comme ceux de nos jours, prononçoient *ai* comme l'*eeta*; delà peut être l'erreur; mais on peut, à la rigueur, laisser la leçon des manuscrits pour le nombre singulier. La leçon *perissotrypheetos* est celle de mes manuscrits. N. Lecomte l'avoit aussi vu dans les siens, comme dans les premières éditions. *Perissotryphos* est imaginaire dans Casaubon. Ligne 9, même page, je trouve dans le manuscrit A, *ek teeoo!* leçon exacte pour de *Teos*; mais je vois au-dessus, en petites lettres, *en teleo*, que je ne conçois pas, si ce mot ne rappelle pas l'île de Télos. Au reste, cette leçon seroit encore fausse ici ; car il est évident que l'auteur parle de pays non fort éloignés l'un de l'autre. Je ne m'arrêterai pas à tout le vain fatras de Casaubon, qui ne touche la difficulté que pour la rendre insoluble.

Quant à la version de *litee de kai o. al.*, ou peut-être mieux *litee te k. o. a.*, il paroît que le poëte méprise cet assaisonnement des Lydiens, parce qu'il se *servoit froid*, selon le manuscrit A. Les Grecs mangeoient tout chaud, même la plupart de leurs pains et leurs mazes. Si l'on suit B, qui revient à l'imprimé, le sens sera qu'il fait fi de ce mets vil à ses yeux, et d'ailleurs sec et aride. Les Grecs, comme les François, aimoient beaucoup les ragoûts. Ils étoient *zoomophages*. — Nous voyons souvent rappeler cette *karykee*; mais elle se faisoit de tant de manières, que les grammairiens l'ont entendue de tout mets préparé avec trop de recherche. Delà le proverbe *karykokopein*, pour

celles d'Érétrie, selon le témoignage de Sopatre, dans les *Amans* de Bacchis :

« Nous nous rendîmes promptement à Érétrie, recommandable
« par sa farine blanche (*ses mazes blanches*). »

Quelque excellentes que soient aussi les *karikes* lydiennes, Timon leur préfère encore le *konchos*.

A ces mots, Larensius, notre aimable hôte, dit : Messieurs les Cyniques,

« Je veux vous donner un * sage avis. »

C'est ce que dit Jocaste **, dans la pièce de Strattis, intitulée les *Phéniciennes* :

« Quand vous ferez bouillir des lentilles, n'y versez pas de parfum. »

Sopatre même, dont tu viens de faire mention, parle ainsi, dans son *Evocation des Ombres* :

« Voici Ulysse d'Ithaque. C'est du parfum sur des lentilles ! Allons,
« ayons courage. »

---

faire un *discours apprêté, recherché*. Voyez le *Schol.* d'Aristophane. Au reste, la *karykee* est, selon les uns, une espèce de sauce noire; selon d'autres, une espèce de maze, ou un ragoût; mais on la distingue encore en *salée* et *douce*. V. Rhodigin, liv. 27, ch. 23, etc. Athén. l. 11, ch. 3. C'est Casaubon qui me force de faire cette longue note sur un sujet si peu important.

* Je lis avec le manuscrit A, *parainesai de sphoon*, etc. ce qui fait le vers.

** Je lis *ho*, comme Daléchamp, pour *hoi*; autrement il n'y a plus de sens.

Cléarque le Péripatéticien, le Paroemiographe, a mis dans ses *Proverbes* :

« Du parfum sur des lentilles. »

Varron, un de mes ancêtres, surnommé *Menippius* *, fait mention de ce proverbe. La plupart des grammairiens Romains, peu versés dans la lecture des poètes et des écrivains Grecs, ignorent d'où Varron a tiré le vers iambique qui renferme ce proverbe; mais toi, Cynulque, puisque ce nom te flatte jusqu'à te faire abandonner celui que ta mère t'a donné, tu me parois être, selon l'expression de Timon, un brave ** et grand . . . d'ignorer que l'on trouve aussi *chonchos* au *neutre*, dans la *Fête* et les *Iles* d'Épicharme : Antiphane l'a même nommé en diminutif, dans ses *Noces* :

« *Un peu de petites fèves* *** (*konchioon*), et d'andouille (ou
« *boudin*) coupée en morceaux. »

---

* Allusion aux satires menippées de Varron, ainsi nommées du Cynique Menippus. Ne devroit-on pas lire *en tois menippeiois kaloumenois ?* C'est la conjecture de Pursan. Avec *epikaloumenois*, il faudroit *metrois*, ou autres semblables.

** Larensius laisse le sens suspendu, quoiqu'en dise Casaubon; mais il le suspend par une équivoque qui peut être prise en bonne part.

*** *Allantos* prouve qu'il faut lire ici *konchioon* — et — *prostetmeemenou ;* ce que Casaubon ne voit pas.

Magnus prenant ensuite la parole : L'excellent Larensius, dit-il, vient de répondre avec beaucoup de sagacité et de justesse à ce chien ventru, concernant son *konchos ;* mais moi, je veux faire ici ce que Socrate de Paphos dit, dans ses *Galates*, nation qui a coutume d'immoler à ses dieux les prisonniers de guerre, lorsqu'elle a remporté quelque avantage dans les combats.

« Quant à moi, j'ai fait vœu de brûler, comme victimes offertes aux
« dieux, trois de ces gens qui se donnent pour Dialecticiens : ainsi,
« après vous avoir entendu disserter avec tant d'ardeur en Philo-
« sophes et en Philologues, et décidés à tout endurer, je vais
« mettre vos dogmes à une épreuve certaine, en vous exposant
« pardevant * à la fumée ; ensuite, si je vois que quelqu'un de vous
« retire sa jambe en rôtissant, il sera livré à un maître ** aussi
« sévère que Zénon, pour être emporté hors du pays, comme ayant
« manqué à la doctrine qu'il professe. »

En effet, je leur dirai hardiment : Philosophe, si tu

---

* Je trouve dans le manuscrit A, *prosth . . ton kapnizoo ;* dans le manuscrit B, *prosthen ton kapnizoo.* Les deux premières éditions portent *protheos.* Je nie que Casaubon ait trouvé *pros pyr ;* c'est de sa fabrique. Je suis le manuscrit B. La syllabe *zoo* coule sur *ei* suivant, et disparoît dans la lecture, ce qui est assez fréquent, alors le vers est exact.

** Je garde *paratheesetai ,* qui fait un très-bon sens, et ne doit pas être changé sans manuscrit : je lis ensuite *zeenoodikoo ,* avec le manuscrit A; ce qui présente l'idée de la sévérité de Zénon. Allusion à un vers d'Homère, parlant d'*Échète ,* sur lequel voyez Apostolius, *Proverb. cent.* 20, n°. 13.

fais profession de te suffire à toi-même, pourquoi n'imites-tu pas ces Pythagoriciens dont Antiphane a dit, dans ses *Monumens* :

« Ce sont peut-être de malheureux Pythagoriciens qui grugent,
« dans le lit d'un torrent, de l'*alime* *, et autres misères qu'ils ont
« ramassées. »

Le même dit, dans sa pièce intitulée la *Besace* :

« D'abord, à titre de Pythagoricien, il ne mange rien qui ait eu
« vie animale : il chapèle la partie brûlée d'une maze, assez grande
« pour lui avoir coûté ** une obole. »

Alexis dit, dans ses *Tarentins* :

« Les Pythagoriciens, comme on nous l'apprend, ne mangent ni
« poisson, ni rien qui ait eu vie animale ; ils sont même les seuls
« qui ne boivent pas de vin. Il est vrai qu'Épicharides mange des
« chiens, tout Pythagoricien qu'il est ; mais ceux qu'il a tués lui-
« même ; car ce n'est pas un être animé ***. »

Il dit ensuite :

« A. Ils se repaissent de ces mêmes discours pythagoriciens, de

* Voyez Dioscoride, liv. 1, ch. 121. Conférez Pline, liv. 22, chap. 22 ; M. Brotier, note 7, et liv. 17, ch. 19 ; Hardouin, *ibid.* ; M. Adanson, *Famill. des Plant.*, t. 2. Les uns l'entendent du pourpier de mer ; d'autres, de l'asphodèle. Il s'agit d'une plante qui étouffe la faim, ou empêche d'avoir faim. J'ai déja parlé des sauvages de l'Amérique à ce sujet.

** C'est tout le sens que je puis tirer de ce passage.

*** Jeu de mot sur *empsychos*, qui a vie, ou qui est animé. L'ame des bêtes a occupé plusieurs écrivains du siècle dernier et du nôtre.

« réflexions taillées avec un canif. Leur nourriture journalière est « vraiment un pain sans mélange pour chacun, un pot d'eau. « B. Voilà une vie de prison que tu nous racontes-là. A. C'est « ainsi * que vivent ces Sages; telles sont les misères qu'ils sup- « portent. Cependant ils savent se procurer mutuellement quel- « ques délices. Est-ce que tu ignores que Mélanippides, Phaon, « Phyromaque et Phanos sont *complaisans?* B. Quoi! ces gens qui « ne mangent que tous les cinq jours une ** cotyle de farine! »

On lit encore, dans sa *Pythagorisante :*

« Le repas sera des figues sèches et du marc d'olives, avec du fro- « mage : voilà ce qu'il est permis à un Pythagoricien d'immoler. « Mon cher, quelle que soit la victime ***, elle sera très-belle. »

Peu après il dit :

« Il falloit un peu souffrir le jeûne, la malpropreté, le froid, le « silence, avoir un air sombre et sévère, et ne pas aller se laver « au bain. »

Or, vous autres Philosophes, vous ne faites rien de tout cela; et, ce qu'il y a de pis, est que vous parlez à tort et à travers de ce que vous ne savez pas. Lors même que vous mangez, vous le faites avec cet air

---

* Je lis *houtoos* pour *houtoi.*

** A-peu-près 14 onces. — Quant au mot *complaisant*, voyez Rhodigin, qui l'explique au long, liv. 15, ch. 11; mais lisez auparavant son ch. 9-10.

*** Texte, *hiereion*, pris ici pour *bonne chère ;* ce qui est le vrai sens.

de bienséance que rappelle l'aimable Antiphane, dans son *Esclave fugitif ramené* (*Drapétagogue*) :

« Je mange avec bienséance : je fais la petite main dans ce que je
« laisse voir ; mais en dedans je la tiens bien pleine. »

Comme les femmes, vous grugez beaucoup, et promptement ; tandis que vous pouvez, selon le même poète (dans son *Thombykion* *), vous procurer, pour une dragme, des aulx, du fromage, des câpres. Or, on a tout cela pour une dragme.

Aristophane s'exprime ainsi, dans ses *Pythagoriciens* :

« Bon dieu ! croirons-nous que ces anciens sectateurs de Pytha-
« gore étoient vraiment dans la malpropreté, même volontaire-
« ment, ou qu'ils se plaisoient à porter de méchans manteaux ?
« Pour moi, je crois qu'il n'en est rien : assurément, c'étoit par
« nécessité, puisqu'ils n'avoient rien du tout. En trouvant ainsi un
« prétexte spécieux pour couvrir leur extérieur négligé, ils ont fixé
« des limites avantageuses aux malheureux indigens. En effet, met-
« tez-leur sous le nez des poissons ou de la viande, je veux être
« pendu dix fois s'ils ne se rongent pas même le bout des doigts. »

Il n'est pas hors de propos de rappeler ici une épigramme faite à votre sujet, et qu'Hégésandre a placée dans le sixième livre de ses *Mémoires* :

« Fronceurs de sourcils, nez garnis d'une forêt de poils, nourriciers

* Nom constant dans les manuscrits.

« de barbes ensâchées, escroqueurs de franches-lipées, engoncés « dans des haillons * qui vous enveloppent jusqu'au sommet du « crâne ; vanupieds, regardans à une goutte d'huile ; gourmands « secrets pendant la nuit; libertins nocturnes, qui faites vos coups « fourrés; séducteurs de la jeunesse, bavards, éplucheurs de mots, « fous sous l'apparence de la sagesse que vous affichez, grands « diseurs de riens. »

Il faut aussi faire mention ** de la *Gastrologie* d'Archestrate, dont le poème est le seul que vous autres Sages savez estimer, n'était Pythagoriciens que par le silence, mais de fait, parce que vous n'avez pas deux mots à dire. Vous n'aimez pas moins l'art érotique du cynique Sphodrias ; les questions érotiques de Protagoridas, les conversations de table du charmant philosophe Persée. Ils les a composées sur les commentaires de Stilpon et de Zénon. Persée y propose, comment on peut empêcher les convives de dormir à table, comment il faut se servir des pots à verser le vin : quand peut-on introduire dans un

* *Imatan.* Leçon de Scaliger sur Varron, L. L. p. 10, où l'on trouvera ces vers rétablis, et interprétés en latin dans le même style ; ainsi j'y renvoie. Je lis au cinquième vers, à la fin, *lakeetai* pour *labeetai*, avec les manuscrits ; Casaubon nous fait la grace de parler du dernier mot de ces vers, à l'acquit de sa conscience, mais pour nous donner la mauvaise leçon de l'abréviateur d'Athénée. J'ai rendu ces vers de manière à faire sentir tout le texte avec exactitude.

** Je lis *Archestratou te geloou.* Il étoit de Géla.

un festin de jolis minois, tant masculins que féminins ; à quel temps du repas peut-on les recevoir dans une grande parure, et si l'on peut les congédier en leur supposant certain air de mépris. Il parle des différens mets, des diverses espèces de pain, de plusieurs autres choses, et des baisers, dont le philosophe, fils de Sophronisque (*Socrate*), a traité avec un soin particulier.

Occupé continuellement de toutes ces matières, Persée, à qui le roi Antigonus avoit confié la citadelle de Corynthe, comme le rapporte Hermippus, se laissa vaincre par le vin dans une débauche, et perdit la ville, vaincue par les stratagèmes d'Aratus de Sicyone. C'est cependant cet homme qui, auparavant, avoit soutenu, dans ses discours adressés à Zénon, que le *Sage* étoit homme propre à tout *, et même habile capitaine : aussi ce rampant ** sectateur de Zénon l'a-t-il prouvé lui seul par ses

* Je lis *pantoon an eiee*, avec le manuscrit B et les imprimés. Les Lexiques fourniront des exemples de ce régime. Je laisse *pantoos* du manuscrit A, comme Ægius l'avoit aussi vu dans le manuscrit Farnèse. *Kai* suppose nécessairement ici une distinction, avec un sens affirmatif.

** Texte, *oikitieus*; jeu de mot sur *oiketees*, serviteur, esclave; et *kition*, patrie de Zénon. *Strabon*, liv. 14.

faits. Bion du Borysthène, considérant un jour la statue de bronze de ce Persée, où l'on avoit mis cette inscription : *Persée de Citium*, disciple *de Zénon*, dit : Celui qui a écrit cela s'est trompé ; l'inscription devoit être ainsi conçue : *Persée*, *valet citien* * *de Zénon*.

En effet, il avoit été valet de Zénon, comme le rapporte Nicias de Nicée, dans son *Histoire des Philosophes ;* ce qui est confirmé par Sotion d'Alexandrie, dans son traité *des Successions* (*des Philosophes*). Il m'est tombé sous la main deux ouvrages de ce Persée, relatifs à ces matières, vraiment faites pour cette secte de philosophes. Ils ont pour titre : *Conversations de table*.

Quelqu'un demandant à Ctésibius de Chalcis, ami particulier de Ménédème, quel avantage il avoit tiré de la philosophie : « A dîner, bouche franche. » C'est ce que rapporte Antigone de Caryste, dans ses *Vies*.

Voilà pourquoi Timon a lâché ce vers contre lui :

« Ami de franches-lipées, ayant un œil de cadavre, et un cœur à
« l'épreuve de tout **. »

---

* C'est le mot que je viens d'expliquer.

** M. Etienne Weston a dit quelque chose sur ce mot *akyliston*, dans ses

Ce Ctésibius étoit homme d'esprit, et plaisantoit avec beaucoup de grace : voilà pourquoi tout le monde l'invitoit aux festins. Il n'en est pas ainsi de toi, Cynique, qui n'avoit jamais rendu hommage ni aux Grâces, ni aux Muses; c'est pourquoi la Vertu qui te fuit **, toi et tes semblables, est forcée d'être à côté de la Volupté, comme le dit Mnasalcès de Sicyone, dans ses *Épigrammes* :

> « Moi, Vertu malheureuse ! je siége à côté de la Volupté, ayant
> « les cheveux honteusement tondus, et le cœur percé d'une vive
> « douleur ! car tout le monde me préfère à un plaisir insensé. »

Baton le comique dit, dans son *Homicide* (*Androphone*) :

> « J'interpelle ici ces prétendus Sages qui ne veulent se faire aucun
> « bien ; qui, dans leurs promenades et leurs entretiens, cher-
> « chent *** le Sage, comme on cherche un esclave fugitif. Homme

---

Remarques, mais sans succès. Il devoit savoir que cette expression est prise de la ferme stabilité d'un corps de forme cubique. On l'a employé plusieurs fois dans les symboles, pour figurer l'immobilité : le mot est pris ici en mauvaise part ; ainsi je laisse son *akolastos*. Ne changeons pas sans bien entendre. Voyez ses observations chez Nichol, *Lond.* 1784, quoique peu intéressantes.

** J'aimerois mieux ici *stygousa, qui te déteste*, que *phygousa*. En effet, elle est forcée d'être à côté d'eux; elle ne peut donc les fuir : ce qui feroit un contresens dans l'idée de l'original.

*** Adam lisoit ici *ton te phron.*; cela est inutile. Ce vers et le suivant

« coupable, pourquoi jeûnes-tu ayant de quoi manger ? pourquoi « offenses-tu les dieux à ce point ? pourquoi, homme, estimes-tu « l'argent plus que toi-même ? est-il donc naturellement préférable ? « Tu ne bois que de l'eau ; mais c'est justement par-là que tu deviens « inutile à l'Etat : tu fais tort au vigneron et au marchand. Moi, « au contraire, j'augmente, en buvant, la masse des impôts. En « outre, tu tournes, retournes de grand matin ta burette, pour « savoir à quoi en est ton huile *, de sorte qu'on croiroit te voir « retourner, non une burette, mais une horloge. »

Mais, Cynulque, Archestrate, que tu respectes comme un autre Homère, à cause de ton ventre,

---

se retrouvent dans l'imposteur de Platon le comique, liv. 7, ch. 5. Rien de si ordinaire que ces plagiats, chez les Grecs. Aristophane nous apprend même que les poëtes se voloient des pièces entières, et quelquefois sans changer les titres : ils ajoutoient seulement quelques scènes, ou quelques autres circonstances. Voilà pourquoi nous voyons assez souvent chez les grammairiens, les mêmes pièces citées de différens auteurs. Saumaise a fait quelques remarques sur les plagiats des Grecs, dans la préface de son *Solin*. Les prosateurs n'étoient pas plus discrets à cet égard. C'est ainsi que Théophile ou Philotée, s'est attribué le commentaire de Mélétius sur les *Aphorismes* d'Hippocrate, en les abrégeant.

* Ce qui indique la sordide avarice de ces gens-là. L'expression *blepelaioi*, de l'épigramme d'Hégésandre cité plus loin, est relative à ce vers. Il n'est pas besoin d'écrire *klepelaioi*. Mais Casaubon a tort de citer ici les horloges que Vitruve appelle *viatoria*, liv. 9, ch. 9. La citation prouve qu'il n'entendoit rien à ce que dit Vitruve. Il suffit de lire ce chapitre, pour en être convaincu. *Periagein* et *peripherein* signifient ici *invertere*, tourner ou retourner en un sens contraire. La comparaison que l'auteur fait avec une burette, prouve qu'il s'agit du vaisseau des Clepsydres. Au reste, le mot *horloge* doit être remarqué dans ce poëte qui est si ancien.

le plus impudent qui existe, comme le dit quelque part ton Timon; Archestrate, dis-je, écrit ceci en parlant du chien-de-mer :

« Mais il est peu de personnes qui connoissent ce manger divin.
« Les mortels qui ont le goût * dépravé, ne veulent pas en goû-
« ter; mais ce sont des stupides. Ce poisson est, disent-ils, un
« animal antropophage. *On peut leur répondre*, que tout poisson
« se jette sur la chair humaine, lorsqu'il en rencontre. Il faut donc
« renvoyer simplement tous ces conteurs de sornettes, aux herbages
« et à l'école du sage Diodore, afin qu'ils apprennent avec lui à
« *pythagoriser* courageusement. »

Ce Diodore étoit d'Aspende. Quoiqu'il passât pour Pythagoricien, il avoit l'extérieur de vous autres Cyniques, portoit de longs cheveux, étoit toujours sale, marchant nu-pieds. C'est ce qui fit croire à quelques-uns que la secte des Pythagoriciens qui portent leurs cheveux, eut son origine chez ce Diodore, comme le rapporte Hermippus.

---

* Je supplée d'idée au texte corrompu de l'auteur, dont le mot *teleboodee*, ou *ge leboodee*, liv. 7, ch. 17, p. 310, est inintelligible. Je laisse à Casaubon son *k'elleboroodee*. Adam proposoit *k'ereboodee* ; Bentley, *kepphattelaboode*, p. 63 de sa *Dissertation* sur Phalaris, citée par M. Weston, qui lit *te geoodee*. Bentley est le seul qui propose une leçon probable. *Kepphos*, dit-il, est une espèce de petit oiseau qui désigne un fou : *attelabos* est une espèce de *sauterelle* : cela est vrai; mais j'en reste-là. Les manuscrits donnent ensuite *brotoon*, et *thneetoon*, qui est la vraie leçon.

CHAP. XVIII. Voici ce que Timée de Taormine écrit sur ce Diodore, dans le neuvième livre de ses *Histoires* : « Diodore, natif d'Aspende, introduisit » un changement dans la manière de s'arranger, « quoiqu'il voulût paroître du parti des Pythago- « riciens. Stratonique lui écrivant une lettre avec « cette adresse, *au client de Pythagore*, *tenant un* « *portique* * *rempli d'auditeurs*, chargea le messager « de lui apprendre verbalement ce qu'il avoit à lui « dire concernant sa mise ** (qui étoit celle des « bêtes féroces), son extravagance, et l'infraction « par laquelle il violoit les loix des Pythagoriciens. »

Sosicrate *** rapporte, dans ses *Successions des Philosophes*, l. 3, que Diodore portoit une barbe épaisse, et ses cheveux; qu'il se couvroit d'un (*tribon*) manteau, introduisant, par principe d'orgueil, ce costume; au lieu que les Pythagoriciens, qui l'avoient précédé, étoient proprement vêtus ****, alloient se laver au

---

* *Péristasimon ;* ce mot est la vraie leçon des manuscrits.

** Ses cheveux, comparés ici avec le poil des bêtes.

*** Il y a, liv. 3, p. 435, sur ce *Sosicrate* et *Socrate*, une note tronquée, qui sera corrigée liv. 10. J'ai oublié de la rectifier à la fin du tom. I.

**** Pythagore étoit vêtu de lin. Ses disciples l'imitèrent, pour ne rien porter de la dépouille d'un animal.

bain, se frottoient de parfums, et portoient leurs cheveux coupés en rond, très-courts.

Si donc, vous autres philosophes, vous ne demandez * réellement que ce qui suffit à la nature, et les repas les plus simples, pourquoi paroissez-vous ici sans avoir été appelés ? Seroit-ce pour compter et savoir combien il y a ici d'ustensiles de cuisine, comme si vous entriez dans un lieu où l'on se met en débauche ; ou auriez-vous eu intention de nous déclamer le *Céphalion* d'Athénogènes? Mais qu'êtes-vous, selon le *Cédalion* de Sophocle, que des magasins à coups de fouet, des fourbes effrontés, toujours prêts à dévorer le bien d'autrui? Toujours aux aguêts pour attraper quelques franches-lipées, vous êtes souvent réduits à demander la permission de faire un nouvel assaut aux reliquats d'un souper, ou d'attaquer encore ce qu'on alloit jeter aux chiens; car vous n'êtes pas de ces gens qui demandent poliment. On a la preuve de ce que je dis, dans le *Linus* d'Alexis. Ce poète suppose qu'Hercule reçoit des instructions de Linus, qui lui ordonne de prendre un livre. Hercule prend le premier qui se présente

* *Ontoos.*

dans un grand nombre qui se trouvoit-là. Le livre sur lequel il tombe, est justement un traité de cuisine : Hercule l'empoigne des deux mains, et paroît y mettre le plus grand intérêt. Linus lui dit:

« L. Approche donc, et prends ici le livre que tu voudras. Lis « ensuite, et regarde bien exactement au titre, et sans te presser, « quelle en est la matière. Il y a ici Orphée, Hésiode, des tragédies, « Chérille, Homère, Épicharme, et toutes sortes d'écrits en prose. « C'est ainsi que tu vas me montrer à quoi te porte ton inclination « naturelle. H. Je prends celui-ci. L. Montre-moi d'abord quel il « est. H. Au titre, c'est un livre de cuisine. L. Quel philosophe « es-tu ! Il est facile de le voir; autrement, aurois-tu laissé-là tant « d'ouvrages pour choisir l'art de Simus? H. Quel est-il donc ce « Simus ? L. C'est un homme né sous les plus heureux auspices. « Maintenant il s'est livré à la tragédie : c'est même le plus habile « cuisinier de tous les acteurs, selon l'opinion de ceux qui l'em- « ploient, et le plus habile acteur de tous les cuisiniers. Mais voilà « un jeune homme * qui m'a l'air d'avoir un jour grand appétit! « H. Eh bien ! que voulez-vous dire? car sachez que j'ai grand « faim. »

Magnus récitant cela de suite, comme en courant, Cynulque regarde les philosophes qui étoient là, et leur dit:

« Avez-vous vu cette saline de Thase ** ? Combien n'en a-t-il pas

* Linus est supposé dire ceci à l'écart.

** C'est la leçon des manuscrits, et une expression méprisante, comme il y en a dans toutes les langues.

« dit?

« dit? Qu'il s'est bien vengé ; et promptement! Mais ne vous sem-
« ble-t-il pas que c'est un sourd qui se moque d'un aveugle? »

Comme parle Cratinus, dans ses *Archiloques*. Il a oublié, je pense, dans quels tribunaux il va faire parade de ses charmans iambes. Stimulé par sa gloutonnerie naturelle, et introduit par son ton doucereux, il y lit des *kolabres* *, des vers qui ne s'ac-

* *Kolarous*, dans les manuscrits; mais voyez Hésychius, aux mots *kolabis* et *kolabros*. Casaubon dit que c'étoient des vers lascifs ou licencieux. Les savans pensent autrement. C'étoient des hymnes en l'honneur de Diane, *Derréatide*, en Laconie. On voit, liv. 15, chap. 16, pag. 697, que ce mot est Phénicien. Je dirai donc, à cette occasion, quelques mots sur les noms de plusieurs instrumens qui ont passé de Phénicie en Grèce. *Kolabre*, ou *cholabre*, signifie *grande flûte de chol*; et *abar*, *tuyau grand*. L'espèce de chanson que cette flûte accompagnoit en faisant la basse, a pris son nom de l'instrument. Bochart remarque que plusieurs chansons, ou poëmes, ont pris leurs noms des circonstances. *Chol*, en perdant l'aspiration, est devenu *aul*, ou *aulos*, chez les Grecs. Ce mot se retrouve dans les titres des pseaumes, *ma-chalath* avec *m*, lettre formative des noms verbaux. Le titre des pseaumes ajoute *la-anoth*, à la lettre *pour répondre*, c'est-à-dire, pour faire *la basse*, ou la seconde partie; ce qui prouve un accord. *Elymos*, autre nom de flûte, est le phénicien ou hébreu des pseaumes *elamoth*, le *th* prononcé en siflant, comme chez les Anglois. On a rendu ce mot d'une manière absurde, en traduisant *des vierges*, ou *concernant la mort*. *Olmos*, dans le *Lexique*, manuscrit de Photius, est le même mot, désignant un tuyau creux; *halm*, en allemand; *calamus*, latin, *chalumeau*; *kalamiszein*, dans Athénée. *Idoudos*, dans Pollux, espèce de flûte, est *eduth*, dans les titres des pseaumes; *idoudon* est arabe. *Suzan-eduth* n'est pas *lilium testimonii*, mais *cymbalum* et *fistula*, ou la flûte à large pavillon. On peut même penser que

çordent pas avec la flûte; il agite des cymbales, mais avec dissonance. Après cette charmante cacophonie, il va de maison en maison, cherchant où il y a de grands apprêts pour un souper; surpassant même en cela ce Chæréphon d'Athènes, dont Alexis parle en ces termes, dans sa *Femme exilée :*

« Chæréphon imagine toujours quelque nouvelle ruse, et par ce « moyen il a par-tout bouche franche. Y a-t-il quelque part une « marmite à louer aux cuisiniers, il va se planter-là dès l'aurore. « S'aperçoit-il qu'on la loue pour un festin, il s'informe du cuisi- « nier quels sont les convives; et s'il voit la porte entre-baillée, il « entre tout le premier. »

Cet homme a le pied leste, aussi bien que Magnus : il iroit même au-delà du pays pour se remplir la

---

la *cymbale* battoit la mesure du rhythme que suivoit la flûte. La cymbale a eu le nom de *susan*, par sa forme analogue à celle du lis. On voit encore d'anciennes cymbales de cette forme. Athénée a parlé de flûte faite d'*os de faon*. Les Hébreux ou les Phéniciens la nommoient *aileth :* delà *aieleth hassachar*, la flûte du matin, non pas *la biche du matin.* On lit aussi aux titres des pseaumes deux mots qui méritent attention, *al thaskheth*, et on les rend par *ne disperdas*. Rien de plus absurde. Il faut traduire *ne cesses;* ce qui indique une basse continue. J'ai vu, avec beaucoup d'étonnement, que Bochart n'avoit rien compris à ces titres des pseaumes, qui ne sont pas aussi indifférens qu'on le croit. Le lecteur me passera donc cette petite digression sur ces mots phéniciens qui ont été reçus chez les Grecs. J'en expliquerai encore d'autres plus loin, en revenant sur cette note.

panse; comme Alexis le dit, dans ses *Mourans ensemble* :

« Chæréphon est parti pour assister à un souper à Corinthe : déja
« même il vole à travers les mers, tant il est doux de manger aux
« dépens d'autrui ! »

Théopompe a dit, dans son *Ulysse* :

« Et le dîner d'Euripide qui n'est pas mauvais ; c'est un si grand
« bonheur que de souper à la table d'autrui ! »

Toute la compagnie éclatant de rire à ce récit, Ulpien prit la parole : D'où vient, dit-il, ce terme de *Hedylogie* * dans la bouche de ces voluptueux, qui ne font que des solécismes ? *Porcelet* confit, lui répartit Cynulque, Phrynicus rappelle le mot *hedylogue*, dans son *Éphialte* ou *Cochemar*, en ces termes :

« Il est extrêmement difficile de se garder de ces gens-là ; car ils
« ont ce coloris de jeunesse si pernicieux pour l'homme, et qui
« est comme un aiguillon au bout de leurs doigts : d'ailleurs, ils
« sont à rôder dans le marché, s'asseyant tantôt sur un banc,
« tantôt sur un autre, et tenant les propos les plus doucereux (*he-
« dylogues*) à tout le monde. Lorsqu'ils sont-là, ils froissent **,
« déchirent, et font de grandes plaies à ceux qu'ils flattent par leurs

---

* Langage doucereux et flatteur, peut-être même *pathique*, dans la force du terme grec.

** Je lis *synthrypsantes* ; correction heureuse de Pursan.

« propos mielleux (*hedylogues*); puis ils se moquent de tout le « monde. »

Quant à cette expression, *avoir les graces* * *sur la langue*, Eschyle s'en est servi dans son *Prométhée enchaîné* :

« Sache que cela est vrai : je ne sais ce que c'est que d'affecter « inutilement d'*avoir les graces sur la langue.* »

Ulpien leur fait une autre demande : Mes amis, quels sont, je vous prie, les ustensiles de cuisine? car on a nommé dans les soupers des Arcadiens, ceux qui méritoient d'être rappelés. Ensuite, où trouve-t-on le mot *asootion* pour *lieu* de *débauche*? Pour des débauchés, *asootous*, j'en connois de fameux. Alexis en nomme un, dans sa *Cnidienne* :

« Diodore, ce vaurien, a fait, en deux ans, une pilule du bien de « son père; tant il l'a avalé inconsidérément. »

On lit aussi, dans son *Phædre* :

« A. Bien doucement, je le jure par le soleil. B. Comment ! ce « petit Épicharides a fait de son patrimoine une pilule en cinq « jours, tant il l'a promptement et témérairement arrondi ! et tu « appelles cela doucement ! »

Ctésippe, fils de Chabrias, poussa la débauche **

* *Charitogloossein.*

** Le proverbe est ici bien vrai, *filii magnatum, filii noxæ.*

au point qu'il vendit, pour satisfaire ses plaisirs, les pierres du monument que les Athéniens avoient élevé à son père, et qui avoit coûté mille dragmes. Diphile en parle ainsi, dans ses *Funérailles* :

« Si Ctésippe, fils de Chabrias, n'avoit pas été lié d'amitié avec
« Pædime, j'aurois proposé une loi qui n'auroit pas été inutile, à
« ce que je crois ; de sorte qu'en vendant tous les ans une pierre
« capable de charger un chariot, et à bas prix, comme je l'entends,
« le monument de son père auroit été achevé * en un an. »

Timoclès dit à ce sujet, dans ses *Démosatyres* :

« Le fils de Chabrias, ce Ctésippe, si brillant parmi les femmes,
« et non parmi les hommes, ne se fait plus faire le poil trois fois
« par jour. »

Ménandre en parlé aussi, dans ce passage de sa *Colère ; Orge* :

« Femme, j'ai été jeune aussi, mais je n'allois pas alors au bain
« cinq fois par jour, je le fais à-présent ; je n'avois pas alors de
« chlamyde, j'en porte une à-présent ; je n'avois pas de parfum,
« j'en ai à-présent. Désormais, oui, je me baignerai, je me ferai
« épiler ; je serai même un autre Ctésippe, et non un homme. Je
« veux en peu de temps dévorer, comme lui, non-seulement la
« terre, mais même toutes les pierres. »

C'est peut-être à cause de son extrême débauche et de sa passion brutale, que Démosthène ne l'a pas

---

* Équivoque du mot grec *epitelestheenai*. C'est ici totalement détruit.

désigné nommément, dans son discours sur les *Exemptions d'impôts.*

Voici comment il faudroit punir ceux qui ont dissipé leur patrimoine, selon Ménandre, dans son *Pilote:*

« O terre! mère digne de tout notre amour, que tu es une posses-
« sion respectable et précieuse pour ceux qui se conduisent sensé-
« ment! Oui, il faudroit que celui qui a dissipé le bien qu'il a
« reçu de ses pères, passât le reste de sa vie sur un vaisseau, sans
« jamais mettre le pied sur terre, afin qu'il apprît quel bien pré-
« cieux il a dissipé après l'avoir reçu. »

CHAP. XIX. Axionicus rappelle, dans son *Toscan*, certain débauché nommé Pythodèle:

« Ce Pythodèle, surnommé le *Grand-débauché*, vrai croupier de
« jeunes gens, s'avance, suivi de la très-sage Apotympaniste *, qui
« marche ici sur ses pas. »

Anaxandride traduit ainsi Polyeucte sur la scène, dans son *Térée:*

« A. On t'appellera Bartavelle **. B. Par Vesta! pourquoi donc?

---

* Je lis *apotympaniste*, avec le manuscrit B. N. Lecomte traduit *puniens:* mais a-t-il ainsi lu, ou comme les autres anciens textes, *apotympanischas?* Ensuite, dans quel sens prendre cette pensée? L'auteur fait-il allusion aux tambours et autres instrumens que les débauchés avoient dans leurs parties de plaisir, ou à la peine qui les suivoit, quoique d'un pas chancelant désigné par l'ivresse? J'avoue que je ne vois pas clair ici. Casaubon s'est bien gardé de rien dire.

** Espèce de perdrix particulière aux îles de la Grèce. On croit que

« Est-ce que j'ai mangé mon patrimoine comme l'élégant Po-
« lyeucte ? A. Non, certes ; mais parce qu'étant mâle tu t'es laissé
« déchirer par des femelles. »

Eubule le *Démagogue* étoit aussi livré à l'intempérance, selon ce que dit Théopompe, dans sa dixième *Philippique*, dont on a retranché la dernière partie, où il parloit des Démagogues d'Athènes (où il emploie * encore ce terme). --- Le peuple d'Athènes surpassa d'autant plus celui de Tarente par *ses débauches* et son avarice, que les Tarentins n'étoient immodérés qu'à l'égard des festins ; au lieu que les Athéniens dissipoient les revenus publics sous prétexte ** de récompenses.

Selon le même Théopompe, Callistrate le Démagogue, fils de Callicrate, étoit immodéré dans les plaisirs, sans cependant rien négliger des affaires

---

les perdrix en chaleur se disputent le mâle. Voilà le fondement de cette expression.

* Je mets ceci en parenthèse, pour prévenir que ce qui suit ne se rapporte plus à Eubule. Il y a ici une lacune.

** On traduiroit peut-être mieux par l'abus absurde avec lequel il prodiguoit les récompenses. Le terme *katamisthophoroon* présente deux autres sens : Par l'abus avec lequel les Athéniens *prodiguoient leur fortune avec des Catamites et des filles publiques ;* ou *en prenant à leur solde des troupes étrangères.* Casaubon n'a pas réfléchi sur ce mot grec.

publiques. La ville de Tarente, dit-il encore, l. 52 de ses *Histoires*, immole tous les mois certain nombre de bœufs, et fait des festins publics. En général, les particuliers sont presque toujours réunis les uns chez les autres pour se traiter.

Or, voici ce que les Tarentins disent à ce sujet: « Les autres hommes se donnent bien du mal, et sont toujours occupés pour se procurer de quoi vivre; mais nous, dans nos coteries, nous ne cherchons pas les moyens de jouir à l'avenir des plaisirs, nous commençons par vivre *. »

Théopompe nous donne les détails suivans, dans sa 52e. *Histoire*, sur l'intempérance et la vie licencieuse de Philippe et de ses amis : « Philippe, devenu maître de grandes richesses, ne les prodigua pas en peu de temps; *il fit mieux :* il les jeta hors de chez lui avec la profusion la plus absurde, et fut, aussi bien que ses gens, le plus mauvais économe de tous les hommes. Aucun de ceux qui l'entouroient ne connoissoit de vie réglée, ne savoit conduire une maison avec ordre ; et lui seul en fut la cause.

* Voilà ce que conseilloit sagement Manilius, dans les quatorze premiers vers de son liv. 4.

D'un

D'un côté, insatiable, de l'autre, immodéré dans ses dépenses, il faisoit tout au hasard, et ne possédoit rien que pour le donner. Passant toute sa vie sous les armes, il n'avoit pas plus le temps de compter ses revenus, que de calculer ses dépenses : joignons à cela le caractère de ceux qu'il avoit pour amis, et que le hasard avoit comme jetés auprès de lui de plusieurs contrées. Les uns étoient de son pays, les autres de la Thessalie, ceux-là de la Grèce; mais admis sans choix et sans discernement, et non pour leur mérite. C'étoient des Grecs ou des étrangers, l'un impudique, l'autre sacrilège, ou d'une effronterie sans borne. Tels étoient presque tous ceux qui s'étoient réunis en Macédoine sous le nom d'amis de Philippe. S'ils n'y étoient pas arrivés tels, ils ne tardoient pas à devenir semblables aux autres, entraînés par la conduite et les usages des Macédoniens. D'un côté, les guerres et les expéditions militaires; de l'autre *, les dépenses immodérées les rendoient audacieux, et les autorisoient tous à vivre sans ordre et dans la débauche, comme de vrais brigands. »

* Je lis ici *tad' hai*, au lieu de *kai hai*. Il le faut.

Douris, qui nous présente Pasicyprus, roi de Chypre, comme un débauché, s'exprime ainsi à ce sujet, dans le liv. 7 de son *Histoire de Macédoine :* « Alexandre ayant pris la ville de Tyr, renvoya Pythagoras, après lui avoir fait des présens, et lui avoir donné, entre autres, la terre qu'il avoit demandée. Avant ce temps-là, Pasicyprus avoit abandonné par débauche cette terre et son royaume, à Pymatus de Citium, pour le prix de cinquante talens, et étoit allé passer sa vieillesse à Amathonte, après avoir reçu cet argent. »

Tel fut aussi cet Éthiops de Corynthe, selon le rapport de Démétrius de Scepsé, et dont Archiloque a fait mention. Forcé par son amour pour les plaisirs et son intempérance, il se retiroit par mer en Sicile avec Archias, qui alloit fonder la ville de Syracuse *. A l'appât d'une galette au miel, il céda à son compagnon la part de l'intérêt qu'il devoit avoir de droit dans la fondation de cette ville.

Hégésandre parle ainsi de Démétrius, petit-fils de Démétrius de Phalère : « Il fut si licencieux,

* Environ 700 ans avant notre ère.

qu'il avoit publiquement pour maîtresse Aristagore de Corinthe, et vivoit avec la plus grande somptuosité. L'Aréopage l'ayant cité devant son tribunal, et lui enjoignant de mener une vie plus régulière, il répondit : Je vis en homme bien né. Si j'ai pour maîtresse une très-belle femme, je ne fais injure à personne. Je bois du vin de Chio, je me procure toutes mes aises, parce que mes revenus suffisent à ces dépenses; et je ne vis, ni suborné par les présens, ni en adultère, comme quelques-uns d'entre vous. Il nomma même plusieurs de ceux qui se comportoient ainsi.

Le roi Antigonus ayant appris cela, le nomma *Thesmothète* *. Démétrius étant *Hipparque* à la fête des *Panathénées* **, fit élever à sa maîtresse Aristagore, près des *Hermès*, un échafaud plus haut que ces

* Ce mot a plusieurs significations. C'est ici celui qui revoyoit, changeoit, rectifioit les loix relatives aux cérémonies sacrées. Il ne faut pas le confondre avec les *Épimélètes* qui étoient chargés de l'exécution. Voyez Meursius, *Eleusin.*; et sur l'*Hipparque*, Xénophon *Hipparch.*, ch. 3, *édit. Zeunii*, 1778. C'étoit celui qui commandoit la cavalerie, soit en guerre, soit aux jours de fêtes publiques.

** Fête en l'honneur de Minerve, et que Meursius a détaillée dans un traité particulier. Il y observe que le portrait de ce Démétrius avoit même été brodé sur le voile sacré; mais ce fut sous de malheureux auspices.

statues : le jour de la célébration des mystères d'Éleusis, il lui plaça un trône (ou *siége élevé*) près de l'entrée du sanctuaire, menaçant de punir quiconque oseroit l'ôter *.

Phanodème, Philochore, et plusieurs autres écrivains, ont rapporté que l'Aréopage citoit à son tribunal, et punissoit ceux qui vivoient avec prodigalité sans avoir un patrimoine suffisant. Ces magistrats ayant donc cité pardevant eux Menédème et Asclepiade, l'un et l'autre jeunes philosophes, et sans aucun bien, leur demandèrent comment ils pouvoient passer tous les jours à ne rien faire, et à la conversation des philosophes, étant d'ailleurs bien gras, bien replets, et sans avoir de patrimoine. Faites venir, répondirent-ils, tel des meuniers de la ville. Celui-ci comparoissant, dit aux juges : Messieurs, ces deux hommes descendent toutes les nuits à mon moulin, et s'y occupent à moudre mon grain, moyennant deux dragmes qu'ils reçoivent l'un et l'autre. Ces magistrats étonnés leur firent délivrer deux cents dragmes.

---

* Démétrius avoit alors la plus grande autorité. Voyez Meursius, *Eleusin.*, chap. 19.

Les Abdéritains citèrent Démocrite à leur tribunal, comme ayant dissipé son patrimoine : il leur lut son *grand Traité sur l'ordre de l'univers*, et ce qu'il avoit écrit *sur ce qui est dans le vaste espace de l'infini* *, disant qu'il l'avoit dissipé pour les frais que cet ouvrage lui avoit coûté ; et il fut renvoyé absous.

Les débauchés dont parle Amphis étoient différens ; *voici son passage :*

« Ils boivent chaque jour pendant toute la journée **, et ont les
« tempes frappées de la vapeur du vin pur. »

Et pour parler avec Diphile, Ils ont trois têtes, de même que la statue de Diane. Ils sont les ennemis

* C'est ainsi qu'il faut entendre ici le mot *adees*. Les anciens médecins l'ont employé dans ce sens. Ils y faisoient circuler les premiers principes des êtres : ces principes descendoient de là, pour se corporifier dans la région inférieure de l'atmosphère. Virgile rappelle cette théorie, *Éclog.* 6, v. 31 : *Uti magnum per inane coacta semina*, etc. Érotien et Galien n'ont pas saisi le sens de ce mot. Cette théorie est un des principaux articles du liv. 1, *de Diætâ*, rangé parmi les écrits d'Hippocrate, quoique cet ouvrage soit beaucoup plus ancien. Voyez *Hippocr. Foësii.*, *édit. Genev.*, p. 3 de ce livre. Casaubon se tait ici. Gesner de Gottingue a fait imprimer à ce sujet une dissertation dans les mémoires de cette ville. M. Dutens l'a citée, *Origines*, etc. mais il n'a pas assez développé le fond de cette doctrine, dont Empédocle est l'auteur, parmi les Grecs.

*** Je lis *di' heemeras* avec le manuscrit A, qui présente aussi *dy' heem.* au-dessus.

de leur propre bien, comme le dit Satyrus, dans ses *Caractères*, dévastant leurs terres, pillant leur maison, vendant les dépouilles qu'ils en enlèvent; considérant, non ce qui a été dissipé, mais ce qui peut encore l'être; non ce qui pourra rester, mais ce qui n'y restera pas. Dans leur jeunesse, ils absorbent d'avance ce qui devroit servir à sustenter leur vieillesse, aimant une amie, non pas des amis; se plaisant à boire, mais non à partager le vin avec d'honnêtes convives.

Agatharcide de Cnide rapporte, dans son l. 24 de *l'Histoire de l'Europe*, que les Éphores défendirent à Gnosippus, qui vivoit à Sparte en débauché, de fréquenter la jeunesse. Certain Apicius surpassa à Rome tout ce qu'il y avoit eu de plus intempérant, dit Posidonius, dans le liv. 49 de ses *Histoires*. C'est cet Apicius qui a été cause de l'exil de Rutilius, auteur d'une histoire romaine en grec. Nous avons parlé, dans ce qui précède, de cet Apicius, si fameux par sa gloutonnerie.

Diogène le Babylonien nous apprend, dans son traité de la *Noblesse*, qu'il n'y avoit personne à Athènes qui ne haït Phocus, fils de Phocion : si même on le rencontroit, on lui disoit, *Opprobre de*

ta famille! En effet, il avoit dissipé tout son patrimoine dans la débauche. Ensuite il fit le rôle de flatteur auprès du commandant de Munichie; ce qui * lui attira des soufflets de la part de tout le monde. Le peuple étant un jour assemblé pour une contribution, il s'avança au milieu de la foule, et dit : Je donne aussi, moi . . . « *Dans la débauche*, lui cria-t-on d'une commune voix. »

Phocus ** aimoit passionnément le vin : ayant remporté le prix à la fête des Panathénées, son père donna un repas à ses amis. Les préparatifs en furent splendides : dès que les convives entrèrent, on leur présenta des bassins à laver les pieds, où il y avoit du vin aromatisé. Phocion s'en étant aperçu, appela Phocus, et lui dit : « Ne feras-tu pas cesser tes amis de déshonorer ta victoire? Je sais outre cela les noms de plusieurs autres débauchés, que je vous laisse à chercher, excepté celui de Callias, fils d'Hipponicus; mais tous les pédagogues le connoissent.

* Texte, *eph' hoo, qua propter.* Daléchamp l'a mal rendu. Ensuite *kai palin* n'est ici que pour indiquer le contraire de la faveur qu'il avoit auprès de ce commandant.

* Manilius auroit dit que la coupe avoit présidé à la naissance de Phocus, liv. 5, 234, seq.

CHAP. XX. Si vous avez quelque chose à dire sur les autres questions que j'ai proposées ci-devant, je tiens les portes * de mes oreilles ouvertes, ainsi parlez. En effet, je voudrois bien savoir où l'on trouve ces mots *epesthiein* et *epiphagein*, que Magnus a produits. Æmilianus lui répond, le mot *asootion* ** se trouve dans le *Chrysippe* de Strattis, où ce philosophe dit :

« Si l'on n'a pas le loisir d'aller à la selle, ni de faire un tour dans
« (*asootion*) un lieu de débauche, ni même de parler à une per-
» sonne qu'on rencontre. »

Quant aux ustensiles de cuisine, Anaxippus en fait le dénombrement dans son *Citharœde* :

« Apporte une cuiller, douze brochettes, une fourchette, un mor-
« tier, une râpe à râper le fromage pour les enfans, un rouleau,
« trois petites gondoles, un couteau à écorcher, quatre hachoirs;
« mais, scélérat, va me prendre *** auparavant la marmite à l'en-
« droit où on la serre. Quoi, tu ne viens pas! Apporte aussi la
« grande hache. »

* Je suis prêt à vous entendre.

** Lieu de débauche où l'on se livre à l'intempérance.

*** Casaubon est un pauvre interprète, lorsqu'Ægius ne lui dit rien. Je lis ici *oiseis* pour *neuseis* : au vers suivant, *chytreiou* pour *chytrou*. Je divise par deux points. *Palin* suppose ensuite *oiseis* répété. *Kybeelon* donne lieu à Casaubon d'escamoter une explication sur le mot *agoonisterian*.

Aristophane

Aristophane se sert du mot *kakkabee*, au lieu de *chytra*, pour désigner une *marmite*, dans sa pièce intitulée les *Femmes en foire* * :

« La *Kakkabe*, maîtresse de Carystus. »

On lit encore, dans ses *Dœtalées* :

« Et en apporter la *kakkabe*. »

Antiphane emploie aussi ce mot, dans ce passage de son *Ami des Thébains* :

« Nous avons tout ce qu'il nous faut. Quant à cette anguille, qui
« s'appelle *Beotie*, comme la servante de la maison, et qui s'est
« accouplée ** dans le ventre creux de la *kakkabe*, elle com-
« mence à s'échauffer, elle bouillote, elle cuit, elle bout à gros
« bouillon. »

Il nous renvoie à *kubeelis* dans Hésychius, où l'on ne trouve rien sur la difficulté. Pursan lisoit *agkonisteerian* : c'est au moins une idée. Elle présente une serpe, ou *culter falcatus in harpen* ; mais je garde le texte, et je l'entends d'une plaisanterie de l'acteur, qui se sert de ce mot pour dire un *grand couperet*, ou *une grande hache*, comme celle dont on tuoit les victimes aux jeux publics de la Grèce. Voyez mieux, si vous pouvez.

* Casaubon devient ici le grand Casaubon sur un mot où il ne devoit guère l'être. Il s'agit de femmes qui prennent une boutique, comme ici au S. Esprit : voilà tout le mystère.

** Ce mot est une parodie d'une expression familière à Homère, lorsqu'il parle des amours furtifs des dieux.

Antiphane nomme le *batanion* (*plat large*), dans son *Euthydique* :

« Ensuite vint, dans des *batanions*, un polype coupé par mor-
« ceaux, cuit au bouillon. »

Alexis a aussi rappelé ce plat, dans son *Asclépioclide* :

« Pour moi, j'ai si bien appris à cuisiner en Sicile, que ceux qui
« sont à souper, crachent quelquefois leurs dents au milieu des
« plats (*batania*), tant ils ont de plaisir à manger. »

Mais Antiphane a aussi écrit *patanion* *, par un P, dans sa *Samos* :

« Il y avoit des plats (*patania*), du selſion, de la bette, des mar-
« mites, des lampes, du coriandre, des oignons, du sel, de l'huile,
« et un *tryblion* (vase creux). »

On voit aussi ce mot dans l'*Oinopion* de *Philétère* :

« Que celui qui a arrangé ces plats (*patania*) vienne ici. »

Et dans un autre passage :

« Il me semble qu'il aura plus de disciples autour de ses *pata-*
« *nions* que Stratonique. »

Voici ce que dit Antiphane, dans son *Parasite* :

« A. Il en va venir un autre, et de bonne famille, aussi grand que

---

* Il faut que ce *batanion* et *les femmes en foire* ayent bien circulé dans la tête de Casaubon, car il fait une mortelle page *in-folio* sur ces deux mots. *Nobis non licet esse tam disertis*.

« la table. B. Qui donc? A. C'est un nourrisson de Caryste, enfant « de la terre, tout bouillant. B. Eh bien, ne veux-tu pas dire qui? « Va-t-en. A. Je veux dire un *kakkabos* (*marmite*). Tu l'appel- « leras peut-être *lopas*. B. Penses-tu que je m'inquiètes du nom? « Soit que les uns se plaisent à l'appeler *kakkabos*, soit qu'ils la « nomment *sittybos*, il me suffit de connoître le vaisseau. »

Eubule a dit *batania* et *patania* dans ce passage de son *Ion*:

« Il y avoit des *tryblions* *, des *batanions*, des *kakkabions*, des « *lopadions*, des *patanions* presque entassés les uns sur les autres; « et je ne finirois jamais, s'il falloit les nommer tous. »

CHAP. XXI. Mais voici le détail qu'Alexis nous donne des assaisonnemens, dans sa pièce intitulée *Lebees*, ou la *Marmite* :

« A. Et point ** de prétexte ici. B. Je n'en ai aucun. Dites donc « ce qui est nécessaire, et je prendrai tout avec moi. A. D'abord « aie bien soin de prendre du sésame. B. Mais il y en a ici. A. Du « raisin sec écrasé, du fenouil, de l'aneth, du senevé, de la tige « de selfion, du coriandre bien sec, du sumac, du cumin, des

---

* Le lecteur peut voir ceci avec beaucoup d'indifférence, s'il est moins érudit que Casaubon. L'auteur désigne des plats et des marmites.

** Ces vers ont été imprimés, rétablis dans le texte de Pollux, p. 605, avec quelque différence. Je me tiens au texte de mes manuscrits, et je garde les mots tels qu'ils sont dans les imprimés. Je ne vois pas pourquoi on change, dans Athénée, *aneethon*, *scorodon*, *seseli*. Respectons les textes.

« câpres, de l'origan, de la ciboule, de l'ail, du thym, de la sauge,
« du vin cuit, du seseli, de la rhue, du poireau. »

Le même introduit, dans ses *Fileuses* ou *la Veillée*, un cuisinier qui parle ainsi :

« Il me faudra tourner de tous côtés, et crier si j'ai besoin de « quelque chose. A peine serez-vous arrivé, que vous me deman- « derez à souper. Je me trouve sans vinaigre, sans aneth, sans « origan, sans feuille de figuier, sans huile, sans amandes, sans « ail, sans vin cuit, sans ciboules, sans oignons, sans feu, sans « cumin, sans sel, sans œufs, sans casserole, sans poële à frire, sans « ficelle : je ne vois ni citerne, ni puits, ni seau : je tiens mon cou- « teau à rien faire, et je reste-là tout retroussé. »

Il dit, dans sa *Méchante* (*Poneera*) :

« Mets d'abord, au fond du plat, une bonne couche * d'origan « broyé, et donne-s-y de la couleur, en l'arrosant convenablement « de vin cuit acidulé jusque par-dessus, et tu l'imprégneras ensuite « d'une forte dose de selfion. »

Quant au mot ** *epesthiein*, Téléclide l'emploie dans ses *Prytanées* :

« *Il mangeoit après* cela un petit fromage. »

---

* Je lis *neanikoos*, adverbe, changé par les copistes. Ce mot ne s'est jamais dit de l'*étendue*, mais de la force, ou du nombre pris collectivement comme force. — *Hypotheis* est vrai.

** Pris dans le sens de manger par surcroît, ou par-dessus autre chose.

Eupolis se sert du mot *epiphagein* *, dans ses *Taxiarques* ** :

« Ne lui voyant *manger après cela* que de l'oignon, et trois olives
« imprégnées de saumure. »

Aristophane dit, dans son *Plutus :*

« Auparavant la pauvreté me faisoit manger *** de tout.

---

* Dans le même sens.

** *Taxiarque*, commandant de 128 hommes, le même qu'*Hecatontarque*. Il paroît qu'Eschyle les distingue, liv. 1, ch. 9; à moins qu'*Hecatontarque* ne soit une glose qui interprète ce qu'on appeloit très-anciennement *Taxiarque*, et insérée dans le texte. On peut le croire par ce que dit l'auteur des termes militaires qui se trouvent après l'Ammonius dans Scapula. Les Stratarques étoient comme nos Lieutenans-généraux, et commandoient les grandes divisions de l'armée. On aura de plus amples lumières au sujet de ces termes, dans M. le comte de S. Cyr, *Notices sur l'histoire militaire des anciens peuples*, in-4°. 1783, Paris. Ce livre est nécessaire aux érudits pour lire les anciens historiens.

*** Le mot *episthiein* n'a plus ici le même sens; c'est, *je me jetois sur tout ce que je trouvois à manger*. Je remarquerai ici une autre signification de ce mot. Aristote, parlant de *la belette* dans son histoire des animaux, liv. 9, chap. 8, p. 550, *édit.* de M. Camus, dit que cet animal, allant se battre contre un serpent *epesthiei to peeganon*, commence par manger, ou se précautionne contre l'ennemi en mangeant de la rhue. C'est le sens de la préposition *epi*, que M. Camus n'a pas rendu, et qu'il étoit essentiel de faire connoître; mais le passage précédent l'a, je crois, embarrasssé. Il n'a pas observé que *hotan phagee* est un futur, dont le sens est, en parlant de la tortue, *lorsqu'elle veut avaler*, *dévorer* une vipère, elle commence par manger de l'origan, avant d'attaquer l'ennemi : *epesthiei*, etc. En effet, elle

Il y avoit des gens nommés *Trapezopoioi* *, et

---

revient en reprendre au milieu du combat, si elle ne se sent pas la plus forte, afin que l'odeur de cette plante lui serve de préservatif; puis elle retourne à l'ennemi. Quelqu'un, dit Aristote, s'en étant aperçu, arracha l'origan, et la tortue fut vaincue. Aristote ne dit donc pas que la tortue mange, ou mâche de cette plante lorsqu'elle a avalé la vipère, mais lorsqu'elle a dessein de la manger. J'ai cru devoir relever cette erreur, prouvée par le passage de la belette. Un peu d'attention fait sentir que si la tortue a dévoré la vipère, elle ne peut plus revenir au combat contre un ennemi qui n'est plus. C'est ce que dit Aristote.

Je sais que l'on peut produire ici l'exemple d'un animal, dont la manière d'agir seroit favorable à l'interprétation de M. Camus; mais il n'est plus dans les termes du texte d'Aristote : le voici. M. Plenck, professeur de Chirurgie à Bude en Hongrie, cite ici, de Jacquin, le *viverra ichneumon* de Linnée, *Pharmacologie chirurgicale*, édition latine, p. 383. Ce petit animal n'est pas plutôt mordu du redoutable serpent *naïa*, qu'il va mâcher et avaler de la racine *mungos*, pour se guérir ou se préserver de l'effet du poison. Plusieurs animaux ont un instinct analogue; mais le cas est différent ici. C'est un poison passé directement dans les secondes voies, où même l'eau seule ne peut passer directement sans causer des convulsions. Voy. les expériences de Baglivi. La vipère, dans le cas d'Aristote, ne peut plus produire aucun mal, étant tuée par la tortue avant d'être avalée : d'ailleurs, son poison n'agit pas dans les premières voies, puisque Redi avala celui des vipères les plus irritées, sans en éprouver aucun mal : or, la nature ne donne aucun instinct aux animaux, s'il ne leur est nécessaire. Ce seroit ici en pure perte. L'exemple que je produis des plantes américaines de Jacquin, n'est donc pas favorable à M. Camus; mais je n'ai rien voulu dissimuler. Cela ne diminue pas l'estime que j'ai pour ce grand travailleur, dont l'ouvrage est infiniment précieux, malgré quelques inadvertances. J'aurai sans doute moi-même besoin de toute l'indulgence du public dans la carrière pénible que je suis.

* Je crois ne devoir entrer dans aucune explication sur les différens noms

différens des cuisiniers. Antiphane nous indique clairement, dans son *Habitant étranger*, ce à quoi on les employoit.

« Je suis venu prendre ce *trapezopoios*, qui lavera la vaisselle ;
« tiendra les lampes prêtes, arrangera les lits, et fera tout ce que
« ces sortes de gens sont chargés de faire. »

Il faudroit examiner si le *trapezocome* et le *trapezope* sont la même chose. Le roi Juba dit, dans son traité des *Choses semblables*, que le *trapezope* est le même que celui que les Romains appeloient chez eux *structor*. Il apporte pour exemple ce passage de la comédie d'Alexandre, intitulée *la Buvette* :

« Il faut que j'arrête une joueuse de flûte pour demain ; je pren-
« drai un *trapezope*, une pâtissière *. Mon maître m'a fait venir
« de sa terre pour aller chercher tout cela. »

---

des *chefs de cuisine*, (*mageiroi*) des cuisiniers, et autres esclaves occupés du service des triclins, ou en particulier de telle ou telle fonction. Le lecteur trouvera tous ces noms expliqués dans *Petron. Burman.* Stuckius, Rhodigin; Spanheim, sur les Cæsars de Julien, *Preuves*, p. 117 et suiv.; Pignorius, *de servis*, p. 99–144. On y verra les esclaves servant à table à côté des lits, hommes ou femmes. Philandre sur Vitruve, p. 233, édit. de 1586, a fait aussi graver plusieurs beaux marbres antiques. On y voit une femme jouant d'une guittare telle que les nôtres, et les formes des vases anciens. Je n'en citerai pas d'autres. Le service de la table fut différent, à bien des égards, dans les âges postérieurs, comme on le voit chez les auteurs recueillis sous le nom d'*Historia augusta*, dont on consultera les interprètes.

* Texte, *deemiourgos*, femme qui alloit préparer les friandises des desserts aux grands repas.

Mais ils appeloient *trapezope* * celui qui étoit chargé de régler l'ordre des services dans les repas, et de veiller à ce que tout fût bien arrangé, *comme on le voit* dans ce passage du *Parision* de Philémon.

« La fonction d'inspecteur ** ne s'étend pas jusqu'à la cuisine. Le « *trapezope* ne doit veiller qu'au service. »

On appeloit *epitrapezoomes*, les alimens qu'on servoit sur la table. Platon le Comique dit, dans son *Ménélaüs* :

« Oh ! qu'il reste peu des *epitrapezoomes*. »

Celui que nous nommons actuellement *opsonatoor****, étoit chez les anciens *un agoraste*. Xénophon parle de l'*agoraste*, dans le second livre **** des *dits mémorables*

* Il semble, d'après ce qu'a dit Juba, que le mot *trapezocome* devroit paroître ici. Tous ces prétendus officiers de service étoient des esclaves; ce qu'il est utile de savoir. Voilà pourquoi on en pouvoit disposer envers qui l'on vouloit. *Structores donatos. Verus : Capitolin.*

** Texte, *skeptooria :* ce seroit donc la fonction du *trapezope*. Pursan lisoit ici *skeuooria*, ce qui me paroîtroit assez probable, si ce mot n'avoit pas une signification un peu trop générale.

*** Ce mot est latin, quoique venu du grec *opsonion*. Il répond à l'*agoraste*, celui qui va *acheter la provision*. Outre Pignorius, on verra ce que dit Popma sur ces différentes fonctions des esclaves.

**** Ce passage est du liv. 1, ch. 5, p. 71, édition de Simpson. *Oxon.* 1749. Athénée cite ici de mémoire. Le texte de Xénophon diffère un peu. Ajoutez *diakonon akratee*, pour comprendre Athénée.

mémorables de Socrate : « Voudrions-nous même « admettre chez nous, sans rien payer, un tel valet, « ou un tel pourvoyeur (*agorasteen*). » Cette expression * est plus fréquente dans Ménandre. En voici un exemple de sa pièce intitulée *Phanias* :

« C'étoit un *pourvoyeur* (*agorastees*) qui alloit bien à l'épargne,
« et qui n'achetoit pas cher. »

Aristophane a désigné le même serviteur par le mot *obsoonees*, dans ses *Tagenistes* :

« Il ne falloit pas que le *pourvoyeur* (*opsoonees*) retardât notre
« dîner. »

Cratinus a dit *paropsoonein*, pour *aller à la provision*; dans ce passage **. . . . Mais Alexis a rendu la même idée par le mot *paragorazein*, dans sa *Dropide*. On nomme *eleatroi* ***, selon Pamphile, *ceux qui appellent*

---

* Casaubon s'arrête ici mal-à-propos, pour nous donner un vers de sa fabrique, et passe l'essentiel. Il faut un point après *koinooteron*. Athénée veut seulement rappeler le mot *agorastees*. Adam s'est mépris sur le sens de *koin.* en traduisant. Ménandre donne *plus d'étendue à la signification* de ce mot; ce qui est absurde.

** Le passage de Cratinus manque.

*** En rectifiant ici la fausse orthographe des manuscrits, je trouve *eleatros* et *edeatros* changés réciproquement dans la suite de ce discours. Rhodigin, dans mon édition, lit *eileiatros*, liv. 13, ch. 54. C'est une faute. Ces deux mots désignoient le *prégustateur*.

les convives à la table du roi, du mot *eleos* * (*table de cuisine*); mais Artémidore les nomme *Deipnokleetores* **. On appeloit aussi, dit-il, *eleatres*, les *Prégustateurs*, parce qu'ils mangeoient avant le roi un morceau de ce qu'on lui servoit, et cela pour lui montrer qu'il n'y avoit rien à craindre ***; mais maintenant l'*eleatre* est celui qui a l'intendance de tout le service (*maître-d'hôtel*). Or, cet emploi est distingué et fort honorable. Charès nous apprend, dans le liv. 3 de ses *Histoires*, que Ptolémée-soter avoit été nommé *Eleatre* d'Alexandre-le-Grand. Les Grecs n'auroient-ils pas appelé pour lors *Protenthees*, celui

---

* Lisez ici dans le texte *para tou eleou*.

** Latin, *invitator*. Pignorius cite même une inscription concernant le nommé Agatophe, affranchi d'Auguste, surnommé *Invitator*. Pignorius semble se confondre avec l'*onomatocleetoor*. Celui-ci étoit seulement chargé de dire au maître si telle personne qui se trouvoit à table avoit été invitée. Moyennant quelques deniers qu'on donnoit à ces esclaves, ils trompoient leur maître, et l'on avoit un bon dîner. Au reste, voyez Pignorius, p. 111, et suiv. : mais lorsqu'on vouloit être instruit de quelque affaire importante, on n'épargnoit rien pour corrompre ces esclaves, au risque d'être connu pour non invité. Voyez Suétone.

*** Malheureuse vie, que de ne pouvoir manger avec sûreté dans le sein de l'abondance ! L'empereur Claude éprouva lui-même que ces précautions étoient inutiles. Il fut empoisonné par son *prégustateur*. Voyez Suétone.

que les Romains appellent *Progeustees*, ou *Prégustateur*, comme on le voit dans les premières *Nuées* d'Aristophane *.

« *Strepsiade*. Pourquoi donc le magistrat ne prend-t-il pas *ses*
« *épices* le jour de la nouvelle lune, mais la veille ? — *Phidippe*. Il
« me semble qu'ils sont assez du naturel des *prégustateurs*, et que
« c'est pour avoir plus tôt ces épices; ainsi ils *goûtent cela* un jour
« d'*avance*. »

Phérécrate rappelle aussi ce mot, dans ses *Agrioi*, ou *Pédérastes :*

« Ne t'en étonne pas; nous sommes du nombre des prégustateurs
« (*protenthoon*); mais tu ne sais pas ** . . . ; »

Philyllius dit, dans son *Hercule :*

« Eh bien ! voulez-vous que je dise qui je suis? Je suis de la classe
« des prégustateurs (*protenthoon*), et je m'appelle *Dorpia* *** »

---

* Aristophane a conservé ce passage tel qu'il est ici dans ses secondes *Nuées*, ou cette *pièce* retouchée, act. 4, scène. 3. Je rends par *épices* la dragme consignée par chaque plaideur. Celui qui perdoit son procès, laissoit la sienne au profit du juge; c'est ce que le poète appelle *prytanée*. Quant aux mots *henee kai nea*, c'est une expression consacrée depuis Solon pour désigner l'intervalle entre la lune qui finit, et le moment où l'on aperçoit la nouvelle. L'avarice des juges leur avoit fait prendre leur dragme au commencement de cet intervalle, au lieu de la prendre à la fin, c'est-à-dire, le premier jour du mois. Voyez le *Schol. d'Aristoph.*

** Je lis *oidas sy*, avec le manuscrit B.

*** Premier jour des *apaturies*, fête célèbre à Athènes. C'étoit alors qu'on faisoit inscrire, dans les registres des tribus respectives, les enfans nés dans

Je trouve un *décret* rendu à Athènes sous l'Archonte Céphisodore, et dans lequel les *Protenthes* ou *Prégustateurs* font une espèce de corps, de même que ceux qu'on appelle *Parasites* *. En voici la teneur : « Phocus a dit, afin que le sénat célèbre les *apaturies* « avec les autres Athéniens, selon l'usage de la « patrie, qu'il a été statué que les conseillers seroient « dispensés de venir au sénat pendant les jours que « les autres corps de magistrats seroient en va- « cances, à compter du jour que les *Protenthes* « commencent leurs fonctions, c'est-à-dire, pendant « cinq jours.... »

Xénophon prouve que les anciens avoient à leur service des Prégustateurs, connus sous le nom de *Progeustai* : « Un tyran, dit-il, dans son *Hiéron*, ou

l'année, depuis le mois d'octobre précédent, soit enfans de citoyens, soit adoptifs ; mais il falloit faire serment qu'ils étoient nés de père et mère citoyens. Il y avoit alors de grands repas, etc. : c'est à quoi le mot *dorpia* fait allusion. Il désigne *le repas* que les pères et les parens des enfans faisoient ensemble. Meursius a détaillé toutes les circonstances de cette fête. *Græc. feriat.*

* Il y avoit à Athènes une fonction honorable sous ce nom. V. Pollux, p. 584, et ce qu'en dit Athénée, liv. 6, ch. 8. Ce mot répond à l'*epulones* des latins. Ils étoient chargés de pourvoir à tout ce qui concernoit les repas faits en l'honneur de *telle divinité*, etc. Il leur étoit assigné une partie des victimes, etc.

Tyrannique, se défie du boire et du manger qu'on lui sert. Au lieu de commencer par en offrir les prémices aux dieux, il ordonne à ses serviteurs d'y goûter auparavant (*apogeuesthai*), de peur de manger ou de boire quelque chose de funeste dans ces alimens.

Anaxilas emploie, dans sa *Calypso*, le mot *progeusetai*.

« Voilà une vieille qui *va goûter auparavant* ta boisson. »

Les anciens appeloient *deemiourgoi* les femmes qui préparoient les menues pâtisseries et les gâteaux.

Ménandre, dans son *Faux Hercule*, reproche aux cuisiniers de se mêler de faire ce qui n'étoit pas de leur ressort. Voici ce qu'il dit :

« Cuisinier, je te trouves * bien importun! voilà trois fois que tu
« me demandes combien nous ferons de tables. Nous sacrifions un
« jeune porc. Que t'importe de faire huit tables **, ou deux, ou
« une seule? Eh bien! n'en fais qu'une. Il ne s'agit pas de faire
« des candyles, ni, comme tu as coutume, un seul mélange ***
« de miel, de semoule et d'œufs. Aujourd'hui, tout se fait au

* Je laisse au lecteur à partager le dialogue à son gré.

** Je rends ceci dans le vrai sens de l'auteur ; ensuite le manuscrit A porte *see mian*, au lieu de *sy mian*?

*** J'explique, en traduisant, le mot *karykeuein*.

« rebour ; car le cuisinier fait des enchytes * et des gâteaux au « four. Il fait bouillir du gruau, l'apporte après la saline, ensuite « le thrion et le raisin. La *deemiourgue*, pareillement occupée « de tout ce qui n'est pas de ses fonctions, fait rôtir les viandes **, « les grives et les desserts ***. Enfin, après ces préparatifs, celui « qui soupe mange les desserts en même temps que les viandes ; « de sorte qu'après s'être parfumé et couronné, il mangera encore « au dessert des pâtisseries avec des grives ****. »

Antiphane montre bien clairement que les fonctions des femmes nommées *Deemiourgues*, et celles des cuisiniers étoient différentes. Les unes étoient occupées des menues pâtisseries, les autres d'appréter les viandes. Voici ses termes :

« On a loué quatre joueuses de flûte, douze cuisiniers et des *dee-* « *miourgues*, qui demandent déja des jattes de miel. »

Ménandre dit, dans sa *Deemiourgue :*

« A. Ma fille, que veux-tu ? Sans doute que tu es venue ici pour le

---

* Je lis *enchytes*, comme liv. 14, ch. 13. Je trouve dans mes manuscrits *en pichycheton*, d'où je fais *epichytous*, *enchytous :* pâtisserie analogue à nos tartelettes, gaufres, etc.

** Je lis, avec mes manuscrits, *kreadi' opta*, comme l'imprimé. Je trouve écrit *kreadia optâ :* ainsi la correction de Casaubon est fausse.

*** L'auteur achève sa plaisanterie, en disant que cette femme va faire *rôtir les tragèmes*, puisque rôtir est l'affaire du cuisinier. Cependant cela peut être entendu des marrons et grenailles qu'on servoit aussi au dessert.

**** Il manque ici le mot *mangeant avec*, *synesthoon*, qui fait le vers. Les manuscrits sont défectueux comme l'imprimé.

« service ? B. Oui, certes ; c'est nous qui faisons toutes les pièces « des desserts : nous avons passé la nuit, et il nous reste encore « beaucoup de choses à faire. »

Panyasis seroit le premier qui auroit fait mention de *Pemma*, si l'on en croyoit ce que dit Séleucus, en parlant des sacrifices humains de l'Égypte. On mettoit, dit-il, beaucoup de ces pâtisseries et des poussins sur les victimes; mais Stésichore, ou Ibycus, avoit dit auparavant, dans sa chanson intitulée *les Jeux Gymniques* :

« Apportez à cette jeune fille des *amores* *, des *samites*, du « gruau, des *enchrides*, avec d'autres menues pâtisseries (*pem-* « *mata*) et du miel en rayon. »

Le témoignage du poète Simonide suffit bien pour prouver que ces vers sont de Stésichore. Voici ce qu'il dit en parlant de Méléagre :

« Ce fut lui qui remporta la victoire sur tous les jeunes gens, par « sa lance qu'il jeta d'Iolque, fertile en vin, à l'autre rive de l'A- « naure, dont les goufres font tournoyer l'eau. C'est ainsi qu'Homère,

---

* Je lis ici *amooras* ; mot que j'ai déja expliqué. Voyez Hésychius, et Athénée, liv. 15, ch. 13. *Doora*, dans Casaubon, est une ineptie : ensuite je lis *samitas*, que j'ai aussi expliqué. Ce sont de petits pains. Le vers iambique devient exact, en ôtant *tee*, et ne l'est pas avec ce que change Casaubon. La syllabe *noo* ne s'élide pas, en lisant, au quatrième pied, devant la première syllabe suivante du mot *amooras*.

« ou plutôt Stésichore * l'a fait entendre aux peuples dans ses « chants. »

C'est en effet dans cette chanson que Stésichore a dit:

« Amphiaraüs remporta la victoire au saut; mais Méléagre vain-« quit à *la lance*. »

CHAP. XXII. Je n'ignore pas ce qu'Appollodore d'Athènes a dit des habitans de Delos; savoir, qu'ils servoient de cuisiniers ** et de *trapezopes* à ceux qui assistoient aux cérémonies sacrées; et qu'on leur donnoit le nom de *magides* *** et de *gongyloi*, selon leurs fonctions.

---

* Je lis *ee ge, vèl certè*, avec Pursan, pour *ee de*, quoique cela paroisse assez indifférent. — Pursan lit plus loin *akontioo*, pour *akonti*.

** Le profond Taylor fournira ici des lumières qu'on ne trouvera que dans ses précieuses remarques sur les marbres grecs de Sandwic.

*** Casaubon ne voit rien ici que la fausse leçon de son épitome. Cependant *magides* étoit indiqué au premier coup-d'œil par *magadis*. *Magis*, au singulier, est une espèce de gâteau. Voyez Foës, *Œcon. Hippocr.*; Gorrée, Hésychius, Pline, et Athénée, liv. 14, dernier chap., p. 663 du texte. On appeloit aussi *magis* le pétrin, et *mageus* celui qui pétrissoit. Voy. Pollux, liv. 7. — Je lis ces deux mots au pluriel, comme tous les suivans. *Magis*, changé en *magadis*, singulier, a fait écrire *gongylos* pour *g ongyloi*. *Gongyloi* fait allusion à une espèce de maze sur laquelle plaisante Aristophane, et qu'il appelle *gongylee*.

C'est

C'est pourquoi Aristophane * nous apprend qu'ils étoient occupés toute la journée à préparer les mazes qu'ils servoient aux festins publics, et que ces mazes étoient semblables aux boulettes que pétrissent les femmes. Quelques Déliens portent même encore les noms de *choiraques* **, *amnoi*,

---

* Athénée rappelle ici le vers 28 de la paix d'Aristophane ; ce qui prouve qu'il ne cite pas Aristote. Lisez ensuite *memagmenas*. Adam s'est lourdement trompé pour n'avoir pas lu le *Scholiaste*.

** J'explique ces termes à ceux qui n'entendent que peu de grec. *Cochons, agneaux, cuisiniers du peuple, jugeoline, assaisonneur de grains, sacristains, pécheurs, fleur de cumin.* C'est ainsi que tous les noms de famille ont été autrefois en Europe des sobriquets, pris des métiers ou fonctions, et sont demeurés depuis le 14e. siècle. La profession d'armurier ou de forgeron qui faisoit des armes, ayant été vraiment noble, comme le prouve un savant Suédois, les noms de *forgeron*, *schmied* en Allemagne, *smith* en Angleterre, ou *faber, fabri, febvre*, sont devenus ceux de nombre de familles qui voyoient même les rois venir travailler à leurs forges, pour avoir le renom de fabriquer des armes parfaites. Les rois les admettoient aussi à leur table, et un guerrier passoit pour un homme ignoble, s'il ne savoit pas se forger son épée. Les guerriers forgerons étoient inhumés avec les plus grands honneurs. Leur cheval et leur armure les accompagnoient jusque dans le tombeau. Voilà l'énigme des chevaux et des armures qu'on a trouvés depuis peu dans quelques sépulcres du nord. Ce sont ceux des *guerriers forgerons* particulièrement. Je dis particulièrement, vu que les grands personnages avoient aussi cet honneur. Homère rappelle cet ancien usage aux obsèques de Patrocle. Cette digression n'est pas inutile ; elle éclaircira

artysilaoi, *sesamoi*, *artysitragoi*, *neookoroi*, *ichtyboloi:* plusieurs femmes s'appellent *kyminanthai.* En général, on les nomme *eleodytes*, parce qu'ils sont occupés aux tables de cuisine, et servent dans les repas publics. Or, une telle table se dit, en grec, *eleos;* comme dans ce vers d'Homère ;

« Mais après avoir fait rôtir, et mis sur les *eleoi*, ou tables de « cuisines. »

C'est en conséquence de cet usage que Polycraton, fils de Criton, traduisant les Rhénéens en justice, ne les nomme pas *Déliens*, mais il les attaque comme étant la *communauté des Eleodytes* *. La loi des Amphictyons ordonne que les *Eleodytes* fourniront l'eau nécessaire, désignant par ce mot les *Trapezopes*, et autres semblables personnages qui étoient de service **. Criton, dans son *Curieux*, appelle les Déliens, *Parasites* du dieu. Voici ses termes :

« Ayant pris pour pilote, dans le port, un Phénicien fort riche

---

plusieurs doutes. Quant au texte de ce passage, je trouve *artysileoo* dans les manuscrits; c'est la leçon. *Artysitragoi* vient d'*artyoo*, j'assaisonne, et *tragos*, qui signifie en général *les grains comestibles.*

* Tel est le vrai sens de ce passage.

** A cet assemblée. On verra dans Taylor pourquoi ils sont nommés *para-*

« (maître d'une grande bourse), mais qui n'avoit pas de voyage « à faire, il fréta deux vaisseaux pour mettre à la voile *, et « voulut passer du Pirée à Délos, parce qu'il avoit ouï-dire à « tout le monde que cet endroit réunissoit seul trois avantages pour « un *parasite*, un marché bien fourni de poisson, une foule d'ha- « bitans de toutes les contrées, et *les parasites* mêmes du dieu, « *savoir*, les *Déliens*. »

Achée d'Érétrie appelle les Delphiens, *karyko-poious*, dans son *Alcméon Satyrique*, disant :

« J'abhorre ces *karykopes* ou *pâtissiers* **, lorsque que je les con- « sidère. »

C'est qu'en effet *** ils dépeçoient les viandes des victimes, les faisoient cuire en les assaisonnant de diverses manières. C'est à quoi Aristophane fait allusion dans ce passage :

« O! Apollon, qui fais aiguiser nombre de couteaux, et instruis « d'avance tes suppôts. »

---

sites, et non *convives*. Je lis auparavant *philopragmoni*, comme les anciens textes.

* Je lis *ephormioosai*, d'*ephormioo*, avec le manuscrit B, préférable à la conjecture de Casaubon : ce terme, comme bien d'autres, n'est pas dans les dictionnaires. On en a fait *ephormizoo*, plus usité.

** On peut traduire *chaircuitiers*.

*** Pursan lit avec Daléchamp *deelioi hoos*, pour *deelon hoos*, leçon des manuscrits.

Mais Achée dit à la suite (*du passage que je viens de citer*) :

« Pourquoi demeures-tu là couché *, toi lourdaut, aussi immo-
« bile que le couteau de cuisine dont tu portes le nom? »

Car les Satyres se moquent des Delphiens, qui étoient toujours occupés de sacrifices **, et à préparer des repas.

Semus dit, dans la quatrième partie de sa *Déliade*, que des Delphiens étant venus à Délos, les habitans de cette île leur présentèrent du sel, du vinaigre, de l'huile, du bois et des tapis.

Aristote, ou Théophraste, dit dans ses *Commentaires*, que les Magnésiens des bords du Méandre sont une colonie de Delphes, et qu'ils fournissoient les mêmes besoins aux étrangers qui arrivoient chez eux : « Les Magnésiens, colonie de Delphes, qui

---

* Je rends librement le sens de ce passage, que Casaubon a estropié. Lisez ainsi le texte :

Ti d'hypokekrymmenos meneis ar abakeemoon,
Kopidoon synomoonyme ? —

Adam n'est pas plus heureux ici que Casaubon. Les noms des esclaves se donnoient, comme chez nous, arbitrairement, la *fleur*, *jasmin*, etc. Au reste, voyez sur ce passage Érasme, *adag.*, au mot *anceps*. Je laisse là Casaubon.

** Voyez Homère, *Hymn. Apollin.*, vers 535.

« habitent le bord du Méandre, sont consacrés au « dieu (*Apollon*). Ils offrent aux étrangers le loge- « ment, le sel, l'huile, le vinaigre, la lumière *, les « lits, les tapis et les tables. »

Démétrius de Scepse rapporte, dans son liv. 16 de l'*Armement de Troie*, qu'on voit en Laconie, sur le chemin appelé *Hyacinthide*, les statues des héros ** *Daiton* et *Kreaon*, erigées aux frais des *servans* qui faisoient les mazes aux *Phéidities*, et qui mêloient le vin. Le même dit encore, au liv. 24, que les Troyens révèrent le héros *Daitas*, dont Mimnerme fait mention. Selon le rapport d'Hégésandre de Delphes, on révère en Chypre Jupiter le *Rioteur*, et *Prosecteur* de fressures.

CHAP. XXIII. Au milieu de tous ces détails, le son d'un instrument hydraulique se fit entendre du voisinage ; sa douceur charmante nous fit tous retourner, ravis des accords de ses sons. Ulpien fixant alors le musicien Alcide : « Eh bien, célèbre musicien, entends-tu cette agréable consonnance qui

---

* Le chandelier.

** Mots dérivés de *dais*, repas, et *kreas*, viande.

nous a fait retourner ravis * des accens de la musique? Ce n'est pas, comme chez vous autres Alexandrins, un grand nombre de flûtes simples, qui fatiguent beaucoup les auditeurs, bien loin de flatter leurs oreilles. »

Doucement, dit Alcide, range si tu veux cet instrument hydraulique dans la classe de ceux qui sont à cordes, ou dans celle des instrumens à vent: je laisse cela à ton choix; mais sache que c'est une invention due à un Alexandrin, et qui même étoit barbier de profession : il se nommoit Ctésibius. Voici ce qu'Aristoclès en dit, dans son traité des *Chœurs*. On demande si l'*hydraulis* ** appartient aux

---

* *Katakeeleethentas* est la vraie leçon confirmée par mes deux manuscrits et les premières éditions. *Katakleeth.* est sans doute une faute typographique dans celle de 1612 dont je me sers.

** On verra dans le Pétrone de Burmann la forme extérieure de cet orgue, qui, à cet égard, ne diffère pas des nôtres. Quant à la demande que fait Aristoxène, elle est fondée sur un principe admis chez les Grecs, et qu'Euclide rapporte dans son *Introduction à l'Harmonie*, p. 2, édit. *Meibom.* C'est qu'on n'appeloit *sons* que les vibrations sonores produites par la voie dans l'air ambiant, communiquant avec celui qui trémousse dans la gorge. Toute autre vibration de l'air étoit appelée *tasis* ou *tension*; mais l'orgue étant l'analogue du tube vocal de l'homme ou de la *trachée*, fut regardé avec raison comme produisant des *pythongoi* ou *sons*, et par conséquent rangé

instrumens à vent ou à cordes ? D'abord Aristoxène ne la connoissoit pas. Quant à Platon, il

---

avec les instrumens *empneustes*, ou animés par le *vent* ou *souffle*, ou *air*. En effet, l'anche d'un tuyau d'orgue fait la fonction de la glotte.

J'observerai ici qu'un célèbre anatomiste moderne (Ferrein) faisoit du tube vocal de l'homme un instrument des deux genres, vu les *cordes vocales* qu'il croyoit avoir découvertes à la glotte : mais des recherches plus exactes ont prouvé que ces cordes étoient imaginaires, et l'on a conclu, avec raison, que les sons, plus ou moins aigus, ou plus ou moins graves, dépendoient des relâchemens ou de l'astriction de cet anche naturel. Cependant il y avoit encore d'autres observations à faire sur l'organe que l'animal tient de la nature, pour former et modifier les sons. Les dissections anatomiques ont fait saisir l'ensemble de tous ses jeux.

J'avois toujours pensé que le diaphragme, étant le centre ou le point d'appui de toutes les forces que nous développons jusque dans le mouvement le moins sensible, devoit aussi être le principal organe de la voix, et l'expérience me l'a prouvé. Plusieurs animaux que j'ouvris, et que j'attachai étendus sur des planches, me firent voir la plus grande astriction à cette membrane musculaire, lorsque je leur piquois une fibre nerveuse quelconque, pour les faire crier très-fort. Le diaphragme resserre donc beaucoup la capacité de la poitrine, et produit l'effet de la main qui presse une vessie par le bas, pour en faire sortir l'air. Les bronches ainsi comprimées, poussent l'air au dehors, et il résonne plus ou moins, selon l'état de la trachée et de la glotte. Or, cet état est susceptible d'autant de changemens (et même plus) que la voix de modifications.

C'est aussi à tort qu'on a comparé, sans restriction, le tube vocal de l'homme à une *flûte*, par exemple, ou à une *clarinette*. La flûte n'est pas assez graduée pour imiter les changemens de la trachée. Celle-ci est un tube cartilagineux, formé de la réunion de certain nombre d'anneaux superposés par une membrane garnie de muscles qui l'alongent ou le raccour-

passe pour avoir donné quelque foible idée de sa composition, ayant fait une horloge nocturne,

---

cissent au gré de celui qui parle, ou qui chante, et sans qu'il s'en aperçoive. En outre, ces anneaux ne sont pas tout-à-fait fermés; ils peuvent se rétrécir et s'élargir, ce qui modifie encore ce tube. A sa partie supérieure se trouvent des cartilages très-forts, garnis de muscles qui en resserrent ou relâchent l'ensemble, et produisent le même effet sur la glotte ou l'anche naturelle. Ce tuyau total a deux extrémités, dont l'inférieure se dilate et se ramifie presqu'à l'infini dans les poumons enfermés dans une cloison musculaire, cartilagineuse et osseuse, susceptible de s'élever, de se baisser, de se dilater, comme on le voit aux mouvemens onduleux du sein d'une jeune femme. L'air brisé par la glotte seule, résonne donc ici d'une manière différente que dans un instrument dont le pavillon est ouvert à l'extrémité inférieure. Le pavillon de la trachée, formé par l'extrémité bronchiale, est clos, et placé dans une large capacité, comme je viens de le dire, et susceptible de nombreuses modifications, qu'il est impossible de concevoir dans un tuyau d'orgue roide, et immobile de sa nature. Les ventriloques, qui forment des sons articulés dans la trachée, font apercevoir le double avantage du tube naturel; car ce n'est pas du ventre qu'ils parlent, mais de la poitrine. C'est ce dont on sent la possibilité, lorsqu'on réfléchit que le tube vocal de l'homme est tout intérieur, et supplée aux trous des instrumens par les modifications qu'y produisent les jeux des fibres musculaires.

Si l'on considère à-présent combien cet ensemble est susceptible de modifications, on sera pleinement convaincu qu'il n'y a aucun instrument, si multiple, si compliqué qu'on le suppose, qui puisse varier les sons autant que le tube vocal de l'homme, puisque son état peut changer presqu'à l'infini. Mais jusqu'ici on n'a encore tiré de cet instrument que de très-petits avantages, parce qu'on n'a pas assez étudié la nature.

Il seroit donc possible de concilier en partie le sentiment de Ferrein avec la vérité, en disant que toutes les modifications des sons ne s'exécutant chez

semblable

semblable à un orgue hydraulique, et qui étoit une espèce de grand clepsydre. En effet, l'orgue hydraulique semble appartenir au genre * du clepsydre. On ne peut donc regarder l'*hydraulis* comme un instrument à cordes, et qui se joue par percussion. On la rangeroit sans doute ** avec raison parmi les instrumens à vent, puisque l'air y est mis en action par l'eau.

Les tuyaux sont, par le bas, tournés vers et dans l'eau : or, cette eau étant comprimée par un homme fort ***, et d'ailleurs les petits

---

l'homme que par la tension ou le relâchement de la fibre musculaire, le tube vocal naturel est un instrument *phonique* et *tatique*, ou *vocal* et *à cordes*. Ce n'est cependant pas dans l'hypothèse de ce célèbre anatomiste, qui supposoit à la glotte des espèces de cordes qui ne s'y trouvent pas. On voit aussi que le genre enharmonique des Grecs pourroit se rappeler à certain point, au moins dans les récitatifs des opéras. Mais nous sommes en général trop légers; il faudroit trop d'étude. C'est aussi ce qui le fit abandonner des Grecs. Au reste, voyez *Essai sur la Musique*, t. 1, ch. 3; t. 2, ch. 14.

* Casaubon gâte ici le texte, en voulant le corriger par la glose d'Eustathe. Dois-je dire que c'est ici le régime *liber Petri?* Cela est cependant vrai.

** *Isoos* pris dans un sens affirmatif : c'est *atque haud scio an*, qui est toujours affirmatif dans Cicéron.

*** Texte, *tinos neaniskou ;* en latin, *juvenis*. C'est aussi ce que dit

axes * entrant aussi-tôt dans les tuyaux de l'instrument, ces tuyaux se trouvent remplis d'air, au moyen duquel ils rendent un son des plus agréables.

Porphyrius, dont je trouve un passage important cité à ce sujet dans Pignorius, *de Servis*, p. 174.

Sub quibus unda latens, properantibus incita ventis
Quos vicibus crebris juvenum labor haud sibi discors
Hinc atque hinc animæ agitant —

Neaniskos semble donc prouvé par *juvenum ;* c'est même la leçon des manuscrits, et Philandre l'avoit ainsi lu. Vitruve, liv. 10, chap. 13, notes. J'avois cependant cru pouvoir lire ici *tinagmatos neanikou*, comme parle Vitruve, *ibid. motu vero vectium vehementiore*, etc.; mais ce mouvement sera, si l'on veut, celui d'un jeune homme. Je préviens que ces orgues hydrauliques n'étoient pas sans soufflet, comme l'observe très-bien Pignorius. (Il faut prendre garde de confondre avec ce jeu, celui de la flûte toscane dont parle Pollux, liv. 4, n°. 71.) Quant à leur forme, la description d'Athénée est confirmée par le passage du poète latin cité, qui mérite attention. Claudien en a bien décrit l'effet en quatre vers, à la fin de son panégyrique de Mallius. Voyez aussi Suétone *Néron*, 41. Le jeu de l'eau que Ctésibius ajouta aux soufflets des anciennes orgues, fit appeler indistinctement *hydrauliques* celles qui n'étoient qu'à vent, ou à soufflet, et sans le jeu de l'eau, comme l'observe Saumaise sur Lampride : *Héliogabale*, édit. *Schrevelii*, p. 504. — Pignorius dit avoir vu un orgue hydraulique à Rome. M. de Virloy remarque, dans son *Dictionnaire d'Architecture*, qu'il y en a un pareil à Tivoli. Mais Pignorius mérite d'être lu sur ce sujet. C'est l'idée des *vectes*, ou arbres tournans, ou cylindres horizontaux de ces orgues, qui a donné lieu à l'invention des *serinettes*, inventées, je crois, à Mirecourt en Lorraine.

* Texte, *axinoon* dans les manuscrits, comme lit aussi Philandre : *axonoon* dans les imprimés. Je crois que l'auteur avoit écrit *axonioon*, petits cylindres, ou axes verticaux.

Cet instrument a la forme d'un gradin rond : on dit qu'il fut inventé par Ctésibius, qui demeuroit pour lors à *Aspende* *, du temps d'Évergète second, et que Ctésibius vécut depuis avec grandeur. Il apprit même à Thaïs, son épouse, à jouer de cet instrument.

Tryphon dit, dans le liv. 3 des *Dénominations*, ouvrage où il traite des flûtes et des instrumens de musique, que Ctésibius le mécanicien a écrit sur l'orgue hydraulique. Pour moi, j'ignore s'il se trompe sur le nom. Quoi qu'il en soit, Aristoxène préfère les instrumens à cordes, et ceux qui se jouent par percussion, aux instrumens à vent; parce que ceux-ci demandent moins de talent, et que d'ailleurs nombre de personnes jouent de la flûte à plusieurs trous, et de la flûte de berger, sans avoir été montrées, comme les bergers le font tous les jours. Voilà, Ulpien, tout ce que j'avois à te dire sur l'orgue hydraulique.

* Je ne doute pas que l'auteur n'ait écrit *en tee Aspendiou, dans la maison d'Aspendius*, le plus fameux cithariste de l'antiquité. Ctésibius conçut l'idée de son orgue chez son père, comme le dit Vitruve, liv. 9, ch. 9; mais ce fut chez ce cithariste qu'il le porta à sa perfection. Casaubon se met mal-à-propos à la torture pour ne rien dire qui vaille. Corrigez donc ma version, selon la leçon de cette note. Cette correction sera confirmée plus loin.

Les Phéniciens * avoient aussi l'usage des flûtes qu'ils appeloient *gingrines*, selon le rapport de Xénophon. Elles ont un empan de long, et rendent un son aigu et plaintif ; mais les Cariens s'en servent aussi dans leurs chants funèbres. *Je dis les Cariens*, si cependant la Carie n'a pas eu aussi le nom de *Phénicie* **, comme on peut le voir dans Corinne et dans Bachylide. Les Phéniciens ont ainsi nommé ces flûtes, du nom des chants lugubres qu'ils font entendre pour Adonis : si l'on en croit même Démoclide, vous autres Phéniciens, vous donnez le nom de *Gingre* à Adonis ***.

Il est fait mention des *gingrines* dans le *Médecin* d'Antiphane, dans *la Carine* de Ménandre, et dans le *Dithyrambe* d'Amphis. Voici ce que dit Amphis:

« A. Mais moi, le *gingras*, qui est de la plus belle invention.
« B. Qu'est-ce donc que ce *gingras* ? A. C'est une invention

---

* Lisez *men* pour *gar*, avant *hoi*, et mettez une virgule après *echroonto*. Le manuscrit B porte en marge *gingrainousi :* il faudroit donc lire *gingrainousi g' hoi ph.*, et un point après Xénophon : lire ensuite *echroonto men* pour l'opposer à *toutois de* qui suit.

** Voyez Bochart, Géogr., liv. 1, ch. 7, et Érasme, *adag. carica musa* sous *contemptus*. Pollux, liv. 4, ch. 10, n°. 75.

*** Il faut lire ici Bochart, *ibid.* liv. 2, ch. 7, col. 728; et Pollux, liv. 4, ch. 10, n°. 76.

« nouvelle de notre pays, et qui n'a pas encore paru au théâtre:
« mais on s'en sert beaucoup à Athènes. Rien de si agréable dans
« les festins. B. Pourquoi donc ne le rends tu pas public ? A. J'at-
« tends que j'aie obtenu au sort une tribu entreprenante ; car je
« sais qu'il ne s'agit que d'avoir des applaudissemens pour réussir. »

Axionicus dit, dans le *Phileuripide :*

« Ils sont l'un et l'autre si entichés des vers d'Euripide, que tous
« les autres vers leur paroissent des accens lugubres de *gingrine*,
« et quelque chose de pitoyable. »

Mais, très-sage Ulpien, conviens donc que l'orgue hydraulique est infiniment supérieur à cet autre instrument qu'on appelle *nablas* *, et qui est encore d'invention phénicienne, comme le dit Sopatre, le poète parodique, dans sa pièce intitulée *les Portes*. Voici ses termes :

« Et l'harmonieux *nablas* Sidonien n'est pas réduit ** au silence. »

Il dit encore, dans le *petit Valet de Mystacus :*

« Un nablas discordant avec les notes ***, et à l'un des côtés

* Instrument à dix cordes, carré, ou mieux, parallélogramme : autrement *nablium*. Voyez *Essai sur la Musique*, t. 1, pag. 243; Bochart, liv. cité; Pollux, *libr. cit.*, ch. 9, n°. 61. — Le manuscrit B porte *naublas*.

** A la lettre, la *forme sonore du nablas Sidonien n'est pas dépouillée de ses cordes.* Pursan lit *ktypos*.

*** *Arthrois grammatoon* désigne ici l'ensemble de tous les caractères, *lettres*, ou autres, par lesquels les Grecs écrivoient leur musique. Athénée

« duquel étoit enté un tuyau de lotus sans âme, faisoit entendre *
« une musique froide et languissante. Aucun homme, pris d'une
« fureur bacchique, n'animoit de chœur dont la mélodie rappelât
« la joie. »

---

dit ailleurs qu'on donnoit *écrits* aux musiciens *les airs* qu'ils devoient jouer. Voyez le ch. 3 du liv. 4 de Boëce, dans Meibomius, sur ces signes, mais si compliqués, dit avec raison Rousseau, qu'il falloit plusieurs années d'études pour les entendre. Ce fut Terpandre qui imagina de noter les vers qu'il donnoit à chanter. Il en fit autant pour ceux d'Homère; il mit même en chant écrit les lois de Lacédémone; et les enfans apprenoient ainsi à les connoître de bonne-heure. Stésichore l'imita pour ses propres poésies. On voit par-là que le chant écrit est très-ancien; mais l'ignorance du chant écrit ne prouveroit pas que les poésies d'Homère n'eussent pas été écrites de son temps, et même par lui. J. J. Rousseau a osé avancer ce paradoxe, disant que les Grecs ne savoient pas écrire du temps d'Homère. Cet homme étrange n'avoit donc jamais lu le livre 6, v. 171 de l'*Iliade*, où il est formellement parlé d'une *lettre écrite : Grapsas en pinaki ; écrivant sur une tablette* ou page; mais ce n'est pas la seule absurdité de cet homme. — Je lis seulement ici *emmelees* pour *enmelees*.

* *Aniei. Ni* est long, parce qu'il porte l'augment; mais je lis auparavant *apnoun* pour *empnoun*. Ces altérations ne sont pas rares. Meibome a corrigé la même faute dans l'harmonie de Nicomaque, liv. 1, p. 37, lig. 18, où il faut lire *anarthrois* pour *enarthrois ;* ensuite je lis *egret' oude tis*, pour *egreto oude t.* et tout est exact. Si cependant le premier vers ne paroissoit pas exact, voici comme je le lirois :

Nablas syn arthrois g' asmatoon ouk emmelees, etc.

Le mot *emmelees* est pris ici dans une acception générale, pour d'accord avec les tons et les mesures, *to meeden apoleipomenon, ee hyperballon, auto emmeles*, dit Gaudentius. Voyez aussi Meibom., not. *in Euclid. Harmon.*, p. 64. Aristote a dit, pour *eumeles*.

To arthron tees phoonees : concinnitas vocis.

Philémon a dit, dans son *Adultère* :

« A. Parménon, il falloit avoir ici une joueuse de flûte, ou un
« nablas. B. Qu'est-ce donc qu'un nablas? A. Comment, stupide,
« tu ne sais pas ce que c'est! B. Non, parbleu! B. Que dis-tu là!
« tu ne connois pas un nablas? ..... tu ne connois donc rien de
« bon? sans doute que tu ne connois pas non plus une sambucistrie? »

Jubas dit, dans le l. 4 de son histoire des *Théâtres*, que l'instrument qu'on appelle *triangle* est une invention des Syriens (de même que la *sambuque*, autrement *lyrophœnix*). Cependant Néanthès de Cyzique prétend, dans son premier livre *des Saisons* (*hooroon*), que cet instrument est dû à Ibycus, poëte de Rhégio, comme le *barbitos* à Anacréon; mais puisque tu nous chicanes, nous autres Alexandrins, comme idiots, incapables de rien produire, et que tu es toujours à nous reprocher la flûte simple, qui est commune chez nous, écoute donc ce que je vais te répliquer à l'instant sur ce sujet.

« Jubas dit, dans le livre que je viens de citer, que le *monaule*, ou la flûte simple, est, selon les Égyptiens, une invention d'Osiris. Ils lui attribuent aussi celle de la flûte oblique que l'on appelle *photinx* *.

* Notre flûte traversière, dont l'invention est due à la Lybie. On l'y faisoit de *lotus*. Voyez Pollux, liv. 4, n°. 74.

Or, je te citerai un homme célèbre qui en fait mention; car cette flûte est aussi d'un usage ordinaire chez nous. Quant au monaule, ou à la flûte simple, Sophocle en parle ainsi dans son *Thamyras:* »

« On n'entend plus retentir les sons du *pectis* *, ni la lyre, ni les
« monaules, qui accompagnent le vaisseau rentrant paisiblement
« au port, après une navigation orageuse. »

Ararus dit, dans sa *Naissance de Pan:*

« Saisissant aussi-tôt son *monaule*, ou sa flûte simple, que penses-tu
« qu'il fit? Il se mit à sauter légèrement. »

Anaxandride dit, dans son *Trésor*:

« Prenant un *monaule*, je célébrai l'hymenée. »

On lit aussi, dans son *Porte-coupe*, ou *Phialeephore:*

« A. Hé! Syrus; où as-tu appris à jouer du *monaule?* B. De quel
« *monaule?* A. Du chalumeau. »

Sopatre dit, dans son *Bacchis*:

« Il fit résonner les accens du *monaule*. »

---

* Instrument de trois à vingt cordes, expliqué plus loin. Ce passage est aussi altéré dans les manuscrits que dans l'imprimé. J'y trouve, au second vers, manuscrit A, *lyra monaulois te cheimoon téoos*. Dans le manuscrit B, *lyra monauloon te cheimoon téoos;* et au troisième *n. st.*, *hoomasasees*. Je traduis la lettre telle que je la trouve. Il suffit que *monaule* s'y voie; ainsi je renonce à toute conjecture. Pollux cite Sophocle dans son *Thamyris*, sans rapporter ce passage, liv. 4, n°. 75. Le *monaule* étoit une *flûte courbe*.

des

Protagoride de Cyzique écrit, dans son second livre des *Assemblées de Daphné :* « Il est habile à jouer de tous les instrumens à cordes, des crotales, de la *pandore* *, dont le son fait la basse, et il fredonne sur le charmant monaule des accents ravissans.

Posidonius, philosophe Stoïcien, racontant, dans le troisième livre de ses *Histoires*, la guerre que les Apaméens firent aux habitans de Larisse, dit ce qui suit : « S'étant armés de petits coutelas qu'on porte à la ceinture, et de petites lances, que la rouille et l'ordure couvroient, ils mirent de petits chaperons, des masques; ce qui les ombrageoit, mais sans empêcher que le vent leur rafraîchît le cou. Ils tiroient avec eux des ânes ** chargés de vin et de toutes

* Ou *pandure,* instrument Assyrien à trois cordes, qui n'étoit propre qu'à faire une espèce de basse sourde continue, et accompagner la voix. C'est pourquoi Athénée l'appelle *hypophoonos ;* car c'est ainsi qu'il faut lire pour *hypophanos.* Casaubon ne sait ce qu'il fait en corrigeant *heedyphoonon.* Lampride a fait un verbe de ce mot, en parlant d'Héliogabale, *pandurizavit,* pour *il joua aussi de la pandure.* On a aussi donné ce nom à la flûte composée, selon Saumaise qui explique Isidore. *Lampride,* p. 5o3; mais je crois qu'Isidore s'est trompé. On a nommé *phandure* le monochorde, selon Nicomachus. Voyez Meibom., not. p. 45, sur ces instrumens; Hésychius et les auteurs cités dans Pollux, liv. 4, pag. 380, not. 46. Les assemblées de Daphné, faubourg d'Antioche, ont été fameuses par les plaisirs et la débauche.

** J'écris ici *tois tracheelois ephelkomenoi,* comme l'auteur l'avoit

sortes de comestibles. Ce cortège étoit accompagné de *photinges* et de *monaules*, instrumens de banquets, et non de guerre.

CHAP. XXIV. Je n'ignore pas qu'Amérias le Macédonien, appelle le monaule *tityrinos;* mais Hédyle montre clairement, dans ses *Épigrammes*, que le *monaule* étoit le *calamaule*, comme on l'appelle actuellement. Voici ce qu'il dit :

« Théon, le monaule * agréable, gît sous ce monument, lui qui fai-

---

certainement écrit : c'est ce qui rend cette scène plus intéressante. Le mot *askos*, que Casaubon veut ici, est inutile. On entend bien le texte sans cela. — Je lis aussi *petasia* pour *petasta*.

* Cette épigramme d'Hédyle a déja été maniée et remaniée par les critiques. Le célèbre Toup l'a aussi touchée; mais il y a un différend qu'on auroit fixé avec une seule réflexion. Une épitaphe est ordinairement faite pour apprendre au lecteur le nom, les vertus ou les talens de la personne, non pour la nommer simplement, et ne plus parler que de son fils ou de ses enfans. Il est donc certain que Scirpalus doit être ici le père de Théon, et non son fils, et que le sens de l'épigramme tend à faire connoître que Théon eut son nom comme un heureux augure, par lequel Scirpalus sembloit annoncer quels seroient les grands talens de son fils, faisant allusion à *Theios*, homme *divin*. Ce n'est donc pas le nom d'*Eupalamus* qu'il lui donna, mais celui de Théon, dont l'épitaphe annonce les faits relatifs à son art. M. Weston a vu cette épigramme de la manière la plus absurde, et je tiens décidément pour le sens de Casaubon. Voici le texte de ces vers.

HÉDYLE.

Touto Theoon ho monaulos hyp' eerion ho glykys oikei

« soit même tous les charmes des Mimes aux orchestres. Skirpalus
« (son père) ayant déja perdu la vue de vieillesse, l'eut pour fils. Il
« se fit présenter cet enfant, célébrant le jour de la naissance de
« *lui, qui eut la main si habile*, et lui donna ce nom (Théon),
« pour indiquer par-là quelle seroit la douceur de ses accens.
« Théon célébra sur sa flûte les jeux des Muses, animés de la
« liqueur bachique : que dis-je, au milieu des cratères de vin pur
« il célébra Battalus, cet agréable buveur, cet enjoué Battalus, ce
« beau Battalus. Dites donc, *en passant*, au *Calamaulète* Théon,
« bonjour, Théon ! »

Le même Amérias de Macédoine dit, dans ses *Gloses*,

Auleetees, mimoon k'een thymeleesi charis.
Typhlos hypai geeroos eichen kai Skirpalos hyion ;
Neepion eed' ekalei Skirpalos, eupalamou
Aeidoon autou ta genethlia ; touto t' etheeke
To'unoma, tees molpees heedyma seemaneoon.
Eeulei dee gleukei memethysmena paignia mousoon.
Nee ! ton en akreetois Battalon heedypoteen,
Kai kotilon, kai pankalon : alla Theooni
Too kalamauleetee g' eipate, chaire Theoon !

Telle est la correction la plus exacte qu'il m'est possible de faire de ces vers, d'après les variantes de Casaubon et les miennes. Il est incroyable que Casaubon et les autres savans n'ayent pas aperçu que les mots *kotilos* (texte vicieux, *kootalos*) et *pankalos* n'étoient pas des noms d'hommes, mais des épithètes de Battalus. On en sera convaincu en lisant Rhodigin, l. 5, ch. 13; Hésychius, Suidas. Je laisse donc là les conjectures de Toup et de M. Weston; mais Casaubon devoit avertir qu'il tenoit *tounoma* du manuscrit Farnèse. Il a voulu s'attribuer la correction, qui par-là est devenue douteuse. On voit que je conserve tout le texte, excepté *eede*, poétique, pour *te* ou *kai* au 4e. vers, et *t' etheeke* au cinquième. Pursan avoit vu qu'il faut *Theooni* au neuvième.

que comme on appelle actuellement *calamaules* * ceux qui jouent de la flûte simple, de même on appelle *rapaules* ** ceux qui jouent du *chalumeau;* mais je ne veux pas te laisser ignorer, excellent Ulpien, qu'il n'a pas fait mention de gens plus exercés à la musique que les Alexandrins : je ne parlerai pas de la cithare; car le particulier du plus bas étage, et qui ne sait même pas les premiers élémens des sciences, est si familier avec cet instrument, qu'il est en état de sentir et de prouver les fautes qu'on feroit en le touchant. Ils ne sont pas moins habiles à jouer de différentes flûtes; telles sont les *Parthé-*

* Lisez dans le texte *tous too*, non *ouktoo*. Alberti a noté cette faute d'impression. L'erreur opposée se verra plus loin.

** Texte, *rapaules*. Ces deux mots sont encore indéterminés dans la langue grecque, par les savans de nos jours. Hésychius écrit *rapateen*, qu'il explique par *kalameen*. *Rapat* seroit peut-être un mot phénicien qui signifioit un *chalumeau*, une *paille*, comme il le signifie encore en arabe. D'autres lisent, dans Hésychius, *rapa, teen kalameen;* mais *rapa* auroit aussi le même sens en arabe. Il appelle ensuite *rapaules* ceux qui jouent du *rapa* ou chalumeau. D'autres lisent *raptaules* ou *rapataules*, et l'expliquent par *monaule*, ou *kalamee*. Je crois qu'ils ont raison pour le sens, et qu'il faut laisser *kalamee* dans le texte, comme le portent les manuscrits : je rejette la correction de Casaubon. Voilà tout ce que je vois ici : je tiens aussi pour la leçon *rapaule*, quoique l'on puisse aussi admettre *raptaules*, d'après l'explication que je viens de donner. Il seroit composé de *rapat* et *aulos*.

nies,* les *paidiques*, les *andreies*; que quelques-uns appellent *parfaites* et *plus que parfaites* : en outre, les *citharistries* et les *dactyliques*. Quant aux flûtes *elymes*, dont Sophocle fait mention dans sa *Niobé* et ses *Tympanistes*, elles passent pour être les mêmes que les Phrygiennes, qui certainement ne sont pas moins familières aux Alexandrins. Ils connoissent aussi les flûtes *diopes*, les *mésocopes*, et celles qu'on appelle *hypotretes*. Quant aux *elymes*, Callias en parle dans sa pièce intitulée les *Prisonniers*. Jubas dit que c'est une invention des Phrygiens, et qu'on les nomme aussi *scytalies*, à cause de leur grosseur analogue aux *scytales* de Lacédémone. Selon la *Theramène* de Cratinus, le moderne, les Cypriens en font usage.

---

* Flûtes destinées aux chœurs des filles. Elles rendoient un son aigu; *Aristoxen. Harmon.*, p. 20. *Pædiques*, flûte qui accompagnoit le chant des enfans. Voyez Pollux, liv. 4, n°. 81. *Andrées*, celles qui étoient destinées au chant ou aux chœurs des hommes: mais on ne nous dit pas précisément quelles étoient les formes de ces instrumens. Les *citharistries* accompagnoient la cithare; les *dactyliques* servoient aux danses; les *elymes* sont les *alamoth* des Juifs, ou des Phéniciens, ou Phrygiens, la flûte simple de buis, *olmos : diope*, percée de deux trous : *mésocope*, la même qu'*hemiope*, flûte percée à trois trous; *hypotrete*, celle qui étoit aussi percée par-dessous. *Scytalie*, petite flûte, *auliskos*, dans Pollux. Il faut observer que les Grecs, du temps même d'Athénée, connoissoient à peine les instrumens étrangers dont il rapporte les noms, de très-anciens auteurs.

CHAP. XXV. Nous connoissons aussi les flûtes *hemiopes*, dont parle Anacréon dans ce passage-ci: « Quelle fille charmante a pu s'emparer de ton « cœur *, et le porter à danser au son de la *tendre* « *hemiope.* » Cette espèce de flûte est plus petite que *les parfaites* ** ou *complètes.* Ixion *** a dit par métaphore, la grande flûte **** absorbe promptement l'*hémiope*, et la *plus petite.* Celles-ci sont les mêmes que celles qu'on appelle *paidique*, dont on se sert pour

---

* Texte, *trepsas.* Je lis *tis erasmiee trepsasa thymon*, etc. La construction est *tis erasmiee esebeen thymon, trepsasa* (*auton*) *hoos*, etc. *Trepsas* est la leçon du manuscrit A. *Quelle belle, s'insinuant dans ton cœur, a pu te faire tourner la tête au point de*, ou *jusqu'à te faire danser*, etc. Casaubon lit ici *theraps*, esclave; leçon digne de sa pénétration. J'ai vu, avec étonnement, qu'Alberti admettoit cette correction dans son Hésychius. Au défaut de manuscrit, le mot *terpsis erasmiee* se présentoit ici. *Quel plaisir séduisant s'est emparé de toi jusqu'à te*, etc. C'est la conjecture d'Adam.

** *Teleios.* Il y avoit aussi l'*hypertelieos*, celle qui étoit très-longue, et rendoit des sons graves. Voyez Nicomach., *Harmon. élément.*, p. 20, et Meibom., not. p. 90.

*** Ceux qui veulent suivre le grec avec la traduction, passeront à la page 185, ch. 25 du texte, qui fait la suite de la page 177; et lisez Ixion avec les manuscrits. Il ne s'agit pas ici d'un poète. Du reste, je laisse de côté le verbiage inutile de Casaubon.

**** Proverbe qui répond au nôtre, *le gros poisson mange le petit.*

les festins, mais qui ne sont pas * propres à disputer le prix du chant (ou aux combats). Voilà pourquoi Anacréon les appelle *tendres.*

Je connois encore d'autres espèces de flûtes, telles que les *tragiques*, *lysiodes* **, *citharisteries*, dont parlent Éphore, dans son ouvrage *sur les Inventions*, et Euphranor le Pythagoricien, dans son ouvrage *sur les Flûtes.* Les Doriens d'Italie appellent *tityrinè* la flûte faite de roseaux, comme le rapporte Artemidore, disciple d'Aristophane, dans le second livre de sa *Doride.* La flûte qu'on appelle *magadis*, et qui se nomme aussi l'*ancienne magadis*, rend le son aigu et le grave, comme Alexandrèdes le dit dans son *Danseur armé :*

« Comme la *magadis* ***, je prendrai le ton aigu et grave. »

Les flûtes *lotiènes* sont celles que les Alexandrins appellent *photinges :* on les fait avec le végétal que

---

* Lisez ici *ouk* pour *tous*. *Ouk* a été écrit pour *too*, pag. 176, vers les commencemens du chap. 24; ci-devant, p. 180.

** Flûtes d'usage pour les chants bachiques. La *magadis* (flûte) avoit pour analogue la *paratrète*, ou flûte d'un seul brin à deux tuyaux percés parallèlement, dont l'un faisoit le dessus, l'autre la basse.

*** Les manuscrits portent *magadin*, et je ne vois pas pourquoi on le changeroit. Les Latins ont imité cette expression.

nous appelons *lotus* (*c'est un bois* * *qui croît en Libye*). Jubas dit que ce sont les Thébains ** qui ont imaginé de faire des flûtes d'os (du *fémur*) de faons, ou jeunes cerfs; mais celles qu'on appelle *éléphantines*, ou d'*ivoire*, ont été préférées par les Phéniciens, selon Tryphon.

Je n'ignore pas non plus qu'on entend aussi par *magadis* un instrument à cordes, comme la cithare, la lyre, le *barbitos*. Euphorion, le poète épique, dit, dans son ouvrage sur les *Jeux Isthmiques* : « Ceux qu'on appelle actuellement *Nablistes*, *Panduristes*, *Sambucistes*, se servent d'instrumens qui n'ont rien de nouveau : » en effet, le *baroomos* ***, le *barbitos*, l'un et

---

* Il ne faut cependant pas confondre le *lotus*, arbrisseau d'Afrique, avec le *lotus*, plante aquatique de l'Égypte. Nicomaque rappelle aussi cette flûte de *lotus* ou *plagiaule* ; mais il la distingue évidemment de la *photinx*: ce qui paroît assez singulier après les détails d'Athénée et d'autres. Voyez Nicomaq., *Harmon.*, p. 8, ou il faut y lire, *kai meta tous plagiaulous teen phootinga*, et la photinge *parmi* ou *entre* les flûtes obliques.

** Ce que j'ai dit ci-devant des noms Phéniciens de plusieurs flûtes, prouve que cette invention est très-ancienne. Les Thébains étoient Phéniciens d'origine : à cet égard, ils ont pu être les inventeurs de ces flûtes parmi les Grecs.

*** On croit devoir lire ici *barmitos*, ou *barymitos*, qui, selon le sens du mot, doit être un instrument dont les cordes rendoient un son grave. Voyez Pollux, liv. 4, n°. 59, not. 32, 33; mais le mot *barome* me paroît désigner

l'autre nommés par Sapho et Anacréon, la magadis, les triangles, les sambuques, sont des instrumens anciens. C'est ce que prouve la statue d'une des Muses qui se voit à Mitylène, tenant une sambuque, (harpe), ouvrage de Lesbothémis ; mais Aristoxène appelle instrumens étrangers, les *phœnix* *, les *pectis*, les *magadis*, les *sambuques*, les *triangles*, les *clepsiambes*, les *skindapses*, et celui qu'on nomme *ennéacorde*.

Platon dit, dans le troisième livre de sa *République :* A. Nous n'aurons plus besoin d'instrumens à plusieurs cordes, ni de ceux qui se prêtent à tous les modes possibles, pour nos odes et nos vers. B. Non, dit-il, cela me paroît vrai. A. Ainsi nous ne ferons plus vivre ces artistes qui font les triangles, les pectis, et ces instrumens qui ont tous plusieurs cordes, et qui sont susceptibles de tous les modes.

Le skindapse est un instrument à quatre cordes,

---

un instrument à cordes qui rendoit un son sourd. Ce mot, que je crois Phénicien ou Syrien, se retrouveroit dans l'Arabe. Ainsi restons au moins dans le doute, et ne changeons pas légèrement.

* On pense, avec raison, que c'est le même que le *lyrophœnix*, espèce de harpe. Pollux distingue cependant le *phœnix* du *lyroph.* ; mais ces instrumens étoient à peine connus de son temps. Le *pectis* est pris pour instrument à *vent*, ou, par d'autres, à *cordes* ; ce qui est plus vrai. L'auteur le prouve plus bas. Je ne connois pas les *clepsiambes*.

comme Matron, le poète parodique, l'indique dans ce passage :

« Ils suspendirent (cela) à la cheville où étoit accroché le skin-
« dapse à quatre cordes, d'une femme qui ne s'occupoit pas de sa
« quenouille. »

Théopompe de Colophone, poète épique, en fait aussi mention dans son ouvrage intitulé le *petit Char* * :

« Faisant retentir de ses mains un grand skindapse, qui imitoit le
« son de la lyre, fait de bois d'érable, et plaqué de bois de tama-
« risque compacte. »

Anaxilas dit, dans son *Baigneur*, (*Loutropoios* ** :)

« Pour moi, j'ai accordé *** des barbitos à trois cordes, des pectis,
« des cithares, des lyres et des skindapses. »

Sopatre, le poète parodique, écrit, dans sa pièce intitulée *les Initiés*, que la *pectis* est un instrument à deux cordes. Voici ses termes :

« Comment a été placée dans la main cette *pectis* à deux cordes,
« toute fière d'une musique barbare ? »

Épicharme fait mention des *pariambides* en ces

---

* *Harmatioo ;* leçon des manuscrits, comme *oxyinon.*

** Voyez Pollux, liv. 7, n°. 67, not. 67.

*** Ou j'ai *monté*. Voyez, sur la *lyre* et la *cithare*, Taubman, dans ses excellentes notes sur le *Culex* de Virgile, vers 13.

termes, dans son *Périale* (ou *Périalle*, manusc. A).

« Sémèle danse en chœur, et de leurs flûtes ils accompagnent habi-
« lement les *pariambides* * de leur cithare ; mais elle se réjouit
« en entendant ces fredons réitérés. »

Ce fut, selon Jobas, Alexandre de Cythère qui compléta les cordes du psaltérion. Après avoir vieilli à Éphèse, il consacra dans le temple de Diane cette ingénieuse invention de son art. Jobas parle aussi du *lyrophœnix* et de *l'épigonion*, qui conserve toujours le nom de celui qui le mit en usage, quoiqu'il ait changé de forme. Or, *Épigonus* étoit originaire d'Ambracie, et reçu citoyen à Sicyone ; l'habileté avec laquelle il manioit, de la main seule, son instrument, fit qu'il se passa de *plectre* ** pour en jouer.

---

* Je lis *hypaulousi* (ou *hypaulbonti* dorique) *sphin sophoos kitharas pariambidas*. *Hypaulein* est faire la seconde partie avec la flûte. C'est ainsi qu'Homère dit, *Iliad.* 18, 569, qu'un jeune garçon jouant de la cithare, la corde faisoit la seconde partie dans un *parfait accord* avec la voix du chantre. *Hypo* dans *hypaeide* n'est pas là simplement pour *meta* : ensuite *kalon* est pour *kaloos*, non adjectif de *linon*. M. Bitaubé ne fait pas sentir le mot *hypaeide*. Le *pariambis* étoit un *nome* fait pour la cithare : voyez Pollux, l. 4, n°. 83. Ce passage sera toujours vague. Nous ignorons ce qui précède.

** *Plectre*, est ici un onglet de métal, non un archet. Quant à cet Épigone, voyez Aristoxène, *Harmon.*, p. 3 ; et Meibom., not. p. 78. Son instrument avoit 40 cordes. Voyez Pollux, l. 4, n°. 59.

Or, les Alexandrins jouent, et même fort habilement, de tous les instrumens dont je viens de parler, et des différentes flûtes; et si tu veux me mettre à l'épreuve, je vais te montrer ce que je sais faire: mais n'en doute pas, il y en a nombre d'autres dans ma patrie encore plus habiles que moi. Alexandre, mon concitoyen, mort depuis peu, montrant publiquement son habileté à jouer de l'instrument appelé *triangle*, rendit les Romains si fous de musique, que nombre de personnes qui l'ont entendu se souviennent encore de ses fredons; quant au *triangle*, Sophocle en parle dans ses *Mysiens* :

« Plusieurs triangles phrygiens *se faisoient entendre*, et les cordes
« de la pectis lydienne, pincées en accord, les accompagnoient. »

Le même Sophocle, dans son *Thamyras*; Aristophane, dans ses *Dætalées*; Théopompe, dans sa *Pénélope*, en ont encore parlé. Eupolis dit, dans ses *Baptes* :

« Lui qui joue habilement du tympanon, et chante en s'accom-
« pagnant du *trigône*, ou triangle.

Quant à ce qu'on appelle *pandure*, il en est fait mention dans Euphorion et dans Protagoride, liv. 2 *des Assemblées publiques de Daphné.*

Pythagore, celui qui a écrit *sur la mer Rouge*, dit que les Troglodytes font la pandure avec un laurier qui croît près de la mer. Ce sont les Tyrrhéniens qui ont inventé les cornets et les trompettes. Métrodore de Chio dit que ce fut Marsyas qui inventa la flûte de berger et la flûte simple dans *Celœnes* ; ceux qui l'avoient précédé n'ayant fait entendre que le sifflet de roseau. Si l'on en croit ce que rapporte Euphorion le poète épique, dans son histoire des *Poètes lyriques*, le sifflet fait d'un seul roseau, est de l'invention de Mercure; d'autres l'attribuent à Seuthès et à Rhonace, l'un et l'autre Médes (ou *Maides*), et disent que Silène imagina la flûte à plusieurs tuyaux de roseau ; et Marsyas, le *keerodete* *.

Voilà donc, Ulpien, toi qui cours tant après les noms des choses, ce que nous pouvons t'apprendre, nous autres Alexandrins, habiles à jouer du monaule; car tu ne sais pas que, selon Ménéclès, historien, natif de Barca, et les chroniques d'Andron, ce sont les Alexandrins qui ont instruit tous les Grecs et les Barbares, depuis que toutes les sciences eurent disparu, à la suite des troubles continuels qui

* Attaché avec de la cire. *Cerâ compacti calami.*

survinrent du temps des successeurs d'Alexandre. Toutes les sciences reprirent un nouvel essor sous Ptolémée, qui régna le septième en Égypte après ce conquérant, et qui fut surnommé *Kakergete* * par les Alexandrins. En effet, ce Ptolémée en fit égorger un grand nombre, en bannit beaucoup d'autres qui étoient parvenus à l'âge de puberté en même temps que son frère, et remplit ainsi les îles et les villes de grammairiens, de philosophes, de géomètres, de physiciens, de peintres, de précepteurs, de médecins, et de beaucoup d'autres gens instruits dans les arts. Or, tous ces fugitifs restant sans ressource du côté de la fortune, prirent le parti d'enseigner ce qu'ils savoient, et formèrent ainsi nombre de célèbres personnages.

Les anciens Grecs, qui aimoient la musique, s'exerçoient beaucoup à jouer de la flûte. En effet, Chamæléon d'Héraclée dit, dans son *Protreptique*, que les Lacédémoniens et les Thébains apprenoient tous à jouer de cet instrument; de même que les Héracléotes, qui, de son temps, habitoient les bords du Pont; les Athéniens les plus illustres, tels que

---

* Malfaiteur.

Callias, fils d'Hipponicus, et Critias, fils de Callæschre.

Douris rapporte, dans son ouvrage sur Sophocle et Euripide, qu'Alcibiade avoit appris à jouer de la flûte, non d'un maître quelconque, mais de Prosnomus, qui avoit alors la plus grande célébrité. Selon Aristoxène, ce fut d'Olympiodore et d'Orthagoras qu'Épaminondas apprit à jouer de cet instrument. Plusieurs Pythagoriciens, tels qu'Euphranor, Archytas, Philolaüs, et nombre d'autres s'y exercèrent pareillement. Euphranor a même laissé un traité sur les flûtes, de même qu'Archytas. Aristophane nous indique, dans ses *Dœtalées*, la passion qu'on avoit pour cet exercice, lorsqu'il dit :

« Moi qui me suis exercé la main à jouer de la flûte et de la lyre,
« vous voulez que j'aille fouir la terre ! »

Phrynique dit aussi, dans son *Éphialte* (*Cochemar*) :

« Non, tu n'as jamais montré à cet homme à jouer de la cithare
« et de la flûte. »

Selon ce que dit Épicharme, dans ses *Muses*, Minerve joua, sur la flûte, la danse armée pour les Dioscures. Ion, dans son *Phœnix*, ou *Cœnée*, appelle la flûte *coq*.

« La flûte *coq* célébroit sur le mode lydien les louanges des
« Achéens. »

Le même, dans ses *Gardes*, appelle la syrinx un *coq d'Ida* :

« Devant, alloit une syrinx *coq d'Ida*. »

Il dit aussi, dans son *Phœnix* remis au théâtre :

« Il faisoit entendre sur sa flûte un son grave, avec un rhythme
« précipité, dont l'air retentissoit *. »

Désignant ainsi le mode Phrygien ; car ce mode est grave, en ce qu'on ajoute à la flûte un *pavillon* ** de corne analogue au pavillon d'airain des trompettes.

Finissons, par ces détails, ce Livre qui se trouve déja assez long, mon cher Timocrate.

---

* *Ektypos* indique ici une percussion et répercussion faites à différens intervalles, et analogues à *bombos*.

** Cette addition en faisoit alors l'*enkeraule*, ou flûte, dont le bas étoit inséré dans une corne courbe. On en verra la figure dans la seconde édition des commentaires du docte Néapolis sur les fastes d'Ovide. J'ajouterai, pour achever cette page, qu'on a souvent confondu mal-à-propos la *lyre* et la *cithare*. La *lyre*, selon la fable, fut inventée par Mercure ; et la *cithare*, par Apollon. La lyre fut le commencement des harpes de diverses formes, et la cithare tenoit certain milieu entre nos luths et la mandoline. Les luths qu'on voit sur plusieurs anciens monumens, sont la vraie cithare. La *chelys* et la mandoline ne font, pour ainsi dire, qu'un même instrument. Les artistes Grecs ont presque toujours donné à Apollon la lyre de Mercure. *Lyre* signifie attrait, appas, amorce ; et *Cithare*, son bruyant. *Dulcisona lyra ; garrula* ou *strepera cithara*. *Lyre* est un mot du nord ; *cithare* est phénicien.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

ADDITION

ADDITION

D'un fragment interpolé mal-à-propos, p. 177 du texte, dans l'article des instrumens, et qui paroît appartenir au livre V, à l'article des repas d'Homère.

CHAP. XXVI, LIV. IV.

Quant à Eschyle, il introduit des convives * qui ne gardent pas de mesures. Xénophon y mêle quelques personnages du plus bas étage et grossiers. Homère s'y prend beaucoup mieux, et montre tout le génie possible par l'art avec lequel il fait contraster ** ses repas : on saisit toujours mieux les choses lorsqu'elles sont en parallèle. Le repas des amans de Pénélope est pour lui ce que seroit celui de jeunes gens livrés à la bonne chère et à l'amour. Celui des Phéaciens est plus grave, cependant ayant le caractère de la volupté. A ces repas il oppose

* Manuscrits, *kata meta spoud.*, ou *kata metasp.* Je lis *kat' ametra sp.*, c'est-à-dire, *amètroos chroomenous*, comme le dit l'auteur, p. 186, litt. D, lin. 7. Casaubon dit ici autant d'inepties qu'il y a de lettres.

** Je laisse de côté les réflexions pitoyables de Casaubon, qui veut changer ce qu'il n'entend pas, et je suis les textes. Il ne faut ici ni ajouter, ni retrancher.

ceux qui se font à l'armée, et ceux qui se passent avec plus de gravité, selon toutes les lois de la discrétion. En outre, il a soigneusement distingué les repas publics * de ceux où il n'y a que des parens, ou des amis; mais les repas d'Épicure ne sont composés que de philosophes.

Homère montre qui sont les convives qui ne doivent pas être invités, mais qui peuvent venir d'eux-mêmes, en indiquant, par un des amis, les personnages semblables qui s'y trouvent.

« Le brave Ménélaüs ** vint de lui-même chez lui (*chez Agamemnon*). »

On voit clairement par-là qu'il n'est pas nécessaire qu'un frère, des père et mère, une femme soient invités, ni même toute autre personne pour laquelle on a autant de considération; autrement, ce seroit avoir bien de la froideur et de l'indifférence pour eux. Cependant, quelques écrivains ont voulu

---

* Casaubon croit que les savans qui l'ont précédé, n'ont pas su distinguer *deemos* d'*ochlos*. Voilà de singuliers savans! Mais Casaubon se donne un grain d'encens. Laissons-le lui savourer.

** *Iliade* 2, v. 408; *boeen agathos*. Je note précisément ce vers à cause de l'épithète relative à ce que va bientôt dire Athénée.

motiver l'arrivée de Ménélaüs chez Agamemnon, en ajoutant ce vers :

« Car il savoit * que son frère avoit l'esprit fort occupé. »

Comme s'il falloit assigner la raison pour laquelle un frère vient de lui-même souper (*chez un frère*). En le *nommant frère*, n'étoit-ce pas donner une raison sensée ? Dira-t-on ** (pour soutenir ce vers) que Ménélaüs ignoroit que son frère donnoit un repas ? Ne seroit-ce pas un ridicule extrême, puisqu'il étoit évident qu'il y avoit eu des bœufs d'immolés, et que tout le monde le savoit ? Mais comment Ménélaüs seroit-il venu pour assister au repas, s'il ignoroit cela ? Ou, par Jupiter ! dira-t-on que Ménélaüs, sachant Agamemnon dans l'embarras, lui pardonna de ne l'avoir pas invité, et que par *déférence* *** il y est

* *Iliade* 1, v. 409.

** Casaubon veut changer *pheesi* en *phaiee*, ou en *pheeseiee*, et prouve par-là qu'il n'entendoit pas cet idiotisme. *Pheesi* se dit souvent dans un sens général, pour *on dit*, *on dira*. J'ai rétabli ce mot chez Épictète, où quelques copistes avoient mis *phasi*. Voyez mon édition grecque. »

Adam avoit bien senti que Casaubon ne comprenoit pas la suite des détails d'Athénée. Il est inutile de faire imprimer la longue note qu'il avoit écrite, pour en réfuter le galimatias. C'est Athénée qui parle, et non Aristarque.

*** Je laisse encore de côté le fatras de grec et d'hébreu de Casaubon. Les *Scholies* de M. de Villoison allèguent aussi la même raison, p. 69.

venu de lui-même (comme celui qui a dit qu'il étoit venu sans être invité, de peur que le lendemain matin ils ne se regardassent en dessous, l'un honteux *de n'avoir pas invité*, l'autre reprochant *de ne pas l'avoir été*)? mais il seroit ridicule de supposer qu'Agamemnon eût oublié son frère, pour qui non-seulement il faisoit alors un sacrifice, mais même en faveur de qui il avoit entrepris cette guerre, et sur-tout ayant invité ceux qui n'étoient ni de ses parens, ni même de sa patrie.

Athénoclès de Cyzique, qui a mieux saisi qu'Aristarque le sens des vers d'Homère, dit que ce poète, toujours attentif au *décorum*, nous donne à entendre que Ménélaüs touchoit de trop près Agamemnon pour avoir besoin d'être invité.

Démétrius de Phalère regarde aussi comme une véritable *gaucherie*, indigne de l'Epopée, l'addition de ce vers :

« Car il savoit qu'il avoit l'esprit fort occupé. »

« C'est, dit-il, avilir la partie *des mœurs* *. Je pense

* Partie si essentielle dans un poème, et à laquelle Virgile, selon Macrobe, a fait tant d'attention. Strabon croyoit cette partie si essentielle, qu'il ose dire qu'on ne peut être vraiment poète sans connoître auparavant toutes les règles du *décorum* et de la sagesse : Strabon, liv. 1. Il veut parler d'un

qu'il n'y a pas de galant homme qui n'ait un ami chez lequel il puisse aller lorsque celui-ci sacrifie, et sans attendre que cet ami l'invite. »

Platon fait ainsi parler Socrate à ce sujet *, dans son *Banquet* : « Suis-moi, Aristodème, afin que nous renversions ** le proverbe qui dit : « Les bons vont aux « repas des bons, même sans y être invités. » Néanmoins il semble qu'Homère non-seulement altère ce proverbe en le prenant dans un sens inverse, mais même qu'il y manque essentiellement. En effet, après avoir fait d'Agamemnon un brave *** guerrier, et de Ménélaüs un lâche combattant, il introduit ce lâche

---

poème épique. Le lord Shaftesbury n'a pas manqué cette réflexion dans ce qu'il a dit d'Homère, et avec le plus grand sens. On a aussi appliqué ce mot à la musique, pour en désigner les différens *caractères*, et l'impression qu'elle fait en conséquence sur le moral. Ainsi, il faut corriger dans Bacchius, lig. 14 du texte, p. 1, *ethopoiia*, qui signifie *la pratique*, l'usage : le texte porte *eethopoiia*, qui seroit mal-à-propos relatif à *eethos* dont il s'agit ici. Voyez Euclid. *Harmon.*, p. 21.

* Athénée écrit : « Voici ce que Platon dit à ce sujet dans son Banquet. » J'ai fait ce léger changement, pour être plus clair. Voyez Platon, p. 176, édit. 1, *Basil.* 1533.

** Je traduis précisément la lettre, et je lis *metaballontes* avec les manuscrits. Platon emploie l'aoriste, 2. *metabalontes*.

*** Le texte de Platon vaut mieux que ce que dit ici Athénée. Lisez-le.

au repas d'Agamemnon, qui vaut mieux que lui, et qui vient de sacrifier * (*un bœuf*).

Bacchylide dit, en parlant de la maison de Céyx:

« Il s'arrêta au seuil de pierre ; mais ceux-là préparoient les mets :
« *quant à lui, il dit :* Les gens irréprochables peuvent venir d'eux-
« mêmes aux repas des gens de bien, *où l'on est bien traité* **.

---

* *Iliade* 2, v. 402.

** Casaubon me fait écrire ici malgré moi une note purement grammaticale, en faveur de ceux qui commencent l'étude du grec. Il dit que le *theeta* ou *th* dans *euochthous* est ajouté par euphonie, comme si l'on eût pu dire *euochous*. Ceci prouve qu'il n'entend rien à la dérivation des mots verbaux. *Euochthos* vient d'une troisième personne du parfait passif dont la langue suppose ici l'usage, comme en nombre de semblables dérivés. Le temps seroit *oogmai, ooxai, oochtai, je suis traité par un festin;* mais le *ch* ou *chi* ne pouvant se joindre au *t* simple, le mot prend *th*, et est censé faire *oochthai*, d'où ôtant l'augment on a *ochthai*, et le dérivé *ochthos* dans *euochthos*. Cette dérivation est celle de nombre d'autres mots, pour lesquels il faut supposer ce temps passif, quoiqu'il n'ait plus été d'usage dans la langue. Casaubon ne sait donc pas les premiers principes de grammaire à l'égard des dérivés. *Oohee*, qui signifie *traitement*, est formé du parfait moyen *eocha*, inusité, du verbe *echoo*, qui signifie *recevoir, traiter* bien ou mal : delà, le verbe *ochoo* supposé dans l'ordre grammatical, d'où est dérivé *ochthos*. Il faut ainsi supposer nombre de verbes que l'usage n'a plus connu, mais auxquels il faut rapporter des dérivés, dont on ne peut absolument rendre raison autrement. Cette manière d'analyser fait disparoître des racines une foule de mots, que les grammairiens nous donnent comme autant de termes primitifs, et qui ne sont que des mots de seconde ou troisième dérivation. En général, les mots primitifs (ou racines) des langues sont en très-petit nombre.

L'usage a même quelquefois autorisé à garder l'augment supposé du parfait : c'est ainsi que *oochia* est formé du parfait actif *oocha*, d'*ochoo* inusité,

Des proverbes relatifs à ce sujet, l'un dit:

« Les gens de bien viennent d'eux-mêmes aux repas des gens de « bien. »

L'autre:

« Les gens courageux viennent d'eux-mêmes aux repas des gens * « timides. »

Quoi qu'il en soit, Platon représente mal-à-propos comme un lâche Ménélaüs, qu'Homère appelle ami des combats **; qui, seul, se comporta en brave ***

---

pris d'*ochee*, traitement; et l'on a dit *oochia*, comme de *philee*, *philia*; mais *oochia* ne signifiant que *traitement*, ne fut aussi, par la suite, en usage que dans le composé *euoochia*, bon traitement, ou festin, qu'Athénée dérive lui-même d'*eu echein*. Il faut avoir pour principe, dans toute dérivation, de ne pas se contenter de la langue telle qu'elle se trouve depuis Homère. Les temps antérieurs ont sans doute connu des verbes simples que l'usage a négligés, comme dans toutes les langues. On est donc autorisé à ces *thèmes*, puisque l'analyse grammaticale nous les fait apercevoir dans les dérivés. Ainsi reprenons le vrai thème de tous ces mots, et nous verrons que *echoo*, *j'ai*, a formé *eocha* parfait moyen; delà, *ochee*; d'*ochee*, *ochoo*; d'*ochoo*, *oocha*, parfait actif; *oogmai*, *ohai*; *othai*, passif; d'*oocha*, parfait actif, *oochia*, et d'*oochthai*, parfait passif, *ochthos*. Je donne ces exemples aux jeunes gens, pour les mettre sur la voie analytique de mille autres dérivés semblables. Telle étoit au moins la marche du célèbre *Walckenaer*, mon ancien maître, et dont la mémoire me sera toujours chère.

* Opposition exprimée dans Homère, *kakos—agathos*. Iliad. 17, 632.

** Ou, favori de Mars; Iliad. 17, 1; ou *areeios*, *ibid.* v. 79.

*** Iliad., liv. 17, v. 81, 574, 587, 678.

pour défendre le corps de Patrocle, et qui, malgré la grande infériorité de ses forces, osa combattre seul contre Hector, avant tous les autres : Ménélaüs enfin, seul à qui Homère donne cet éloge, parmi tous les autres guerriers.

« Il s'avança fièrement, plein de confiance dans sa valeur. »

Si donc Platon l'a réellement regardé comme un homme pusillanime, parce que l'ennemi injurieux l'appelle un *lâche combattant*, pourquoi n'a-t-il pas mis auparavant au rang des lâches, Agamemnon (que le même appelle *brave guerrier*), puisqu'on a dit ce vers contre lui :

« Ivrogne * qui as l'œil aussi impudent qu'un chien, et le cœur d'un « cerf. »

Il falloit encore observer que ce n'est pas Homère qui dit tout ce qu'il écrit dans son *Poëme*. En effet, comment Ménélaüs seroit-il un homme timide, lui qui seul éloigna Hector ** du corps de Patrocle, et qui après avoir tué Euphorbe, le dépouilla au milieu même des Troyens? Il est absurde de n'avoir pas

* C'est Achille qui lui reproche d'avoir le cœur d'un cerf timide. Iliad. 1, vers 221. J'écris auparavant *que le même*, c'est-à-dire Homère, *ho autos*.

** Iliade 17, vers 81, 574, 587, 678.

fait

fait attention à tout le vers qui paroît contenir le blâme, mais dans lequel Ménélaüs * est vraiment qualifié de *boeen agathos*, brave à la guerre. Or, c'est l'épithète qu'Homère a coutume de donner aux gens du courage le plus mâle.

Homère, qui est d'une exactitude scrupuleuse à tous égards, n'a pas non plus omis cette circonstance, quoique peu importante en elle-même, savoir, qu'il ne faut aller souper qu'après s'être bien arrangé ** et lavé. Voilà pourquoi Homère dit d'Ulysse, étant près d'aller à table chez les Phéaciens :

« Aussi-tôt une gouvernante lui dit de se laver. »

Il dit aussi, au sujet de Télémaque et de Pisistrate :

« Ils descendirent dans les baignoires *** bien polies, et se lavèrent. »

---

* Ce vers est Iliad. 17, v. 588. On y lit *malthakos aichmeetees*; mais il suffit de jeter les yeux sur le passage, pour être convaincu qu'il contient un éloge très-glorieux pour Ménélaüs, puisqu'on y représente Hector fuyant devant lui. C'est donc l'équivalent de *boeen agathos*, que le poète répète à son égard dans ce même livre, v. 656, 665, etc. Mais il est faux que *boeen agathos* soit dans le même vers où se trouve *malthakos aichm.* Je ne sais où Casaubon avoit les yeux en l'assurant, s'il ne l'entend pas comme je l'explique.

** C'est ici le sens de *therapeusas*. Il s'agit, non d'alimens, mais des petits soins qu'il faut prendre pour paroître *propre* dans une assemblée, ou *eukosmos*, *tersus*, *concinnus*.

*** Odyss., liv. 4, v. 48.

Il eût été indécent, dit Aristote, de se présenter à table avec de la sueur et de la boue. Il faut qu'un homme qui sait vivre, ne soit ni crasseux, ni malpropre : il se plaira encore moins à être couvert de boue. Mais il faut aussi que celui qui vient pour la première fois souper dans une maison, n'aille pas se placer sur-le-champ parmi les convives, pour satisfaire uniquement son appétit; il prendra, au contraire, le temps nécessaire pour être vu, et connoître la maison.

Or, c'est ce qu'Homère n'a pas négligé :

« Ils entrèrent * dans cette superbe maison, où ils furent étonnés
« en jetant les yeux dans tout l'intérieur du logis de ce roi, fils de
« Jupiter; car tout étoit aussi éclatant que le soleil et la lune, dans
« le haut palais du glorieux Ménélaüs. »

Aristophane, *d'après le même principe*, produit sur la scène, dans ses *Guêpes*, un vieillard acariâtre, et qui est fou de juger, mais ramené ensuite à des manières honnêtes et polies par son fils :

« Eh bien ! cessez ** : placez-vous sur ce lit, et apprenez à vous
« trouver à table avec politesse, et d'une manière sociale. »

---

* Odyss., liv. 4, v. 43.

** Aristophane, dans ses *Guêpes*, p. 316, édit. *Porti*, 1607.

Après lui avoir montré comment il doit se poser sur le lit, il lui dit :

« Ensuite faites des complimens sur quelques-uns des vaisseaux
« d'airain *; regardez attentivement le plafond; paroissez écouter

---

* *Ibid.* p. 317. Il est essentiel d'observer ici que ce passage est une plaisanterie faite sur deux vers d'Homère, Odyss., l. 4, v. 72. J'observe avant tout qu'il faut lire, au vers 72, *kaddoomata,* c'est-à-dire, *kata doomata,* comme le poète l'indique aux vers 44 et 46 de ce livre. La fausse leçon est bien ancienne.

Le mot *ckalkoomatoon* d'Aristophane, répond au *chalkou* d'Homère. On peut l'interpréter des ornemens d'airain et des vases. Homère fait d'*airain* le palais de Jupiter. Agamemnon promet de permettre à Achille de charger ses vaisseaux d'or et d'airain. Les Grecs avoient en airain les vases avec lesquels ils versoient le vin. L'airain étoit plus en usage que le fer, parce que le *cuivre* est un métal qui généralement se trouve à peu de profondeur, et même à la superficie de la terre, en plusieurs contrées : voyez Pallas, *voyage en Sibérie ;* et M. de Born., Journal de Bohême, vol. 1, allemand. Il n'est donc pas étonnant que les anciens aient employé d'abord le cuivre pour tous leurs ustensiles, leurs ornemens et leurs armes. Ils avoient même, comme les Péruviens, trouvé le moyen de lui donner une trempe assez dure pour entamer les roches. Voy. dans les notes de mon édition latine de Silius, ce que j'ai dit à ce sujet. Ce secret a subsisté en Grèce jusqu'à la prise de Constantinople : voyez M. Joly de Mézeroy, de l'Académie des Inscriptions, dans son *Art des Siéges,* etc. J'ai fait à ce sujet quelques expériences fort simples, qui m'ont montré qu'on peut encore le retrouve avec des sucs de plantes. J'en parlerai dans un autre ouvrage.

Casaubon se tourne et retourner avec les *krek* et les *krik,* pour deviner ici la vraie leçon, qu'il tient cependant sans vouloir la connoître. Il ne voit pas que le poète comique parodie le mot *eecheenta* d'Homère, en *krekadia.* Athénée interprète lui-même *eecheenta,* disant que tels sont les vastes et hauts bâtimens : c'est donc *sonores* ou *retentissans ;* ce qui est vrai : voyez

« avec admiration le *son des instrumens* qui se font entendre du « vestibule. »

Homère nous apprend encore ce qu'il faut faire avant de se mettre à manger, c'est-à-dire, offrir les prémices des alimens aux dieux. Voilà pourquoi Ulysse, racontant ce qui lui arriva étant avec ses compagnons dans l'antre de Polyphème, dit :

« Y allumant du feu, nous fîmes un sacrifice; ensuite prenant des « fromages nous les mangeâmes. »

Achille, malgré l'empressement des députés qui étoient venus au milieu de la nuit :

« N'ordonne pas moins à Patrocle, son ami, d'offrir un sacrifice *, « et celui-ci jette les prémices sur le bûcher. »

---

liv. 5, pag. 189 du texte grec. Le poète comique, au contraire, y suppose des instrumens criards, ou peut-être même comprend-t-il en diminutif, dans son badinage, l'oiseau *krex*, qui a eu ce nom de son cri : c'est *le râle de genêt*. Au reste, il est vrai qu'on doit entendre ce mot d'un bruit quelconque, et même désagréable, selon le sens qu'Hippocrate donne au mot *krekee*. L'interprète d'Aristophane l'entend du bruit des instrumens, et dit que cela est relatif à l'usage où sont les grands d'avoir des musiciens pour les divertir pendant les repas. Ainsi, nous ne devons plus chercher la leçon du texte, quelque sens qu'on lui donne. Le Scholiaste parle d'une autre leçon, savoir, *ikridia*; mais ce mot n'est proposé que comme une conjecture, et l'on voit qu'Athénée ne l'avoit ni lu, ni connu, dans son texte d'Aristophane : je laisse Casaubon avec ses *krik*.

* Iliad., liv. 9, 220.

Homère présente aussi les convives occupés de libations :

« De jeunes serviteurs couronnèrent les cratères de vin, les distri-
« buèrent à chacun pour commencer par des libations; mais après
« qu'ils les eurent faites, etc. »

Platon observe aussi l'usage des libations à son Banquet. Après avoir soupé, dit-il, on fit des libations, et l'on rendit * en chantant les hommages accoutumés, à la divinité. Xénophon se conforme pareillement à cet usage ; mais chez Épicure, point de libation, point de prémices pour les dieux. On s'y comporte comme Simonide le dit de cette femme irreligieuse,

« Qui mange souvent ses viandes sans en avoir fait un sacrifice. »

On dit que les Athéniens apprirent à détremper proportionnément le vin du temps d'Amphyction, et que ce fut pour cette raison qu'on bâtit le temple de *Bacchus-le-droit.* En effet, Bacchus est vraiment un compagnon qui se tient droit, et n'expose pas à tomber, quand on ne prend de sa liqueur qu'avec modération, et certaine dose d'eau :

« Car j'y suis entraîné par le vin fou **, qui excite même l'homme

---

* Le texte de Platon est encore un peu différent ici. Voyez son Banquet, peu après le commencement, p. m. 177.

** Je rends *eleos* à la lettre, vu ce qui suit. C'est Ulysse qui tient ce discours à Eumée. Odyss. 14, v. 464.

« le plus sensé à chanter, à rire avec mollesse, à danser, et sans
« garder aucune mesure dans ces plaisirs; enfin, à dire des choses
« qu'il eût été plus avantageux de taire. »

Homère n'appelle pas le vin (*eleos*) *fou*, comme l'étant réellement, mais * comme rendant tel. Il ne prétend pas non plus qu'on ait un air sombre et refrogné, qu'on ne chante pas, qu'on ne rie pas, ni qu'on ne se livre pas à la danse avec la réserve convenable : non, Homère n'est ni si rustre, ni si mal-adroit; mais il montre qu'il connoissoit la différence qu'il falloit faire de la quantité et de la qualité des choses. C'est pourquoi il n'a pas dit simplement que le vin fait chanter l'homme réfléchi, mais qu'il le fait chanter *sans réserve*, et que par cet excès il le rend à charge aux autres. Il ne prétend pas qu'on s'abstienne de rire, ni même de danser; non, certes; mais il applique à l'un et à l'autre l'épithète de *mollesse efféminée*, blâmant ainsi la foiblesse qui fait donner dans cet écart:

« Il excite, dit-il, à rire et à danser avec un air efféminé. »

Dans Platon, au contraire, les convives ne gardent pas de mesure; ils boivent jusqu'à ne pouvoir plus

---

* Je lis *alla*, comme Pursan et autres, pour *kai*.

se tenir sur les pieds. Voyez la gaieté licencieuse à laquelle s'abandonne Alcibiade; combien il se comporte indécemment ! les autres y boivent une rasade de huit *cotyles* ou *tasses*, sous prétexte qu'Alcibiade a bu cette dose le premier.

On ne voit pas cet excès dans Homère, qui dit:

« Mais lorsqu'ils eurent bu et mangé autant qu'ils avoient d'appétit. »

Il y a donc des choses dont il faut absolument s'abstenir; d'autres, dont on doit user avec mesure, les considérant comme des offrandes consacrées dont on n'approche que pour les regarder quelques instans. C'est dans ces vues qu'Homère a dit :

« Et le chant et la danse qui sont consacrés aux festins. »

Mais Homère n'attribue de penchant à ces plaisirs, au moins en général, qu'aux amans de Pénélope et aux Phéaciens, non à Ménélaüs, ni à Nestor : ce que n'a pas compris Aristarque, au sujet des noces que fait Ménélaüs. En effet, le repas étoit fini; les derniers jours des noces étoient expirés ; l'épouse avoit été emmenée par l'époux. On avoit également terminé les noces de Mégapenthès , et Ménélaüs ne se trouvoit plus qu'avec Hélène. Loin de bien

saisir ces circonstances, Aristarque, trompé par ce vers:

« Donnant un repas * de noces à nombre d'amis, »

interpola ceux-ci :

« C'est ainsi ** que les voisins et les amis du glorieux Ménélaüs
« tenoient table dans sa haute maison, et se réjouissoient. Parmi
« eux chantoit un divin musicien, s'accompagnant avec sa cithare.
« Deux cubistetères, commençant à chanter, pirouettèrent seuls ***
« au milieu de l'assemblée. »

Transportant ainsi, dans le quatrième livre de l'Odyssée, un passage du liv. 18 de l'Iliade ****, et avec la même erreur *****, concernant la lettre ; car ce ne

---

* Odyss. liv. 4, v. 3.

** *Ibid.* v. 15—19.

*** Texte, *kat' autous : a part soi*, comme dit le peuple ; ce qui va être rappelé.

**** Iliad. liv. 18, v. 604. On a déja vu que ce livre se nommoit *Oplopée*, parce qu'il s'agit là *des armes* d'Achille.

***** Cet endroit notable d'Athénée n'a sans doute pas été connu de M. Bitaubé ; autrement il y auroit observé des détails dignes de sa plume élégante. L'auteur ne peut être bien entendu ici, à moins de supposer qu'il manqueroit même dans ce livre de l'Iliade, un vers qui se trouve dans l'Odyssée, et une même erreur sur le participe d'*exarchein*. Voici donc comment, selon son but, le passage de l'Iliade auroit dû être conçu, pour présenter un sens admissible :

Pollos, etc.
Terpomenos : meta de sphin emelpeto theios aoidos

sont

sont pas les cubistetères qui commencent, mais ils

Phormizoon ; doioode kubisteeteere kat' autous,
Molpees exarchontos, edineuon kata messous.

On voit ainsi ce que l'auteur entend par *erreur concernant la lettre*, c'est-à-dire, qu'Aristarque ayant dû écrire *exarchontos*, rapporté au musicien dans l'Iliade, ce qu'il n'a pas fait, a transporté la même erreur dans l'Odyssée. Il a donc fait deux fautes, dit Athénée; la première, en péchant contre l'éthopée ou la partie des mœurs, supposant, chez un personnage aussi grave que Ménélaüs, une danse qui ne devoit pas s'y trouver, et décrite dans ces vers, qu'il ne convenoit nullement d'y insérer, *hous ou proseeke stichous*, p. 181. Le texte porte mal *hous proseeke*, erreur qui s'est continuée dans la note de Clarke. La seconde, c'est de dire *exarchontes*, des voltigeurs, tandis qu'il auroit dû écrire *exarchontos*, en parlant du musicien, considéré au moment qu'il se met à chanter en s'accompagnant de sa cithare : *emelpeto*. Il est facile à présent de suivre les réflexions critiques d'Athénée. Je suis réellement surpris que M. Bitaubé, qui a un tact si délicat, n'en ait pas examiné la teneur, puisque Clarke l'y conduisoit. Nous aurions certainement beaucoup gagné à sa discussion. Je remarque ensuite que le mot *exarchontes* est d'autant plus récusable, que des gens qui voltigent, et comme le rendent très-bien Clarke et les Scholies de Venise, *saltantes in caput*, ne peuvent guère chanter. M. Bitaubé a cependant cru pouvoir admettre le contraire, comme sa version le prouve. Le mot *edineuon* n'est absolument pas ici *tourner en rond*, ni s'enlever simplement, mais tourner *cul par-dessus tête*. Qu'on demande donc à nos plus fameux sauteurs s'ils peuvent chanter en faisant ce pénible exercice, je suis sûr de la négative. C'est M. Bitaubé lui-même que je fais juge de ces réflexions. Ainsi la critique d'Athénée est on ne peut mieux fondée, tant à l'égard du vers qui manque dans l'Iliade, qu'à celui d'*exarchontes*. Mais la faute d'Aristarque est d'autant plus grande dans l'Odyssée, que ces sauts de voltigeurs étoient particuliers aux Crétois, selon Athénée, pag. 181. On ne devoit donc pas en voir chez Ménélaüs. Cette réflexion est une preuve péremptoire de l'interpolation de l'Odyssée.

dansent au chant qu'a commencé à faire entendre un musicien. En effet, le mot *exarchein*, ou *commencer*, *débuter*, se dit proprement de la cithare. Voilà pourquoi Hésiode écrit dans son *Bouclier*:

« Les Muses piérides commencèrent le chant. »

Archiloque dit aussi :

« Ils commencèrent, au son de la flûte, un pæan lesbyen. »

Stésichore appelle même la muse *archesimolpe*, ou qui commence le chant; et Pindare a dit, les *préludes agésichores*, ou qui mettent les chœurs en train. Diodore, disciple d'Aristophane, a voulu retrancher tout cet article des noces, s'imaginant qu'il s'agissoit là des premiers jours des noces, au lieu de considérer que le poète parle de la fin et des reliquats du repas. D'ailleurs, il veut que le poète ait écrit *kath' hautous* * en parlant des deux cubistetères, lui

* J'ai dit plus haut que *kat' autous* seroit rappelé. On a rendu ces deux mots par *inter ipsos*, ou *juxta ipsos* : ce n'est pas le sens; il faut traduire *séparément des autres*. C'est ce que les âges postérieurs à celui d'Homère ont écrit *kath' heautous*, plaçant sur *e* l'esprit rude, ou l'aspiration qu'Homère ne connoissoit que sur *e* séparé de *autous*; *he autous*. Jamais *autos* n'a porté d'esprit rude du temps d'Homère, soit pour désigner la personne même, soit pour indiquer le rapport d'une chose à cette personne. Homère n'a jamais non plus connu *heautos* en un seul mot, et l'auteur a raison de

faisant commettre un solécisme en écrivant avec l'*aspirée ;* car *kat'autous* est pour *kata sphas autous*, c'est-à-dire, *seuls*, *séparément ;* mais si l'on dit *heautous* (*eux-mêmes*), c'est ici un solécisme.

Mais ces baladins introduits, comme je l'ai dit, dans un festin aussi réglé, sont une addition qui a été prise mal-à-propos d'une danse crétoise dont il est parlé en ces termes, dans le liv. 18 de l'Iliad. (v. 592 et suiv.):

« L'illustre Vulcain, boiteux des deux côtés, fit artistement un
« chœur semblable à celui que Dædale avoit un jour formé pour
« Ariadne aux beaux cheveux. De jeunes garçons et de jeunes
« filles, d'âge * à trouver des bœufs, dansoient ensemble, se tenant
« tous par la main.

---

le traiter de faute de langage. Je serois ici très-long, si j'examinois les fautes que de très-habiles gens, sans excepter H. Étienne, ont faites sur les pronoms *hautos*, *autos*.

* Texte, *alphesiboiai*, *qui trouvent des bœufs*. Ce mot n'est relatif qu'à l'âge proprement dit : il signifie *nubile*. On sait que dans ces anciens temps celui qui avoit un champ et quelques paires de bœufs pour le cultiver étoit riche. Ainsi lorsqu'on vouloit se marier, on faisoit à la fille qu'on alloit épouser, présent d'une paire de bœufs, ou de plusieurs, selon les moyens, et on lui constituoit ainsi sa dot ; ce que nous appelons *douaire* actuellement, car nous avons toujours conservé quelque chose des anciens usages. Si le mari renvoyoit sa femme, il étoit obligé de payer la dot sur-le-champ. Voilà pourquoi Télémaque, ne voulant pas renvoyer sa mère chez Icare, allègue, entre autres raisons, la dot qu'il seroit obligé d'acquitter sur les biens d'Ulysse. On a mal rendu *apotinein* par *restituer ;* c'étoit *payer comptant :* ce qui étoit une espèce de *mulcte* fondée sur l'usage.

Alors le poète ajoute :

« Une grande foule entouroit avec joie ce chœur aimable. Un musi-
« cien commençant à chanter, deux *cubistetères* pirouettèrent
« *séparément* au milieu de cette assemblée. »

Or, cette danse, accompagnée de pirouettes, est particulière aux Crétois. Voilà pourquoi l'on dit à Mérion de Crète :

« Mérion, tout danseur que tu es, si je t'avois frappé, ma lance
« auroit bien pu te faire renoncer pour jamais à la danse. »

C'est aussi ce qui a fait donner le nom de Crétois aux *hyporchèmes* *. La figure de ces danses est crétoise ; mais l'instrument vient des Molosses.

Timée nous apprend que ceux qu'on appeloit *laconistes*, chantoient en chœurs de forme carrée. En général, la musique étoit différente, selon les divers cantons de la Grèce ; les Athéniens préférant les chœurs bacchiques et circulaires ; ceux de Syracuse, les *Iambistes* ** ; et d'autres en préféroient d'un autre caractère.

---

* Danse dont j'ai parlé.

** Ce mot désigne le *rhythme* de la danse que l'auteur n'explique pas. On en distinguoit pareillement d'autres par leur rhythme particulier, comme la *dactylique*, etc.

CHAP. XXVIII. Mais Aristarque insérant, dans la description du repas de Ménélaüs, des vers qu'il ne convenoit * pas d'y ajouter, non-seulement s'est écarté de la discipline de Lacédémone, et de la sagesse de ce roi, il a même retranché le chantre du chœur crétois, et tronquant les vers de cette manière :

« Une grande foule entouroit cet aimable chœur, en se livrant à
« la joie ; *mais deux cubistetères se mettant à danser seuls*,
« pirouettèrent au milieu de l'assemblée. ».

De sorte que le mot *exarchontes*, *commençant*, n'est plus appliquable à rien, puisqu'il n'est plus possible de conserver le rapport qu'il doit avoir avec le chantre **; mais il est d'autant moins vraisemblable qu'il y avoit un chantre chez Ménélaüs, que tout s'y passa, comme il est évident, en conversation familière, et qu'il n'y est nullement parlé ni de chantre, ni de chanson que ce musicien y ait fait entendre. D'ailleurs, on ne voit pas que Télémaque y ait prêté

* Il faut lire ici *hous* ou *pros*.

** L'auteur suppose toujours qu'il faut lire *exarchontos*. Il est cependant assez singulier que les *Scholies*, publiées à Venise par M. d'Ansse de Villoison, ne disent rien sur les reproches qu'Athénée fait ici au docte critique Aristarque. Ils paroissent néanmoins assez bien fondés.

la moindre attention ; au contraire, il paroît plutôt considérer la maison en silence, et comme s'il n'y avoit aucun étranger : que dis-je ! n'est-il pas absurde de faire entrer les fils de Nestor et d'Ulysse, deux hommes si recommandables par leur prudence, comme deux jeunes gens assez mal élevés, pour ne pas faire la moindre attention à un chantre qu'on auroit eu exprès ? n'eussent-ils pas été de grossiers personnages ?

En effet, ne voyons-nous pas Ulysse attentif aux chantres des Phéaciens ?

« Mais Ulysse considéroit attentivement les mouvemens rapides
« des pieds ; il étoit même dans la plus grande admiration, quoi-
« qu'en silence. »

Il avoit cependant lieu d'être distrait par nombre de *peines et d'inquiétudes*, qui pouvoient lui faire dire :

« Eh ! mes soucis m'occupent plus que les chants. »

Télémaque n'eût-il donc pas essentiellement blessé toute honnêteté, si, entendant ce chantre, et voyant pirouetter ces cubistetères, il se fût uniquement occupé de parler à l'oreille de Pisistrate, et de promener ses regards sur les vases ou l'ameublement de la

maison ? Mais Homère, en peintre habile, nous représente Télémaque tout semblable à son père. Il les fait reconnoître tous les deux par des larmes, l'un chez Alcinoüs, l'autre chez Ménélaüs.

Chez Épicure, au contraire, on ne voit à sa table que des flatteurs qui se louent l'un l'autre; et chez Platon, tout est plein de railleurs qui se persifflent avec acrimonie; car je ne parlerai pas d'Alcibiade : dans Homère, c'est à la sagesse des *convives* * qu'on applaudit.

Voici ce que quelqu'un dit dans Homère, paroissant même ne pas oser parler ** :

« Ravis de ta voix, nous l'entendons en ta présence comme celle
« d'un dieu. »

---

* Je traduis ainsi, pour faire sentir l'idée de l'auteur. *Symposia* est ici comme pour *sympotai*. Ensuite Casaubon n'observe pas que *kekroteetai* est un parfait attique pour un présent; ce qui l'induit en erreur, et lui suggère mal-à-propos *synkekroteetai*. La pensée d'Homère se verra, p. 65, liv. 1 de cette traduction, après *Eratosthène*.

** Je lis *ou tolmoon*, avec mes manuscrits. Casaubon devoit sentir que cela étoit indispensable pour trouver un sens convenable. Du reste, j'ai déja prévenu que ce fragment, inséré dans ce livre-ci, appartient au suivant. Ainsi le lecteur le joindra aux détails auxquels il appartient. Je n'ai pas osé le faire passer au Livre V, sans l'autorité de manuscrits plus exacts que les miens et ceux de Casaubon.

Mais le même reprend sans balancer ce qui n'a pas été bien dit ou bien fait :

« Et s'il y a encore quelque chose de plus, suivez mon avis ; car je
« n'aime pas à me lamenter après le repas. »

Dans un autre endroit, Homère fait dire :

« Télémaque, quelle parole t'est sortie de la bouche ? »

FIN DU FRAGMENT.

LIVRE

LIVRE CINQUIÈME.

CHAP. I. Voilà * sans doute, mon cher Timocrate, dans tout ce que nous venons de dire, de longs détails sur les festins; cependant nous avons omis la partie la plus utile, et celle qui, loin d'accabler l'ame, la fait jouir, la nourrit même, comme si elle avoit à son choix tout ce qui lui convient de prendre pour se repaître, conformément aux vues du divin Homère. Je vais donc vous rappeler ce que dit à cet égard l'excellent Masurius; car, selon le charmant Agathon,

« Nous faisons de l'accessoire l'œuvre principale, et nous travail-
« lons à l'œuvre principale comme si c'étoit l'accessoire. »

Homère dit donc, au sujet de Ménélaüs:

« Ils le trouvèrent chez lui donnant à plusieurs amis le repas des
« noces de son fils et de sa fille irréprochable. »

Le poète indique par-là qu'il étoit d'usage de donner des repas aux noces, soit pour rendre un hommage public aux dieux qui présidoient aux

* Je lis *houtoos* avec les manuscrits, laissant de côté les réflexions hasardées, ou plutôt mal fondées, de Casaubon.

mariages, soit pour avoir des témoins de la publicité de ces engagemens. Or, le roi de Lycie montre, en traitant magnifiquement Bellérophon, comment on doit traiter les étrangers à un repas.

« Il lui donna * l'hospitalité pendant neuf jours, et sacrifia neuf « bœufs. »

. . . . . . ** Quant au vin, il semble qu'il a en lui-même quelque chose d'attrayant, qui échauffe l'ame, et la fait épanouir pour se communiquer aux autres. Voilà pourquoi *les anciens* ne demandoient pas d'abord aux étrangers qu'ils recevoient, qui ils étoient, mais après les avoir traités; respectant ainsi l'hospitalité en elle-même, et non en particulier, par égard pour chacun de ceux *** qu'ils recevoient. Mais les législateurs ont sagement imaginé d'établir les repas qui se font actuellement, même en vertu des lois, tels que les *Phylétiques* ****, les *Démotiques*,

* Iliad. 16, v. 174.

** Je mets ici des points. Il y a une lacune dont on ne s'est pas douté.

*** Texte, *hekastou heemoon.* Je traduis généralement dans le sens de *xenoon* pour *heemoon.*

**** Ce que Pollux appelle *phyleen hestian,* faire un repas de tribu,

sans oublier les *Thiases*, les *Phratriques*, ni ceux qu'on appelle *Orgéoniques*.

Il y a même à Athènes d'autres repas qui ont leur dénomination des philosophes, en mémoire de qui leurs sectateurs les font. Tels sont les Diogénistes, les Antipatristes, les Panætiastes. Théophraste avoit légué certaine somme pour une pareille assemblée, non, certes, afin qu'on s'y comportât indécemment et sans égard, mais dans l'intention que les convives *

donner un repas à une tribu. Casaubon reproche à Daléchamp d'avoir changé *phyletiques* en *philetiques*. Il est vrai que Daléchamp traduit selon ce dernier mot; mais Casaubon n'avoit aucune pudeur, ou n'a consulté de sa vie aucun texte d'Athénée: il auroit vu que *philetiqua* est la leçon des premières éditions et de le Comte; ainsi le docte médecin n'en est pas l'auteur. Je lis donc *phyletique* avec le manuscrit A. Je voudrois ensuite que le passage grec fût ainsi écrit: *Phyleetika deipna, kai ta phratrika proseta xen, eti de tous thiasous, kai ta deemotika, ha kai palin orgeoonika legomena.* Voyez, sur la vraisemblance de la dernière partie, telle que je l'écris, Potter, *antiq. gr.*, t. 1, ch. 9, édit. angloise; et Pollux pour le sens de tous les mots du passage, liv. 3, n°. 51, 52, 67; l. 8, n°. 110, 111; l. 9, n°. 8, n°. 143, etc. Si on lit attentivement ces citations, on verra que je ne me trompe pas.

* Je lis *tous kata tou symposiou logous*. Casaubon ne devoit pas ignorer que *kata*, dans le sens de *per* ou *inter*, est très-usité en grec avec le génitif: ainsi je laisse son *k. to symposion*, et je garde le texte à cet égard. Du reste, Casaubon suit le manuscrit d'Ægius sans le nommer. Je laisse plus bas à Casaubon les réflexions qu'il fait sur le passage de Démosthène. Adam s'en est laissé imposer par ces fausses idées, que je ne réfuterai pas.

s'entretinssent à table avec honnêteté, et d'une manière instructive.

CHAP. II. Les magistrats du Prytanée soupoient tous les jours en commun, sans commettre aucun excès, et devenoient ainsi le salut de l'état. Ils étoient tous à souper de cetre manière, dit Démosthène, lorsqu'on vint leur annoncer la prise d'Élatée : « C'étoit le soir, dit cet orateur, et un courrier vint annoncer aux magistrats de ce tribunal qu'Élatée * venoit d'être prise. » Les philosophes ont pareillement eu soin d'établir des règles pour les repas qu'ils faisoient avec les jeunes gens qu'ils réunissoient. En effet, Xénocrate et Aristote, l'un dans l'académie, l'autre *dans son École*, avoient réglé les repas avec ordre. Les Phéidities se faisoient avec le plus grand ordre à Sparte, et les villes de Crête n'apportoient pas moins d'attention à ceux qu'on y appeloit *andrées*. Un poète n'a pas mal dit à ce sujet:

« Il ne faut pas que des amis, qu'on revoit * avec plaisir dans les

* Casaubon veut encore changer ici. Je garde *symposioisi*. Le mot *philos* est tantôt actif, tantôt passif. Horace l'a employé dans le même sens: Pindare l'a fait aussi passif, p. 191 du texte grec. Ainsi, *symposioisi philos* signifie celui qui est bien reçu aux festins quelconques. *Theoisi philos*, est *aimé des dieux*.

« festins, s'absentent long-temps, car le souvenir d'un ami est « toujours très-agréable. »

Le philosophe Antipatre, donnant un jour un repas, ordonna aux convives qui se présentèrent de ne parler que de nouvelles découvertes *. On rapporte qu'Arcésilaüs, invité à un repas, s'y coucha par hasard à côté d'un gourmand qui dévoroit tout. Comme il ne pouvoit rien manger, quelqu'un des convives lui tendit quelque chose. Arcésilaüs lui dit :

« Bien vous arrive ; et à Télephe, ce que je pense **. »

Ce vorace se trouvoit avoir le nom de Télephe. Mais Zénon étant à table avec un de ces gourmands, celui-ci enleva le dessus d'un poisson au moment même qu'on venoit de le servir : Zénon le retourne aussi-tôt de l'autre côté, disant :

« Tiens, achève-le *** des deux côtés. »

Socrate, voyant un convive manger, sans mesure, de

---

* *Sophisme* se prend dans le sens de *to sesophismenon.* Pourquoi prendrions-nous sans preuve le mot en mauvaise part ?

** Adam vouloit ici suivre le Comte : je suis les manuscrits, que je trouve conformes à l'imprimé, pour *de ha egoo nooo.*

*** Casaubon devoit au moins consulter le Comte, qui rend le vrai texte dans sa version. *Ut sit laboratum ex utrisque partibus,* ou *hin' hod' epi thater' exergazeetai.* Il faut être Casaubon pour trouver dans ce passage la métamorphose d'*Ino.* La réponse de Zénon étoit une réprimande sévère.

ce qu'on servoit, dit hautement : Vous qui êtes ici présent, quel est celui des convives qui mange du pain comme de la bonne chère, et de la bonne chère comme s'il mangeoit du pain ?

Mais nous allons parler des festins d'Homère; car il en détermine et les temps, et les personnes, et les causes. Xénophon et Platon l'ont copié en cela *, énonçant, dès le commencement de leurs écrits, et la cause du repas, et les convives; mais Épicure ne détermine ni le lieu, ni les personnes, et ne fait aucun préambule. On est donc obligé de deviner pourquoi un homme, prenant subitement la coupe, met en avant quelques questions, de même que s'il parloit dans une école. N'est-ce pas agir comme celui qui, selon Aristote **, vient à un repas sans s'être lavé, et couvert même de poussière?

Ensuite, Homère indique qui sont ceux qu'on doit inviter, disant que ce sont les gens les plus honnêtes et les plus considérés.

« Il appela les vieillards les plus considérés de tous les Grecs. »

---

* *Apomattesthai*; c'est proprement *calquer*.

** La terminaison *oon* de *legoon*, a fait disparoître *hoos* qui suivoit, et rendoit tout clair. Je le rends au texte. *Hoos Aristot.* Laissons les futilités de Casaubon.

Ce en quoi diffère Hésiode, qui décide qu'il faut sur-tout inviter les voisins

« Qui demeurent près de nous (*de toi*). »

C'est ce qu'on peut véritablement appeler un festin de rustres sans délicatesse, et auquel convient bien ce proverbe odieux à l'humanité :

« Les amis qui habitent loin de nous ne sont pas des amis. »

En effet, n'est-il pas absurde de n'estimer l'amitié que par le local, et non par les qualités morales. C'est pourquoi Homère dit que, lorsqu'on eut cessé de boire,

« Un vieillard proposa, le premier de tous, le sujet sur lequel il
« falloit délibérer. »

Mais parmi ceux qui donnent des repas où il n'y a pas d'ordre ni de réserve :

« Un flatteur débute, avant tous les autres, par un trait de bouf-
« fonnerie. »

D'ailleurs, Homère sait assortir dans ses repas des convives de différens âges et de différentes inclinations, tels que Nestor, Ajax, Ulysse ; mais tous ayant eu la vertu pour but, quoiqu'ils y aient tendu par des voies différentes. Épicure, au contraire, n'y

fait paroître que des commentateurs d'atomes, lorsqu'il a sous les yeux des exemples à suivre; Homère, pour la variété qu'il pouvoit répandre dans ses repas; Platon et Xénophon, pour les graces et les charmes. Parmi ceux que Platon réunit, on voit Éryximachus le médecin, le poète Aristophane, sans compter * ceux d'une autre honnête profession, qui s'y trouvent aussi; car il eût été indécent d'y introduire un flatteur et un plaisant injurieux.

Épicure fait encore proposer à ses repas quelques questions sur la digestion; ce qui est de très-mauvais augure parmi des convives : on y parle même ensuite de la fièvre. Mais que dirai-je de l'irrégularité, de l'incohérence de ses termes ?

Je laisse à Platon ** (*son Aristophane*) qui, tourmenté d'un hoquet, se guérit en se gargarisant avec

---

* Rétablissez le texte, en lisant *alloon d' ap' allees kalees proaireseoos eti ontoon*. Deux lignes au-dessous, lisez *peri* après *zeetei*.

** Je lis *Platoni de — parieemi*, et *knisas* dans la même phrase, pour Platon et Athénée. Jamais Platon n'a écrit ici *kineesas*. En outre, il faut *ee de tais* pour *en de tais*. Les mots *ee de* supposent *therapeuomenon*. Casaubon fait pitié ici. Je prie enfin, et je supplie le lecteur d'être assez indulgent pour ne pas exiger de moi que je réfute toutes les inepties de ce critique léger dans le cours de cet ouvrage : ce seroit un supplice pour moi, sur-tout dans ce livre-ci : je m'arrêterai à l'essentiel.

de

de l'eau, ou tâchant de se faire éternuer en s'insinuant une paille dans les narines pour les chatouiller; car Platon vouloit plaisanter et persiffler *. Ensuite il se moque des phrases *isokooles* et des antithèses d'Agathon, et il fait parler Alcibiade, qui s'ouvre sans réserve sur sa honteuse passion. Or, voilà comment écrivent ceux qui excluent Homère de leur république ! mais, dit Démocharès : « On ne fait pas une « lance avec de la sariette, et on ne forme pas « d'honnêtes gens avec de pareils discours. »

CHAP. III. Or, Platon persiffle non-seulement Alcibiade, il n'épargne même pas Charmide, Éthydème, ni plusieurs autres jeunes gens. C'est assurément berner la ville d'Athènes, le musée de la Grèce; cette ville, que Pindare appelle *la forteresse de l'Hellade*, et Thucydide, l'*Hellade de l'Hellade*, dans son *Épigramme* sur Euripide; cette ville, dis-je, que la Pythie a nommée *le Foyer* et *le Prytanée* de tous les Grecs.

Mais on peut voir dans Platon même qu'il a faussement chargé cette jeunesse. En effet, il dit,

* Texte, *diasyrein* avec les manuscrits. — Ensuite *isokooles* signifie dont les divisions (*membres*) sont égales.

dans son *Alcibiade*, que ce célèbre Athénien étoit déja âgé lorsqu'il commença à s'entretenir avec Socrate, et après que tous ceux qui avoient été épris de la beauté du *jeune Alcibiade*, l'eurent abandonné. C'est ce qu'il assure positivement au commencement de son dialogue. On verra, si l'on veut, dans son dialogue intitulé *Charmide*, les contradictions dans lesquelles il tombe. Il y présente Socrate d'une manière contradictoire, tantôt ayant les yeux éblouis et fascinés par l'amour qu'il a pour le jeune Charmide, tantôt ne pouvant tenir en place, ou tel qu'un faon terrassé par la force d'un lion, mais en même temps n'ayant que du mépris pour sa beauté.

Quant à Xénophon, quoique son Banquet mérite des éloges, il y a des choses qui méritent autant de blâme. C'est Callias qui donne le repas, à cause de la victoire qu'Autolycus, objet de son amour, avoit remportée aux panathénées, où il avoit été couronné *Pancrate*. A peine les convives se sont-ils placés sur les lits, qu'ils fixent attentivement le jeune homme, et cela en présence de son père qui étoit assis à côté de lui.

« Comme une lumière * qui paroît au milieu de

* C'est le texte de Xénophon.

« la nuit, attire à elle les regards, de même la beauté
« d'Autolycus fixoit sur elle les yeux de tous les
« convives. Bientôt il n'y eut personne de l'assem-
« blée qui ne se sentît l'ame émue par sa présence.
« Les uns gardoient le silence, mais les autres se
« déclaroient assez par leurs gestes. »

Homère n'a jamais hasardé un pareil langage. Un des Troyens, ennemi d'Hélène, frappé de l'éclat de ses charmes, ne put, en la voyant, se refuser à rendre justice à la vérité.

« Non, dit-il *, on ne doit pas en vouloir aux Troyens et aux Grecs
« de souffrir tant de peines pour une telle femme : elle a vraiment
« un port de déesse. »

Cependant il ajoute :

« Malgré cela, toute belle qu'elle est, qu'elle s'embarque pour
« retourner chez elle. »

Les deux jeunes gens, Pisistrate et Télémaque, se trouvant chez Ménélaüs, demeurent dans un silence respectueux, quoiqu'au milieu d'un repas de noces où Hélène, assise à côté d'eux, les avoit interdits par l'éclat de sa célèbre beauté.

Mais pour quelle raison Socrate, qui avoit pu sou-

* Iliad. 3, vers 156.

tenir la présence de joueuses de flûte et d'un enfant qui dansoit en jouant de la cithare, que dis-je ! le spectacle d'une femme qui pirouettoit indécemment, refuse-t-il du parfum ? C'est qu'assurément il n'auroit pas souffert, sans faire rire, qu'on le parfumât, se rappelant ces vers :

« Quoi ! tu parles de ces hommes à figures blêmes, et sans souliers,
« du nombre desquels sont le vaurien de Socrate et Chæréphon. »

Mais ce qui suit s'accorde aussi mal avec l'air refrogné de ces gens. Or, il s'agit de Critobule, jeune élégant, qui se moque de son vieux maître Socrate, et dit qu'il est beaucoup plus laid que les Silènes. A ces mots, Socrate prétend le disputer avec lui au sujet de la beauté, et choisissant pour juges la danseuse et l'enfant, il décide que le prix de la victoire sera un baiser des juges. Quel est donc le jeune homme qui, tombant sur de pareils écrits, ne se pervertira pas plutôt que d'être porté à suivre la vertu !

Mais dans Homère, on ne se propose au festin de Ménélaüs que des questions sérieuses, comme on feroit dans une école *pour s'instruire*, et l'on s'y amuse sensément d'une conversation qui plait aux interlocuteurs, et à nous qui en lisons le récit. Ainsi,

Télémaque * venant du bain, on sert, et Ménélaüs engage à manger, en disant :

« Allons, prenez, réjouissez-vous; lorsque vous aurez mangé, nous « vous demanderons qui vous êtes. »

Ensuite, il ajoute à leur portion une partie de ce qu'on lui avoit servi, et il le fait avec bonté :

« Il dit, et mit devant eux des tranches de filet de bœuf, leur pré- « sentant cette pièce qu'on lui avoit servie, comme le morceau « d'honneur. »

Les jeunes gens ayant mangé en silence, se parlent comme il convient à leur âge, en baissant modestement la tête en avant. Ils ne s'entretiennent pas des mets, ni des servantes de celui qui les a invités, et qui leur ont apprêté le bain; mais les riches possessions de celui qui les a reçus, sont l'objet de leur conversation.

« C'est dans le palais de Jupiter qu'il y a ** de pareilles richesses. »

---

* Ajoutez Pisistrate.

** Odyss. liv. 4, v. 74. Je ne saurois trop décider laquelle des deux leçons est préférable. Celle de Séleucus paroît plus naturelle, en ce qu'elle joint directement *hossa*, etc. avec *kteemata;* mais je répète ici qu'on ne trouvera pas la raison du génitif des mots qui sont au v. 73, si on ne lit et ne construit pas *steropeen kalchou*, *chrysou*, etc. *kaddoomata*, etc. M. de Villoison, à qui je l'ai fait observer, s'est trouvé de mon avis.

Séleucus dit qu'il vaut mieux lire ainsi ce vers : mais Aristarque ne le lit pas comme il convient.

« Tel est certes intérieurement le palais de Jupiter dans l'Olympe. »

Car ce n'est pas seulement la beauté de la maison qu'ils admirent (en effet, peut-on croire que les murs étoient ornés d'*electre* *, d'argent et d'ivoire ?). Ce qu'ils disent de la maison, est que le son y retentit fortement, comme réellement on le remarque dans les maisons très-vastes et très-hautes ; mais en parlant des vases et de l'ameublement, c'est la matière qu'ils en admirent, savoir, l'or, l'*electre*, l'argent et l'ivoire. En conséquence, le poète ajoute convenablement :

« C'est dans le palais de Jupiter qu'il y a de telles richesses, et

---

* Doit-on entendre ici ce mot du métal composé dont parlent Platon, Pline et autres, ou du succin (ambre jaune), dont on faisoit différens ouvrage dès la plus haute antiquité ? C'est ce que je ne puis décider. Quant à la demande que fait Athénée, elle porte à faux. Si l'on suppose tant de richesses chez Ménélaüs, on peut en même temps croire que les murs y étoient couverts de plaques d'or, d'argent, etc. : les Péruviens avoient ainsi orné les murs de leurs palais et de leurs temples. Je ne citerai pas le *Critias* de Platon. Athénée croit trouver un solécisme dans la leçon d'Aristarque, en ce que le mot *hossa* ne se lie plus avec ce qui précède. Je pense autrement. On peut prendre cela pour une exclamation. La surprise permet cette espèce de désordre dans le discours. Le texte de Séleucus est plus régulier, mais peut-être moins vrai. Les réflexions que l'auteur fait ensuite sur le mot *aulee*, me paroissent peu fondées. Il ne seroit pas difficile de les combattre, en ce qu'elles sont trop générales.

« en aussi grande quantité. Oui, je demeure interdit en les considérant. »

Mais en lisant comme Aristarque :

« Tel est, certes, l'intérieur du palais de Jupiter. »

Il n'y a plus de cohérence, si l'on ajoute :

« En aussi grande quantité, etc. »

Il y auroit un solécisme dans cette leçon, ou construction insolite : d'ailleurs, le mot *aulee* ne se dit pas d'une *maison*. Nous appelons ainsi un lieu en plein air ; et nous disons *diauloonizein* d'un endroit particulier que le vent peut traverser en liberté. En outre, le mot *aulos* signifie un instrument par lequel le vent passe : nous appelons encore *aulos* toute figure qui s'étend sur une ligne droite, comme le stade, et un jet de sang.

« Aussi-tôt un *jet* épais (*aulos*) fit éruption par ses narines. »

Nous donnons le nom d'*auloopis* * à un casque, lorsqu'il se prolonge droit en hauteur sur le milieu. Il y avoit à Athènes des *auloones* ** sacrés, dont

---

* Athénée se tromperoit-il ? *Auloopis* signifie l'espèce de *douille* qui s'élevoit sur la crête du casque, et dans laquelle on plaçoit l'aigrette ou le plumet qui surmontoit cette partie de l'armure, pour en former le cimier.

** Je ne vois pas ce que Philochore entendoit par *auloones* sacrés.

Philochore fait mention dans son neuvième livre. On dit vulgairement *auloonas*, *des canaux*, au masculin, comme le font Thucydide, dans son quatrième livre, et les autres écrivains prosaïques ; mais les poètes font ce mot féminin, comme Carcinus, dans son *Achille* :

« Une *profonde fosse* * (*auloona*) qui entouroit l'armée. »

Sophocle dit, dans ses *Scythes* :

« Des précipices, des roches entr'ouvertes, et des *fosses voisines*
« du rivage. »

On doit même regarder comme au féminin ce que dit Ératosthène, dans son *Hermès* :

« Un *fosse profond* se trouve entre deux. »

Il dit ici *bathys*, *profond*, au masculin, comme on lit *bathys eersée* **, une rosée profonde.

Ainsi tout ce dont il vient d'être parlé se nomme *aulee* et *auloon*. Néanmoins on dit actuellement

* Hésychius et d'autres donnent à ce mot la signification de *sépulcres*. Pausanias, liv. 1, p. 27, parle de certains sépulcres des environs d'Athènes, assez particulièrement ; mais ce mot signifie aussi *canal*, *vallée*, *fosse*, etc. ; en général, tout ce qui forme une ouverture longue et étroite. Athénée n'explique rien, et je ne me rappelle rien.

** Il faut nécessairement lire le texte de l'auteur, pour sentir ce qu'il veut dire. Notre langue ne présenteroit qu'une syntaxe absurde avec des substantifs masculins et des adjectifs féminins.

aulee, en parlant du palais d'un roi. C'est ainsi que Ménandre écrit :

« Faire sa cour dans les palais (*aulas*) et aux satrapes. »

Diphile dit aussi, en se servant d'*Aulas :*

« Aller faire sa cour dans *les palais* * des rois, c'est, selon moi,
« un métier de banni, ou de mendiant, ou de fripon. »

Il emploie cette expression, soit parce que ces palais ont toujours intérieurement une vaste *cour* en plein air, soit parce que les gardes des princes sont logés, et couchent près de ces palais.

Homère emploie le mot *aulee*, pour signifier partout un *lieu en plein air*, où étoit l'autel de Jupiter *Erkeios* **. C'est ainsi qu'on trouve Pelée

« Dans l'enceinte de la cour (*aulees*), tenant une coupe d'or
« avec laquelle il faisoit des libations de vin rouge sur la victime
« qui brûloit. »

Priam, selon le même,

« Se rouloit dans la fange, dans l'enceinte de *la cour* (*aulees*). »

Ulysse ordonne à Phémius (*à Médon*) :

« De sortir de la maison, et de passer dans *la cour* (*auleen*) pour
« éviter le carnage. »

* Cela est bien vrai.

** Dieu domestique *enfermé* dans l'enceinte, ou *protecteur* de la maison.

Mais pour revenir à Télémaque, on voit, par ce que dit Ménélaüs, que ce jeune prince loua en même temps et la maison, et les richesses qui y étoient.

« Mon cher enfant, aucun mortel ne peut le disputer à Jupiter.
« Sa maison et ses possessions ne sont pas sujettes à périr. »

Reprenons actuellement le repas. Homère y trouve adroitement occasion de faire parler les convives, afin d'amener la comparaison * et la différence des richesses et d'un ami. En effet, Ménélaüs ne met pas brusquement ses richesses en avant, mais c'est avec délicatesse qu'il en parle dans la suite de son discours, et après avoir entendu louer sa fortune. Il ne nie donc pas qu'il soit riche; cependant il prévient avec art l'envie que ses biens pourroient susciter, en ajoutant aussi-tôt: oui je les ai, mais c'est après avoir souffert beaucoup de maux. Malgré cela, il ne se croit pas digne d'être comparé aux dieux:

« Leurs demeures, leurs possessions sont immortelles. »

Il montre ensuite les dispositions fraternelles de son cœur; et après avoir dit, comme forcément,

---

* *Synkrinoo* a les deux sens, *comparer* et *juger* après la comparaison. Ceci est relatif à ce que dit Ménélaüs, au sujet de ceux qui périrent devant Troye, Odyss. liv. 4, v. 97. — *Helas! que ne*, etc.

je vis et je suis riche, il oppose à cet aveu celui de l'amitié :

« Hélas ! que ne puis-je habiter ce séjour, en donnant les deux tiers
» de mes biens, pour voir vivre les braves qui sont péris dans la
« vaste Troye, loin d'Argos ! »

CHAP. IV. Quel est donc celui des descendans des guerriers morts pour un tel homme, qui ne dût pas se croire amplement indemnisé * de la perte affligeante de son père, en l'entendant rappeler avec ce trait de reconnoissance ? Mais Ménélaüs, voulant montrer qu'il n'étoit pas également redevable à tous ceux qui lui avoient montré de la bienveillance, ajoute :

« Quelque affligé que je sois de la perte de ces braves, je ne les
« regrette pas tous autant qu'un d'eux en particulier, qui, par les
« soucis qu'il me cause, me prive du sommeil, et me permet à
« peine de prendre quelque nourriture. »

Ménélaüs, également attentif à ne pas paroître négliger aucun de ceux qui touchoient Ulysse de près, les rappelle nommément :

« Oui, le vieux Laërte, la sage Pénélope et Télémaque, qu'il a
« laissé tout jeune ** au logis, le pleurent amèrement. »

---

* Les manuscrits de le Comte semblent favoriser *antaxioos*, comme lit ici Turnèbe. Les miens portent *antaxian*, comme l'imprimé que je crois exact.

** C'est le sens de *neon gegaoos*; de *gaoo cresco*, etc. On a pris un autre sens mal-à-propos.

Télémaque se mettant à pleurer, Ménélaüs s'arrête. Pendant ce temps-là *, Hélène entre, et tire des inductions de la ressemblance qu'elle croit apercevoir; car les femmes, toujours attentives à s'observer les unes les autres dans leur conduite, sont fort habiles à discerner si un enfant ressemble à ses père et mère. Pisistrate, de son côté, coupe la conversation par quelques détails; car il ne devoit pas être là comme un Satellite. Il fait donc connoître, dans son *Discours*, mais avec beaucoup de modestie, quelle est la raison de la retenue timide de Télémaque. Ménélaüs ajoute qu'il auroit désiré passer les jours de sa vieillesse avec Ulysse sur-tout, vu leur étroite amitié : bientôt ils pleurent tous, conformément aux circonstances. Hélène, comme fille de Jupiter, et instruite dans plusieurs sciences par les Sages de l'Égypte, jette dans le vin une *panacée* vraiment souveraine contre la douleur et la tristesse, et entre,

---

* Casaubon m'arrête encore ici. *Epeisodos* est la vraie leçon, non *epeisodion*, qu'il fabrique pour gâter le texte. Il suffit de lire le vers 121 et suiv. du liv. 4 de l'Odyssée, pour être convaincu qu'il s'agit de l'*entrée inattendue* d'Hélène, comme le signifie le mot *epeisodos*. Mais Casaubon veut un épisode; alors chaque scène de l'Odyssée sera un épisode. Quel pauvre critique! Ensuite *tosoutoo* des manuscrits est une leçon très-exacte, et préférable ici à *toutoo* : c'est *intereà*.

en filant, dans de grands détails au sujet d'Ulysse. Ce n'étoit pas pour chercher à se faire applaudir, qu'elle s'occupoit de ce travail, mais parce qu'elle y avoit été habituée à la maison paternelle. C'est pourquoi Vénus lui apparoissant après le combat * particulier,

« Lui parle sous la figure d'une vieille très-âgée qui filoit de la
« laine, et qui s'étoit autrefois occupée à travailler de belles laines
« à Lacédémone, où elle demeuroit. »

On voit quelle étoit son assiduité à ce travail, par ces vers du poète :

« En même temps, Adraste lui place une très-belle chaise; Alcippe
« apporte un tapis de laine mollette; Phylo lui présente une cor-
« beille d'argent, qu'Alcandre, femme de Polybe, lui avoit don-
« née. Or, cette corbeille, que lui met devant elle sa servante
« Phylo, étoit remplie de fil bien travaillé. Il y avoit aussi en tra-
« vers une quenouille chargée de laine de couleur pourpre foncée. »

Hélène paroît cependant avoir eu certain amour-propre de son talent. C'est pourquoi elle dit à Télémaque, en lui donnant un voile :

« Mon fils, je te fais ce présent : tu te souviendras que c'est l'ou-
« vrage des mains d'Hélène, et tu le feras porter à l'aimable
« épouse que tu prendras. »

Cette assiduité au travail montre aussi sa sagesse; car le poète ne la fait pas paroître comme une

femme livrée au luxe et à la mollesse en conséquence de sa beauté. Ainsi on la trouve occupée à tisser et à varier avec art les ornemens de son ouvrage.

« Iris trouva Hélène dans son palais, travaillant en gros point *
« un large tapis éclatant, où elle avoit déja représenté plusieurs
« combats que les Grecs et les Troyens avoient soutenus pour elle. »

Homère nous apprend encore que c'est à ceux qui sont invités, d'avertir ceux qui les traitent, quand il est temps qu'on se retire. C'est pourquoi Télémaque dit à Ménélaüs :

« Çà donc, menez-nous à la chambre à coucher, afin que nous
« jouissions au lit du plaisir du sommeil. »

Minerve, qui a pris la figure de Mentor, dit aussi à Nestor :

« Çà donc, *coupez les langues* **; mêlez du vin, afin qu'après
« avoir fait des libations à Neptune et autres divinités, nous allions
« coucher; car voici l'heure. »

---

* C'est le *diplax*, ou *dimitos* des Grecs. Dans le gros point on prend deux fils du canevas, et un seul pour le petit point. C'étoit d'un semblable ouvrage que s'occupoit Hélène. *Diplax* signifie aussi une robe doublée, autrement *diploïs* et *diplee : læna ;* ce qui n'est pas le sens de ce passage, car Hélène travailloit à une pièce de tapisserie.

** Je traduis à la lettre cette équivoque, qui peut être relative aux langues que l'on offroit à Mercure en quittant la table. Outre les autres sens qu'on donnoit à cet usage, c'étoit pour avertir les convives de ne rien répéter de ce qui s'étoit dit à table : delà est venu *coupez les langues* pour *faites silence.*

Il semble même qu'aux fêtes des dieux il n'étoit pas permis de passer l'heure d'aller au lit. Voilà pourquoi Homère fait dire à Minerve, d'un ton sentencieux :

« Car voilà déja nuit tombante : il ne convient pas que nous res-
« tions trop long-temps (*assis*) à table au repas des dieux. Allons-
« nous-en donc. »

La loi ordonne même encore à présent de se retirer de certains sacrifices avant que le soleil se couche.

Les repas se faisoient anciennement chez les Égyptiens avec beaucoup de réserve, comme nous l'apprend Apollonius, qui a écrit sur cette matière. Ils soupoient assis, prenant une nourriture très-légère et très-saine, et ne buvoient de vin que ce qu'il en falloit pour avoir cette aimable gaieté que Pindare demandoit à Jupiter.

« Que dois-je faire pour être chéri de toi, puissant maître du ton-
« nerre, pour être chéri des Muses, et plaire * par une aimable
« gaîte ! c'est ce que je te demande. »

Mais le Banquet de Platon n'est ni un tribunal, ni un sénat, ni une assemblée de philosophes **. En effet,

---

* Casaubon veut *à l'aimable gaîté ;* mais Pindare, qui demande cette gaîté à Jupiter, dément cette idée. *Meloon* est la leçon, comme on le voit dans Hésychius. D'autres ont eu tort de lire ici *melon* au neutre.

** Texte, *leschee.* Casaubon, grand hébraïsant, dit que ce mot signifie *sermo* dans l'hébreux. Personne ne le prouvera. Ce seroit dans cette langue

Socrate ne veut pas quitter la table, quoique Euryximaque, Phædre, et quelques autres se soient déja retirés. Socrate veut veiller avec Agathon et Aristophane, et boit dans un de ces grands vases d'argent que quelqu'un appelle *puits* *. Ce nom est on ne peut mieux approprié. Il boit même dans une coupe, et se fait gloire de sa dextérité. Platon ajoute que ces deux convives qui veilloient avec Socrate furent pris d'une envie de dormir; mais qu'Aristophane s'endormit le premier, et qu'Agathon ne se laissa aller au sommeil que vers le point du jour. Alors Socrate les ayant tous ensevelis dans les bras de Morphée, s'en alla au Lycée, tandis qu'il pouvoit, dit Hérodicus, aller trouver les Lestrygoniens d'Homère,

« Chez lesquels ** un homme qui passe la nuit sans dormir, reçoit
« un double salaire. »

Ce fut d'abord pour rendre hommage aux dieux

---

un appartement quelconque, soit pour loger, soit pour y déposer comme en magasin, ou pour y prendre le frais, etc.; mais jamais on ne prouvera qu'il y a le sens de *sermo*, *conversation*, *discours*, *entretien*. Ainsi laissons-là notre doctissime.

* Voyez livre xj, ch. 2, p. 462 du texte grec. C.

** Odyss. liv. x, vers 84. Conférez aussi, sur cet usage chez les Grecs, Pollux, liv. 6, p. 633, n°. 109 et note 99; ou Aristoph. et le Scholiaste.

que

que les hommes se réunirent à des repas. On s'y paroit des couronnes propres à chaque divinité*; on y chantoit des hymnes et des odes en leur honneur. Aucun esclave n'y servoit : c'étoient les enfans des citoyens qui versoient le vin, comme on le voit faire au fils de Ménélaüs, quoique marié, et même à ses propres noces. Dans la belle Sapho, c'est Mercure qui est l'échanson des dieux. En un mot, c'étoient des gens libres qui apprêtoient tout pour les repas; et les convives se retiroient lorsqu'il faisoit encore jour **.

Dans plusieurs repas des Perses on mettoit quelques affaires en délibération, comme au repas que donne Agamemnon *** étant à l'armée. Quant au repas d'Alcinoüs relativement, auquel Ulysse dit :

> « Non ****, certes, il n'y a pas de jouissance plus agréable que
> « lorsque la joie règne dans tout le peuple; et que les convives
> « entendent un musicien dans la maison. »

il a pour but la réception d'un étranger; d'ailleurs ce

---

* Voyez ici Paschal, *de Coron.*

** Casaubon veut parler ici, pour prouver ensuite qu'il n'avoit rien à dire.

*** Iliad. liv. 7, v. 313. Les copistes ont écrit ici *strateia* pour *stratia*.

**** Odyss. liv. 9, v. 5.

sont des Phéaciens, gens livrés naturellement aux plaisirs. Cependant si l'on compare ce repas à ceux de nos philosophes, on le trouvera bien plus honnête ; et, s'il y règne de la gaieté, du plaisir, la décence n'en est pas bannie. Après l'exercice gymnique, un musicien récite, en chantant, une fable mêlée de persiflage, sur les amours de Mars ; mais ce sont des avis qu'il suggère à Ulysse, concernant le meurtre des amans de sa femme. En effet, Ulysse apprenoit par-là que Vulcain, quoique boiteux, avoit vaincu le terrible Mars.

On s'asseyoit alors à table pour souper. Voilà pourquoi Homère dit souvent :

« Ils étoient assis de suite sur des *chaises* * et des *trônes*, »

Ce que l'on appeloit alors *trône*, étoit un siége accompagné d'un gradin, et uniquement réservé ** aux gens de condition libre. Le gradin se nommoit *threenys* : c'est aussi de là que vint le nom de *trône*, et que

* *Klismos*, siége avec un dossier ; *thronos*, siége avec un gradin ou marche-pied.

** Je lis *autos monon*, etc. Pursan lisoit *autos men oun*. Changeons le moins possible.

l'on place pour s'asseoir, comme si l'on disoit en grec *threesasthai charin* *.

La chaise qu'on appelle *klismos*, est faite avec plus d'appareil, et disposée de manière à pouvoir *s'y incliner;* mais ce qu'on appelle *diphros* ** est un siége beaucoup plus simple. C'est pourquoi il est dit dans Homère, qu'Ulysse ayant l'air d'un mendiant, on lui donna un misérable *diphros* et une petite table.

Ils avoient à côté d'eux les *cratères*, où le vin étoit mêlé avec l'eau, comme le nom *** l'indique. Les jeunes gens qui servoient, puisoient dans ces vaisseaux pour présenter la coupe pleine aux gens les plus distingués; mais ils ne donnoient que certaine quantité, et la même à tous les autres. Voilà pourquoi Agamemnon dit à Idoménée :

> « On t'a toujours tenu la coupe pleine, comme à moi, lorsque tu
> « avois envie de boire. »

---

* Ces homoiologies ne peuvent se rendre en françois; nous pouvons seulement y voir que *threenys*, comme *thranos*, vient de *thraomai*, je m'assieds; et c'est tout ce que veut dire l'auteur.

** Banc où deux peuvent *être portés*, ou s'asseoir; de *dis*, deux; et *pheroo*, latin *fero*. *Diphros* a encore d'autre sens.

*** *Crateer* vient de *keraoo*, je détrempe en mêlant; mais *keraoo* vient de *keras*, corne, parce que les premiers vases à boire ont été des cornes d'animaux. Voyez liv. 11, au mot *keras*.

Ils se portoient réciproquement la santé, non comme nous le faisons, mais présentant le vase plein; au lieu que nous commençons par le vider presque entièrement.

Homère dit à ce sujet :

« Ayant rempli la coupe de vin, il salua Achille, en la lui pré-
« sentant. »

Nous avons déja dit combien ils mangeoient de fois, c'est-à-dire trois * . . . . . . parce que le même repas est appelé tantôt *dîner*, tantôt *souper :* car c'est apprêter à rire que de soutenir qu'ils prenoient quatre repas, parce que le poète dit :

« Toi, viens *deielieesas.* »

Ils interprètent ce mot grec par *après avoir goûté*, sans réfléchir que cela signifie, *après avoir passé le temps de l'après-midi jusque vers le soir ;* mais on ne peut prouver qu'aucun personnage d'Homère ait pris trois repas.

---

* Je garde cette leçon, conforme aux manuscrits de Lecomte et aux miens. Conférez liv. 4, ch. 9 et 10. L'auteur seroit ici en contradiction avec ce qu'il a dit dans les extraits de l'Abréviateur. Ainsi laissons-là Casaubon qui veut lire *non trois ;* mais nous ne pouvons pas juger l'auteur d'après les détails du liv. 1 : tenons-nous-en donc ici aux textes des manuscrits, quelque apparentes que soient les contradictions.

On est encore tombé dans une autre erreur en mettant ces trois vers de suite :

« Une vénérable gouvernante servit du pain, ajoutant divers mets,
« pour les traiter avec ce qui se trouvoit. *Le cuisinier* * *servit*
« *des plats de viandes.* »

Si donc la gouvernante servit divers mets, il est bien évident que le cuisinier ne devoit pas servir des viandes qui étoient des reliefs de la veille. C'est pourquoi les deux premiers vers de ce passage suffisoient.

Lorsque les convives avoient fini leur repas, *les serviteurs* enlevoient les tables, comme on le voit chez les Phéaciens et aux repas des amans de Pénélope.

« Les serviteurs emportèrent tout l'appareil, *entea*, du repas. «

Il est clair que, par *appareil*, il s'agit de tout vase et ustensile de table ; car on appelle *entea* celles des armes qui servent à couvrir, comme la cuirasse, les jambiers et autres pièces qui deviennent la defense ** des différentes parties du corps.

---

* Ce troisième vers se trouve avec les deux précédens, liv. 1, v. 139 de l'Odyssée ; mais il n'est pas à leur suite, liv. 7, vers 175. Quoiqu'en dise Casaubon, le mot *daitros* peut signifier ici cuisinier. Du reste, sa note est fort inutile.

** Je lis *antia* avec le manuscrit A. Cette vraie leçon est rappelée par

Homère appelle *megara*, *doomata*, *klisies*, les maisons de ses héros : actuellement on leur donne le nom de *xenoones* *, *androones*.

Mais, mes amis, quel nom donnerons-nous au repas ** que fit Antiochus, surnommé Épiphanes (*illustre*), mais vraiment *Épimanes* (*furieux*), si l'on considère ses actions ? Ce fut un des rois de Syrie, descendant de Séleucus. Or, voici ce que Polybe en dit : « Quelquefois se dérobant *** à ses serviteurs

---

aitia, dans le manuscrit B : Lecomte l'a aussi vu dans les siens ; et c'est celle d'Ægius à qui Casaubon la devoit. Porsan lit *entea*, selon l'étymologie de Phavorinus : *Ta entea, kathaper entos ta tou soomatos meree periechonta, kai skeponta.* C'est aussi l'étymologie d'Eusthate ; mais *antia* est exact.

* Texte, *on les regarde comme des Xénons* : c'étoit la partie des édifices, destinée à loger les étrangers. *Androns* signifie l'appartement ou la *salle* des hommes. Voyez Vitruve.

** Texte, *sympósion hoper Antiochos*, etc. Tous les textes sont ici altérés ; Casaubon même ne s'en est pas aperçu. Il faut lire *hoper epoieesen Ant.*, ou quelque chose d'analogue ; autrement il n'y a pas de sens.

*** Je traduis le texte tel qu'il est, parce que le mot ou verbe *apodidraskoo*, a aussi le sens actif. Je garde *autoon*, que Casaubon n'a pas compris. *Autoon deuteros kai tritos* signifie, se trouvant tantôt *avec un*, tantôt *avec deux* de ces gens. Le mot *therapeuoon* peut aussi désigner les courtisans, comme on le voit dans le passage de Ménandre, p. 189, *lit.* E. Cependant le texte me paroîtroit plus exact, si on prenoit *apodidraskoo* comme verbe neutre, lisant ensuite *toon therapeuontoon, hou t. t. p., autos e. d. k. tr.*

en sortant furtivement de son palais, il se retrouvoit cependant çà et là dans la ville le second ou le troisième avec eux. On le voyoit sur-tout chez des ciseleurs en argent, des orfèvres, affectant de parler en homme instruit et en amateur des arts, avec les graveurs en reliefs, et autres artistes. Ensuite il se rabaissoit jusqu'à se familiariser avec le premier homme du peuple qu'il rencontroit, et buvoit avec les étrangers les plus méprisables, qui se trouvoient à la ville. S'il apprenoit que quelques jeunes gens fissent un repas entre eux, il s'y présentoit sans avoir prévenu, avec des castagnettes et une symphonie *, de sorte que la plupart se retiroient en fuyant, à la vue de cette étrange conduite.

Souvent, quittant ses habits royaux, il se couvroit

La leçon *alyoon* de Casaubon est une ineptie. Les manuscrits s'y refusent, au point même que je trouve dans le manuscrit A *heautoon*; le manuscrit B porte *autoon*, comme les autres textes. — En suivant donc ma conjecture, on traduiroit : « Se dérobant de son palais, il paroissoit quelquefois avec un « ou deux de ses courtisans, dans l'un ou l'autre endroit de la ville. » Casaubon, qui donne aux savans, dans ce chapitre, l'épithète de Tirésias, est souvent lui-même encore plus aveugle.

* Quoiqu'on puisse interpréter ici *keramiou*, par un pot de parfum, je lis *kerameoon*, avec des *castagnettes*; mais n'entendez pas avec Casaubon des instrumens de terre cuite, qui seroient bientôt cassés en les frappant l'un contre l'autre. Il s'agit de coquilles, comme l'explique Hésychius.

d'une *tebenne* (*toga*); il parcouroit la place publique faisant le *candidat*, prenant la main aux uns en les saluant, embrassant les autres, sollicitant leur suffrage, soit pour être édile, soit pour être tribun. Dès qu'il avoit obtenu la dignité qu'il demandoit, il s'asseyoit sur une chaise d'ivoire (*la curule*), selon l'usage des Romains, se faisoit rendre compte des ventes et achats, et jugeoit avec beaucoup d'empressement et de zèle, de sorte que les gens sensés ne savoient qu'en dire, les uns le prenant pour un imbécille, les autres pour un fou. En effet, à sa manière de faire des largesses, on l'eût facilement jugé tel.

CHAP. V. Antiochus paroissoit aussi bizarre dans les présens qu'il faisoit, donnant aux uns des osselets de chamois, aux autres des dattes, à ceux-là de l'or. Quelquefois il faisoit des présens inattendus à des gens qu'il rencontroit pour la première fois. Il surpassa en magnificence tous les autres rois, lorsqu'il envoyoit à différentes villes de quoi faire des sacrifices les jours de fêtes, ou dans les hommages qu'il rendoit aux dieux. C'est ce qu'on peut aisément présumer par le temple de Jupiter Olympien * de la ville

* Casaubon est singulièrement absurde sur ce qu'il dit au sujet de ce temple.

d'Athènes,

d'Athènes, et par les statues qu'il avoit fait placer autour de l'autel de Délos.

Il alloit au bain public lorsque tout le peuple y étoit en foule, et on lui apportoit des vases pleins des parfums les plus exquis. Quelqu'un lui disant : Vous êtes heureux vous, rois, qui pouvez faire usage de ces parfums, et répandre par-tout où vous êtes * l'odeur la plus agréable ! Antiochus ne lui répond

---

Il indique ici Pausanias en général. C'est sans doute le livre V; mais ce livre prouveroit qu'il faut lire ici *eleiois*, puisque les présens qu'Antiochus fit à ce temple y sont détaillés. Voilà donc comment Casaubon interprète les auteurs. Voyez Pausan., liv. v, p. 159, lig. 19; édit. *Sylburg*, 1583. Quant à l'égide d'or dont Antiochus fit présent à la ville d'Athènes, elle fut placée au-dessus du théâtre, et non donnée pour le temple de Jupiter Olympien d'Athènes. Pausanias ne dit pas un mot ailleurs de ce en quoi Antiochus a contribué à la construction de l'*olympium* d'Athènes. Ensuite Casaubon devoit dire que l'ancien *olympium* étoit l'ouvrage de Deucalion, selon la tradition, ce qui fait voir que Persée n'en fut que le premier restaurateur. En outre, Casaubon, dans ses notes sur Strabon, renvoie à Athénée, pour prouver ce qu'il y avance : or, nous n'y voyons aucune preuve de ce que dit Strabon. Il est certain qu'Athénée manque ici de mémoire, ou qu'il faut lire *eleiois*. Mais dans les notes de notre docteur sur Athénée, il renvoie à Pausanias, qui lui est contraire, au moins pour ce qui regarde Antiochus. Strabon ne fait que nommer le temple, sans parler de ce prince. C'est ainsi que Casaubon ballottoit et les lecteurs et sa pauvre tête. Qu'Adrien ait achevé l'*olympium* d'Athènes, cela est vrai ; Pausanias le dit formellement, liv. 1, p. 16; mais ce n'est pas ce dont il s'agit.

* On liroit peut-être mieux ici *heedista : kai meeden*, etc.

rien; mais étant entré le lendemain dans l'endroit où cet homme se baignoit, il lui fit verser sur la tête plein un très-grand pot de parfum de myrrhe en larmes; de sorte que ceux qui se baignoient s'étant levés, se roulèrent dans le parfum, plusieurs même tombèrent ne pouvant pas tenir pieds sur cette matière onctueuse, sans excepter le roi : ce qui fit beaucoup rire.

Ce même roi, ayant appris les grandes actions que Paule-Émile avoit faites en Macédoine, voulut surpasser ce général Romain par un excès de libéralité *. Il envoya donc dans nombre de villes des députés et des *théores* **, pour annoncer les combats gymniques qu'il se disposoit à donner à Daphné. Aussi les Grecs ne manquèrent pas de se rendre en foule, et avec le plus grand empressement vers lui; il ouvrit donc cette fête par ce pompeux cortége:

Cinq mille jeunes gens d'élite, armés à la romaine, et couverts de cottes de mailles, marchoient en tête: immédiatement après eux, suivoient cinq mille Mysiens, et trois mille Ciliciens armés en troupe légère,

* La leçon la plus vraie ici est *megaloergei doorea*.

** Ceux qui étoient députés pour régler les cérémonies religieuses. C'est tout ce que je puis dire ici.

la tête ceinte d'une couronne d'or. Trois mille Thraces et cinq mille Galates marchoient derrière eux; précédant vingt mille Macédoniens et cinq mille fantassins armés de boucliers d'airain; sans compter une troupe d'*Argyraspides* *, suivis de deux cent-quarante paires de gladiateurs, après lesquels s'avançoient mille cavaliers montés sur des chevaux de Nise, et trois mille sur des chevaux du pays. La plus grande partie de ces chevaux avoit des harnois tout couverts d'or, et les cavaliers des couronnes d'or: l'argent brilloit sur les harnois des autres. La troupe de cavalerie, appelée *les Compagnons*, au nombre de mille, et dont les chevaux étoient harnachés en or, précédoit, à leur suite, le corps *des Amis* **, dont le nombre étoit égal, et les harnois d'une pareille richesse. Cette marche étoit soutenue par mille hommes d'élite que suivoit le corps appelé la *Cohorte*, composée d'environ mille hommes, qui faisoient la troupe la plus forte de la cavalerie. Enfin les *Cataphractes*, au nombre de quinze cents cavaliers, armés de toutes pièces, couverts, comme leurs

* Armés d'un bouclier d'argent.

** Corps analogue à celui des rois de Perse. Voyez Brisson, de *Regni Persar.*

chevaux, d'une manière analogue au nom de la troupe, s'avançoient les derniers.

Tous ces différens corps avoient des surtouts de pourpre; plusieurs en avoient même de brochés en or, où l'on voyoit des figures d'animaux. On vit aussi s'avancer cent chars à six chevaux, quarante à quatre; un char attelé d'autant * d'éléphans, et un autre où il y en avoit deux. Trente-six éléphans marchoient ensuite séparément les uns après les autres. Il seroit bien difficile de donner ici les autres détails de ce cortége particulier : il faut donc se contenter de les rapporter succintement. Huit cents jeunes gens environ accompagnoient la marche avec des couronnes d'or, menant mille bœufs gras. Il y avoit à-peu-près trois cents tables ** *consacrées à ces cérémonies*, et huit cents dents d'éléphans. Quant au nombre des statues, il est impossible de le dire au juste; car on y porta en pompe celles de tous les dieux ou génies, (*démons*) reconnus pour tels chez les hommes, sans

* J'ajoute ce mot (c'est-à-dire, attelé de quatre éléphans) pour le distinguer du *synooris*, qui n'en avoit que deux.

** Texte, *theooriai*; mot dû aux copistes, qui ne comprirent pas *theoorides*, ou *thyoorides* qui vaut mieux. Voyez Pollux, liv. 4, n°. 123, not. 86: c'étoient les tables sur lesquelles on mettoit les gâteaux.

ii

excepter celles des héros *. Les unes étoient dorées, les autres revêtues de robes de drap d'or. On les avoit richement accompagnées de tous les attributs qui leur étoient particuliers à chacune, selon les traditions vulgaires consacrées dans l'histoire.

Elles étoient suivies des statues de la nuit, du jour, de la terre, du ciel, de l'aurore et du midi. On peut conjecturer de ce qui suit, quelle étoit la quantité des vases d'or et d'argent. Denys, l'un des amis d'Antiochus, et son secrétaire pour les lettres, avoit fait venir à ce cortége mille enfans, portant chacun un vase d'argent, qui ne pesoit pas moins de mille dragmes. Six cents autres enfans **, que le roi avoit réunis, marchoient à leur suite, portant aussi des vases d'or : deux cents femmes, ayant chacune un pot de parfum, en faisoient des aspersions le long de la marche. Après elles s'avançoient en pompe quatre-vingts autres femmes assises sur des brancards à pieds d'or, et cinq cents autres sur des brancards à pieds d'argent, toutes richement parées.

---

* On n'oublioit pas les héros dans de pareilles cérémonies, parce qu'on en redoutoit la vengeance. Ils passoient pour des génies malfaisans.

** Croyons le texte, malgré le rêve de Casaubon.

Voilà ce qu'il y avoit de plus brillant dans ce pompeux cortège.

Il y eut des combats gymniques, des *monomachies* *, des parties de chasse, pendant les trente jours qu'il fit durer ces fêtes. Tous ceux qui combattirent au gymnase s'oignirent, les cinq premiers jours, de parfum de safran qu'on tiroit de cuvettes d'or. On eut donc pour se frotter, les quinze premiers, du parfum de safran pendant cinq jours **, du parfum de *cinnamome* pour les cinq suivans, et du parfum de nard pour les cinq derniers de la quinzaine. On apporta de même, pour les quinze jours suivans, savoir, pour les cinq premiers, du parfum de fenugrec ***; de marjolaine, pour les cinq suivans, et d'iris pour les cinq derniers. Chacun de ces parfums avoit une odeur différente.

On dressa tantôt mille triclins ****, tantôt quinze cents, avec le plus grand appareil, pour les repas de

* Ce mot est équivoque ici. L'auteur l'entend-t-il de gladiateurs qui combattirent à mort? Je n'en sais rien.

** Casaubon a très-mal entendu tout ce passage.

*** Voyez Dioscoride, liv. 1, ch. 58, sur ce parfum, ou onguent.

**** *Lits* à trois personnes; ici.

la fête ; c'étoit le roi qui ordonnoit et régloit tout lui-même. Monté sur un méchant cheval *, il couroit par-tout le cortége, faisant avancer les uns, arrêter les autres. Il se tenoit à l'entrée pendant les repas, faisant entrer ceux-ci, plaçant ceux-là sur les lits. Il entroit lui-même devant les serviteurs qui apportoient les mets; mais passant tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il s'asseyoit à côté des convives, ou il s'étendoit sur l'un ou l'autre lit. Quelquefois laissant le morceau, ou la bouchée, ou le gobelet qu'il tenoit, il se levoit d'un saut, passoit ailleurs, et parcouroit toutes les tables, recevant debout les santés qu'on lui portoit : il alloit folâtrer d'un autre côté avec les uns ou les autres, et même avec les baladins.

On le voyoit aussi, vers la fin des repas, et lorsque nombre de personnes s'étoient retirées, se laisser introduire, couvert, par les bouffons qui le mettoient à terre, lui roi, comme un de leur troupe. Si l'on faisoit entrer les musiciens, aussi-tôt il dansoit, sautoit, faisoit son rôle avec les bouffons, au

---

* Texte, *eutelee*, une rosse. Mais les copistes n'auroient-ils pas changé *ektelee* en *eutelee*? Le contraste de ce méchant cheval n'auroit de probabilité, au milieu de ce brillant cortège, que par les extravagances de ce Prince insensé.

point de faire rougir et partir tous ceux qui en étoient témoins.

Toutes ces choses furent exécutées avec les fonds qu'il s'étoit procurés en Égypte, soustrayant tout ce qu'il put, et trompant, contre toutes les lois de l'honneur, le roi Ptolémée Philométor, pendant sa minorité. Ses amis contribuèrent à ces dépenses; mais les dépouilles des temples qu'il avoit pillés, lui en avoient procuré la plus grande partie.

CHAP. VI. Nous étions tous étonnés à table du but que pouvoit s'être proposé ce roi, qui, par cette conduite, ne paroissoit pas *épiphanes* (*illustre*), mais vraiment *épimanes* (*fou*); lorsque Masurius joignit à ces détails celui de la fête pompeuse que l'excellent Ptolémée Philométor donna à Alexandrie. Or, le récit de Masurius est pris du liv. 4 de l'histoire d'Alexandrie, écrite par Callixène de Rhode. Voici donc ce que dit cet historien :

« Mais avant de commencer le récit de la marche, je vais vous exposer tout l'ensemble du pavillon qu'on avoit élevé dans l'enceinte de la citadelle, et séparément des logis où étoient les soldats, les artisans et les étrangers. Ce fut en effet un pavillon extraordinairement

extraordinairement beau, et dont le récit mérite d'être entendu. On l'avoit fait assez grand pour contenir cent trente lits rangés en cercle. On avoit élevé, sur les deux faces de la longueur, cinq colonnes de bois, hautes de cinquante coudées; mais il y avoit une colonne de moins dans la largeur. Sur ces colonnes étoient des architraves * formant un carré, qui soutenoit toute la couverture de la salle, proprement dite, où l'on mangea. On y avoit tendu, au milieu, un ciel couleur pourpre, bordé d'une bande blanche: aux deux côtés, de droite et de gauche, s'élevoient de grosses pièces de bois couvertes d'une tenture chamarrée en blanc, représentant des tours. On avoit tendu dans les intervalles ** de faux lambris peints.

Quatre des colonnes avoient la forme d'un palmier, et celles qui étoient dans les intervalles ressembloient à un thyrse. En dehors de ces colonnes régnoit, sur trois côtés, un péristyle ***, qui formoit avec ces colonnes une galerie étroite, et couverte

---

* Vitruve a détaillé en partie cette construction égyptienne, liv. 6, ch. 5.

** Lisez ici *etetato* pour *etetakto*.

*** Casaubon veut expliquer ceci, mais il n'a nullement aperçu le vice du texte. Lisez *peristylos een, hoo meen epepoieeto syr.*, etc.

en forme de voûte. C'étoit dans cette galerie que restoit la suite (*les gens*) de ceux qui étoient admis au festin; et le dedans étoit tout garni d'une tenture de couleur pourpre. On avoit suspendu au milieu, dans les différens intervalles, des peaux d'animaux aussi singulières par leur variété, qu'étonnantes par leur grandeur.

En dehors, et tout autour du péristyle, on avoit placé en plein air des lauriers, des myrthes et autres arbres convenables aux circonstances, et dont le feuillage formoit une couverture continue. Tout le sol étoit jonché de fleurs différentes; car l'Égypte produit en abondance et en toute saison (vu la température * avantageuse de l'air, et l'habileté de la culture), ce qui ne vient même qu'en petite quantité en d'autres contrées dans la saison convenable. Aussi l'on n'y voit jamais manquer les roses, les violettes blanches, ni même (ou bien rarement) aucune autre fleur. Voilà pourquoi, ce festin ayant été fait au milieu de l'hiver, le spectacle parut si étrange aux convives**.

---

* Casaubon fait encore ici une de ses remarques inutiles; mais il a peu compris l'auteur dans tous ces détails.

** Ou si étonnant aux étrangers.

En effet, on n'auroit jamais pu trouver dans une autre ville, pour faire les couronnes, toutes les fleurs qu'on fournit à foison à ce grand nombre de convives, pour s'en couronner, et pour en joncher * tout le sol du pavillon, de manière qu'il parut vraiment une prairie enchantée.

Il y avoit sur les jambes de force qui soutenoient le pavillon, cent animaux en marbre, de la main des plus habiles artistes. Dans les intervalles, on voyoit des tableaux de l'école de Sicyone **. On y avoit aussi alternativement placé nombre d'autres sujets choisis; des tuniques de drap d'or et des soubre-vestes les plus brillantes, dont quelques-unes représentoient, dans leur tissu même, des figures de rois; d'autres, des sujets tirés de la fable. Au-dessus étoient rangés par ordre, et alternativement, des boucliers ***

* Casaubon voit ici dans l'épitome une leçon qui est une faute palpable, et nous la donne comme une vérité; mais c'est du Casaubon.

** Le manuscrit A, *sikyonikoon*, et *sikyoniakoon*, leçon du manuscrit B; ainsi les manuscrits ne sont pas tels que le dit Casaubon, sans exception; mais *zoographioon*, que veut Casaubon, est une absurdité. Il signifieroit *peintures* ou tableaux; ce qui est déja indiqué par *pinakes*.

*** Les manuscrits s'accordent, avec les premières éditions, sur le féminin *chrysai*, *argyrai*.

d'or et d'argent. On avoit pratiqué, dans les parties supérieures, des enfoncemens (ou loges) de huit coudées chacune *, dont six sur chaque côté qui faisoit la longueur, et quatre sur ceux de la largeur. Dans ces loges, étoient à table divers personnages de tragédie, de comédie, de pièces satiriques, revêtus des vrais habits convenables à leurs rôles respectifs, de sorte qu'ils se trouvoient, sur chaque côté, vis-à-vis les uns des autres : à côté de ces convives simulés étoient les vases qui devoient leur servir à boire. Au milieu des antres on avoit laissé des cavités ** pour y placer des trépieds de Delphes en or, avec leurs supports. Le comble du pavillon étoit surmonté de plusieurs aigles d'or qui se regardoient en face, et de la grandeur de quinze coudées.

---

* Texte, *dans les places supérieures qui étoient chacune de huit coudées*. Le texte sera plus exact en lisant *oktapechee*, rapporté à *antra* : c'est le sens que j'ai suivi.

** Texte, *nymphai*; enfoncement, ou espèce de *niches*. C'est la vraie leçon de tous les textes, que Casaubon veut changer en *nymphaia*, temples des nymphes; mais passons cela. Callixène n'entend ici que des enfoncemens pour y placer les trépieds. On les avoit ménagés à propos dans les cavités de ces *antres*, pour cet usage. Les Grecs, très-jaloux de ces trépieds, les y plaçoient, comme les Romains des urnes.

Des deux côtés du pavillon il y avoit intérieurement cent lits d'or, à pieds de sphinx : quant à la partie qui étoit en face, on en avoit laissé la vue entièrement libre. On avoit couvert ces lits de tapis pourpres, de laine de la première qualité. Quant aux soubassemens de ces lits, ils étoient d'un art et d'un goût exquis. Le sol des intervalles des lits étoit couvert de simples tapis de Perse, dont le tissu représentoit divers animaux du dessin le plus parfait. Deux cents tables à trois pieds étoient dressées devant les convives, c'est-à-dire, deux pour chaque lit, sur leur gradin qui étoit d'argent. Il y avoit en vue, au fond de la salle, cent cuvettes d'argent avec leur aiguière. En face de la salle on avoit dressé une autre table pour poser les calices, les vases à boire, et en général tout ce qui étoit nécessaire, soit pour le service *, soit pour l'appareil. Or, toutes ces choses étoient d'or, et enrichies de pierreries d'un travail admirable; mais il me paroît qu'il seroit trop long de m'arrêter aux détails de tout cet appareil en particulier, et de désigner chaque chose nommé-

* Je garde ici *kai*, que Casaubon veut retrancher; mais il entend mal ce récit. Les manuscrits s'opposent à cette correction qui trouble tout.

ment; *j'ajouterai seulement* que tout cet or et cet argent montoit à dix mille talens d'argent pesant.

CHAP. VII. Après avoir exposé en général l'appareil du pavillon, passons à la marche du pompeux cortège. Il prit d'abord par le stade qui est près de la ville. La bannière * de l'étoile du matin partit la première; car ce fut au lever de cet astre que l'on se mit en marche. Après elle s'avançoit la bannière qui portoit le nom des père et mère du roi et de la reine : elle étoit suivie de tous les corps, qui chacun avoient en tête les bannières de leur divinité, et mis d'une manière convenable à l'histoire de ces dieux. La marche fut close par la bannière de l'étoile du soir, la saison concourant avec la marche de ces différens corps pour en terminer alors le passage; mais si l'on veut à cet égard des détails particuliers, on jetera les yeux sur les tableaux qui représentent les cérémonies qui se font tous les cinq ans **.

---

* Je me sers du mot *bannière* pour mieux faire comprendre cette marche, en désignant ainsi les différens corps qui avoient chacun en tête les statues ou simulacres dont ils portoient le nom.

** C'est-à-dire, au commencement de chaque cinquième année. Ce lustre quadriennal, qu'on a aussi remarqué en Amérique et dans l'ancienne Rome,

Quant à la division Dionysiaque, elle étoit précédée de Silènes, les uns couverts d'une robe pourpre foncé, les autres de robes pourpre clair. Ils étoient suivis de Satyres, tenant des torches ornées de feuilles de lierre * en or. Après eux s'avançoient des victoires ayant des ailes d'or. Elles portoient des foyers ** à brûler les parfums, hauts de six coudées, ornés de branches de lierre en or ***. Ces victoires avoient des tuniques, dont le tissu représentoit diverses figures d'animaux, et elles étoient ornées de la plus riche parure en or.

---

remonte à une date qui se perd dans la nuit des temps. C'est de l'Égypte, ou plutôt de l'Éthiopie que tous les peuples l'ont eu après la dernière révolution du globe dont a parlé M. le Comte Carli, dans ses lettres sur l'Amérique. Je renvoie à ces lettres.

* C'est la leçon de tous les textes. Il faut être Casaubon pour lire ici *byssinas*, au lieu de *kissinas*. Les enfans savent que le lierre étoit l'ornement des suppôts de Bacchus, dont les satyres faisoient partie. Il étoit le symbole de l'éternité; ce qu'aucun interprète n'a compris. J'en parlerai ailleurs.

** Ou grilles montées sur un support, pour contenir le charbon embrasé qui servoit à brûler les parfums.

*** Je suis ici la conjecture d'Adam, qui lisoit *kloosi, ramulis. Canosi* que propose Casaubon, appartient à Lecomte. Daléchamp lit *kiosi. Kission* étant d'usage en diminutif pour *kissee*, je croyois pouvoir lire *kissiois chrysois kai keoeisi*, ce qui présente mieux la lettre « de branches de lierre en or, et parfumées d'essences. » Mais je préférerois *kloosi*.

A leur suite venoit un autel double, de six coudées, garni d'un feuillage de lierre en or, et autour duquel couroit une guirlande de pampre d'or, attachée avec des bandelettes d'une bigarrure blanche. Derrière étoient cent vingt enfans, couverts de tuniques de pourpre, portant de l'encens, de la myrrhe et du safran dans des bassins d'or *. Après eux s'avançoient quarante Satyres ceints de couronnes de lierre en or. Ils avoient à la main une seconde couronne faite de pampre en or **. Ils s'étoient peints *** le corps, les uns de couleur pourpre, les autres de vermillon, et de plusieurs autres couleurs : deux Silènes les suivoient en *chlamydes* de couleur pourpre, avec des souliers blancs. L'un d'eux avoit un chaperon et un petit caducée d'or, l'autre tenoit une trompette. Entre eux deux marchoit un homme haut de plus de quatre coudées, en habit d'acteur tragique et avec un masque, portant une corne d'abondance toute d'or.

* Ou *corbeilles*. On a vu dans le livre précédent que *mazonome* signifioit un plat, même très-grand, et une corbeille à servir le pain.

** Je lis ici *diachryson* pour *kai chryson*.

*** Texte, *ekechroonto*, comme le manuscrit A; mais *ekechrinto* dans le manuscrit B.

Derrière

Derrière lui, venoit une femme de très-belle taille, parée richement en or et en argent : d'une main elle tenoit une couronne de *Persea*, de l'autre une palme. On l'avoit surnommée *penteteride*. (Après elle, s'avançoient les quatre saisons *, bien parées, portant chacune les fruits qui leur sont propres : à leur suite, venoient deux *thymiatères* **) de lierre en or, et de six coudées : il y avoit entre deux un autel carré d'or. Alors passèrent d'autres Satyres couronnés de lierre en or, et vêtus de pourpre. Les uns portoient un vase d'or à verser le vin, les autres un *carchesion* (*voyez liv.* 11). Le poète Philiscus, prêtre de Bacchus, et tous les gens attachés par leurs professions au culte de ce dieu, les suivoient. On portoit après eux des trépieds analogues à celui de Delphes, prix destinés aux chefs des athlètes ***. Celui qui étoit destiné au chef des adolescens **** avoit neuf

* Je prends dans mes manuscrits ce que je mets en parenthèses. Ægius l'avoit vu dans le manuscrit Farnèse.

** Autel destiné à brûler les parfums.

*** Texte, *choreegois*. Ce mot indique ceux qui devoient pourvoir les athlètes de tout ce dont ils avoient besoin, ou ceux qui tenoient le premier rang parmi eux. Il a encore d'autres sens étrangers ici.

**** On verra dans les *Politiques* d'Aristote, que dès la première jeunesse on alloit disputer le prix aux jeux gymniques.

coudées de haut; mais celui du chef des hommes faits (*athlètes*) en avoit douze.

Ensuite passa un char à quatre roues, long de 14 coudées *, sur 8 de large, traîné par 180 hommes. Sur ce char étoit la statue de Bacchus, haute de dix coudées, faisant une libation avec une tasse d'or. Ce Bacchus avoit une tunique traînante, et par-dessus une *crocote* ** d'un tissu transparent. Extérieurement il avoit un autre vêtement de pourpre broché en or.

Sur ce chariot, et devant Bacchus ***, étoit un *cratère* de Laconie, fait en or, tenant quinze *métrètes*; un trépied d'or, sur lequel étoit un thymiatère d'or, deux tasses d'or, pleines de casia **** et de safran. On avoit formé autour de lui un berceau avec des pampres, du lierre et autres verdures, d'où pendoient des couronnes, des guirlandes, des thyrses, des tambours,

---

* Je suis les manuscrits.

** Robe, sans autre ouverture que celle par où il falloit passer la tête, à laquelle ressembloient les anciennes chapes des premiers évêques chrétiens : le bas étoit bordé d'une frange.

*** Je lis *autou* avec les manuscrits, non *autoon*. Quant à la *métrète*, Je parlerai de sa capacité à l'index.

**** Espèce de laurier. Voy. Dioscoride, liv. 1, ch. 11, et M. Adanson.

des bandelettes, des masques tragiques, comiques et satyriques. Sur ce char étoient aussi les prêtres, les prêtresses, les ithyphalles *, des troupes bacchiques de toute espèce, et les femmes qui portoient les vans. On vit passer ensuite les *Macètes*, autrement appelées *Mimallones*, *Bassares*, Lydiennes, ayant les cheveux épars, et couronnées, les unes avec des serpens, les autres avec de l'if, de la vigne et du lierre. Celles-ci avoient des poignards à la main, celles-là des serpens.

Après elles s'avançoit un autre char à quatre roues, large de huit coudées, traîné par soixante hommes, et portant assise la figure de Nisa **, haute de huit coudées. Elle étoit revêtue d'une tunique jaune brochée en or, par-dessus laquelle étoit un surtout de Laconie. Cette figure se levoit artificiellement, sans que personne y touchât : elle versoit alors du

* Pièce essentielle dans les cérémonies bacchiques; mais Casaubon me surprend ici en lisant *orpheoteletai* pour *persees teletai ;* leçon des copistes qui n'ont pu comprendre *gerras teletai.* Il s'agit du *phallus.* Or, l'auteur ne pouvoit en parler qu'ici, comme pièce essentielle aux *ithyphalles.*

** Statue qui représentoit la ville de Nisa, où Bacchus étoit particulièrement révéré; mais lisez *speisan* pour *speiran*, plus bas, *versant*, non pas *semant :* faute d'édition.

lait d'une coupe, et se rasseyoit. Elle tenoit de la main gauche un thyrse, autour duquel on avoit roulé des bandelettes. Sa tête étoit couronnée de lierre et de raisins en or, enrichis de pierreries. Un feuillage l'ombrageoit aussi. Aux quatre coins du char on avoit fiché quatre torches d'or.

Après elle, un autre char à quatre roues, long de vingt coudées, et large de seize, étoit roulé * par trois cents hommes. On y avoit construit un pressoir haut de vingt-quatre coudées, large de quinze, et plein de raisins. Soixante Satyres fouloient, chantant au son de la flûte la chanson du pressoir. Silène y présidoit, et le vin doux couloit tout le long du chemin. Suivoit un autre char à quatre roues, long de vingt-cinq coudées, large de quatorze, et mené par soixante hommes. Il portoit une outre faite de peaux de léopards cousues ensemble, et contenant trois mille métrètes. La liqueur en couloit, lâchée peu-à-peu, le long de la marche. Il étoit accompagné de cent vingt Satyres et Silènes, tous couronnés. Les uns portoient des pots à verser le vin, les

---

* Je lis *eileto* avec mes manuscrits; mais le manuscrit B porte, en marge, *eipeto*, suivoit. Casaubon veut *eilketo*. Laissons la surabondance.

autres des coupes, ou de grandsthériclées * : or, tous ces vases étoient d'or. Près de cette outre on menoit un cratère d'argent, tenant six cents métrètes: il étoit sur un char à quatre roues, traîné par six cents hommes. Au défaut de ses bords, à ses anses et à sa base, il y avoit des animaux en relief **, et dans son milieu, il régnoit tout autour un cordon d'or enrichi de pierreries. Derrière on portoit deux *abaques* d'argent ***, de douze coudées de large, sur six de haut. Ces abaques étoient ornés d'acrotères **** à leur partie supérieure, et tout autour dans leur milieu. Il y avoit à leurs pieds trois *figures* ***** d'une demi-coudée, et nombre d'autres d'une coudée: il y avoit aussi dix grandes bassines, seize cratères,

---

* Vase particulier d'Hercule. Voyez les pierres gravées de Stosch, par Winckelmann, et liv. 11.

** Il faut lire ici *tetoreumena*, non *tetorneumena*, qui signifieroit, faits sur un tour; faute très-fréquente.

*** Casaubon laisse encore ici une aussi grande erreur. Lisez *kylikeia*, des buffets à serrer les coupes, les gobelets : le mot *kylikia* signifiant de petits gobelets, induiroit en erreur. La faute est dans les manuscrits.

**** Ouvrages en bosse, ou demi-bosse.

***** Texte, *zooa*. En terme de gravure ou de sculpture, ce mot *animaux* s'entend de toute figure d'animal, y compris même l'homme.

dont les plus grands contenoient trente métrètes, et les moindres cinq; ensuite six chaudières, vingt-quatre *banootes* * sur cinq engythèques; deux cuves d'argent, sur lesquelles étoient posées vingt-quatre barils (*bikoi*); une table, toute d'argent, de douze coudées, et trente autres de six coudées : outre cela, quatre trépieds, dont l'un, d'argent massif, avoit de tour vingt-six coudées; les trois autres, plus petits, étoient enrichis de pierreries dans leur milieu. On portoit à la suite quatre-vingts trépieds d'argent, semblables à ceux de Delphes, plus petits que les précédens, et dont les angles formoient un carré exact **; vingt-six urnes; seize amphores semblables à celles des Panathénées, et cent soixante vases à rafraîchir le vin (*psyctères*). Le plus grand contenoit

---

* Les manuscrits donnent tous cette leçon, et je ne puis me décider à la rejeter. Ces vases ont probablement eu leur nom de *banos*, petit, et *oota*, oreilles : ce sont donc des vases à *petites anses*. En vain Casaubon se gendarme-t-il ici. C'est un de ces mots qui ne se rencontrent qu'une fois dans les anciens; mais ce n'est pas une raison pour les rejeter. Combien de mots ne seroient plus grecs, si nous avions perdu Hésychius, Eudème et autres? — J'ai expliqué, liv. 4, ce qu'on entendoit par *engythèque*, sans les superfluités de Casaubon.

** *Tétramètre*: c'est ici un angle de 90 degrés. Le carré étoit donc parfait.

six métrètes, et le moindre deux. Voilà tout ce qui étoit en argent.

Après cette division, marchoit celle qui portoit en pompe les vases et ustensiles d'or; savoir, quatre cratères en or, semblables à ceux de Laconie, et autour desquels couroit un cordon de pampre : d'autres contenant quatre métrètes, deux d'ouvrage de Corinthe : il y avoit à leur partie supérieure de très-belles figures en relief *, et d'autres en demi-bosse, tant au cou qu'au ventre, et faites avec le plus grand soin. Ces deux cratères de Corinthe contenoient chacun huit métrètes; ils étoient sur des engythèques : une grande cuve dans laquelle il y avoit dix barils, deux bassins, contenant chacun cinq métrètes, deux *cothons* **, chacun de deux métrètes; vingt-deux psyctères, dont le plus grand contenoit trente métrètes, et le plus petit une. On portoit aussi en pompe quatre grands trépieds d'or, un buffet d'or, où l'on serroit la vaisselle d'or : ce buffet avoit dix coudées de haut et six gradins. Il étoit enrichi

* Lisez encore ici *teloreumena.*

** Vase de terre cuite, particulièrement en usage pour boire parmi les soldats. Ils le serroient dans leur havresac; voyez liv. 11.

de pierres précieuses, et présentoit sur ses gradins nombre de figures de quatre palmes de haut, travaillées avec beaucoup d'art : deux calices d'or, et deux de cristal doré; deux engythèques d'or, hautes de quatre coudées, trois autres moindres; dix urnes; un autel de trois coudées; vingt-cinq grands *mazonomes*.

A leur suite marchoient seize cents enfans, vêtus de tuniques blanches, les uns couronnés de lierre, les autres de pin. Deux cent-cinquante d'entre eux portoient des conges d'or, et quatre cents des conges d'argent; trois cent-vingt autres portoient des psyctères d'or; d'autres en portoient d'argent. Après eux, les autres enfans portoient, pour le service du vin, des pots dont vingt étoient d'or, cinquante d'argent, et trois cents en émaux de toutes les couleurs. Or, les vins ayant été mêlés dans les urnes et les tonneaux, ceux qui étoient dans le stade en goûtèrent la douceur avec modération.

L'auteur (*Callixène*) ajoute à tous ces détails des tables de quatre coudées, sur lesquelles on portoit nombre de choses dignes d'être contemplées, soit par leur richesse, soit par leur appareil. On voyoit entre autres le lit de Sémélée, sur lequel étoient plusieurs

plusieurs personnes vêtues de tuniques de drap d'or, enrichies de pierreries les plus précieuses.

Mais il ne faut pas passer sous silence ce grand char à quatre roues, long de vingt-deux coudées, large de quatorze, traîné par cinq cents hommes. On voyoit dessus un antre singulièrement profond, fait de lierre, et peint en rouge. De cet antre s'envoloient, le long de la marche, des pigeons, des ramiers, des tourterelles, ayant à leurs pattes des rubans attachés *, afin que les spectateurs pussent les saisir au vol. Deux sources en jaillissoient aussi, l'une de lait, l'autre de vin. Toutes les nymphes qui l'entouroient (*ce char*) avoient des couronnes d'or. On y voyoit aussi Mercure, avec un caducée d'or, et les habits les plus riches.

Un autre chariot passa avec tout l'appareil de Bacchus à son retour des Indes. Ce dieu étoit mené en pompe, haut de douze coudées, assis sur un éléphant, et vêtu d'une robe de pourpre, avec une couronne de lierre et de pampre en or, tenant en outre un thyrse d'or. Il avoit une chaussure (*des*

---

* Je lis *lemniskois* avec les manuscrits et les imprimés. Casaubon veut lire *liniskois* avec son misérable Abréviateur qu'Eustathe copie toujours.

brodequins) dorée. Devant lui, et sur le col de l'éléphant, étoit assis un petit Satyre de cinq coudées, couronné de branches de pin d'or. De la main droite il sembloit donner un signal avec une corne de chèvre en or. L'éléphant avoit tout son harnois en or, et une guirlande de lierre en or autour du col. A sa suite marchoient cinq cents petites filles, vêtues de tuniques de pourpre, et ceintes d'une tresse en or : celles qui étoient en tête, au nombre de cent vingt, avoient des couronnes de pin en or : elles étoient suivies de cent vingt Satyres armés de toutes pièces, les uns en argent, les autres en bronze.

CHAP. VIII. Derrière eux s'avançoient cinq bandes d'ânes montés par des Silènes et des Satyres couronnés. De ces ânes, les uns avoient des fronteaux et des harnois en or, d'autres en argent. On avoit fait partir après eux, vingt-quatre chars attelés d'éléphans, soixante autres attelés de deux boucs, douze autres attelés de *snaks* *, sept attelés d'oryx **, et quinze

---

* Casaubon garde à propos le mot *koolon*, mais sans savoir ce qu'il signifie. C'est un animal très-rapide, analogue à une brebis, et qui se voit dans les campagnes de la *Neiska* en Tartarie. Sur le Borysthène, on l'appelle *snak*, *akkim*, *akkoïm*.

** Les naturalistes n'ont encore pu déterminer quelle est l'espèce de cet

de bubales. Il y avoit en outre huit attelages de deux autruches, sept de deux âne-cerfs *, quatre d'ânes sauvages, et quatre chariots ** . . . . . . Sur tous ces chars étoient montés des enfans vêtus de tuniques, ayant des cochers et de larges chapeaux ***. A côté d'eux étoient montés d'autres enfans plus jeunes, armés de petits boucliers et de thyrses munis d'une lance. Ils étoient couverts d'habits de drap d'or. Ceux qui faisoient la fonction de cocher, étoient couronnés de pin, les autres plus jeunes l'étoient de lierre.

On fit suivre des chars attelés de deux chameaux:

animal; ainsi on le prendra pour un bouc sauvage, le chamois, le *bubalus* même des anciens si l'on veut: c'est au moins un analogue. Quant au *bubalus* dont parle ensuite l'auteur, les anciens ne nous en déterminent pas assez les caractères, pour s'arrêter à leurs descriptions. M. Belin a fait quelques remarques sur l'*oryx* et le *bubalus*, dans son *Oppien*; mais on ne peut en rien conclure: il vaut mieux avouer qu'on ne sait rien à cet égard. Aucun naturaliste ne m'éclaire ici, quoique j'en consulte un grand nombre.

* L'âne-cornu, à tête de cerf; animal d'Éthiopie: texte, *onelaphos*, leçon des manuscrits, et que les copistes ont tronquée, pour écrire simplement *cerf*, *elaphos*.

** Après *sauvages*, ou *agrioon*, je divise et je lis *kai harmata tess.* Il manque ici le nom des animaux attelés. Le Comte a lu, et quatre chars sur lesquels étoient, *etc.* sans lire *tous*.

*** Si les pétases ou chapeaux appartiennent aux cochers, il faut lire ici *syn petasois*.

il y avoit de chaque côté trois de ces chars de file, après lesquels marchoient des chariots attelés de mulets : ces chariots-ci portoient les tentes des nations étrangères. On avoit aussi placé dessus des femmes Indiennes qui y étoient assises avec d'autres, mises comme des captives. Quelques-uns des chameaux portoient trois cents mines d'encens; d'autres deux cents livres de safran, de casia, de cinnamome, d'iris et d'autres aromates. Près d'eux étoient des Éthiopiens portant les présens *; savoir, les uns six cents dents d'éléphans, les autres deux mille troncs d'ébène; d'autres soixante cratères d'or et d'argent, des paillettes d'or. Ils étoient suivis de deux chasseurs ayant des javelots d'or, et menant des chiens au nombre de deux mille quatre cents : ces chiens étoient les uns de l'Inde, les autres de l'Hyrcanie, ou Molosses, ou d'autres races. Passèrent ensuite cent-cinquante hommes portant des arbres d'où pendoient toutes sortes de bêtes sauvages et d'oiseaux : on vit porter dans des cages des perroquets, des paons, des

* Texte, *doorophoroi*. Mes manuscrits et les premières éditions s'accordent ici contre Casaubon, qui veut lire *doryphoroi*, comme Daléchamp, *des lanciers*.

pintades, des faisans, et nombre d'autres oiseaux d'Éthiopie.

Après avoir parlé de beaucoup d'autres choses, et fait le détail des troupeaux d'animaux, Callixène ajoute cent trente moutons d'Éthiopie, trois cents d'Arabie; vingt de Négrepont * ...... *Vingt-six bœufs tous blancs* des Indes, huit d'Éthiopie, un grand ours blanc, quatorze léopards, seize panthères, quatre lynx, trois oursons, une giraffe, un rhinocéros d'Éthiopie.

Ensuite venoit, sur un char à quatre roues, Bacchus représenté au moment où il se sauva à l'autel de Rhéa, lorsqu'il étoit poursuivi par Junon : il avoit une couronne d'or. Priape étoit debout à côté de lui, couronné de lierre en or. La statue de Junon avoit

---

* Il y a ici une lacune, autrement tous les mots suivans doivent être à l'accusatif, régis par *epipherei.* Ensuite *holoi leukoi* n'est pas précisément la leçon des manuscrits, ni des premières éditions. Je trouve dans le manuscrit B *koloi leukoi*, et dans le manuscrit A, *koloileukoi* d'un seul mot; mais en marge, *kaiholoileukoi*, ou *holoikeukoi*. Le Comte a lu *koloi*, dont il a fait *kola membra*, ne sachant pas deviner mieux. Les premiers imprimés portent *kooloi :* ce seroit donc encore des *snaks* dont il a été parlé. Il faudroit donc traduire des *snaks blancs*, *vingt-six bœufs des Indes*. Au reste, la lacune prouve que le texte est trop altéré pour qu'on s'en écarte : tenons-nous-en aux imprimés, en attendant quelque manuscrit plus exact, si jamais il s'en trouve, et laissons les conjectures.

aussi une couronne d'or. Celles d'Alexandre et de Ptolémée étoient couronnées de lierre en or.

La statue de la Vertu, debout à côté de Ptolémée, avoit une couronne d'olivier en or. Priape se trouvoit aussi parmi ces rois, couronné de lierre en or. La ville de Corinthe, placée à côté de Ptolémée, avoit un diadème d'or. Devant toutes ces statues, on avoit placé un buffet * rempli de vaisselle d'or, et un cratère d'or de cinq métrètes.

Ce char étoit suivi de femmes richement vêtues, et magnifiquement parées : elles portoient les noms des villes, soit de l'Ionie, soit de celles des Grecs qui habitoient l'Asie et les îles, et qui avoient été rangés sous la domination des Perses. Elles avoient toutes des couronnes d'or. On menoit aussi sur un autre chariot un thyrse d'or de quatre-vingt-dix coudées, une lance d'argent de soixante coudées. Un autre chariot portoit un *phalle* d'or de cent vingt coudées, chargé de différentes figures, et entouré de guirlandes dorées. Il y avoit à son extrémité un astre d'or de six coudées de circonférence.

De tout le grand nombre de choses qui se trou-

---

* Je lis *kylikeion*, buffet, ou *abaque*.

vèrent à cette pompeuse cérémonie, je n'ai voulu présenter que ce qui étoit en or et en argent; car il y avoit encore beaucoup d'objets dignes d'être vus et d'être rapportés; nombre de bêtes féroces, de chevaux : vingt-quatre très-grands lions; en outre, plusieurs autres chars à quatre roues, qui portoient les images des rois et même celles des dieux.

Après cela marchoit un chœur de six cents hommes, parmi lesquels trois cents citharistes jouoient de leur instrument en accord. Ils avoient leurs cithares toutes garnies d'or en placage, et des couronnes de même métal. Après eux, passèrent deux mille taureaux d'une seule et même couleur, ayant les cornes dorées, des frontons d'or, et, au milieu des cornes, des couronnes, des colliers, des égides devant le fanon : tout cela étoit d'or.

Ensuite marchoient les cortéges de Jupiter, de beaucoup d'autres dieux; en outre, celui d'Alexandre, représenté tout en or sur un char attelé d'éléphans, ayant d'un côté la Victoire, et de l'autre Minerve. On porta aussi en pompe nombre de trônes d'ivoire et d'or, sur l'un desquels étoit une couronne d'or; sur un autre étoit une corne d'or; sur un troisième, une couronne d'or, et sur un quatrième, une corne

d'or maşsif. On avoit mis au-dessus du trône de Ptolémée Sotère une couronne d'or, dont la matière valoit dix mille pièces d'or : suivoient en pompe trois cent-cinquante thymiatères * d'or et des autels dorés, autour desquels couroient des guirlandes d'or. On avoit attaché quatre torches d'argent aux côtés d'un de ces autels suivis de douze grilles ou foyers argentés, dont un avoit douze coudées de tour et quarante de haut: il y en avoit un autre de quinze coudées : venoient ensuite neuf trépieds de Delphes en or, de quatre coudées ; huit autres de six coudées, un autre de trente, sur lequel il y avoit des figures d'or de cinq coudées, et une guirlande de pampre en or tout autour.

Après cela, il passa sept palmiers hauts de huit coudées, un caducée, une foudre, l'un et l'autre de quarante coudées, un temple ; le tout doré. Ce temple avoit quarante coudées de tour : outre cela, chacune des deux ailes étoit de huit coudées. On vit aussi à cette pompe nombre de figures dorées, dont plusieurs avoient douze coudées ; des bêtes

* Daléchamp lit 300 thymiatères et cinquante autels. Cette leçon me paroît vraie. Si l'on suit le texte, le nombre des autels ne sera pas exprimé : on peut donc lire, sans *kai, penteekonta de boomoi*. La particule *kai* est soulignée dans le manuscrit B comme inutile.

féroces

féroces qui les surpassoient en grandeur, et des aigles de vingt coudées. Trois mille deux cents couronnes d'or faisoient partie de ce cortège. Il y avoit une autre couronne d'or de quatre-vingts coudées de tour, enrichie de pierreries, et consacrée aux mystères, ou cérémonies religieuses. C'étoit la couronne qui embrassoit l'entrée du temple de Bérénice : en outre, on portoit une Égide qui étoit aussi d'or. Il passa nombre de couronnes d'or portées par de jeunes filles richement habillées. Une de ces couronnes avoit deux coudées d'élévation depuis le bord inférieur, et seize coudées de circonférence. *N'omettons pas* une cuirasse d'or de douze coudées, une autre d'argent de dix-huit coudées, sur laquelle on voyoit douze foudres d'or de deux coudées; une couronne de chêne enrichie de pierreries; vingt boucliers d'argent; soixante-quatre armures complttees; deux bottes d'or de trois coudées; douze bassins d'or; des coupes sans nombre; trente-six pots à verser le vin; dix grands *aleiptres* *, douze urnes; cinquante corbeilles à présenter le pain; diverses tables; cinq buffets à serrer les vaisselles d'or; une

* Vases à mettre les parfums, ou matières des onctions.

corne toute d'or de trente coudées : or, tous ces vases et ustensiles d'or doivent être exceptés de ceux qui furent portés par le cortège même de Bacchus.

Ensuite marchoient quatre cents chariots portant l'argenterie, vingt portant la vaisselle d'or, et huit cents chargés d'aromates. Toutes les parties de cette marche pompeuse étoient accompagnées de cavalerie et d'infanterie magnifiquement armées. L'infanterie étoit au nombre de cinquante-sept mille six cents hommes, et la cavalerie de vingt-trois mille deux cents.

Tout le monde parut dans cette marche pompeuse, habillé d'une manière convenable à son personnage, et armé selon son caractère. Outre les armures complettes de chaque particulier, il y en eut encore beaucoup d'autres de réserve, dont il est difficile de marquer le nombre. On en verra le détail dans Callixène. On gagna jusqu'à vingt couronnes d'or dans les combats gymniques de cette fête. Ptolémée *, le premier parmi ces vainqueurs, et

* Casaubon est ici un pauvre interprète; il veut que le mot *vingt*, ou *eikosi*, soit relatif aux personnes, et non le nombre des couronnes; mais il pouvoit voir, sept lignes plus bas, que Ptolémée fils remporta aussi vingt

Bérénice en remportèrent vingt-trois, sur des chars dorés, à la course des chars, et l'un et l'autre eurent outre cela un terrain * sacré à Dodone.

---

couronnes, tandis que ses père et mère n'en avoient remporté que vingt-trois entre eux deux. Ces nombres prouvent donc qu'il s'agit des couronnes, et non des personnes : d'ailleurs, seroit-il probable que Ptolémée, qui produit ce nombre incroyable de couronnes, eût fixé à vingt le nombre de ceux qui pourroient en remporter, parmi cette foule innombrable de personnes qui assistoient à la fête ? Adam fait cette réflexion sensée ; mais il se trompe singulièrement lorsqu'il dit que des couronnes que remporta Ptolémée fils, les unes étoient sur des chars d'or, les autres suspendues à des colonnes. Ce n'est pas ici le sens de l'auteur : il veut dire que, de ces couronnes, les unes furent remportées par les chars dorés du prince, les autres par les chars *attelés de mules*, *epide toon toon heemionoon*, comme il faut lire pour *epide kionoon*. Ce sont sans doute les gens de ce prince qui ont remporté ces couronnes pour lui, comme ceux de son père et de sa mère, mais sur les chars qui leur appartenoient. Ces courses des mules n'ont rien de surprenant : c'est ainsi que Pausanias remporte le prix avec ses mules dans Pindare, *Olym.* 5, v. 15. Nous avons vu à la ligne première, pag. 201 du texte grec, qu'il y avoit *des attelages de mules* : mais Casaubon n'examine pas les choses de si près ; aussi ne dit-il rien sur ce vice du texte. Je conserve donc le texte qu'il n'entend pas, et je corrige celui qu'il croyoit exact, contre toute raison.

* Casaubon nous donne encore ici du Casaubon. Ptolémée et son épouse sont gratifiés d'un champ qu'on leur consacre à Dodone ; mais qui a dit à Casaubon que c'étoit pour y bâtir des temples à leur honneur ? C'étoit un grand privilége que d'avoir un champ consacré en Grèce ; honneur qu'on ne rendoit qu'aux *dieux* et aux *héros*, et qui fut à peine accordé à quelques grands hommes pour des services signalés rendus à la patrie. Certainement Callixène ne songeoit pas ici à des temples : c'est donc à tort que Casaubon

Les dépenses en espèces montèrent à deux mille deux cents trente-neuf talens, et cinquante mines. Or, cet argent avoit été compté dans les bureaux des intendans (de la maison royale), avant que le jour du spectacle arrivât, vu la générosité des princes qui donnoient ces couronnes.

Ptolémée Philadelphe, leur fils, obtint vingt couronnes d'or, dont il remporta deux sur ses chars dorés; une de six coudées, cinq de cinq coudées, six de quatre coudées, à la course des mules.

Eh bien! Messieurs les convives, quel royaume fut jamais si abondant en or? Ce n'est ni celui qui s'est emparé des mines des Perses et des Babyloniens, qui s'en est approprié les revenus, ni celui qui possède le Pactole, dont les eaux roulent des grains d'or; mais non, il n'y a que le Nil qui, appelé à juste titre *Chrysorrhoas* *, rende, dans ses abondantes productions nutritives, un or pur, et sans

veut que Callixène comprenne ici les dépenses de ces temples dans les frais de cette fête. Callixène a seulement pour but de faire connoître les frais en argent déboursé, sans ce que le reste pouvoit valoir en nature. Ensuite Casaubon veut ici *promeetheian*, pour *prothymian*, sans aucune autorité, parce qu'il n'entend pas l'auteur.

* *Fleuve*, ou *courant d'or*.

danger, par la culture de ses champs, de manière à fournir aux besoins de tous les hommes, et en répandant ainsi sa richesse par toute la terre, comme le fit autrefois Triptolème. Voilà pourquoi le poète de Byzance, surnommé Parménon, disoit :

« *O Nil! Jupiter de l'Égypte!* »

CHAP. IX. Ptolémée Philadelphe fut plus riche que nombre de rois. Il apportoit le plus grand soin * à se faire honneur de tout ce qu'il entreprenoit, et parvint ainsi à se procurer une marine infiniment plus nombreuse que celle de tous les autres souverains. Il eut aussi les plus grands vaisseaux. *Voici l'état de sa marine :* Deux vaisseaux de trente files de rameurs, un de vingt, quatre de treize, deux de douze, quatorze de onze, trente de neuf, trente-sept de sept, cinq de six, dix-sept de cinq, et le double en vaisseaux depuis quatre files jusqu'à trois et demie ; sans compter ceux qu'il envoyoit aux îles, dans les villes de sa domination en Lycie, et qui montoient à plus de quatre mille. Il seroit inutile

---

* Casaubon s'amuse ici à radoter avec Philon ; mais il se garde bien de jeter ensuite aucun jour sur le vaisseau dont il va être parlé. Ses notes sont pitoyables.

de parler ici du nombre considérable de livres qu'il avoit rassemblés, de ses bibliothèques, des savans qu'il réunissoit dans le musée, puisque ce sont des choses encore très-connues; mais puisque j'ai parlé de marine, entrons dans quelques détails à ce sujet.

Les vaisseaux que Ptolémée Philopator avoit fait construire, méritent aussi d'être connus. Voici donc ce que Callixène en dit, liv. 1 de son histoire d'Alexandrie.

Philopator fit construire un vaisseau à quarante files de rameurs *, long de deux cents quatre-vingts

* C'est ainsi que je rends *tessaracontère*. Le lecteur n'aura qu'une idée vague de la position des rameurs, de leurs files et du rang de rames de ce grand vaisseau, et d'autres dont les anciens nous parlent, s'il n'a pas lu la dissertation qu'Isaac Vossius a écrite à ce sujet, et qui est imprimée dans le *Recueil de ses Observations*, Lond. 1685, *in*-4°.; c'est l'édition que j'ai: on l'a réimprimée dans la grande collection de Grævius. Ce savant a eu l'honneur de la solution de ce problème, sur lequel les érudits ont tant disputé sans rien déterminer, malgré les monumens qui devoient les guider. Baïf a été la cause première des erreurs. Charles Étienne, qui a donné un extrait de son ouvrage, s'est trompé avec lui. Un académicien François de nos jours, M. Leroi, homme plein d'érudition et de sagacité, développa les idées de Vossius, dans les mémoires qu'il lut aux séances de l'académie des Inscriptions, en 1770. Ses observations sont précieuses, même pour la marine actuelle: cependant il n'a pas tiré de Vossius tout l'avantage qu'il pouvoit; il a même omis quelques réflexions essentielles. On consultera donc Vossius et les mémoires de l'académie des Inscriptions, t. 73, p. 432 et suiv., *in*-12. Ils me dispensent de tout commentaire.

coudées, ayant de large trente-huit coudées entre les deux chemins latéraux. Jusqu'à l'*acrostolion* * il

* M. Leroi observe très-bien que « les dimensions que Callixène donne « de la hauteur du vaisseau de Philopator, sont encore plus indéterminées « que celles de la longueur. » Cela est vrai ; mais ce n'est pas sa faute : le texte est manifestement vicié. M. Leroi le traduit même infidèlement, si l'on s'arrête à la lettre de tous les manuscrits. Il n'y a pas de sens, à moins qu'on ne suppose que N. le Comte a lu *en thalassee, dans la mer, in mari;* ce qui me paroît vraisemblable. Lorsque l'auteur dit jusqu'à l'*acrostolion*, le comprend-t-il dans cette hauteur? ou se fixe-t-il au couronnement de la proue, où commençoient ces ornemens appelés *acrostolions ?* Je crois plutôt ce dernier sentiment ; ainsi, lorsqu'il parle de la hauteur à la poupe, il faut aussi l'entendre sans compter la hauteur où l'on élevoit ces ornemens, qu'on y nommoit *aphlastes*. Assurément, lorsqu'on dit la maison a tant de haut jusqu'au toit, ou depuis le toit, ce toit n'y est pas compris : c'est donc du couronnement de la proue et de celui de la poupe qu'il faut prendre ici les mesures. Or, depuis celui de la proue il y auroit un peu plus de quatre-vingt-deux pieds de France, et à la poupe, un peu plus de quatre-vingt-dix jusqu'au niveau de la mer, en suivant le sens que M. Leroi, d'après Casaubon, donne au texte grec. Or, je demande à présent si ces mesures sont prises en piétant perpendiculairement, ou en suivant la ligne oblique que pouvoit présenter le vaisseau depuis le couronnement de la proue et de la poupe jusqu'au niveau de la mer, où elle faisoit un angle plus ou moins aigu avec la surface de l'eau. Dans le premier cas, je soutiens qu'il étoit impossible que des rames de soixante-quatre pieds quelques pouces, pussent servir aux thranites, ou rameurs supérieurs. Dans le second cas, la difficulté ne peut être résolue bien clairement. Ceux qui ont prétendu que les deux hauteurs assignées à la proue et à la poupe devoient se prendre depuis le talon de la quille, ou depuis le fond du vaisseau, ne me paroissent donc pas si mal fondés, et l'on peut croire que Callixène avoit eu intention de dire *epi tò eschaton en tee thalassee meros*. M. Leroi, qui, comme moi, a vu plusieurs

avoit quarante-huit coudées, et depuis les aphalstes de la poupe *jusqu'à la partie à la mer*, cinquante-trois

ports en France et chez l'étranger, sait que les vaisseaux plats, ou presque plats, comme sont assez souvent ceux des Hollandois, tirent beaucoup moins d'eau que les vaisseaux dont le fond décrit une courbe plus rentrante : or, celui dont il s'agit étoit ainsi construit, puisqu'on le tiroit de l'eau pour l'asseoir sur les poutres de la fosse dont il est parlé : au reste, le texte de l'auteur étant altéré, et la conjecture de Casaubon étant ici absolument nulle, je crois que M. Leroi s'est trop avancé en prenant un parti décidé sur ces dimensions. Quant à la longueur et à la largeur prise entre les rameurs supérieurs, il donne à la première quatre cents quatre-vingts pieds de France, et à la seconde soixante-quatre pieds deux pouces, en fixant la coudée égyptienne à 20 pouces six lignes et demie de notre pied ; ainsi ce vaisseau étoit plus grand qu'on ne l'avoit cru jusqu'à lui. Mais j'ajouterai qu'il me paroit que les proportions auroient été assez bien observées entre les hauteurs et la largeur, en s'arrêtant aux mesures que j'ai rapportées. Vossius observe que ce vaisseau devoit tirer plus de vingt pieds d'eau, puisqu'il étoit plus grand que celui d'Hiéron, qu'aucun port de Sicile ne pouvoit admettre. Supposons-en vingt-quatre, les rames des Thranites auroient peut-être touché l'eau à la profondeur de deux pieds ; ce qui n'étoit pas suffisant. Supposons-les aussi longues ailleurs qu'à la proue, il en résultera que la hauteur, prise du couronnement de la proue ou de la poupe, étoit réellement estimée, dans Callixène, depuis le fond même du vaisseau, qui auroit eu à la première quatre-vingt-deux pieds quelques pouces, et à la seconde quatre-vingt-dix. Si en outre le vaisseau tiroit, supposons, vingt-six pieds, alors elles pouvoient servir par-tout, car il n'y avoit pas de rame à la poupe ; celles de la proue étoient, au rang supérieur, posées latéralement sur les *épotides* où elles avoient leur centre de mouvement : la hauteur de ce vaisseau ne seroit donc pas un problême si obscur, en expliquant l'auteur dont je n'ai traduit que la lettre. Enfin, Callixène, qui ne fait aucune distinction entre les œuvres vives et les œuvres mortes du vaisseau d'Hiéron, et qui conséquemment le suppose

coudées.

coudées. Il portoit quatre gouvernails. Les rames des thranites ou des rameurs supérieurs étoient longues de trente-huit coudées : c'étoient les plus longues; mais on en avoit garni de plomb le manche qui arrivoit dans l'intérieur du vaisseau, ce qui les rendoit faciles à manier sur les apostis *, par le grand poids qu'elles avoient ainsi à l'intérieur.

Ce vaisseau avoit deux poupes et deux proues; sept éperons ou rostres, dont l'un avançoit au-delà des autres qui étoient moins alongés. Quelques-uns se portoient même vers les épotides. La hauteur du vaisseau étoit partagée en douze étages ** (ou

---

piété depuis le fond, sur une ligne à-plomb, semble démontrer qu'il faut l'entendre de même à l'égard de celui-ci; car, je le répète, étant plat, il tiroit peu d'eau proportionnément à sa grandeur : nos grands bateaux normands en font preuve. On verra dans les pierres gravées de Stosch, publiées par Winckelmann, des exemples de vaisseaux à plusieurs gouvernails.

* Je me sers du terme *apostis*, qui, en grec, se dit *episcalmis*. L'auteur dit *eschaume*, cheville qui fixe la rame, soit avec un anneau, soit avec une courroie que les Grecs appeloient *tropooteer*. *Apostis* est le bois sur lequel est le centre du mouvement de la rame : quelquefois elle passoit dans un tympan vertical fixé à côté du plat-bord : un ancien navire votif en cuivre le prouve.

** Je rends ce qu'a peut-être voulu indiquer l'auteur, non ce qu'il dit à la lettre. Le texte est *hypozoomata*. Pollux, qui a recueilli beaucoup plus de mots qu'il n'en entendoit, n'étant pas Grec de nation, prend ce terme comme désignant une partie du gouvernail. C'est une erreur qu'ont aperçue ses éditeurs, mais qu'ils n'ont pas corrigée. Daléchamp paroît l'avoir entendu des

galeries tournantes), chacun de six cents coudées de circuit : tout y étoit dans la plus exacte proportion. Les ornemens n'y avoient été épargnés d'aucun côté. On voyoit à la poupe et à la proue des figures de douze coudées : du reste, il n'y avoit pas de place qui ne fût couverte de différens dessins formés en cire * de diverses couleurs, et le contour de la partie des rames qui étoit dans le vaisseau, étoit orné de lierre et de thyrses en relief. La quantité des agrès et des ustensiles qu'exigeoit ce vaisseau étoit immense; cependant il y en avoit suffisamment à toutes les parties où les manœuvres l'exigeoient.

---

couples, qui forment les côtes d'un vaisseau, c'est une autre erreur. Il s'agit des *préceintes*, terme françois, qui rend le grec à la lettre. En fortifiant le corps du vaisseau, elles marquoient les étages établis sur des galeries internes à chaque *préceinte*. C'est ainsi que nous disons en architecture *un cours de plinthes*, dont chacun marque un étage aux maisons; mais M. Leroi a mal entendu cela d'autant de ponts; c'étoient des galeries tournantes dans l'intérieur, qui, à l'exception de l'espace qu'elles occupoient, laissoient le vide nécessaire pour éviter le méphitisme, inévitable si chaque étage avoit été fermé par un pont entier. Si le *catastrome*, ou pont supérieur, étoit entier, il y avoit certainement des écoutilles qui renouveloient l'air avec les ouvertures latérales, et donnoient entrée aux différens étages des galeries.

* Les Égyptiens excelloient dans cet art, comme dans celui de composer des statues entières de pièces de rapport, qui en nuançoient même les couleurs naturelles.

Ptolémée fit essayer ce vaisseau avec plus de trois mille rameurs ; quatre cents matelots exécutoient les manœuvres : outre cela, il y avoit trois mille huit cent-cinquante hommes de guerre sur le pont, sans compter le nombre assez considérable de ceux qui étoient sous les gradins des rameurs, dans les différens étages, afin de pourvoir aux vivres.

Ce vaisseau avoit été tiré à l'eau, de dessus un chantier où il étoit entré la quantité de bois qu'il falloit pour construire cinquante vaisseaux à cinq files de rameurs. C'étoit aux clameurs d'une foule immense, et au son des trompettes qu'on l'avoit amené à l'eau; mais un Phénicien imagina ensuite le moyen de l'en retirer * (*et de le remettre à flot*). Il fit creuser près du port une fosse profonde, de la longueur du vaisseau, et poser au fond de chaque côté, à la

* J'ai traduit dans le sens d'*anholkee*, puisque l'auteur dit comment le Phénicien imagina le moyen de mettre ce vaisseau à sec et hors de la mer ; autrement on traduira : *De le remettre à flot après l'en avoir retiré*. On sait que les anciens ne laissoient pas continuellement leurs vaisseaux à l'eau. Corrigez ici *tis epenoeese*, pour *hoos ep.*, C. lin. 6, texte grec, p. 204, et D. lin. 6, *to d'anoichthen*, etc. Je suis les imprimés et le manuscrit A. Daléchamp et Lecomte ont lu *platyteron ee :* le manuscrit B porte *ee platyteron ;* mais le comparatif tient souvent lieu de superlatif : c'est le sens du manuscrit A.

hauteur de cinq coudées, une bâtisse de pierres très-solides, faisant entrer de chaque côté de grosses poutres qui traversoient la fosse, et toutes l'une à côté de l'autre. Il laissa sous ces pièces de bois un espace vide de quatre coudées entre le lit de la fosse; puis y introduisant l'eau de la mer, il en remplit toute la capacité; de sorte que, par ce moyen, les premiers qui se trouvoient là pouvoient, en se réunissant à nombre suffisant, y faire entrer le vaisseau. Dès qu'il y étoit, il fermoit l'ouverture de la fosse, en retiroit l'eau avec des machines, et, cela fait, le vaisseau demeuroit en sûreté sur cette espèce de plate-forme que faisoient les poutres transversales.

Ptolémée Philopator fit aussi construire un vaisseau pour aller sur le Nil, et le nomma *Thalamègue*. Il avoit un demi-stade de long, et trente coudées dans sa plus grande largeur. Sa hauteur, y compris celle du pavillon, étoit à-peu-près * de quarante coudées. Il n'avoit ni la forme des vaisseaux longs, ni celle des vaisseaux ronds, mais une singulière, et propre au service que pouvoit en permettre la

* C'est la leçon de mes manuscrits, préférables au texte de l'épitome ou de l'oracle de Casaubon.

profondeur du Nil. En effet, le fond en étoit plat * et large; mais le vaisseau bomboit dans son corps. On en avoit suffisamment élevé les plats-bords, sur-tout à la proue, mais de manière que le bordage eût ** une courbure saillante et rentrante, d'une forme agréable.

Ce vaisseau avoit deux proues et deux poupes, et l'on avoit beaucoup élevé les acastillages d'avant et d'arrière, à cause de la houle qui est souvent très-forte sur le Nil. Au centre du vaisseau, étoient les salles à manger, les chambres à coucher, et toutes les commodités dont on avoit besoin. Il régnoit, le long de trois côtés du bordage, deux galeries l'une sur l'autre pour se promener : elles n'avoient pas moins de cinq plèthres *** d'étendue en tournant. L'inférieure étoit construite en forme de péristyle;

---

* *Alitenees* ici, non *halitenees :* fond écrasé, plat.

** Casaubon bavarde encore ici avec son *anaklasis*, qu'il ne conçoit pas. Imaginez chaque côté du bordage selon la courbure d'une *conchoïde*, et vous aurez toute l'idée du texte. La *conchoïde* est la courbe que décrit le gras de jambe depuis le jarret jusqu'au-dessus du talon, et dont cette extrémité inférieure, devenue supérieure, soutenoit le plat-bord.

*** L'auteur dit *perimètre, ou pourtour, contour ;* mais ne régnant que de trois côtés, elles ne faisoient pas tout le contour; ainsi je dis *étendue en tournant.*

l'espace * cintré de la galerie supérieure étoit bordé par-tout d'une balustrade, interrompue par de petites portes.

A l'entrée du côté de la poupe, on avoit élevé à la première galerie un avant-corps ** tout ouvert en face (de la poupe). On pouvoit en faire le tour. Il étoit orné de colonnes dans sa circonférence : quant à la partie qui faisoit face à la proue, on y avoit d'abord élevé un propylée fait d'ivoire, et des bois les plus précieux. Lorsqu'on l'avoit passé, on

---

* C'étoit la galerie même.

** Je lis ici *prootee* au datif (*proteei*), qui se rapporte à l'une des *peripatoi*, ou *galeries* précédentes : ensuite je lis *prostas* pour *pros ex*, etc. Ce mot reparoît un peu plus bas, lig. 9 du texte, même page 205, dans *pros ta* (*hetera*) ; mais il est entier, p. 206, lig. 3, au génitif *prostados*: c'est ce que l'on appelle *avant-corps*. Si ce bâtiment eût été sur l'un ou l'autre côté, on l'eût nommé *parastas*, en parlant exactement, quoique Callixène ait dit plus bas *prostas* en parlant du côté. Casaubon ne voit ici que de la fumée. Je lis donc *proteei — etetakto prostas ex enantiou men an*. Je préférerois *epetetakto*. Ligne suivante, je trouve *peripatos een*, manuscrit B; *peripteros* est dans le manuscrit A : *peripatos* désigne l'espace où l'on pouvoit se promener ou marcher entre le *pterôme* ou *mur*, et les colonnes qui l'entouroient : *périptère* désigne ces colonnes, qui n'étoient que d'un rang simple ; ici elles formoient un cercle. Voyez Philandre sur Vitruve, liv. 2, ch. 1 : ainsi l'une et l'autre leçon est admissible. *Périptère* a un sens plus précis ; on traduiroit donc, *c'étoit un périptère*, ou une *colonnade circulaire*, au lieu de, *on pouvoit en faire le tour*.

voyoit une espèce d'avant-scène couverte aussi par sa situation *. Derrière, et dans le milieu de la partie latérale, il y avoit pareillement un avant-corps où l'on entroit par un vestibule à quatre portes. De droite et de gauche, il y avoit des fenêtres pour procurer de la salubrité **. La plus grande salle étoit jointe à ces compartimens. Elle étoit formée en *péripière*, et assez étendue pour contenir vingt lits. La plus grande partie de ses matériaux étoit de pièces de cèdres qu'on avoit détaillées, et de cyprès de Milet. Vingt portes s'ouvroient dans son contour. On les avoit ornées d'un placage de *thym*, relevé par des ornemens d'ivoire. Les têtes de clous qui en garnissoient les faces, et les boucles du heurtoir, étoient de cuivre doré au feu. Les fûts des colonnes du contour étoient de cyprès, surmontés d'un chapiteau corinthien en ivoire, et orné de dorures. Les architraves étoient d'or massif. On y avoit adapté

* Si Casaubon avoit mis un point après *pâlin*, il auroit vu clair; cela eût mieux valu que de changer le texte d'Hésychius, qu'il ne comprenoit pas; mais qu'Alberti conserve à propos.

** Je ne sais où Casaubon pêche ici son *euaerian*; que je ne vois dans aucun des textes manuscrits ou imprimés. Je sais qu'*euaeres* est grec, mais pourquoi le substituer à un mot certain et bon? *Euageia* est *salubrité*.

une frise éclatante, ornée de figures d'ivoire, hautes de plus d'une coudée, dont le travail, quoique peu précieux en lui-même, étoit digne d'être admiré par son ensemble. La plate-forme qui couvroit la salle à manger étoit carrée, élégamment faite de bois de cyprès. Les ornemens en étoient sculptés, et recouverts d'or.

A côté de cette salle, étoit une chambre à coucher, où il y avoit sept lits. Le long de cette chambre, régnoit un corridor étroit, traversant le vaisseau dans sa largeur, et séparant l'appartement des femmes. Il y avoit dans cet appartement une salle à manger à neuf lits, aussi richement ornée que la grande *dont on vient de parler*, et à côté, une chambre à coucher à sept lits. Voilà les compartimens de tout ce qu'il y avoit au premier étage.

Lorsqu'on avoit monté l'escalier adossé à la chambre à coucher mentionnée ci-devant, on trouvoit une autre salle à cinq lits, dont la couverture étoit faite en losanges; et près de là un temple de Vénus fait en dôme *, où il y avoit en marbre une statue de

* Casaubon veut faire ici l'homme instruit, mais en pure perte; il n'y entend rien. Je rends *tholoeidées* comme l'interprètent les architectes les plus renommés : voyez le *Diction. d'Architec.* de M. Roland de Virloys.

cette

cette déesse. En face, étoit une autre salle à manger, faite en périptère, à cinq lits, et du travail le plus riche : les colonnes en étoient de pierre des Indes. Il y avoit à côté de cette salle des chambres à coucher, dont l'appareil ne cédoit en rien à celui des précédentes dont j'ai parlé.

Lorsqu'on passoit vers la proue, on rencontroit, au premier étage, une salle bacchique faite en périptère, et à treize lits. Le subgronde étoit doré en placage jusqu'au contour de l'architrave. On en avoit fait la couverture d'une forme analogue au caractère de Bacchus. Du côté droit, on avoit pratiqué une grotte, dont les couleurs * étoient nuancées avec de vraies pierres précieuses relevées par des ornemens en or. On y voyoit les bustes des personnes de la famille royale, faits en marbre de Paros **.

Sur la plate-forme de la plus grande salle à manger, on avoit pratiqué l'emplacement d'un

---

* J'étois tenté de lire ici *chooma* pour *chrooma*, si les textes avoient présenté quelque équivoque dans la lettre même, et je l'aurois entendu de la masse générale des pierres unies par des interstices en or.

** C'est ici le vrai sens. Adam, qui ne comprend presque pas plus tous ces détails que Casaubon, entend ici des *rubis* avec Agricola : l'erreur est singulière.

belvédère des plus agréables. Ce belvédère s'élevoit à volonté comme un pavillon; car il n'y étoit réellement pas bâti *. On tendoit, pour l'élever, des cercles sur des supports éloignés à certaine distance les uns des autres, et l'on étendoit par dessus une banne pourpre avec ses pendans : c'étoit lorsqu'on voûloit se promener sur le Nil.

Après cela on trouvoit un espace découvert, ayant la même forme que l'avant-corps qui étoit dessous. On y avoit fait aboutir un escalier en vis, qui conduisoit aussi à la galerie couverte. A côté étoit une salle à manger, à neuf lits, de structure Égyptienne; car les colonnes ** qu'on y avoit élevées

---

* Je m'en tiens à la lettre de tous les textes, sans admettre avec Casaubon *ouk epeen ouden.* S'il y avoit à corriger, je lirois *ouk epeen pleen diatonaia de,* etc. Il est possible que *pleen* ait disparu après *peen.* Casaubon montre ici toute sa morgue magistrale, pour avoir rétabli une terminaison pluriel avec les manuscrits, et que le bon sens indique sans aucune autre autorité; mais par *diatonaia,* il faut entendre et les cercles et les supports qui soutenoient les cercles. En effet, ce mot a ce sens dans le dialecte alexandrin des Septante. Au reste, je lis ici, pag. 206 du grec, liv. 2, *anepetan.,* non *enepetan.;* ensuite *meta de touto, aithrion,* etc. : corrigez après *teen krypteen* dans le texte.

** Ce passage est remarquable pour l'architecture. On voit donc un genre chez les Égyptiens, et même très-beau. J'ose assurer que c'est des Égyptiens que les Grecs ont appris leur architecture : n'ayant pas de lotus, ils y ont suppléé

étoient rondes, et formées par des tambours qui étoient alternativement blancs et noirs. Les chapiteaux de cet ordre Égyptien sont de forme ronde, et tout le contour est orné de fleurons semblables à des roses qui commencent à s'épanouir. Quant à la partie qu'on appelle le *panier*, on n'y voit pas de volutes ou *hélices*, ni de feuillages rudes comme il y en a au haut des colonnes des Grecs; mais des calices ouverts de lotus du Nil, et des dattes telles qu'on les voit lorsque le palmier commence à les pousser. Il y a aussi d'autres feuillages en sculpture qui en font les ornemens. Depuis l'astragale où ces fleurons prennent naissance, et qui couronne le tambour sur lequel pose le chapiteau, cette partie de la colonne présente un entrelacement de fleurs et de feuilles de fèves d'Égypte.

C'est donc ainsi que les Égyptiens font leurs colonnes, bigarant de même leurs murailles par l'alternative de plinthes blancs et noirs. Quelquefois même ils forment cette bigarure avec de l'albâtre.

par les feuilles d'acanthe, et ont aussi changé la forme des chapiteaux. Il est évident que les Égyptiens ont pris la forme de leur colonne du lotus. On en peut voir une esquisse dans une des gravures que M. Knight a jointes a son culte de Priape. J'ai rendu l'auteur avec la plus grande précision.

Il y avoit en outre beaucoup d'autres pièces pratiquées dans le centre même, et dans d'autres parties du vaisseau : le mât avoit soixante-dix coudées * de haut, et portoit une voile de byssus, dont les cordages latéraux étoient teints en pourpre.

Mais toutes les richesses que le Roi Philadelphe avoit conservées, furent dissipées par le dernier Ptolémée, surnommé *Aulète*, celui qui donna lieu à la guerre que Gabinius vint faire en Égypte. Ce dernier des Ptolémées étoit en effet moins un homme qu'un joueur de flûte et un magicien.

CHAP. X. *Vaisseau d'Hiéron.*

Je crois ne pas devoir passer sous silence le vaisseau qu'Hiéron II, roi de Syracuse, fit construire sous l'inspection d'Archimède. Moschion a écrit, à ce sujet, un ouvrage sur lequel je suis tombé dernièrement, et je l'ai lu avec attention. Voici donc ce qu'il écrit :

« Diocleides d'Abdère fut admiré pour l'*hélépolis* **

---

* Corrigez dans le texte grec *autees hebdom.*

* Hélépole, ou machine à prendre les villes. Le lecteur voudra bien lire

que Démétrius fit avancer sous la ville de Rhodès, afin d'en battre les murs; Timée, pour le bucher élevé à Denys, tyran de Sicile; Hiéronyme, pour l'appareil du char sur lequel on transporta le corps d'Alexandre; Polyclète, pour la lampe qu'il fit au roi Persée; mais Hiéron, Roi de Syracuse, qui témoigna aux Romains une amitié sans réserve, ne causa pas moins d'admiration et d'étonnement, par le zèle avec lequel il s'occupa des temples et des gymnases. Il aimoit aussi beaucoup à faire construire des vaisseaux, particulièrement de ceux qui servoient au transport des bleds : or, je vais faire mention d'un de ces bâtimens. Quant aux bois de construction, il s'en procura, du mont Etna, une provision * avec laquelle on auroit pu construire soixante galères. Après avoir fait venir ces provisions, savoir, les bois pour les chevilles, les couples, les bordages et autres matières nécessaires, tant de l'Italie, que de

ce qu'a dit, sur cette machine, M. Joly de Maizeroy, art. *des Siéges*, p. 336, art. iv. Il devoit au moins dire, p. 245, que Démétrius Poliorcète n'en étoit pas l'inventeur.

* Casaubon est ici mal-adroit : lisez *eis hyleen men, xyloosin ek*, etc. On voit comment les copistes ont fait *xyloon* : la faute est dans tous les anciens textes. *Xyloosis*, vraie leçon, signifie *provision* de bois.

la Sicile, il fit * venir, pour les cordages, du sparte d'Espagne, du chanvre et du *kittos* ** des pays qui bordent le Rhône; et de plusieurs autres contrées, toutes les autres choses qui étoient nécessaires. Il rassembla aussi des charpentiers de marine et autres artisans.

Alors il mit à la tête de tous ces ouvriers Archias de Corinthe, constructeur, et lui recommanda de pousser tous les travaux. Hiéron étoit lui-même présent à tout pendant le jour. Le bordage fut élevé à moitié de sa hauteur en six mois, et à mesure que les planches étoient clouées sur les membres, et calfatées, on les doubloit de feuilles de plomb. Trois

---

* Ou *rassembla, réunit :* texte, *syneegage*, qui est à la fin de la phrase avant *kai*. Il faut effacer *de* qui le suit, ou il n'y a plus de sens. Je lis donc *syneegage ; kai naup*. Si l'on garde *syneegage de kai*, il faut le supposer encore après *Sikelias*. Quant à *leukaia*, Casaubon se trompe. S'il avoit lu Hésychius, il auroit vu que ce mot indique ici du *sparte*, et non de l'écorce de peuplier.

** Que signifie *kitton?* Gesner lit *pittan*, de la *poix ;* mais il est facile de changer. *Kittos* indique le lierre en général; mais il y en a de diverses espèces. L'auteur indique plus loin qu'il s'agit du lierre blanc. Ptolémée, par un de ces caprices ordinaires aux princes, voulut avoir de ce lierre du Rhône pour les berceaux dont il est parlé : ainsi je crois qu'on doit garder ici *kitton*, puisqu'on peut en voir l'usage. Il est aussi parlé de *poix ;* mais notre texte n'en dit rien dans ce passage : ne changeons pas.

cents charpentiers étoient continuellement occupés à travailler les bois, sans compter les aides qui les servoient. Hiéron voulut que cette partie du vaisseau fût lancée à l'eau telle qu'elle étoit, et qu'il fût achevé lorsqu'il y seroit. Comme on s'occupoit beaucoup des moyens de mettre cette seule partie à flot, Archimède, ce *célèbre* mécanicien, l'y mit lui seul, en faisant agir peu de personnes *.

En effet, il en vint à bout, moyennant une vis qu'il imagina; et c'est à lui qu'on est redevable de cette invention. L'autre moitié du bordage fut pareillement achevée en six mois; les planches furent attachées avec des clous ** de cuivre, dont les uns

* Casaubon nous écrase ici de citations, pour prouver que *sooma* signifie *esclave*. Les Lexiques, entre autres Baduell, l'avoient bien fait entendre avant lui; ainsi ses preuves étoient fort inutiles : mais un père appeloit aussi ses enfans *soomata*. En outre, *sooma* se prend aussi pour *une personne*. Si quelques personnes étoient dans le cas de bien seconder les vues d'Archimède, c'étoient sans doute les ouvriers qui travailloient à la construction. Pourquoi donc l'esprit gauche de Casaubon veut-il préférer ici des esclaves ? Il vouloit montrer que *sooma* désigne un esclave. Quelle pitié!

** Entendez ici des boulons de fer. Casaubon fait ici un docte commentaire à sa mode : il vouloit citer Vitruve, et en fait l'application la plus gauche, sans rien expliquer. Il s'est bien gardé de dire un mot de *parodos*, en nous écrasant de réflexions nauséabondes.

Parodos suppose aussi *een, erat;* mais il faut ensuite lire *echousa* rapporté à *naus*, pour *echoon;* Casaubon n'a pas aperçu le vice. Quant à *pa-*

pesoient dix mines, d'autres moitié plus, qu'on avoit passés dans des trous faits avec des tarières, pour maintenir ces planches sur la membrure : outre cela, les clous étoient serrés sur le bordage par des lames de plomb, sous lesquelles on avoit mis des étoupes imbibées de poix. Lorsqu'on eut achevé les dehors, on fit les ouvrages internes.

Ce vaisseau étoit, par sa disposition, propre à recevoir vingt files de rameurs, et avoit trois coursiers, dont l'inférieur conduisoit au lest, et à la cargaison proprement dite : on y descendoit par de nombreux gradins. L'autre coursier avoit été pratiqué pour ceux qui vouloient entrer dans les différens appartemens : le troisième étoit pour le quartier des militaires. Les appartemens du coursier du milieu y étoient, de chaque côté, appuyés sur le serrage du vaisseau : ils étoient destinés aux hommes, et au nombre de trente, ayant chacun quatre lits : celui des marins contenoit quinze lits, et trois chambres à coucher à trois lits * pour les gens mariés. Ils

rodos, il signifie, à la lettre, *passage*, *chemin*; et en terme de marine, sur nos galères, *coursier*.

* C'est le sens que Daléchamp donne à *thalamous de treis eiche triclinous*, et je n'en vois pas de meilleur, mais sans le croire vrai.

avoient

avoient leur cuisine le long (ou du côté) de la poupe.

Les planchers de tous ces compartimens étoient couverts de toutes sortes de pierres de rapport, formant une marqueterie, et sur lesquelles on avoit merveilleusement représenté toute la fable de l'Iliade: on voyoit aussi les mêmes * choses représentées aux ciels et sur les portes.

Sur l'étage supérieur étoient un gymnase et des galeries, pratiquées dans de justes proportions avec la grandeur du vaisseau. On avoit fait dans le contour de ces promenades, et avec un art admirable, des planches de fleurs, dont les côtés étoient bordés ** en terre cuite, ou en lames de plomb: il y avoit, en outre, des berceaux de lierre blanc et de vignes, dont les racines tiroient leur nourriture de tonneaux remplis

* Je lis *ta'utà*, non *taûta*.

** Le manuscrit A complète ici le texte : *molybdainoon katestegnoomenoon :* lisez *molybdidoon katestegnoomenais*, ce qui sera plus exact. En outre, pourquoi Casaubon veut-il retrancher *ee* après *keramidoon*, qui peut très-bien être pris pour substantif? Je sais qu'il est parlé plus haut de *molybdainai keramides*; mais l'un n'est pas l'interprétation de l'autre, puisque le texte porte, sans variation, la distinction *ee*, malgré la pitoyable logique de Casaubon. N'est-ce pas une singulière inadvertance que de ne pas vouloir admettre des *bordures* de terre cuite, et comparer en

de terre, et étoient abreuvées de l'humidité nécessaire, de la même manière que les parterres. Or, ces berceaux ombrageoient les promenades.

CHAP. XI. Il y avoit ensuite un *aphrodisium* carrelé en agathes et en autres pierres des plus belles qu'on vît en Sicile. Les parois, la couverture de la pièce étoient de bois de cyprès; on en avoit embelli les portes de dessins et de reliefs, tant en ivoire qu'en thyia, et de figures de vases à boire, d'un travail achevé: delà, on arrivoit à une salle académique à cinq lits; les parois et les portes étoient travaillées en buis: il y avoit une bibliothèque. Sur le toit se présentoit un cadran * solaire fait à l'imitation de l'*héliotrope* d'Achradine. On y voyoit aussi une salle de bain à trois lits: trois chaudières servoient à

même temps ces planches de fleurs et ces jardins à ceux d'Adonis, qu'on portoit dans des vases de terre cuite? Telle est la logique de ce docteur. Il cherche ensuite querelle à Daléchamp, qui a mieux entendu le texte que lui, et l'a très-bien rendu; mais Ruffin a aussi sa dose en passant.

* Texte, *polos*: c'est ici le vrai sens. Ces cadrans furent ainsi nommés de la hauteur du *pole*, ou de la *latitude* qu'il falloit prendre pour les faire. *Héliotrope* est un cadran dont l'aiguille marque, par son ombre, le tour qu'est supposé faire le soleil. Achradine étoit une des quatre parties de la ville de Syracuse. J'évaluerai toutes les mesures à l'index.

faire chauffer l'eau; le bassin même du bain contenoit cinq *métrètes*, et étoit revêtu de pierres de Taormine, de différentes couleurs.

On avoit aussi fait plusieurs pièces pour les *épibates* * et pour ceux qui gardoient les pompes; outre cela, il y avoit dix écuries de chaque côté du bordage, et l'on avoit pratiqué le long des mêmes côtés des pièces pour les fourrages des chevaux, et pour les équipages et ustensiles des cavaliers et des valets.

On avoit fait à la proue, avec des planches, de l'étoupe et de la poix, un réservoir contenant deux mille métrètes d'eau, et fermant à clef. A côté de ce réservoir, étoit un vivier fait de planches, garni de lames de plomb, et pareillement fermé **. On l'avoit rempli d'eau de mer, et les poissons s'y entretenoient bien.

---

* Le sens indéterminé de ce mot me l'a fait conserver. Il ne peut avoir ici que l'un ou l'autre de ces deux sens, 1°. tout militaire non compris parmi les gens de mer quelconques; 2°. ceux qui étoient de *quart*, ou de garde, tour-à-tour, pour le service et les manœuvres : d'autres le prendront peut-être pour les passagers qui se trouvoient sur ce vaisseau. Je pense ici autrement: au reste, on prendra le sens qu'on voudra.

** Corrigez dans le texte *kleistoon* pour *pleistoon*.

De chaque côté du bordage, on avoit fait saillir, à des distances convenables, des pièces de bois pour y asseoir les buchers, les fours, les cuisines, les moulins, et autres choses d'un usage nécessaire. A des intervalles proportionnés, et extérieurement *, on voyoit, sur la circonférence extérieure du vaisseau, des cariathides de six coudées de haut, soutenant toutes les masses qui étoient à la partie la plus élevée, et le triglyphe **. Quant au vaisseau même, il étoit orné de toutes les figures peintes qui pouvoient être relatives aux circonstances.

Il y avoit huit tours d'une grandeur proportionnée aux autres pièces du vaisseau : deux dominoient sur la poupe, et deux semblables sur la proue : les autres étoient situées vers le milieu du bâtiment. Au haut de chacune de ces tours on

* Texte, *ektos :* c'est la leçon de tous les textes actuels, manuscrits et imprimés. Eustathe lit *entos* intérieurement ; ce seroit alors pour soutenir les *baux* qui portoient la charge supérieure de tout ce dont il est parlé ; mais je préfère la leçon de nos textes. Ces supports soutenoient tout ce qu'on avoit établi ou placé sur ces saillies externes. L'auteur avoit probablement écrit *ektos kai entos, dehors* et *dedans ;* selon l'usage, je le croirois volontiers. On peut aussi traduire *Atlas* pour *Consoles,* au lieu de *Cariathides.*

** Voyez sur le triglyphe, Philandre, Vitruve, liv. 4, ch. 1, p. 128 ; et sur son origine, M. Carli, *Lettres Améric.,* dans celle où il parle des anciens peuples de l'Italie.

avoit fait deux saillies * latérales, percées de créneaux, par lesquels on pouvoit lancer des pierres sur les vaisseaux ennemis qui auroient approché du bordage. Pour cet effet, on y faisoit monter quatre vigoureux soldats armés de toutes pièces, et deux archers. Le haut de ces tours étoit bien fourni de pierres et de traits. Le long du vaisseau, et de chaque côté, l'on avoit élevé sur un échafaudage volant, un mur ayant des banquettes ** et des parapets, où étoit placé un *lithobole ;* il en partoit des pierres du poids de trois talens, et des traits de douze coudées : c'étoit une machine de l'invention d'Archimède. De chaque bord *** du vaisseau, le *lithobole* portoit à la distance d'un stade.

---

* Casaubon devoit lire ici *parededmeento*, non *parededento*, quoique ce mot-ci soit le texte actuel. Ensuite *keraiai* sont des *saillies.*

** Je ne m'arrête pas au rêve de Casaubon, qui veut corriger ici un texte exact, faute de le comprendre.

*** Il faut lire ici *hekateron toon toichoon eballen*, etc. comme plus bas, *hekateroo de toon toichoon.* En effet, que veut dire *hekateron toon beloon eballen ?* Il faudroit supposer qu'il n'y avoit que deux traits, ensuite prendre *eballen* comme verbe neutre, dans le sens de *porter : l'ùn et l'autre des traits portoit ;* ce qui est absurde ici. Une correction un peu plus hardie seroit peut-être plus exacte : *hekateros de toon lithoboloon eballen ;* car il y en avoit un de chaque côté du vaisseau, comme le texte le

Au-dessous, il avoit des lacis * faits de gros cordages, et qu'on avoit suspendus avec des chaînes de cuivre. A chacun des trois mâts étoient attachées deux antennes sur lesquelles on avoit établi des *lithoboles*, et on lançoit de-là des crocs et des navettes de plomb sur l'ennemi qui venoit attaquer. Autour du vaisseau, régnoit une palissade de fer, pour empêcher de monter à l'abordage. On y avoit aussi placé sur tout le plat-bord des grapins prêts à être lancés, moyennant des machines, sur les vaisseaux ennemis, et les amener directement sous les coups. Soixante valeureux soldats étoient placés, armés de toutes pièces, à l'un et l'autre bord. Il y en avoit d'aussi valeureux autour de chaque mât et aux antennes qui portoient les *lithoboles*. Les gabies de ces mâts étoient d'airain : or, c'étoit là qu'ils étoient placés autour des mâts. Il y en avoit trois

---

fait entendre : au reste, j'ai fait sentir l'un et l'autre en traduisant. Casaubon passe ici sans rien dire. Louons-le cependant d'une correction heureuse qu'il doit à Ægius : *pararteemata*, pour *paratreemata*, que Daléchamp avoit expliqué en suivant, sans doute, Philandre sur Vitruve, liv. 10, ch. 17, mais mal-à-propos ici.

* Pour amortir le coup des pierres ou des globes de fer, de plomb, que pouvoit lancer l'ennemi. Il est important de lire sur ces machines et leurs effets, les détails instructifs de M. Joly de Maizeroy, *art. des Sièges*.

à la première *hune* * ou gabie, et ensuite un de moins à chaque *hune* qu'à la précédente. Moyennant des cabas et des moufles, on leur montoit au *thoorakion*, ou à la voile tendue au-dessus de la *hune*, les pierres et les traits qu'ils devoient lancer.

Ce vaisseau avoit quatre ancres de bois et huit de fer. Le mât de misaine et le mât d'artimon avoient été facilement trouvés; mais on eut de la peine à trouver le premier (*le grand hunier*). Ce fut un Porcher qui le découvrit dans les montagnes de l'Abbruze **. Philéas, mécanicien de Taormine,

---

* Ce passage mérite attention. Doit-on entendre ce mot *première* de la seule *hune* du grand mât supposé d'une seule pièce, ou de la hune *du grand mât de hune*, qui est la seconde pièce du grand mât, etc. en supposant les mâts de ce vaisseau composés de plusieurs pièces, qui s'insétoient au chouquet, comme dans nos vaisseaux? Il paroît cependant que le grand mât de ce vaisseau étoit d'un seul brin : il n'y avoit donc que trois hunes. Je crois ce sentiment incontestable, sur-tout d'après les anciens monumens, et ce que l'auteur dit ci-après. Néanmoins, les anciens tendoient une seconde voile au haut du grand hunier, parce qu'ils ne plaçoient pas la hune si près du bout du grand mât. Cette partie éminente, qu'ils appeloient *le fuseau*, leur tenoit lieu de grand mât de hune, et ainsi des autres mâts. Cette voile se nommoit, chez eux, *thoorakion*, mot sur lequel on a disputé fort inutilement. Voyez liv. xj, au mot *carchesium* pris pour un vase.

** Le texte porte *Brettania* pour *Brettia*. Je me rappelle la même erreur dans les *histoires* d'Apollonius, pag. 107, édit. *Xylandr.* Scutinus de Chio avoit écrit *Brettian*; un copiste en fit *Brettanian*, et le troisième écrivit

l'amena à la mer. Quoique la sentine eût une extrême profondeur, un seul homme la vidoit moyennant la vis sans fin qu'Archimède inventa. Ce vaisseau se nommoit d'abord le *Syracusain;* mais Hiéron, l'envoyant en Égypte, changea ce nom en celui d'*Alexandrin.*

Ce prince avoit plusieurs moindres bâtimens qui suivoient ce vaisseau. Le premier étoit une flûte portant trois mille talens pesant, et n'allant qu'à rames. Après elle, marchoient * plusieurs barques et esquifs, de la charge de quinze cents talens. Il y avoit dessus beaucoup de monde, outre celui dont j'ai parlé. Six cents autres hommes, toujours prêts à la proue, n'attendoient que le commandement. Un tribunal, formé du patron, du commandant et du capitaine de la proue, connoissoit des délits, et jugeoit selon les loix de Syracuse.

On avoit chargé sur ce vaisseau soixante mille médimnes de bled, dix mille pots de salines de

---

Brettanikeen neeson, pour expliquer le mot. Il vit donc en Angleterre des olives sans noyaux, des raisins sans pepins, qu'Apollonius plaçoit dans l'Abbruze.

* Je suis la marge du manuscrit B, où je trouve *meth' hon*, qui est exact.

Syracuse;

Syracuse; vingt mille talens de viandes *, et vingt mille autres de différentes choses, sans y comprendre les vivres de tout l'équipage.

Hiéron ayant appris que des ports de Sicile, les uns ne pouvoient ** recevoir ce vaisseau, les autres étoient trop dangereux, résolut de l'envoyer à Alexandrie, au roi Ptolémée, d'autant plus qu'on manquoit alors de bled en Égypte; ce qu'il fit aussi. Le vaisseau fut donc conduit à Alexandrie, où on l'entra dans le port à la remorque. Archimèle, poète épigrammatique, ayant fait une épigramme sur ce vaisseau, Hiéron lui envoya mille médimnes de froment, et les fit transporter jusque dans le Pirée, à ses frais.

CHAP. XII. Voici l'épigramme:

« Qui a placé sur le globe terrestre cet énorme vaisseau? quel
« souverain l'a fait aborder ici avec des cordages à l'épreuve de
« tout? comment le bordage a-t-il été attaché sur les couples? avec

---

* Texte de Casaubon, *kreoon :* mes manuscrits et les premières éditions portent *ereoon*, mot qui sembleroit indiquer *eireoon*, *de laines*. Les bêtes à laine de Sicile rendoient beaucoup de laine, et elles étoient très-nombreuses.

** Je suis la leçon de l'abrégé, *ou dynatoi*. Enfin, me voici arrivé à la fin de ce précieux morceau, qui n'avoit pas encore été bien compris. Si j'ai jamais connu le travail, j'ose assurer que c'est en le traduisant.

« quelle hache a-t-on taillé la membrure pour en former le ventre ?
« Ses flancs, également vastes, ressemblent à ceux des cimes de
« l'Etna, ou à quelqu'une des cyclades que la mer Égée renferme
« dans son sein. Ce sont sans doute les géans qui ont voulu se
« frayer ainsi une route pour arriver aux cieux. En effet, ses
« hunes touchent aux astres, et il a son triple *thoracion* dans les
« vastes nuages. Les cordages des ancres qui le retiennent, sont
« aussi gros que ceux avec lesquels Xerxès enchaîna le détroit de
« Sestos et d'Abydos. L'inscription nouvellement gravée au-des-
« sous du couronnement de sa proue *, indique celui qui a mis
« à flot cette quille : elle nous apprend que c'est Hiéron, ce sou-
« verain de Sicile, et originaire de la Doride, pour envoyer à la
« Grèce et aux îles ce riche vaisseau chargé de vivres ** : mais
« toi, Neptune, conserve-le sur tes flots bouillonnans. »

J'omets ici volontiers la trirème sacrée sur laquelle Antigone vainquit les généraux de Ptolémée, près de Leucolla, promontoire de l'île de Coos; car cette galère, dont il fit l'hommage à Apollon, n'étoit pas le tiers, ni même le quart de ce grand vaisseau, nommé le *Syracusain*, ou l'*Alexandrin*.

CHAP. XIII. Voilà donc ce que nous avions à

---

* C'est le sens de la vraie leçon, *epoomis ;* l'endroit même où se mettoit cette inscription se nommoit l'*œil de la proue*. Casaubon, qui n'entend pas ce mot, veut mal-à-propos *epootis ,* qui feroit un sens absurde.

** Je lis ici *karpoon ,* avec le manuscrit A et l'épitome. Au reste, il faut l'abondance stérile de Casaubon pour écrire une grande page *in-folio* sur ces vers, où rien n'est obscur.

dire sur les vaisseaux : nous n'en avons pas donné les détails en commençant par ceux des Béotiens *; mais par ceux qui avoient servi à des pompes brillantes.

Comme je présume que l'aimable Ulpien va nous demander ** encore ce qu'on doit entendre par *engythèque* dans Callixène ***, nous lui répondrons qu'il y a un discours qu'on attribue à l'orateur Lysias, qui a pour titre, *sur l'engythèque*. Or, en voici le début : « Messieurs, si Lysimène avoit dit quelque chose de juste ou de vraisemblable, etc. » Puis continuant, il dit : « Je ne me serois jamais mis en peine de plaider sur une *engythèque* qui ne vaut pas trente dragmes. »

Il nous apprend ensuite qu'elle étoit d'airain : « Mais voulant, l'année dernière, la faire arranger, je la remis dans une boutique de chaudronnier; car elle est composée de plusieurs pièces : on y voit des faces de satyres, des magots, et d'autres ornemens ****

* Comme Homère, *Iliad.* 2.

** Mes manuscrits portent *prosbaloûnta* pour *proba*.

*** J'ai déja expliqué ces engythèques, ou *tablettes*, nommées *servantes*.

**** Je lis *alla d'eti meg.*

de même grandeur. C'est en effet un ouvrier qui fait beaucoup d'ustensiles de même forme, ou analogues. »

Or, Lysias, disant que c'est une *engythèque* d'airain, montre clairement que Callixène entendoit par-là que c'étoient des supports sur lesquels on plaçoit les bassins de cuivre. C'est aussi dans ce sens qu'en a parlé Polémon le Périégète, dans le troisième livre de son ouvrage, qu'il a dédié à Antigonus et à Adée. En exposant le tableau que fit Sillax de Rhégio à Phlionte, dans le portique du Polémarque, Polémon s'exprime ainsi : « Il y avoit une *engythèque*, et, dessus, une coupe. » Épicharme et Simonide ont parlé de ce Sillax. Hégésandre de Delphes, qui a écrit un commentaire sur les statues et les portraits en relief, dit qu'il y avoit à Delphes un support fait par Glaucus de Chio, ressemblant à une *engythèque de fer;* que c'étoit un présent qu'y avoit envoyé Alyattus, et qu'il est rappelé dans Hérodote, qui le nomme *Hypokreeteeridion* *. Hégésandre ajoute : « Moi-même j'ai vu ce présent à Delphes, où il étoit déposé. C'étoit réellement une chose

* A la lettre, ce mot signifie support de *coupes* ou *gobelets ;* mais voyez Hérodote, liv. 1, ch. 25.

digne d'être vue, à cause des petites figures, des animalcules, des petites plantes qui y étoient en relief : or, on pouvoit * y poser aussi des cratères et autres vases. »

Quant à ce qu'on appeloit l'*angothèque* chez les Alexandrins, c'étoit un support triangulaire, creux au milieu, et sur lequel on pouvoit poser un vase de terre. Les pauvres s'en procurent en bois; les riches en ont de cuivre ou d'argent. Après avoir parlé des *engythèques*, revenons aux rois amateurs des grands repas.

Le roi du même nom ** que l'Antiochus dont nous avons parlé, fils de Démétrius, donnoit tous les jours des repas à une foule de monde, selon Posidonius. Outre les vivres qu'on y consommoit, il donnoit à chacun des convives des tas de viandes pour être emportés; comme quadrupèdes, oiseaux, poissons, tout entiers et tout accommodés, de

---

* Je lis *kai* après *phytaria*, comme le sens l'exige. L'auteur veut dire, qu'outre tout l'appareil mentionné, on pouvoit encore, *etc.*

** Est-ce Antiochus Sidetès, fils de Démétrius Soter, ou Antiochus Grypus, fils de Démétrius Nicanor et de Cléopatre? Cette demande d'Adam n'est pas déplacée. Le lecteur plus éclairé que moi cherchera là réponse. Casaubon n'a même pas songé à la difficulté.

manière qu'ils pouvoient en remplir des chariots. Après cela, c'étoit force mélipectes, des couronnes * sans nombre parfumées de myrrhe et d'encens, avec des touffes de rubans d'or, de la longueur ** d'un homme.

Un autre Antiochus, dit le même Posidonius, donnant des jeux publics à Daphné, traita aussi le monde avec beaucoup de somptuosité. D'abord, il fit servir à chaque personne des viandes tout entières; après cela on distribua aux convives des oies, des lièvres, des chevreuils tout vivans, des couronnes d'or, nombre de vases d'argent, d'esclaves, de chevaux, de chameaux. Tous ceux qui eurent un chameau, furent obligés de boire étant dessus, après quoi ils emmenèrent et le chameau et le valet qui étoit debout à côté.

Posidonius dit encore que les Syriens se réunissoient souvent, après la fatigue des travaux nécessaires, pour se livrer ensemble aux plaisirs de la table, vu la fertilité de leur pays, se comportant aux gymnases comme aux bains, s'y oignant le

---

* Conférez, liv. 12, ch. 10, p. 540, pour tout ce passage.

** Cet *andromeekesi* figure aussi mal ici qu'au liv. 12.

corps d'huiles précieuses et de parfums; agissant dans leurs *grammatées* (c'est ainsi qu'ils appeloient les lieux où ils se réunissent à table) comme dans des tavernes, passant la meilleure partie du jour à se gorger de vin et de manger, emportant même beaucoup de choses chez eux, et s'en retournant * accompagnés du son tumultueux des *chélonides*, de sorte que les villes retentissoient par-tout de ce vacarme musical.

Pour moi, mes amis, je ferai ici l'éloge du repas qui se donna chez Alexandre **, roi de Syrie. Cet

---

* Le texte nous présente ici un instrument nommé *chelidone*, mais plus exactement *chelonidon*, au liv. 12. Casaubon, qui rappelle la vraie leçon, ne l'explique pas. En conservant *chelidone*, on auroit un terme qui, généralement, signifieroit des *chants barbares*, sans mesure et sans règle. Voyez Scott, *Proveb.*, p. 571; mais *chelon-idon* seroit ici un mot composé, Phénicien ou Syrien, dont la langue arabe donneroit l'explication. *Chelon* indique un instrument à plusieurs courbures, et *idon* marque qu'il est du genre des instrumens à vents. Ce seroit donc une espèce de serpent analogue à ceux de nos églises. Voyez Simon, *lexique* hébreu, au mot *choul*, et *houd* par *aïn*, Léipsic, 1771, *in*-8°. : on voit alors la raison de ce grand bruit. Si l'on prend le mot *chelon* de *chal*, qui indique *la force*, ce sera une grande flûte, ou plutôt une espèce de trompe. Voilà mes conjectures.

Du reste, il n'y a rien à changer dans ce passage, que Casaubon flagelle mal-à-propos.

** Alexandre Balas, lié d'amitié avec Jonathas, frère de Judas Macabée. *Macab. I*, ch. 10. Adam.

Alexandre, fils putatif, ou supposé d'Antiochus Épiphane, fut réellement regardé comme tel à cause de la haine qu'on avoit pour Démétrius, dont Athénée, un de nos amis présens, a parlé dans son histoire des rois de Syrie *. Voici donc comment se passa ce repas :

Diogène, le philosophe Épicurien, originaire de Séleucie en Babylonie, étoit un homme qui savoit parler lorsqu'il vouloit le faire. Alexandre, quoiqu'attaché aux principes ** des Stoiciens, l'avoit reçu favorablement, et lui marquoit même beaucoup d'égards, malgré sa vie déréglée, sa mauvaise langue, et l'envie dont il étoit dévoré. Il n'épargnoit même pas les rois s'il trouvoit une plaisanterie mordante à faire. Demandant un jour une chose bien étrangère à la philosophie, savoir, de porter une robe de pourpre et une couronne d'or, au milieu de

* Cet ouvrage de notre Athenée est perdu.

** Il faut lire ici *basileoos — chairontos*, ou *too basilei — chaironti.* Cependant je soupçonne une autre erreur. Je mettrois un point après *basileoos*, et je lirois *chairoon ti*, leçon indiquée par *chaironti*, qui est constant dans tous les textes; ainsi ce seroit *chairoon ti*, *epol.*, etc. Alexandre, quoiqu'un peu attaché aux — ou goûtant un peu les dogmes des Stoïciens, lui marquoit donc beaucoup, *etc.* — Je crois être ici près de la vérité.

laquelle

laquelle seroit l'image de la Vertu, dont il se disoit le prêtre, Alexandre le lui accorda, sans faire même aucune difficulté au sujet de la couronne : Diogène, amoureux de certaine femme Lysiode, lui en fit aussi-tôt présent.

Alexandre l'ayant su, invita des philosophes et des gens de marque à un repas, sans oublier Diogène. Dès qu'il se fut présenté, on lui dit de se placer sur le lit avec sa couronne et sa robe. Diogène répondit que ce n'étoit pas là le moment. Alexandre fit signe aussi-tôt, ordonnant d'introduire les musiciens, parmi lesquels entra la Lysiode, ayant sur la tête la couronne de la Vertu, et revêtue de la robe de pourpre. A l'instant tout le monde éclata de rire; mais le philosophe, sans se déconcerter, se répandit en éloges sur la personne de la Lysiode (ou de la *Musicienne*, voy. l. 14, ch. 4).

L'Antiochus qui monta sur le trône * après Alexandre, ne pouvant souffrir la mauvaise langue de Diogène, lui fit couper la tête.

Alexandre étoit généralement fort affable, aimoit à s'entretenir des sciences dans la conversation;

* Celui qui fut surnommé *Theos*, ou *Dieu*. Adam.

bien différent de cet Athénion, philosophe Péripatéticien, qui, après avoir présidé aux écoles d'Athènes, de Messène et de Larisse en Thessalie, usurpa la souveraineté dans Athènes. Posidonius d'Apamée en parle d'une manière très-circonstanciée. Quoique les détails en soient un peu longs, je vais vous les présenter, afin que nous puissions connoître exactement ces prétendus philosophes, et qu'on ne se fie pas aveuglément à l'air imposant de ces gens portant tribons et barbe longue. Agathon dit à propos sur ce sujet :

« Si je dis la vérité, je ne te plairai pas; mais si je te plais en
« quelque chose, je ne dirai pas la vérité. »

Mais puisque le proverbe dit *la verité plaît*, je vais vous raconter ce qui concerne cet homme.

Il se trouva dans l'école du Péripatéticien Eurymnée un nommé Athénion, qui s'appliquoit le plus soigneusement à étudier ses principes. Cet homme ayant donc acheté une Égyptienne, eut accointance avec elle. Cette femme étant devenue mère, soit de lui, soit d'un autre, l'*enfant* * fut nourri chez son maître Athénion et sous le même nom;

---

* Il faut supposer ici *pais*, enfant.

ayant reçu certaine éducation, il conduisoit par la main, avec sa mère, son maître devenu vieux ; mais ce maître étant mort, il en recueillit la succession, devint nouveau citoyen d'Athènes, et fut inscrit dans les registres sous le nom d'Athénion : alors il épousa une fille assez jolie, et embrassa la profession de Sophiste, cherchant de tous côtés des jeunes gens à instruire. Il tint école à Messène, à Larisse en Thessalie : ayant amassé beaucoup d'argent, il revint à Athènes. Les Athéniens le nommèrent leur député auprès de Mithridate, lorsque les affaires de ce prince étoient le plus florissantes. Athénion sut s'insinuer dans l'esprit de Mithridate, devint un de ses amis, et en obtint les plus libres accès auprès de sa personne.

Dans cette position, le Sophiste releva l'esprit des Athéniens par les lettres qu'il leur envoyoit, leur marquant qu'il avoit le plus grand crédit auprès du roi de Cappadoce : « Vous allez être en état, leur disoit-il, de vous libérer de toutes vos dettes, de vivre en bonne intelligence, de recouvrer votre démocratie, et vous recevrez de grandes libéralités tant pour l'Etat même, qu'en particulier. »

Les Athéniens, fiers de ces avis, s'imaginoient

déja voir le gouvernement de Rome renversé. L'Asie ayant donc changé de parti *, Athénion reprit la route d'Athènes : battu par la tempête, il fut jeté à Caryste. Les Cécropides l'ayant appris **, envoyèrent, pour le ramener, de longs vaisseaux, et une litière à pieds d'argent. Il entre enfin, et la plus grande partie de la ville vole pour le recevoir.

Nombre d'autres personnes y coururent aussi, uniquement pour jouir de ce spectacle, voyant avec étonnement ce jeu singulier de la fortune, cet Athénion, dis-je, nouveau citoyen du nombre des inscrits, entrant dans Athènes, porté dans une litière à pieds d'argent, et placé sur des tapis de pourpre, lui qui auparavant n'avoit pas vu la moindre bande de pourpre sur son tribon. Jamais aucun Romain n'avoit paru le disputer à ce point, en faste et en mollesse, à l'Attique : hommes, femmes, enfans, tous coururent donc pour voir cette pompeuse entrée, attendant les plus grands avantages de Mithridate, d'autant plus que cet Athénion, qui, dans l'indigence, avoit donné des instructions pour de l'argent,

* Pour prendre celui de Mithridate.

** Les Athéniens : c'est une ironie contre eux.

traversoit et la contrée et la ville en pompe, comme un efféminé, en conséquence de la faveur du roi.

La compagnie des ouvriers de Bacchus alla aussi au-devant de lui, le prièrent, sous le nom de messager d'un nouveau Bacchus *, de se rendre à leur foyer commun, et d'être présent aux prières et aux libations qu'ils vouloient y faire. Cet homme, qui par le passé n'étoit jamais sorti que d'une maison de louage, fut alors porté au logis de Dieusus, homme qui s'étoit enrichi à la perception des revenus de Délos. Cette maison étoit superbement ornée en tapis, en peintures, en statues **; et garnie de vases et d'ustensiles d'argent. En sortant de chez Dieusus, il étoit couvert d'une magnifique clamyde traînante, ayant au doigt une bague d'or où étoit enchâssée une pierre gravée, qui présentoit le portrait de Mithridate. Nombre de serviteurs *** alloient devant et derrière lui.

On fit des sacrifices dans le terrain consacré des

* Daléchamp traduit en supposant *neooterou*. Je lis *tinos neou*, B.

** Corrigez *andriasi*, dans le texte.

*** L'auteur n'auroit-il pas écrit *therapeuontes*? Des gens qui lui faisoient la cour.

ouvriers de Bacchus, en présence d'Athénion, et les libations furent annoncées par un héraut.

Le lendemain, nombre de personnes se rendirent à son logis, attendant qu'il sortît *. Le céramique étoit rempli de citoyens, d'étrangers, et le peuple accouroit de lui-même à l'assemblée générale. A peine Athénion pouvoit-il avancer, escorté de ceux qui captoient la bienveillance du peuple, chacun s'empressant de toucher seulement sa robe.

CHAP. XIV. Étant donc monté sur la tribune qu'on avoit élevée pour les Généraux romains, devant le portique d'Attalus, il se tint debout, parcourut des yeux toute l'assemblée, et dit : « Athéniens, les circonstances et les intérêts de la patrie m'obligent de vous dire ce que je sais; cependant l'importance de ce que j'ai à vous communiquer, et la nouveauté du concours qui m'environne, m'arrêtent. » Aussi-tôt il s'élève un cri général, qui lui dit de parler avec confiance. Il reprend son discours : « Je vais donc vous présenter des choses que vous

* Je conserve *prosodos*, leçon vraie et constante, autorisée par tous les bons écrivains. *Proodos* est un rêve de Casaubon. Rangeons-le avec nombre d'autres que je passe.

n'auriez jamais pu vous imaginer, même en songe, bien loin d'avoir osé les espérer. Le roi Mithridate est maître de la Bythinie et de la haute Cappadoce; il tient aussi sous sa domination la partie adjacente de l'Asie, jusqu'à la Pamphylie, et la Cilicie. Les rois d'Arménie, et de Perse sont ses satellites. Il règne sur les nations qui sont autour du Palus-Mæotis, du Pont, dans le contour de trente mille stades. »

« Quintus Oppius, commandant pour les Romains en Pamphylie, lui a été livré, et le suit dans les chaînes. Manius Aquilius, proconsul, lui qui avoit triomphé de la Sicile, est maintenant attaché, par une longue chaîne, à un Bastarne haut de cinq coudées, et mené à pieds par un cavalier. Quant aux autres Romains *, ils se sont réfugiés aux pieds des statues des dieux; les autres ont repris les vêtemens carrés **, et les noms de leur ancienne patrie. Il n'est pas une ville qui ne rende à Mithridate des honneurs plus grands que ceux

* C'est-à-dire, les étrangers à qui Rome avoit accordé le droit de bourgeoisie.

** Les manteaux.

qu'on rend aux hommes, et qui ne l'appelle dieu; tous les oracles lui annoncent même l'empire de toute la terre. Voilà pourquoi de grandes armées sont en marche pour soumettre la Thrace et la Macédoine : toutes les contrées de l'Europe se jettent dans son parti. Il lui vient des députés non-seulement des peuples de l'Italie, mais même de Carthage, et qui lui offrent de se joindre à lui pour anéantir Rome.»

Athénion s'arrête un peu à ces mots; laisse parler toute cette foule sur les choses étranges qu'il annonçoit, puis se frottant le front, il dit : « Qu'est-ce donc que je vous conseille? De ne plus persévérer dans l'anarchie que le sénat romain entretient parmi vous, jusqu'à ce qu'il lui plaise de décider quelle forme de gouvernement vous devez avoir. Ne voyons plus avec indifférence les lieux sacrés fermés, les gymnases délabrés, les théâtres sans spectateurs, les tribunaux sans orateurs, et le peuple privé de la liberté de s'assembler au pnyx *, consacré à cet usage par les oracles mêmes.»

* Pour délibérer, ou pour l'élection des magistrats. Harpocration dit que ce lieu fut ainsi nommé, parce qu'on y étoit à l'étroit : mais Ulpien sur Démosthène, dit que cet endroit fut nommé *pnyx*, parce que le peuple s'y

« Non,

« Non, Athéniens, ne voyons plus avec indifférence la voix sacrée de Bacchus réduite au silence, le vénérable temple des deux divinités * fermé, et les écoles des philosophes sans maîtres et sans auditeurs. »

Ce vil esclave ayant dit ces choses, et beaucoup d'autres semblables, la foule s'entretint encore ** de ce qu'elle venoit d'entendre; et courant aussi-tôt au théâtre, elle déclara Athénion commandant de toutes les troupes. Alors ce Péripatéticien s'étant rendu à l'orchestre avec une démarche aussi fière que celle de Pythoclès ***, remercia les Athéniens,

---

assembloit *souvent; pyknoos: de falsa legat*, p. 114, édit. *Wolff.* 1607. Je crois ces deux étymologies également fausses; mais je ne connois pas la vraie. On s'assembloit aussi dans le *dionysium*, ou *temple* de Bacchus.

* Casaubon entend ici Cérès et Proserpine. On a cru aussi pouvoir appliquer ce mot à Castor et Pollux. Le premier sentiment est plus vrai.

** Le manuscrit B porte *authis* pour *autois*.

*** C'est ce que Démosthène dit d'Eschine, *de fals. legat.*, quatre pages avant la fin du discours. Il est étonnant que Kuster n'ait pas conféré ici Démosthène. Il s'agit de Pythoclès, fils de Pythodore, *ibid.* p. 229. Ce Pythoclès étoit d'intelligence avec Philippe depuis qu'il en avoit été bien reçu, et marquoit le plus grand mépris pour les Athéniens, particulièrement pour Démosthène, qui reprochoit à Eschine d'avoir la même fierté et les mêmes sentimens contre l'État. Voyez Démosth., *ib.* p. 242, et Scott., *Prov. græc.*, p. 508. Le mot *isa* marque donc et la fierté d'Athénion et ses sentimens perfides;

et leur dit : « Puisque vous venez de recouvrer votre autorité souveraine, et que je suis actuellement à la tête du gouvernement, si vous secondez mes vues, je pourrai faire autant à moi seul, que vous tous ensemble. »

Après ce discours, il créa, pour gouverner avec lui, les officiers qu'il voulut, les nommant devant le peuple chacun selon leur emploi. A peine se fut-il passé quelques jours, que le philosophe, devenu le tyran de la patrie, fit voir * à quoi tendoient les principes insidieux des Pythagoriciens, et quel étoit pour eux le vrai but de la philosophie dont le bon Pythagore avoit posé la base, comme

---

ce qui fut bientôt connu. Casaubon auroit mieux fait de se taire. Plus bas, lettre F, lig. 4, le manuscrit A porte *hypolaboon* ponctué, et en marge, *hypobaloon*.

* Je lis ici *tyrannou auton ho philosophos katesteesato, toon Pythagorikoon anadeixas dogmata peri*, etc. Ensuite *alla kai Hermippos*. — Plus loin, *eutheoos houtos kai tous*, etc. — Voici les leçons qui m'autorisent : *anadeixas* n'est qu'une fois dans le manuscrit B, et il est certain qu'il ne peut être ici deux fois. Ensuite je trouve *kai to* dans le manuscrit A, avant *toon Pyth.*, et j'en forme *katesteesato*, qui est indispensable ici. Le manuscrit B me présente *dogmata* pour *dogma*, et il est préférable, comme on le sent. — Je vois, devant Hermippos, *kai* dans le manuscrit A, et *alla* dans le manuscrit B, ce qui donne *alla kai* dans un sens affirmatif.

l'ont rapporté Théopompe *, liv. 8 de ses *Philippiques*, et Hermippe, disciple de Callimaque.

Athénion ne tarda donc pas à se défaire des citoyens qui, quoique bien intentionnés, ne suivoient pas les principes de l'école d'Aristote et de Théophraste, tant est vrai le proverbe qui dit : « *Point d'épée dans la main d'un esclave.* » Il mit des gardes aux portes de la ville ; de sorte que nombre d'Athéniens, qui redoutoient l'avenir, prirent la fuite en descendant des murs avec des cordes, pendant

---

* M. Meiner, professeur à Gottingue, a bien prouvé qu'on ne doit pas croire ce que Théopompe a dit de Pythagore : « Cet écrivain, dit-il, admiré « comme historien, et pour son habileté à peindre les hommes, n'a cependant parlé des plus célèbres personnages qu'avec envie, et en critique « partial. On lui a reproché d'être plagiaire, d'avoir rapporté des contes « puériles, et des fables qu'il avoit imaginées. » Voici ses propres termes allemands : « *Theopomp. — tzwar als schriftsteller und menschenmahler « bewundert, aber tzugleich von den græsten mænnern als ein hœnischer « partheyischer tadler, als ein ræuber fremder gyter, und als ein mærchenertzehler und fabelerdichter angeklagt wird.* » Voyez ses preuves dans son *histoire de l'origine, des progrès et de la décadence des sciences en Grèce et à Rome*, t. 1, p. 292, *in*-8°., 1781, à Lemgo. Il est étonnant que cet excellent ouvrage ne soit pas encore publié en françois. Quant à Hermippus, M. Meiner prouve que c'étoit l'homme le plus faux qui eût jamais écrit, et réfute solidement ce qu'en a dit Joseph. Voyez *ibid.* p. 228 ; ainsi cette censure d'Athénée tombe d'elle-même : mais Athénée veut s'amuser ici, comme dans tout ce qui suit, sur les philosophes.

la nuit; mais Athénion l'ayant su, fit mettre à leur poursuite des cavaliers qui tuèrent les uns, ramenèrent les autres chargés de chaînes. Quant à lui, il se fit escorter d'une garde nombreuse de soldats cuirassés.

Il convoquoit souvent des assemblées, où il affectoit d'être instruit des affaires des Romains : accusant alors plusieurs citoyens d'entretenir une correspondance secrète avec les fugitifs, et de tramer contre l'état, il les faisoit mettre à mort, ayant posé trente gardes * à chaque porte, qui, de sa part, ne permettoient ni d'entrer, ni de sortir. Il s'appropria les biens de nombre de personnes, et amassa tant d'argent qu'il en remplit plusieurs puits **. Il envoyoit dans les campagnes des escouades pour observer ceux qui quittoient la contrée. Ces patrouilles les lui ramenoient, et il les faisoit périr sans forme de procès, après la question la plus cruelle. Il en accusoit d'autres de trahison, en

* Je lis ici après *autous : kai kata tas pylas triakonta katasteesas phylakas out' eisienai*, etc. : effacez *eph' hekastees*, glose marginale de *kata tas p.* On peut cependant la laisser, à la rigueur, entre deux virgules, après *pylas :* elle ne trouble pas le sens.

** Exagération singulière, si le texte est exact, ou entendez de grands vases.

supposant qu'ils cherchoient à procurer aux fugitifs les moyens de rentrer dans la patrie. Ceux qui pouvoient se sauver avant d'être traînés à son tribunal prenoient la fuite; les autres étoient condamnés en sa présence, et lui-même donnoit aussi sa voix.

Il fit régner la disette dans la ville, ne distribuant que quelques orges et un peu de bled, ou il envoyoit de tous côtés, et dans les campagnes, ses soldats chercher les fugitifs qui pouvoient être revenus dans les limites de la république, ou ceux qui vouloient passer les frontières. Si quelqu'un étoit arrêté, il le faisoit étendre sur le banc *; plusieurs périssoient même dans les tourmens.

Il fit publier à son de trompe que tout le monde fût rentré chez soi au coucher du soleil; défendant à qui que ce fût de sortir, même avec une lanterne.

Il pilla les biens des citoyens, et même ceux des étrangers, osant aussi porter la main sur le trésor d'Apollon, qui étoit à Délos **. Pour cet effet, il

* Voyez ici Jungermann sur Magius, *de equuleo.* J'ai déja parlé du sens d'*apotympanizein.*

** Je lis *en Deeloo.* Il ne s'agit pas de ce qu'on devoit envoyer à Delos, mais de ce qui y étoit. La lecture de Taylor ne nuira pas ici : *Marmor. sandwic.*

envoya dans cette île Appellicon de Teos, devenu citoyen d'Athènes, homme qui avoit joué toutes sortes de rôles dans sa vie, quittant un état aussitôt qu'il l'avoit pris. Lorsqu'il jouoit le rôle de philosophe, il avoit ramassé beaucoup d'écrits des Péripatéticiens, avoit même acheté la bibliothèque d'Aristote, et d'autres en assez grand nombre, car il étoit fort riche. Il avoit même en sa possession les anciens décrets originaux du peuple, qu'il avoit enlevés du temple de Cybèle, et tout ce qu'il y avoit d'anciens monumens, ou de gardé en dépôt. Surpris dans ces vols à Athènes, il s'étoit sauvé pour éviter le danger; mais peu de temps après, il osa y reparoître en gagnant l'amitié de plusieurs personnes, et se rangea du parti d'Athénion, comme attaché aux principes de la même école *.

Mais Athénion, se tenant aux dogmes ** de

* Je lis ici *diairesis* avec les manuscrits, au lieu de *dee airesis;* c'est la vraie leçon. Ce mot désigne tant la même doctrine que la même disposition à ruiner l'état : cependant c'est un terme plus particulier aux Stoïciens, dans le sens de doctrine.

** Je ne sais à quoi pensoit Casaubon en voulant lire ici *epilathomenos,* contre tous les textes. Athénion ne s'en souvenoit que trop bien, puisqu'il réduisoit les Athéniens à une vie si chétive.

la philosophie péripatéticienne, ne distribuoit aux insensés Athéniens qu'un chœnix d'orge pour chaque personne, pendant quatre jours; nourriture faite pour des poules, et non celle qu'on devoit donner à des hommes.

Appellicon ayant donc fait voile pour Délos, s'y comporta plus en homme qui vouloit étaler de la grandeur, qu'en sage militaire, et ne posa de gardes dans cette île qu'avec beaucoup de négligence. Il se livra même au sommeil sans faire garder la partie de l'île qu'il laissoit derrière lui, et sans se retrancher. Orobius, commandant des troupes Romaines qui y étoient, et qui gardoit Délos, profitant de la nuit lorsqu'il n'y avoit pas de clair de lune, fit avancer ses soldats, et tombant sur ces gens endormis, tailla en pièces, et les Athéniens et ceux qui étoient avec eux dans cette expédition, comme on auroit égorgé des bestiaux. Il en tua six cents, et fit environ quatre cents prisonniers. Le brave Appellicon se sauva secrètement de Délos. Orobius s'étant aperçu que plusieurs s'étoient sauvés ensemble dans les maisons de la campagne, les brûla avec les maisons mêmes, et toutes leurs machines de guerre, sans épargner l'hélépole qu'Ap-

pellicon avoit dressée en batterie à son arrivée dans l'île.

Orobius éleva un trophée sur les lieux mêmes, et un autel * où il mit cette inscription :

« Ce tombeau renferme les corps des étrangers qui, combattant
« sur les bords de Délos, perdirent la vie dans la mer, lorsque les
« Athéniens, ayant réuni leurs armes à celles du Roi de Cappadoce,
« vinrent piller cette île sacrée. »

Lysias, philosophe Épicurien, usurpa aussi la souveraine autorité à Tarse. Sa patrie l'ayant nommé Stephanephore **, c'est-à-dire, prêtre d'Hercule, il ne voulut pas quitter cette suprême dignité ; mais il s'autorisa de son habit *** pour devenir tyran. Il étoit vêtu d'une tunique **** demi-blanche, ayant

---

* Texte, *boomon*. Ce mot signifie plutôt ici les pierres élevées, formant un gradin qui étoit en avant du trophée ; peut-être même ce trophée ne fut-il que de pierres. Voyez Spanheim, au sujet des trophées, *Cæs. Julian.* Il en présente différentes formes.

** A la lettre, celui qui porte des couronnes.

*** Texte, *himatiou ;* ce mot m'est suspect : je laisse à juger si l'auteur n'auroit pas écrit *hierateiou,* mot qui désigne *le sacerdoce.*

**** C'est celle que les Perses appeloient *saragees,* comme le portent les manuscrits de Pollux présentant aussi *sarapis ;* mais Hutchinson observe que Reland veut qu'on lise *saragees* dans sa dissertation sur l'ancienne langue perse. *Cyropæd.,* liv. 8, p. 461 : les commentateurs de Pollux, l. 7, n°. 61, veulent *sarapis.* Reland est plus croyable ; mais le vrai sens de *mesoleucos*

par-dessus

par-dessus une magnifique clamyde en surtout, une chaussure blanche de Laconie, et une couronne de laurier en or, sur la tête. Il ravissoit le bien des riches pour le donner aux pauvres, faisant tuer ceux qui le refusoient.

Tels sont donc les chefs sortis des écoles de la philosophie. Démocharès ou Cratès dit à leur sujet : « Comme on ne peut faire une lance d'un brin de sariette, de même on ne fera pas un soldat irréprochable d'un Socrate *. »

CHAP. XV. Platon, il est vrai, nous dit que Socrate fit trois campagnes; la première à Potidée, la seconde à Amphipolis, la troisième contre les Béotiens, et dans laquelle se donna la bataille

est ce qui a peu intéressé ces interprêtes : c'étoit un tissu moitié blanc, moitié pourpre, et, par-là, distingué du *candys*, qui étoit totalement pourpre *holoporphyros*. Athénée rappelle le *sarapia*, liv. 12, ch. 5; mais je suis Reland, dont l'autorité l'emporte sur les Grecs. Il faut y lire *sarageès*. Il n'étoit permis qu'aux rois de porter une robe de ce tissu mixte, selon Xénophon, l. c.

* On voit ici avec peine la sortie que fait Athénée contre Socrate et Platon. Casaubon l'a bien réfuté à tous égards; ainsi je ne m'y arrêterai pas. Outre le manque de jugement, il y a de la mauvaise foi dans Athénée, lorsqu'il nie des faits assurés positivement par d'autres que par Platon. Il mérite donc aussi peu d'être cru à ce sujet, qu'en ce qu'il a dit contre les Pythagoriciens, comme je l'ai observé.

près de Délion. Quoique personne n'ait dit cela, Platon assure que Socrate y mérita le prix de la valeur, tandis que les Athéniens prirent tous la fuite, et qu'il en périt un grand nombre; mais ce sont autant de mensonges. En effet, ce fut sous l'archonte Alcée que se fit la campagne d'Amphipolis, Cléon commandant un corps de citoyens d'élite, selon Thucydide. Il falloit donc que Socrate fût du nombre de ces citoyens d'élite, lui qui n'avoit que son manteau et son bâton *. Or, quel historien, quel poète l'a dit? où Thucydide nous a-t-il peint ce brave de Platon? qu'y-a-t-il d'analogue entre un bouclier et un bâton? quand Socrate a-t-il marché vers Potidée, comme Platon le dit dans son *Charmide?* ajoutant même que Socrate céda le prix de la valeur à Alcibiade. Ni Thucydide, ni Isocrate n'ont rien dit de tel, l'un dans son histoire, l'autre dans son discours sur l'*Attelage* **.

* La difficulté que fait l'auteur, est fondée sur ce que ces citoyens avoient dû s'armer de toutes pièces à leurs frais: or, dit-il, Socrate n'avoit que, etc. comment pouvoit-il donc être *oplitees*, ou *miles gravis armaturæ?* On répond que les magasins ou arsenaux fournissoient des armes aux citoyens qui ne pouvoient pas s'en procurer.

** De deux chevaux que Tisias prétendoit lui avoir été pris par Alcibiade:

Dans quel combat Socrate a-t-il remporté le prix de la valeur ? enfin, qu'a-t-il donc fait en général de si éclatant, de si remarquable, tandis qu'il ne se livroit aucun combat, selon l'histoire de Thucydide ?

Mais Platon ne s'en-tient pas aux détails de ces prodiges, il ajoute le combat qui se livra près de Délion, supposant dans Socrate une valeur qu'il n'a pas eue. En accordant que Socrate eût pris Délion, comme le rapporte Hérodique, disciple de Cratès, dans ce qu'il adresse au Philosocrate, il n'en a pas moins fui honteusement, lorsque Pagondas * fit sortir à l'improviste deux brigades de cavalerie cachées derrière une éminence, pour fondre sur les Athéniens. Ce fut alors qu'ils quittèrent précipitamment Délion, fuyant, les uns vers la mer, les autres vers Oropus, et plusieurs vers le mont Parnèthe, poursuivis par la cavalerie Béotienne et

---

Voyez Isocrate, t. 2, édit. *Battie*, Lond. 1749, infiniment préférable à la dernière de Paris; au moins le texte n'y est pas souvent falsifié, ou châtié mal-à-propos.

* Thucydide, qui rapporte cette défaite, nomme les Athéniens en général. Socrate y étant, a donc fui comme les autres : édit. *Fr. Porti*, 1594, liv. 4, pag. 317.

celle de Locres, qui massacrèrent ceux qu'ils purent joindre. C'est donc au milieu de ce désordre et de cette terreur des Athéniens, que Socrate, bravant l'ennemi, et dardant les yeux sur lui, tint ferme seul, et arrêta la cavalerie Béotienne et celle de Locres; mais Thucydide n'en fait aucune mention; aucun poète n'en parle.

D'ailleurs, comment Socrate a-t-il pu céder * le prix de la valeur à Alcibiade, n'ayant eu lui-même aucune part à cette expédition ? Platon, cet homme chéri de Mnémosyne **, dit, dans son *Criton*, que Socrate ne fit jamais de voyage que pour aller à l'Isthme ***. Il est vrai qu'Antisthène, disciple de Socrate, dit la même chose que Platon au sujet du prix de la valeur; mais ce rapport est faux, car ce

* Athénée, qui pille souvent Plutarque, ne pouvoit ignorer ce que dit celui-ci dans la vie d'Alcibiade, édit. *Rualdi*, p. 194 et suiv.

** Plaisanterie contre Platon, qui, selon Athénée, manque ici de mémoire; mais c'est Athénée lui-même qui en manque singulièrement.

*** Athénée devoit ajouter, *et tu n'as jamais été ailleurs, sinon pour porter les armes, strateusomenos* : c'est au moins le texte actuel de Platon dans son *Criton*. Athénée supprime donc ceci mal-à-propos; car on ne peut présumer que cela ne fût pas de son temps dans les textes de Platon. Voyez Platon, édit. *Basil.*, 1534, p. 21.

chien * flatte beaucoup Socrate : ainsi nous ne devons croire ni l'un ni l'autre. Or, voici ce qu'écrit Antisthène, ajoutant encore au faux récit de Platon : --- « Nous avons appris, Socrate, que tu as rem« porté le prix de la valeur contre les Béotiens **. « --- Doucement, étranger : ce fut Alcibiade qui « eut ce prix, et non moi. --- Oui, parce que tu le « lui cédas, comme nous l'avons su. » Mais le Socrate de Platon dit s'être trouvé à Potidée, et que c'est là qu'il céda le prix de la valeur à Alcibiade. Or, selon tous les historiens, la campagne de Potidée, où Phormion commandoit, est antérieure à celle de Délion.

---

* Antisthène étoit chef de la secte des *Cyniques ;* c'est pourquoi il le nomme *chien.*

** Athénée est d'autant plus blâmable ici, qu'il pouvoit corriger le récit d'Antisthène par celui de Plutarque, qui place le combat de Délion contre les Béotiens dans le véritable ordre chronologique; *tauta hysteron eprachthee,* dit-il. On peut même présumer qu'un copiste aura écrit dans Antisthène, *pros tous Boiootous,* pour *p. t. Potidaiatas,* sans présumer qu'Antisthène commit lui-même cette erreur. Il étoit trop près des évènemens pour en ignorer les époques : au reste, Plutarque nous apprend que Socrate se trouva dans deux actions. A la première, il sauva Alcibiade; à la seconde, Alcibiade lui rendit la pareille.

CHAP. XVI. Les philosophes * sont donc menteurs à tous égards, et ne s'aperçoivent pas qu'ils écrivent beaucoup de choses contre l'ordre des temps.

CHAP. XVII. C'est ainsi que le bon Xénophon s'abuse sans y prendre garde, lorsqu'il suppose, dans son *Banquet*, qu'il se trouva ** avec les autres convives au repas que donna Callias, fils d'Hipponicus, lorsqu'Autolycus (fils de Lycon), son bon

---

* Passons cette assertion à notre auteur : on voit qu'il est mal fondé, ou plutôt dans l'erreur.

** Je lis *paronta, auton* non *heauton*. On voit alors comment *au* a disparu après *a* précédent dans *paronta ton*. J'ai déja dit que les bons manuscrits des anciens Attiques portent *auton*, lorsqu'il s'agit de la personne même, non *hauton*, encore moins *heauton*. C'est ainsi que le texte de Xénophon porte exactement *dialechtheenai autoo, secum colloqueretur*, selon la version exacte de Hutchinson, p. 463, lig. 13, et p. 462, lig. *ultim. pros auton erein*, dans le sens de *sibi ipsi : se*. Socrate dit ainsi : *epelanthanomeen auton*, je m'oubliai moi-même, au commencement du Protagoras de Platon. Il faut lire de même, lig. 3, p. 463 de Xénophon, *pros auton*, non *hauton*. On a encore rendu la faute plus grave en lisant *hoi hautoo* au datif, comme je le vois dans un vers d'Hésiode, cité par Apostolius : *Proverb. cent.* 20, n°. 13, p. 253 : il falloit *hoi autoo*. Xénophon et Platon présentent des preuves sans nombre de ce que je dis. — L'usage a autorisé *hautou* dans le sens relatif, comme dans cet exemple, *anepsion hautou*, Gorgias, p. 156, édit. *Routh*. 1784, *son propre cousin*. Les âges postérieurs ont dit ici *heautou*.

ami, remporta la couronne du Pancrace. Or, Xénophon * n'étoit peut-être pas encore né, au moins auroit-il été enfant à cette époque : mais c'est justement l'époque de l'archontat d'Aristion, sous lequel Eupolis, donnant son *Autolycus*, fit persifler, par Démostrate, la victoire de ce Pancrace.

En outre, Xénophon, dans son *Banquet*, fait dire ce qui suit par Socrate : « Cependant Pausanias, qui aimoit passionnément le poète Agathon, prenant la défense de ceux qui s'abandonnoient à cette incontinence, dit qu'une armée composée de bons amis, seroit la plus brave, parce que, selon lui, les uns et les autres auroient sur-tout honte de s'abandonner. » Il seroit bien étonnant que des gens accoutumés à braver tout reproche, et à ne pas se respecter réciproquement, rougissent de commettre une lâcheté; mais on peut voir, par le Banquet de Platon, que Pausanias n'a jamais rien

---

* Je laisse de côté toute discussion chronologique. Athénée a bien mauvaise grace de prendre pour une réalité une fiction de Xénophon, qui s'amuse d'un roman. Je laisse à Casaubon ses doctes loisirs, mais fort mal employés ici à prouver ce à quoi Xénophon ne pensoit même pas. Il ne faut que du vraisemblable, avec un peu de merveilleux, dans un roman : au reste, cette driatribe d'Athénée est des plus mauvaises, quoi qu'utile à l'histoire.

dit de semblable. En effet, je ne connois pas d'écrit de Pausanias : personne, ni même Platon, ne l'a non plus fait parler ainsi sur le commerce réciproque des gens livrés à cette passion; mais que Xénophon ait imaginé cela, ou qu'il ait eu du Banquet de Platon un exemplaire différent, peu importe, et parlons de son erreur sur les dates.

Aristion, sous lequel on suppose que le repas a été fait *, fut Archonte quatre ans avant Euphème, sous lequel Platon rapporte la victoire d'Agathon, faisant alors tenir à Pausanias le discours précédent sur les liaisons amoureuses. Il est donc étonnant, et même prodigieux que Socrate, soupant chez Callias, blâme comme des propos indécens, ce qui, loin d'avoir été dit alors, ne peut même l'avoir été que quatre ans après chez Agathon.

CHAP. XVIII. Mais le Banquet ** de Platon est un

* Je lis ici *syneegmenon*, avec le manuscrit A. Le texte imprimé porte comme le manuscrit B, *aneegmeenon*. Ce terme-ci est, selon moi, plus vrai dans ce passage : il est de l'idiome alexandrin. Les Septantes ont dit *anagein synagoogeen*, en parlant des Juifs que Moyse *avoit rassemblés* dans le désert. Les premières éditions de notre texte portent *aneegmenon*.

** On ne doit regarder le Banquet de Platon que comme un vrai roman, où toute fiction étoit permise. A cet égard, Athénée a raison; ainsi toutes les objections tombent d'elles-mêmes.

vrai

vrai roman. En effet, Platon n'avoit que quartorze ans lorsqu'Agathon remporta le prix; car ce fut à la fête des *Pressoirs*, sous l'archonte Euphème, qu'il obtint cette couronne : or, Platon est né sous l'archontat d'Appollodore, successeur d'Euthydème, et il est mort à l'âge de quatre-vingt-deux ans, sous l'archontat de Théophile, successeur de Callimaque, quatre-vingt-deuxième archonte depuis Apollodore; mais le quartorzième archonte, depuis Apollodore et la naissance de Platon, est Euphème, sous lequel se donna le repas à l'occasion de la victoire d'Agathon. Cependant, Platon nous montre lui-même que cette assemblée avoit eu lieu longtemps auparavant, en parlant ainsi au commencement de son Banquet : -- « Tu te trompes, si tu « penses que cette assemblée a eu lieu depuis peu « de temps, de sorte que je m'y sois même trouvé. « -- Je le pensois *, dit-il. -- Mais, lui répondis-je, « comment donc, ô Glaucon ! Ignores-tu qu'Aga- « thon n'est pas venu ici depuis nombre d'années?

* Il faut rectifier et completter notre texte par celui de Platon même; car il diffère beaucoup. Athénée, ou cite de mémoire, ou n'avoit un exemplaire que des premières éditions de Platon : au reste, ce philosophe s'amuse sans avoir égard à la chronologie. Je lis ici *egoo ge dee*.

« Alors, poursuivant, il me dit : Apprends-moi donc
« quand cette assemblée a eu lieu. — J'étois encore
« enfant, répondis-je, lorsqu'Agathon remporta le
« prix de la tragédie. »

On peut donner nombre de preuves des anachronismes que fait Platon; car il écrit indistinctement *tout ce qui se présente sur sa langue imprudente*, pour me servir de l'expression d'un poète. En effet, observez qu'il ne parle pas de choses qui n'aient pas été écrites *, et même avec beaucoup de réflexion; par exemple, il écrit dans son *Gorgias* : — « Cet Archélaüs est donc malheureux, selon ce « que tu dis. — Oui, certes, s'il est injuste. » Ensuite Platon dit expressément : « Qu'Archélaüs étoit alors roi de Macédoine ; » puis il ajoute : « Et « ce Périclès, qui est mort il n'y a pas long-temps. »

* Casaubon fait ici une longue note pour changer le texte, et prouver qu'il ne l'entend pas. *Agraphoos* est ici dans le sens d'*agraphon*, et de même *eskemmenoos* pour *eskemmenon*. Athénée voulant réfuter Platon, le rappelle à des faits consignés dans l'histoire, et déja bien examinés par les écrivains. Rien de plus clair, et en même temps de plus avantageux pour combattre Platon, selon l'auteur. *Akairoos* est donc ici une grande absurdité de la part de Casaubon. Il est même plus que probable qu'il s'agit de faits consignés dans les écrits de Platon, et avec réflexion; car il le rappelle à ce qu'il a dit dans son *Gorgias*, p. 155. Voyez, sur cet Archélaüs, la note érudite de M. Routh, p. 404 de son *Gorgias*.

Mais si Périclès est mort depuis peu de temps, Archélaüs n'est donc pas encore sur le trône; et si Archélaüs est roi, il y a donc long-temps que Périclès est mort. En effet, Perdiccas a régné avant Archélaüs, selon Nicomède d'Acanthe *, et pendant quarante-un ans; Théopompe dit trente-cinq; Anaximènes, quarante; Hiéronyme, vingt-huit; Marsias et Philochore, vingt-trois.

Prenons le moindre des nombres rapportés par ces historiens, c'est-à-dire, vingt-trois ans: or, Périclès est mort la troisième année de la guerre de Péloponnèse, sous l'archontat d'Épaminon, même époque ** de la mort de Perdiccas, à qui succéda Archélaüs. Comment donc Périclès est-il mort depuis peu de temps, selon Platon?

Platon fait encore parler ainsi Socrate dans le *Gorgias* : « Je voulus, l'année dernière, lorsque ma « tribu *** géroit les fonctions de Prytanée, recueillir

---

* C'est ici Acanthe du mont Athos. *Allam.*

** L'histoire démontre ici l'altération du texte de notre auteur. Il faut lire : « Époque de la mort d'Alexandre, auquel succéda Perdiccas. Celui-ci « régna vingt-trois ans, et mourut pendant l'archontat de Callias : il eut pour « successeur Archélaüs. » Voyez la note de M. Routh, sur le règne d'Archélaüs.

*** Socrate étoit ce jour-là *Épistate* ou président de sa tribu, qui géroit

« les suffrages, puisque c'étoit à moi de prononcer; « mais je ne pus le faire *. » Or, ce fut particulièrement un principe de probité qui fit agir ainsi Socrate ; car il ne voulut pas porter atteinte aux lois de la démocratie. C'est ce que Xénophon montre assez clairement dans le premier livre de son histoire de la Grèce.

« Quelques magistrats disant qu'on ne porteroit « pas de suffrages contre les lois, Callixène monta « une seconde fois à la tribune, et les accusa. Les « *auditeurs* crièrent qu'on nommât ceux qui ne « vouloient pas donner leur suffrage : alors les

---

alors, à son tour, les fonctions de *Prytanée*, ou *prytaneuousa*. Il faut lire ici l'observation de M. Routh, pag. 415 de son *Gorgias*, sur l'ordre de ces fonctions publiques, et le refus que Socrate fit de prononcer. Conférez l'apologie de Socrate, édit. *Forster, Oxon.* 1752, n°. 20; et la note, p. 348. Je ne puis qu'indiquer, et non commenter.

* Je suis le manuscrit A, qui porte *touto ho Soocratees, ou mallon ee kata*, etc. Casaubon, d'après Daléchamp, lit *ou di' agnoian, epoiei, mallon de*, etc., ce qui est vraiment de sa forge. Pour moi, je garde le texte, ajoutant seulement *ee*, qui rend le vrai sens. Cet idiotisme *ou mallon ee*, est très-ordinaire. La phrase elliptique s'entend facilement, sans y ajouter *epoiei*, inconnu dans tous les textes, et avec raison. Quant au mot *edynameen* de notre texte, c'est le sens dans lequel on doit prendre *epistameen* dans Platon. Il ne s'agit donc pas d'ignorance dont Athénée veuille défendre Socrate. M. Routh devoit faire cette observation d'après l'erreur de Casaubon.

« magistrats, intimidés, convinrent tous de le don-
« ner, excepté Socrate, fils de Sophronisque, qui dit
« formellement qu'il ne le donneroit pas, mais qu'il
« se conformeroit en tout aux lois. »

La sentence qu'il s'agissoit alors de porter, concernoit Érasinide et les autres Généraux qui n'avoient pas recueilli les corps de ceux qui étoient péris au combat naval, livré près des îles Arginuses, sous l'archonte Callias, vingt-quatre ans après la mort de Périclès.

« Mais Platon *confond encore les dates* * dans
« son *Protagoras*, dialogue qu'il écrivit après la
« mort d'Hipponique, dont Callias avoit déja
« recueilli la succession, et Protagoras étant à
« Athènes pour la seconde fois depuis peu de
« jours. » Or, Hipponique avoit été mis avec Nicias à la tête de l'armée sous l'archonte Euthydème, pour marcher contre les Tanagriens et les troupes auxiliaires des Béotiens. Il remporta la victoire, et mourut peu après, selon toute apparence, avant

* J'ajoute ceci selon l'idée d'Athénée, comme il a dit ci-devant *para tous chronous hamartanei;* mais il ne faut que le supposer pour lier le discours. Du reste, le texte est exact sans l'addition de Casaubon. Athénée propose la question qu'il va discuter.

qu'Eupolis donnât sa pièce intitulée *les Flatteurs*, sous l'archonte Alcée; car cette pièce indique que Callias avoit recueilli tout récemment une succession. En outre, le poète Eupolis y présente Protagoras comme étant à Athènes. D'un autre côté, Amerpsias qui, deux ans auparavant, avoit donné sa pièce intitulée *la Barbe*, n'y compte pas Protagoras parmi ceux qui tenoient école publique *à Athènes*. Il est donc clair que Protagoras s'y trouva dans l'intervalle des représentations de ces deux pièces.

Mais Platon, dans ce dialogue, introduit Hippias d'Élide comme présent à Athènes, avec plusieurs de ses compatriotes. Cependant, il n'est pas probable qu'ils aient pu s'y trouver en sûreté avant la trève d'un an qui fut conclue sous l'archonte Isarque, au mois *Élaphébolion*. D'un autre côté, Platon suppose lui-même que ce dialogue * ne fut pas fait vers le temps où cette trève venoit d'être conclue. En effet, il dit : « Si c'étoient des sauvages « tels que ceux que Phérécrates a fait représenter « aux fêtes des Pressoirs. » Or, cette pièce des

* Il faut seulement rappeler ici *ou*, qui a disparu après *on*, avant *peri*, et tout est exact, sans le surcroît de Casaubon.

Sauvages fut jouée sous l'archonte Aristion, à qui Astyphile succéda, et le cinquième depuis Isarque; car voici la suite de ces magistrats: Isarque, Aminias, Alcée, Aristion, Astyphile. C'est donc contre l'ordre * même de l'histoire que Platon, dans ce dialogue, fait trouver à Athènes, Hippias et ses compagnons, qui étoient nécessairement des ennemis, puisque la trève ne subsistoit plus.

CHAP. XIX. Platon dit *ailleurs* ** que Chæréphon demandant à la Pythie s'il y avoit un homme plus sage que Socrate, elle répondit: Personne. Mais Xénophon *** ne s'accorde pas avec cela dans

---

* Si Athénée avoit réfléchi que ce dialogue est, comme plusieurs autres, une critique très-sérieuse, il auroit vu que Platon n'intervertissoit pas, sans avoir des raisons, l'ordre chronologique.

** Apologie de Socrate, n°. 5.

*** Casaubon développe ici toute sa morgue par une exclamation à laquelle je n'ai pu m'empêcher de rire. *O critica! critica! quàm aspernandà sæpè proferunt qui te contemnunt!* C'est cependant ici que Casaubon donne du nez en terre plus lourdement qu'ailleurs. Le texte est exact; il s'agit de savoir le lire. Au lieu de *Xenophoonti*, lisez *Xenophoon ti*, et vous sentirez qu'Athénée ne dit pas que Platon ne s'accorde point avec Xénophon, mais que c'est Xénophon qui dit quelque chose en quoi il ne s'accorde pas avec Platon; car il s'agit ici uniquement de la lettre du texte. On traduiroit mot à mot, en latin, *atque his minimè congruens Xenophon aliquid dicit;* savoir,

ce qu'il dit : « Chæréphon interrogeant un jour « l'oracle de Delphes à mon sujet, Apollon répon- « dit, devant plusieurs témoins, qu'il n'y avoit per- « sonne de plus juste et de plus circonspect que « moi. » Or, comment se persuader avec raison que Socrate, avouant lui-même qu'il ne sait rien, a été déclaré le plus sage des hommes par un dieu qui sait tout? car si ne rien savoir est vraiment la sagesse, savoir tout est donc le vice même; mais qu'avoit besoin Chæréphon d'importuner ce dieu, en l'interrogeant au sujet de Socrate, qui étoit assez croyable par lui-même, lorsqu'il disoit : *Je ne suis pas un sage.* Il étoit aussi absurde d'aller faire une telle demande à l'oracle, que de faire celles-ci:

---

que *Chœréphon.,* etc. Xénoph. *Apolog. Socrat.,* n°. 14, édit. *Simpson. Oxon.* 1749 : voyez aussi la note. — Il est donc prouvé que la critique a été ici abandonnée de Casaubon, et qu'il ne faut pas ajouter *hos,* inconnu dans les anciens textes. Quelle pitié que cette jactance !

Ensuite lisez, comme dans Xénophon, *polloon parontoon.* Le mot précédent, *Apolloon,* a fait disparoître *polloon* sous la plume des copistes. Au reste, ce célèbre oracle d'Apollon, concernant Socrate, a été rappelé par nombre d'écrivains. Voyez Forster, sur l'*apologie de Socrate,* par Platon, page 339.

J'observe qu'Athénée cite ici Xénophon de mémoire, car son texte est différent. On lit dans Xénophon, *eleutheriooteron, dikaioteron, soophronesteron.*

« Y

« Y * a-t-il d'autres laines plus mollettes que celles « de l'Attique ? y a-t-il des Souverains plus puissans « que ceux de la Bactriane et des Mèdes ? ou « s'il y a quelqu'un plus camus que Socrate ? » Ce dieu se moque **, sans doute avec justice, de ceux qui lui font de semblables questions, comme il fit à l'égard de celui qui lui dit : « Fils de Jupiter et de Latone, comment pourrai-je m'enrichir ? » (Soit Ésope le fabuliste, soit tout autre *qui l'ait imaginé.*) Le dieu lui répondit en le bernant : « Si tu parviens « à posséder tout le terrain qui est entre Corinthe « et Sicyone. »

Mais aucun des poètes comiques n'a rappelé ce que Platon a dit de Socrate; savoir, qu'il étoit fils d'une *sage-femme* aux sourcils rabattus, ni que Xanthippe fût une femme acariâtre, qui lui jeta un bassin d'eau à laver les mains, sur la tête, ni qu'Alcibiade eût couché avec lui sous la même couverture : or, Aristophane, qui se trouvoit au Banquet de Platon, s'en seroit infailliblement moqué

---

* Casaubon veut encore ici deux fois *ei* interrogatif. C'est une addition inutile, et inconnue dans les manuscrits, quoique ce mot se trouve avant *Socrate.*

** Texte, *epirrhapizei*, soufflette.

sur le théâtre. Non, Aristophane n'auroit pas manqué de le traduire à cet égard, comme corrupteur de la jeunesse.

Voici comment parle à cet égard Aspasie *, qui

---

* Aspasie est une femme trop célèbre dans l'histoire de la Grèce, pour ne pas en parler ici. Je laisserai à Bayle les traits libres qu'il a réunis, au sujet de cette femme, dans son article de Périclès, et je noterai seulement l'influence qu'elle eut de son temps sur les mœurs : faisons parler M. Gillies même. Après quelques observations générales sur les courtisanes d'Athènes, voici ce qu'il dit d'Aspasie.

« Mais la réputation de toutes ces beautés mercenaires, quoique célébrée hautement par les poëtes et les historiens du temps, fut éclipsée par la splendeur d'Aspasie de Milet, qui s'établit à Athènes sous l'administration de Périclès, et qui s'étoit embarquée, dit-on, sur la flotte avec laquelle cet heureux commandant subjugua l'île opulente de Samos. Le caractère personnel d'Aspasie donna, pour un temps, de l'éclat à une profession qui devoit naturellement tomber dans le mépris, quoique exaltée par les caprices de la superstition, puisque les écrivains Grecs reconnoissent que ce fut plutôt à son esprit qu'à sa beauté, et au talent de la faire valoir, qu'elle dut la considération extraordinaire dont elle jouit parmi toutes les classes de la république. L'esprit des Athéniens, susceptible de tout ce qui le frappoit, étoit enchanté de voir les graces naissantes du sexe embellies par l'éducation, tandis que l'absurdité de leurs institutions s'opposoit à cette nouveauté. On dit qu'Aspasie avoit pris un puissant ascendant sur Périclès lui-même : elle en obtint certainement la protection et l'amitié ; ce qui est moins singulier que de voir Socrate rechercher la société de cette courtisane. — L'exemple d'Aspasie et ses leçons formèrent à Athènes une école dans laquelle sa dangereuse profession étoit réduite en système. Ses compagnes servoient de modèles à la peinture et à la sculpture, et de sujets à la poésie et au panégyrique. — La

enseigna la rhétorique à Socrate, art dans lequel elle étoit si versée. Les vers que je vais rapporter de cette femme, ont été publiés par Héradicus, disciple de Cratès, comme étant vraiment d'elle.

« Asp. Socrate, tu n'as pu me cacher que le fils de Dinomaque et de
« Clinias a fait la plus vive impression sur ton ame. Mais, écoute,
« si tu veux te bien trouver de l'amour que tu as pour ce jeune
« homme, et ne te refuse pas à ce que je te conseille : au contraire,
« sois docile, et tu réussiras beaucoup mieux. Socr. A peine eus-je
« entendu cela, qu'extasié de joie, je baignai mon corps de sueur;
« je soupirai, mes yeux fondirent en pleurs malgré moi. Asp. Arrête
« ces soupirs, et remplis-toi l'esprit de l'enthousiasme * de la

---

parure, la tournure lascive et voluptueuse, et les artifices de cette classe de femmes devinrent de plus en plus séduisans et dangereux ; et Athènes, dès-lors, fut la première école du plaisir et du vice, comme de la littérature et de la philosophie. *Hist. de l'anc. Grèce*, t. 2, p. 513 et suiv. »

* Texte, *katochoio*. Casaubon prend ce mot comme adjectif de *mousees*; mais il est ici substantif, et marque l'état de celui qui est rempli d'enthousiasme, inspiré par une divinité quelconque, obsédé d'un démon, *etc. etc.*: telle est la Sibylle dans Virgile : de sorte que l'ame n'a plus le libre exercice de ses facultés. C'est de cet état que les médecins ont nommé *katochos* cette terrible maladie qui laisse tous les membres de l'homme dans la position où ils étoient lorsque toutes les facultés intellectuelles et corporelles ont été subitement interceptées. L'homme a les yeux ouverts, mais sans voir; il ne connoît plus, n'entend plus, tant que cet état dure, et souvent ce ne sont que quelques gouttes de sang qui produisent ces terribles effets, si même elles ne tuent pas le malade subitement.

Le lecteur me permettra un point de repos en approchant de la fin de ce

« poésie. Oui, tu pourras te l'attacher par les charmes puissans de « la musique; car c'est le premier lien de l'amitié : c'est par la « musique que tu le captiveras, en portant jusqu'à son ame, par « la voie des oreilles, l'image entière de ta passion. »

---

livre. Voici un fait qui mérite d'être connu de tous les hommes : j'ai moi-même cru rêver à la première lecture que j'en ai faite. Cet exemple d'un *catochus*, aussi singulier qu'effrayant, consigné en suédois dans les mémoires de Stockholm, est perdu par conséquent pour nous : je vais l'extraire, citant même l'original aux endroits les plus remarquables; car à peine le croiroit-on, s'il n'avoit le sceau d'une aussi savante académie. *Trimestre d'octobre* 1784, p. 315. C'est M. Arvid Faxe qui parle.

— Oluf Olufson, paysan du village de Skarup, paroisse de Rænneby, province de Blekinge, actuellement âgé de 41 ans, avoit été matelot dans sa jeunesse : il étoit d'une forte constitution, et avoit été près de périr dans un naufrage. Il fut pris d'une fièvre en juin 1771 : elle se déclara par des douleurs dans le corps, beaucoup de chaleurs très-fortes, et un violent mal de tête. Dans cet état, il perdit d'abord la parole, et presque aussi-tôt tous les sens internes et externes (voilà le *catochus*). Environ un mois après, la fièvre et les chaleurs paroissoient avoir cessé ; mais il avoit si fort maigri pendant cette maladie, qu'à peine lui apercevoit-on une fibre charnue. Son corps ressembloit absolument à un squelette recouvert d'une peau. Il demeura couché constamment sur le dos, et immobile, ayant les mains sur la poitrine, les jambes tendues, et presque toujours les yeux fermés. Il passa onze ans dans cet état, ou jusqu'à l'été de 1782 (*Po sodant sætt var i* 11 *ors tid, eller till sommaren* 1782, *hans bestændiga læge*). Excepté un peu de lait qu'on lui insinuoit, et quelquefois une cuillerée de vin, ou de bonne eau-de-vie, et en même temps une prise de tabac, il ne prit absolument aucune nourriture. On ne se rappelle pas qu'il ait jamais eu envie de manger. — Il passoit même quatre et huit jours sans prendre de lait. Comme il n'avoit ni chair, ni graisse, cette position constante ne pouvoit lui causer d'ulcères au dos.

Son frère Anders Olufson, eut de lui tous les soins d'un brave frère, et lui

C'est donc le bon Socrate qui va à la poursuite de celui qu'il aime, ayant une Milésienne pour

---

marqua, pendant ces longues années, la plus tendre amitié, cherchant tous les moyens de le rétablir, consultant les vieillards, hommes ou femmes, qui avoient le plus d'expérience. On lui conseilla enfin de faire bouillir quelques plantes. Il lui en fit aussi-tôt des fomentations à la tête, et les réitéra souvent. Oluf sembla recouvrer quelque sentiment, reprendre un peu de force, et se refaire peu-à-peu; mais il ne donnoit aucun signe de connoissance, ni de raison. Il paroissoit comme fort inquiet, et avoit de grandes frayeurs à la présence d'une personne quelconque.

Cet état dura long-temps avant qu'il voulût se laisser apercevoir descendant de son lit; c'est pourquoi il ne le faisoit que la nuit, ou lorsque l'on étoit aux champs : alors il se traînoit pour aller prendre un peu de lait; mais souvent l'arrivée imprévue de quelqu'un le saisissoit d'effroi, et il restoit étendu par terre, de sorte qu'on étoit obligé de le relever. Son frère prit enfin le parti de lui faire quitter son séjour ordinaire, l'emmena avec lui allant dehors, lui donna un peu d'autre nourriture (quoique le lait lui plût davantage), y ajoutant quelques substances fortifiantes, lui baigna la tête avec de l'eau froide, d'une source à quelque distance du clos. Quoique le malade eût recouvré l'ouie et le sentiment, il étoit encore extrêmement foible et décharné, ne pouvoit parler, ne montroit presque aucun indice de raison; cependant l'habitude le mettoit en état d'aller chercher lui-même de l'eau à la fontaine, pour se baigner la tête.

« Il s'étoit déja passé douze ans depuis le commencement de sa maladie, « et l'on fut bien étonné de lui voir recouvrer tout-à-coup l'usage de toutes « ses facultés physiques. » *Tolf or voro redan færlidne ifron bærian af siukdomen, och det bær ofelbart anses fær ganska besynnerligt do man nu sog honom i ett ægneblick oterfo alla sina kropps-færmægenheter.*

C'est ce qui arriva le 8 août 1783, lorsqu'il revenoit de puiser de l'eau à la source, selon sa coutume, et entra dans la chambre où il l'apporta en présence de son frère, de ses deux sœurs et des domestiques, comme on

maîtresse en amour : ainsi, ce n'est plus Socrate qui est recherché, comme le dit Platon, et à qui Alci-

---

s'habilloit pour aller à l'église. Il fut alors pris tout-à-coup de frisonnemens, de tremblemens aux bras et aux jambes, et dit, d'une voix précipitée : « Seigneur Dieu ! cela est bien étonnant ! où ai-je donc été si long-temps? » (*Herre Gud ! det ar et underligt ting ! huar har iag varit so lenge?*)

« Sur-le-champ il s'ouvrit de soi-même une veine au sommet de la tête, « et il en sortit à-peu-près six gouttes de sang ; une autre veine s'ouvrit dans « le coin externe de la narine droite, une autre au menton, et il en coula « aussi-tôt, comme de chaque oreille, autant de sang à-peu-près. » (*I samma stund œpnar sig en aderpo hiessen, huarutur flyter vid pass 6 droppar blod, en annan vid hœgra næsborens yttra kant, samt en mitt po hakan, huarutur so vœl som ifron boda œronen utrinner po huart stælle*, etc.)

Il arriva aussi qu'à la même heure il recouvra la parole, dit tout ce qu'il voulut, eut toute sa raison, appela par leur nom tous ceux qui étoient dedans ou dehors, et qu'il avoit connus avant sa maladie, et s'étonna de les trouver si vieillis ; mais il ne reconnut aucun de ceux qu'il n'avoit pas connus avant son *catochus*, quoiqu'il les eût eu devant les yeux tous les jours de cette maladie.

Il regarda cet accident comme un vrai songe, sans savoir s'il avoit duré peu ou long-temps. « Mais ce qu'il y a de plus remarquable, est qu'il ne « perdit pas sensiblement la mémoire pendant ces douze ans, et ne se rappela « rien de ce qui s'étoit passé pendant sa maladie. » (*Och mærkeligast af al, at han uppa* 12 *ors tide icke særdeles af sit minne færlorat, men kænde ei det minsta af huad som hændt under siukdomen.*)

Les gens de la maison se mettant à table pour souper, il demanda à lire les prières ordinaires de la bénédiction du repas, et il s'en acquitta sans trop « hésiter. » (*Huilket och færrættade utan særdeles staplande.*) Quelques jours après il demanda de faire ses dévotions (*c'étoit un luthérien*), et au rapport du docteur Henschéus, il parut très-bien connoître les articles de foi de sa religion.

L'ouverture des veines mentionnées, fut suivie de petites cicatrices au

biade tendoit un appât au fil d'une ligne. Socrate ne cesse même de pleurer dans le malheur qu'il

---

sommet de la tête, de même qu'au nez, mais d'une tache rouge au menton: la plaie du milieu demeura plus long-temps ouverte, et la cicatrice ramena le nez un peu obliquement.

Lorsque le malade eut recouvré la parole, il parla d'abord pendant quelque temps avec assez de précipitation ; mais actuellement il le fait toujours en homme sensé. Ses yeux paroissent un peu défigurés; mais cela vient de ce qu'il louche, sur-tout de l'œil droit : « du reste, il est bien portant, replet, et s'acquitte de tous les travaux journaliers. (*Fœr ofrigt œr han ny fœr tiden frisk och mycket frodig, samt forrœttar vanliga arbets-syslor.*)

« A peine *Oluf Olufson* eut-il recouvré la santé, que je fus informé de « sa maladie; mais je la trouvai d'un caractère si singulier, que je ne voulus « en instruire l'académie royale, qu'après avoir pris toutes les informations « requises; c'est ce que j'ai fait depuis peu. Nombre de personnes dignes de « foi se sont toutes accordées sur les détails de ces circonstances aussi vraies « que remarquables. »

(*Redan strax efter detta* Oluf Olufsons *hœlsas oeterfoende blef iag underrœttad om dess siukdom : menfan den af so sœllsam beskaffenhet, at iag derom ei ville afgifva nogon berœttesse til kongl. academien, fœrr œn sodant af mig tilrœckeligen kunde blifva undersœkt — sodant har derfœre ny nyligen skedt; och flere trovœrdige personer hafva alla instœmt uti anfaerde, lika so sanfoerdiga som mœrkeliga , omstœndigheter.*)

Voilà, je crois, un fait dont on ne verra peut-être jamais le pareil. Cependant le moyen naturel de la guérison subite n'est pas si inconcevable. Hippocrate en avoit déja vu la possibilité dans des maux de tête analogues, quoique non suivis de cet état de stupeur et d'inertie absolue. J'ai seulement noté ces détails des mémoires de Stockholm, dans ma traduction françoise des *Aphorismes* d'Hippocrate. Du reste, je ne produis ici quelques passages de l'original, que pour montrer que je n'y ajoute rien en traduisant, et pour donner le fait avec sa preuve originale.

éprouve. C'est pourquoi Aspasie, qui voit l'état où il est réduit, lui dit :

« Pourquoi pleures-tu, mon cher Socrate ? te sens-tu l'ame trou-
« blée par le désir qui s'y est fixé, après avoir éclaté, comme la
« foudre, des yeux de ce jeune homme insensible ? mais je t'ai
« promis de le fléchir * en ta faveur. »

Platon montre bien, dans son *Protagoras*, que Socrate est réellement pris d'amour pour Alcibiade, qui cependant est déja âgé de presque trente ans. Voici ce qu'il dit : « D'où viens-tu donc Socrate ?
« est-ce de courir après la beauté d'Alcibiade ?
« Pour moi, je le vis dernièrement, et il me parut
« réellement encore beau, quoique dans l'âge viril.
« Je dis homme, mon cher Socrate; car il peut
« vraiment être compté parmi nous autres, puisqu'il
« a déja le menton couvert de barbe. *Socr.* Mais
« qu'est-ce que cela fait ! toi qui es grand pané-
« gyriste d'Homère, *tu sais* qu'il a dit que le
« premier poil qui fleurit sur le menton, tel qu'Al-
« cibiade l'a maintenant, est quelque chose de
« bien beau. »

CHAP. XX. Il est assez naturel à la plupart des

* Lisez *ton egoo*, pour *to egoo*, faute d'impression.

philosophes

philosophes de médire encore plus que les poètes comiques. *C'est ce qu'on voit* par Eschine, disciple de Socrate. Il critique amèrement, dans son *Télaugès*, Critobule, fils de Criton, au sujet de son impolitesse et de sa saleté dans sa manière d'être. Il n'épargne même pas non plus Télaugès, qui payoit tous les jours une demi-obole au foulon pour l'habit qu'il portoit, se ceignant d'une peau garnie de son poil, et ayant, pour chaussure, des sandales dont les courroies étoient de sparte pourri. Il raille aussi, presque sans réserve, l'orateur Télésante, dans son *Aspasie;* il appelle lourdaut et stupide Hipponique, fils de Callias, et dit que toutes les Ioniennes sont des femmes débauchées et vénales, sans exception. Son dialogue, intitulé *Callias*, est l'exposé du différend qu'il y eut entre Callias et son père, et une raillerie des sophistes Prodicus et Anaxagore. Il rapporte que Prodicus initia son disciple Theramène à ses débauches; que l'autre * initia de même Philoxène, fils d'Euryxis, et Ariphrades, frère d'Aristognote le Citharœde: le but d'Eschine étant de faire connoître la corruption ** et l'infamie des *disciples*, et de

* Anaxagore.

** Je lis ici *hypo tees toutoon deelootheisees moch.* Quant à *phaula*

montrer par-là quelle étoit la doctrine de ceux qui les avoient instruits.

Il censure amèrement Alcibiade, dans son *Axiochus*, lui reprochant son ivrognerie, et sa passion effrénée pour les femmes d'autrui. Antisthène charge également Alcibiade, dans son second *Cyrus*, disant qu'il ne connoissoit plus aucune loi, ni à l'égard des femmes, ni dans toute sa conduite; qu'il couchoit indistinctement avec sa mère, sa fille, sa sœur, selon l'usage des Perses. Eschine passe en revue toute la conduite des orateurs d'Athènes, dans son *Dialogue politique*, et peint au vif Gorgias, dans son *Archelaüs*. Son Aspasie est une satire continuelle de Xanthippe et de Paralus, fils de Periclès: « L'un, dit-il, étoit toujours avec Archestrate, qui s'abandonnoit à tout ce qui se passe dans des lieux de prostitution; l'autre étoit intimement lié avec Euphémus, qui n'avoit que des railleries grossières et froides à lâcher contre ceux qu'il rencontroit. Eschine appeloit Platon *Sathon* *,

---

lichneias; il n'y a rien à ajouter. Il s'agit de ce que Catulle exprime par *inrumare*, autrement *lesbiazein*.

* Mot formé de *sathee priape*. Voyez *lil. Gyraldi, de Diis*, p. 282.

et publia même contre lui un dialogue auquel il donna mal-adroitement ce titre grossier. »

Au reste, il n'y a pour ces gens * aucun homme honnête susceptible de donner un bon avis, aucun général d'armée ** qui fasse son devoir, aucun sophiste digne d'estime, aucun poète qui ait quelque mérite, pas même une seule démocratie où il y ait du bon sens. Quant à Socrate, il est toujours avec la joueuse de flûte Aspasie, dans les ateliers des artisans, s'entretenant familièrement avec Piston l'armurier, enseignant à la courtisane Théodète comment elle doit tirer parti de ses bons amis : or, c'est ce que dit Xénophon, dans le liv. 3 (le texte porte liv. 2) de ses *Dits mémorables* ***. On y voit Socrate apprendre à Théodète des moyens de se faire aimer, tels que n'en ont jamais imaginé Nico de Samos, la Callistrate de Lesbos, Phliænis de Leucade, ni même Pythonique d'Athènes.

* Les philosophes.

** Le texte porte *ou strateegos, ou mimos*. Ægius lisoit *nomimos* pour *ou mimos*, et Casaubon le suivoit avec raison; pour lors chaque substantif a son adjectif.

*** De Socrate, liv. 3, chap. 11, n°. 4, seqq.; mais lisez dans le texte d'Athénée, *meta tees Aspasias auleetridos, epi te toon erg.*

Cependant rien n'égaloit leur expérience en ce genre.

Enfin, je n'aurois jamais assez de temps si je voulois rapporter ici toutes les graves critiques des philosophes; car, pour parler avec Platon, je vois accourir à moi une troupe de ces Gorgones, Pégases, et autres monstres, dont le nombre est aussi grand que la forme bizarre en est étonnante : ainsi je me tairai.

Après ces détails de Masurius, dont nous admirâmes tous le profond savoir, le silence régna par toute la table; mais Ulpien l'interrompit.

Il me paroît, amis, que vous voilà noyés dans un torrent de paroles contre toute attente, étant sur-tout bien arrosés de vin pur:

« Car un homme qui hume le vin, comme un cheval boit l'eau,
« n'a plus qu'un idiome scythe, ne connoissant même pas un
« *koppa* *. Il reste plongé, sans pouvoir parler, au fond du ton-
« neau, aussi assoupi que s'il avoit pris une potion d'opium. »

---

* Il n'est pas indifférent de lire *kappa* pour *koppa*, comme le dit Casaubon; ensuite il trouve *anaulos* dans l'épitome, pour *anaudos*, et croit cette découverte merveilleuse; mais je suis les anciens textes, qui sont préférables à tous égards. Je lui laisse donc ses joueurs de musette. *Anaulos* n'est venu que de la queue du *delta*, rabattue entière sur la ligne, comme je le vois dans le manuscrit A, où cependant il y a *anaudos*, de même que dans le manuscrit B.

selon l'expression de Parménon le Bysantin : ou bien auriez-vous été pétrifiés par ces Gorgones dont on vient de nous parler? Mais en parlant de Gorgones, il y a réellement eu certains animaux qui ont été cause que des hommes sont devenus pierres. Voici ce qu'Alexandre de Mynde en dit, dans le second livre de son *Histoire des Bêtes de somme*.

« Les Numides de la Lybie appellent Gorgone certain animal qui a toujours les yeux fixés en bas. Selon la plupart de ceux qui en parlent, on diroit à sa peau que ce n'est qu'une brebis sauvage : d'autres le comparent à un veau. On dit que cet animal a une haleine capable de tuer tout ce qui se trouve à sa rencontre. Il a une crinière qui lui tombe du front sur les yeux, et qu'il ne sépare qu'avec peine, en la secouant, à cause de sa pesanteur; mais lorsqu'il regarde, après l'avoir ainsi séparée, il tue celui sur lequel il fixe les yeux par-dessous : ce n'est point par son haleine, comme on le dit, mais par le seul regard qu'il lance. C'est ainsi qu'il fait mourir. »

« Voici comment cet animal fut connu. Quelques-uns des soldats de Marius, faisant la guerre à Jugurtha, aperçurent cette Gorgone; s'imaginant

que c'étoit une brebis sauvage, parce qu'elle avoit toujours le regard fixé en bas, et qu'elle alloit lentement, ils coururent dessus pour la tuer avec leurs épées; mais l'animal surpris, secouant aussi-tôt la crinière qui lui pendoit sur les yeux, se fit jour, les regarda, et tua ainsi ceux qui alloient se jeter sur lui. D'autres ayant réitéré cette attaque plusieurs fois, périrent de même, de sorte que personne n'en revenoit. »

« Quelques-uns ayant appris des habitans de ces lieux quelle étoit la nature de cet animal, des cavaliers Numides allèrent, par ordre de Marius, lui tendre de loin des embûches, le percèrent de traits, et l'apportèrent au Général. Or, la peau de cet animal et l'histoire de la conquête de Marius prouvent qu'il étoit réellement tel. »

Mais voici un fait incroyable, rapporté par le même historien. Il dit qu'il y a dans la Lybie des bœufs qu'on appelle *opisthonomes*, parce qu'ils ne marchent pas en avant pour prendre leur pâture, mais qu'ils le font à reculon. Selon lui, ces animaux ne peuvent paître naturellement, parce que leurs cornes, au lieu de se courber en s'élevant sur leur tête comme sur celle des autres animaux analogues,

se courbent par en bas, et leur couvrent les yeux au point de les empêcher de voir en avant. Or, il n'y a aucun autre écrivain qui atteste ce fait incroyable, que ce seul historien.

Ulpien ayant ainsi parlé, Larensius ajouta son propre témoignage, pour appuyer ce qu'il venoit de dire. Oui, Marius envoya des peaux de ces animaux à Rome, et personne ne put conjecturer au juste de quels animaux elles étoient, tant elles parurent extraordinaires; mais on les suspendit au capitole dans le temple d'Hercule, où les Généraux qui triomphent donnent un repas aux citoyens, comme plusieurs de nos historiens et de nos poëtes le rapportent.

Quant à vous autres grammairiens qui, selon Hérodique de Babylone, ne nous rapportez rien de semblable :

« Fuyez hors de la Grèce, doctes Aristarques, sur la vaste surface
« de la mer, plus timides qu'un faon; vous qui rongez sans cesse
« dans des coins comme le bombyx *, qui ne parlez que par mono-
« syllabes, et qui n'avez qu'à discourir sur les pronoms *sphin* **,

* Ce bombyx des Grecs, et en particulier de Coo, ne doit pas être confondu avec le vrai ver-à-soie des *Sères*, ou de la Chine, quoique ce soit un analogue.

** Ces pronoms grecs sont souvent équivoques, et n'ont de sens déterminé que par la suite du discours.

« *sphooïn, min, min.* Que ce soient-là vos sottes occupations * ;
« mais qu'Hérodique ait en partage la Grèce, et Babylone, cette
« fille des dieux ! »

Car, selon le comique Anaxandride :

« Il y a du plaisir à faire part à tout le monde d'une chose que l'on
« a inventée ; mais ces gens qui ne savent rien que pour eux-mêmes,
« n'ont d'abord aucun juge de leur talent ; ensuite c'est ici une
« envie mal placée, de leur part. Il faut donc communiquer au
« public tout ce que l'on trouve de nouveau.

La plupart des convives se retirant peu-à-peu, après ces discours, quittèrent l'assemblée **.

---

* Je lis *dyspemphelon* avec mes manuscrits : les imprimés ont le pluriel masculin. On traduiroit alors *gens ineptes et moroses*, que cela vous soit réservé.

** Texte, *dielysan*. Il faut observer que le repas ne finit pas ici ; ce ne sont que des convives qui se retirent : voyez la fin du liv. 15.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

Mon cher Timocrate, puisque vous me prévenez, et continuez à me demander ce qui s'est dit à table entre nos savans *, présumant que je puis toujours trouver matière à vous entretenir, je commencerai par vous rappeler ici ce que dit Antiphane, dans sa pièce intitulée *la Poésie :*

« La tragédie jouit en vérité de bien grandes faveurs! en effet, les « spectateurs n'ont pas plutôt entendu nommer le sujet, qu'ils « savent ce qu'on va dire, même avant qu'un acteur ait parlé ; « de sorte qu'il suffit au poète de rappeler son héros. Si je nomme « seulement Ulysse, on sait tout ce qui va suivre ; Laïus son « père, Jocaste sa mère, ses filles, ses fils, tout est présent : on « voit ce qui va lui arriver, ce qu'il a fait. Si d'un autre côté l'on « nomme Alcméon, les enfans même disent, *il a tué sa mère*,

* Adam lit ici *gymnosophiste :* c'est sans doute une erreur de sa plume. Casaubon croit apercevoir que les discours de ce livre sont supposés tenus *inter gustationem et legitimam cœnam ;* mais plusieurs convives se sont déja retirés, *benè madidi et benè pasti :* en effet, on a servi jusqu'ici tout ce qui peut paroître sur une table : ils avoient donc soupé. Athénée est plus occupé de rédiger ses matériaux avec tout l'ordre qu'il peut y mettre, que de suivre l'ordre des services d'un repas, qu'il suppose pour publier ses lectures : ainsi je laisse à Casaubon sa vaine subtilité, quoique l'auteur du prologue semble l'autoriser ; mais cet Abréviateur s'est trompé.

« *étant en fureur.* Adraste paroîtra en colère, mais il s'en retour-
« nera *. . . . . »

« Lorsque les poètes tragiques n'ont plus rien à dire, et ne savent « plus quel parti prendre dans leurs pièces, ils lèvent une ma- « chine **, comme on lève le doigt, et cela suffit aux specta- « teurs. Nous autres, nous n'avons pas ces ressources; mais il nous « faut tout imaginer, le sujet, ce qui l'a précédé, l'action, la « catastrophe, le prologue : qu'on omette l'un ou l'autre, Chrémès, « ou Phidon sera siflé, tandis qu'il est permis à Pélée, à Teucer « de faire cette omission. »

Diphile a dit, dans ses *Hélénéphores* *** :

« O toi qui possèdes et protèges le lieu sacré de Brauron, chéri des

* Je suis le manuscrit A, auquel se rapporte l'abrégé; c'est une allusion à ce que fit Adraste : il alla assiéger Thèbes, et s'en retourna sans succès.

** Je traduis la lettre, pour faire mieux entendre l'auteur. C'est une allusion aux athlètes Grecs, qui s'avouoient vaincus en levant le doigt. Ceux de Rome avoient un autre usage. Le vaincu saisissoit de l'herbe, l'arrachoit, et la présentoit à son adversaire qu'il reconnoissoit pour vainqueur : delà, l'expression *herbam porrigere*. C'est ainsi, dit le texte, que les tragiques se sauvent en (*levant*) faisant paroître au ciel du théâtre une machine sur laquelle est une divinité, pour trouver le dénouement de leurs pièces; ce qui a donné lieu au proverbe, *Deus è machinâ* : ressource sur laquelle Horace a dit :

Nec Deus intersit, ni dignus vindice nodus. (Art. poét.)

Je suis forcé d'écrire pour tous les lecteurs.

*** Potter a rappelé ces *Hélénéphores* dans ses antiquités, d'après le dernier chapitre de Pollux; mais on ignore les mystères de cette cérémonie sacrée. Hemsterhuys renvoie à la *Græc. feriat.* de Meursius, où je ne vois pas qu'il les explique; mais on y verra les détails nécessaires sur Brauron.

« dieux! vierge qui domptes tout par ton arc, fille de Latone,
» comme parlent les tragiques, à qui seuls il est permis de dire et
« de faire tout ce qu'ils veulent! »

Timoclès, disant que la tragédie est d'une grande utilité pour la vie, s'explique ainsi, dans ses *Dionysiazuses :*

« Mon cher, écoute ce que je vais te dire : L'homme est de sa « nature un être sujet à bien des peines. La vie est pour lui la « source de mille afflictions : or, voilà * les moyens qu'il a trouvés « pour diminuer ses soucis. Consolé par l'exemple des maux d'au- « trui, son esprit oublie volontiers les siens, et sort même du spec- « tacle avec quelques instructions : ainsi, vois d'abord, si tu le « veux, combien les tragiques sont utiles à la vie. Qu'un pauvre « aperçoive un Télèphe encore plus pauvre que lui, il en supporte « plus facilement sa pauvreté. Un autre est-il maniaque? qu'il « considère Alcméon : celui-ci a-t-il les yeux malades? il verra « au spectacle les fils de Phinée aveugles. A-t-on perdu ses enfans? « l'exemple de Niobé calme la douleur : un tel est boiteux, mais « il voit que Philoctète l'est aussi; un vieillard gémit sous le poids « des malheurs, Œnée devient son tableau : c'est ainsi que chacun, « regardant les malheurs d'autrui comme plus considérables que « les siens, supporte plus facilement ses propres maux. »

Ainsi, mon cher Timocrate, je ne vous *donne pas, mais je vous rends* les reliefs de nos savans convives, pour parler avec l'orateur Cothocide, qui se moquoit, en ces termes-là, de Démosthène.

---

* La tragédie.

« Philippe donnant *Halonnèse* * aux Athéniens, Démosthène leur dit : Ne la recevez pas s'il vous la donne à titre de présent, mais s'il vous la remet à titre de restitution. C'est ce dont Antiphane a fait une plaisanterie dont il s'amuse aux dépens *de Démosthène*, dans sa *Néottis*, ou *sa jeune Agnès*. »

« A. Or, mon maître a eu de son père tout ce qu'il devoit en « attendre, mais en le reprenant. B. Avec quel plaisir Démosthène « auroit saisi cette expression ! »

Alexis a dit, dans son *Soldat* :

« A. Eh bien, le reprends-tu ? B. De quoi ? A. C'est l'enfant que « tu m'avois donné ; je viens te le rapporter. B. Comment, tu ne « veux plus l'élever ! A. Il n'est pas à nous. B. Ni à nous non plus. « A. Mais c'est vous qui me l'avez donné. B. Non, nous ne l'avons « pas donné. A. Quoi donc ! B. Nous vous rendons ce qu'il ne « m'étoit pas permis de recevoir. »

Il dit, dans ses *Adelphes* :

« A. Je leur ai donné quelque chose, n'est-ce pas ? B. Non, mais « tu le leur as rendu ce que tu avois reçus pour gage. »

On lit, dans l'*Évandrie* d'Anaxilas :

« Par la terre ! ne donne pas des *palæstres* **, mais rends-les, et « je les emporte en m'en allant. »

---

* Conférez ici le discours de Démosthène sur *Halonnèse*, p. 30, et la lettre de Philippe, p. 63, où ces expressions se trouvent : Ce Cothocide est Eschine.

** *Palæstras*, dans tous les textes : mot dont on ne voit pas le sens dans

Timoclès écrit, dans ses *Héros :*

« Ainsi ordonnez que je vous raconte toute autre chose que ce « dont vous me parlez, et je le ferai pour vous. D'abord j'appai- « serai Démosthène qui est fâché contre vous; car c'est un Briarée « qui avaleroit * et lances et catapultes, et qui ne veut pas de « raisons. Jamais il ne s'amuse à répondre à une objection; mais « lançant un regard aussi furieux que Mars... »

C'est donc conformément à ce que disent ces poëtes que je vais, non vous donner, mais vous rendre la suite des discours de nos convives.

Ainsi nous vîmes entrer des esclaves, apportant quantité de poissons de mer et d'étang, sur des plats d'argent; la richesse du service étoit aussi étonnante que l'éclat de l'appareil. Il ne manqua plus que d'y faire paroître toutes les Néréides. Quelques-uns des parasites et des flatteurs dirent même : « Certes, c'est *Poseidon* ** qui envoie tous

---

ce passage isolé. Casaubon lit *palathas*, comme s'il s'agissoit de *figues*. Daléchamp corrigeoit *paleutrias :* ce sont des pigeons qu'on avoit aveuglés, et dont on se servoit pour en attirer d'autres, comme le dit Aristote, *Hist. anim.*; mais gardons le texte; la chose est trop peu importante.

* Nous disons, dans un sens analogue : « C'est un avaleur de charrettes ferrées. »

** C'est le nom de Neptune en grec. Les Latins disent *Neptunus*. C'est un badinage par lequel l'auteur veut dire que le Neptune grec envoyoit des poissons au Neptune romain, ou à Larensius.

ces poissons à notre Neptune en présent, non par ces hommes qui les vendent à Rome au plus haut prix; mais les uns étoient apportés d'Antium, les autres de Terracine, ou des îles Pontia * qui sont vis-à-vis, ou de Pyrges, ville de Toscane. » En effet, ces poissonniers de Rome sont à-peu-près les mêmes que ceux sur lesquels les comédiens d'Athènes ont souvent plaisanté. Voici ce qu'en dit Antiphane, dans ses *Adolescens* :

« Pour moi, j'avois regardé les Gorgones comme une pure fiction;
« mais à peine suis-je au marché que j'en crois la réalité. Lorsque
« j'y jette les yeux sur les marchands de poisson, je suis tout-à-
« coup pétrifié, au point que je n'ose plus leur parler qu'en tournant
« la tête. En effet, je reste tout stupéfait en les entendant dire
« combien ils vendent un petit misérable poisson. »

CHAP. II. On lit, dans le *Plane* d'Amphis :

« Il est dix mille fois plus facile d'approcher un Général d'armée
« pour lui parler, et d'en avoir une réponse, que ces maudits
« poissonniers au marché. Si vous leur demandez, *combien cela ?*
« ils manient celui-ci ou celui-là, baissant la tête comme Télèphe,
« mais d'abord sans parler (et ce n'est pas sans raison, car tous
« ces gens sont autant d'assassins); l'un paroissant vous écouter,
« l'autre, ne faisant aucune attention, retourne et repousse un
« polype : un troisième marmotte entre ses dents, ne répondant

* Il y avoit deux îles de ce nom, l'une dans le golfe de Formie, l'autre vis-à-vis de Vélie. Le nom actuel est *Ponza*.

« qu'à demi-mot, et vous dit, en retranchant une syllabe, *taroon* *
« *oboloon*, quatre oboles, c'est le prix : ce *spet* vaut huit oboles,
« *kt' oboloon* **. Il faut donc entendre tout cela, si l'on veut aller au
« marché. »

Alexis fait parler ainsi un acteur, dans son *Apeglaukomène* :

« Je ne suis pas absolument choqué de voir que des Généraux
« d'armée froncent le sourcil ; mais je suis surpris que des gens à
« qui la ville rend quelques honneurs particuliers, soient plus fiers
« que les autres citoyens. D'un autre côté, j'étouffe de rage lorsque
« je vois ces maudits poissonniers baisser les yeux, et vous avoir
« les sourcils plus hauts que le sommet de la tête. Demandez-leur
« combien ils vendent deux muges : dix oboles, répondent-ils.
« Mais c'est bien cher ! En voulez-vous huit ? Oui, si vous n'en
« prenez qu'un. — Allons, mon ami, prenez mon argent, et ne
« bernez pas des gens qui ne sont pas faits pour être badinés.
« — Passez, passez plus loin. — Eh bien, cela n'est-il pas plus amer
« que la bile même ! »

On lit, dans le *Curieux* de Diphile :

« Je m'imaginois autrefois qu'il n'y avoit de poissonniers fripons que
« ceux d'Athènes ; mais par-tout c'est une engeance naturellement
« aussi disposée à ravir qu'une bête féroce. Il y a tel qui l'emporte
« là sur tous les autres, et qui vous dit d'abord qu'il laisse croître

---

* Pour *tettaroon*, *quatre*. Le *kestra*, autrement *sphyræna*, se nomme encore en Italie *spirena*, *sfirena*, ou *luzzo marino*. Artedi le rapporte aux maquereaux. Il y en a deux espèces. Quelques-uns les nomment *brochets de mer* : c'est le *spet*, en latin *sudis*, nom pris de la forme de son corps.

** Pour *oktoo oboloon*, huit oboles.

« ses cheveux, pour en faire un hommage à la divinité ; mais cela
« n'est pas vrai : c'est parce qu'il a été stigmatisé sur le front, et
« se sert de ses cheveux pour le couvrir. Demandez-lui — combien
« ce *labrax* (loup) ? — Dix oboles ; mais il n'ajoutera pas de
« quel pays : or, comptez-lui son argent, il vous dira qu'il entend
« des oboles d'Égine ; et s'il y a de la monnoie à rendre, il vous
« la comptera en oboles attiques. Voilà comment il tire l'intérêt
« de deux côtés. »

Xénarque dit, dans sa *Pourpre :*

« Nos poètes, eh ! ce n'est plus que bagatelle ! Ils n'inventent rien ;
« ils ne font que mettre en bas ce qui étoit en haut. Mais il n'est
« personne si ingénieux que nos poissonniers, ni en même temps
« rien de si scélérat. Comme il ne leur est plus permis d'arroser
« leur poisson (la loi est formelle à cet égard), si quelque mal-
« heureux le leur voit faire, il leur cherche aussi-tôt une querelle : on
« en vient aux coups. Le poissonnier fait semblant d'être violem-
« ment frappé, se laisse tomber, et s'étend par terre, comme près
« de rendre l'ame. Un de ses camarades saisit aussi-tôt plein un pot
« d'eau, ne lui en jette que quelques gouttes, et répand tout le reste
» sur ses poissons, de sorte que vous diriez qu'ils viennent d'être
« pêchés. »

Antiphane remarque aussi qu'ils vendoient des poissons morts et pourris. Voici ce qu'il dit, dans ses *Adultères :*

« Il n'y a pas d'animal plus malheureux que le poisson ; car ce n'est
« pas assez pour ceux qui sont pris d'être condamnés à la mort, et
« d'être bientôt ensevelis dans le ventre de ceux qui les mangent ;
« les malheureux sont en outre livrés à de scélérats poissonniers,
« pour rester chez eux deux ou trois jours à pourrir. S'ils trouvent
« un acheteur aveugle, vîte ils vous lui laissent enlever leurs
« morts.

« morts. Mais celui-ci, averti par l'odeur dès qu'il est au logis, ne « tarde pas à les jeter. »

Il dit, dans son *Philothébain :*

« N'est-il pas révoltant que celui qui vend du poisson bien frais « fronce le sourcil, et ne vous parle que d'un ton bourru, tandis « que celui qui en vend de pourri, se met à rire et à faire le plai- « sant? Ils devroient justement l'un et l'autre faire le contraire; le « premier, rire; le second, pleurer * de *son impudence.* »

Alexis nous apprend, dans sa pièce intitulée les *Pylœes*, qu'ils vendoient le poisson très-cher :

« Par Minerve! je suis étonné, certes, que tous les poissonniers ne « deviennent pas riches, percevant sur le peuple des tribus tels que « ceux d'un roi. Assis ** dans nos villes, ils tirent presque la dîme « de tous les biens : chaque jour il y a même quelque maison qu'ils « ruinent. »

Le même poète dit, dans sa pièce intitulée la *Marmite :*

« Il n'y a pas eu de plus sage législateur que le riche Aristonicus. « Il établit pour loi de mettre en prison tout poissonnier qui, fai- « sant son poisson tel prix, le donneroit à moins, afin qu'ils

---

* Être puni de manière à s'en souvenir long-temps.

** Texte, *katheemenoi*. Il étoit nécessaire de rendre la lettre. Ce n'est pas demeurer, faire sa résidence, mais être assis à l'aise. N'étant pas fatigués à rester debout, ils se relâchoient moins facilement du prix qu'ils demandoient d'abord. — Casaubon ajoute *heemoon* dans le vers précédent pour le compléter. On peut l'admettre, quoiqu'il ne soit pas dans les manuscrits connus.

« craignissent de se dédire du prix, ou qu'ils le remportassent tout « pourri chez eux, le soir. Par ce moyen, une vieille femme, un « vieillard, un enfant qu'on envoie au marché, achètent à juste « prix. »

Il ajoute plus loin :

« Non, depuis Solon il n'y a pas eu de meilleur législateur qu'Aris- « tonicus: entre autres choses qu'il a établies sur nombre de diffé- « rens articles, il vient de porter une loi, qu'on peut appeler *loi* « *d'or*. C'est que les poissonniers seront obligés de demeurer debout, « au lieu de vendre leur poisson assis. On dit même que l'année « prochaine il ordonnera qu'ils soient tous *suspendus* *; par ce « moyen, ils renverront plus promptement les acheteurs, étant « forcés de vendre, élevés dans une machine comme les dieux de « la tragédie. »

Antiphane montre bien leur perversité et leur haine pour les autres citoyens, les comparant avec tous ceux qu'on peut rencontrer de plus méchans dans le commerce de la vie. Voici les termes de son *Misoponère* (celui qui hait les méchans):

« Mais les Scythes ne sont-ils pas très-sages? Dès qu'il leur est né « des enfans, ils leur donnent du lait de jument ou de vache, et « se gardent bien de ces sorcières de nourrices, de ces pédagogues: « or, je ne vois rien de pire que ces gens-là. Ces nourrices **

---

* Jeu de mots sur *kremamenous*, qui signifie aussi *pendus*.

** Avec un texte aussi altéré, je ne puis me livrer à aucune conjecture; il manque environ un vers. Mais le faire pour suppléer à la pensée de l'au-

« surpassent même en méchanceté ceux qui vendent à fausse me-
« sure, les charlatans des places publiques, et sont assurément une
« engeance bien plus détestable, à moins qu'on ne rappelle ici les
« vendeurs de poisson, race qui, après les usuriers, est la plus
« maudite qui soit sur terre. »

C'est aussi avec juste raison que Diphile parle, dans son *Marchand*, du grand prix auquel se vendoit le poisson :

« O Neptune! je ne crois pas avoir vu le poisson plus cher! Si tu
« prenois la dîme de ce qui s'en vend tous les jours, tu serois le
« plus riche des dieux. Néanmoins, si quelqu'un ne s'étoit mis à
« rire à côté de moi, j'allois donner, quoiqu'à regret, ce qu'on
« m'en demandoit, et j'aurois acheté ce congre au poids de l'or,
« comme fit Priam pour obtenir le corps d'Hector. »

Alexis dit, dans son *Hellenis* :

« Les animaux marins nous font toujours la guerre, soit qu'ils vivent,
« soit qu'ils se trouvent morts. Qu'un vaisseau chavire, et que,
« comme il arrive assez souvent, quelque personne à la nage * soit
« saisie par un poisson, il vous la dévore aussi-tôt : si au contraire les
« poissons se trouvent pris par les pêcheurs, ils ruinent, tout morts
« qu'ils sont, ceux qui les achètent, car on nous les vend au prix de

---

teur, ce n'est plus rétablir un texte : ainsi je laisse les idées de Casaubon, d'Adam et d'autres, ne cherchant qu'à approcher du sens, en attendant qu'on découvre de meilleurs textes.

* *Neoon* est ici *nageant :* ainsi je conserve le texte que Casaubon n'entend pas. Adam a bien vu le sens : ensuite je conserve *katapepookasi*, qui est dans mes manuscrits comme dans d'autres.

» tout ce que nous possédons, et l'acheteur s'en retourne réduit à
« la mendicité. »

Archippus fait ainsi mention, nommément d'un vendeur de poisson Égyptien, qu'il appelle *Hermée :*

« Il y a un vendeur de poisson, natif de l'Égypte, nommé Hermée :
« c'est un franc coquin ! S'il vous vend de l'ange, du chien-de-
« mer, il lui enlève la peau malgré vous : quant au loup marin,
« il en prend toujours les entrailles, à ce qu'on dit. »

Alexis parle d'un certain Nicion, poissonnier, dans son *Épiclère* *.

CHAP. III. C'est sans contredit avec raison que les pêcheurs sont plus fiers de leur profession que les meilleurs Généraux d'armée. Voici comment Anaxandride en fait parler un sur son état, dans sa pièce intitulée *Ulysse :*

« On admire le bel art des peintres dans les tableaux, où on l'ex-
« pose à la vue ; mais le nôtre, présenté dans un plat, s'enlève avec
« gravité. S'il est dans une poèle, il en disparoît promptement.
« Çà, mon cher, dis-moi pour quel art la jeunesse ose-t-elle se
« brûler la bouche ? pour lequel fait-on claquer les doigts, et risque-
« t-on d'étouffer, si l'on ne peut pas avaler le morceau ? N'est-ce
« pas le seul marché au poisson qui fournit abondamment les
« festins ? quel homme donne un repas sans y avoir de la friture
« et des coracins, ou des mendoles ? par quels enchantemens, par

---

* *Épiclère*, riche héritière orpheline, sans frère, et que le plus proche parent devoit épouser.

« quels propos un jeune damoiseau se laisse-t-il séduire, dis-moi,
« si l'on n'a recours à l'art des pêcheurs? C'est cet art impérieux
« qui subjugue, par le bel aspect d'un plat de poisson, une femme
« quelconque; qui amène, jusqu'aux portes de la salle où l'on fait
« un repas, les *complaisans* * dont on a besoin, et force la
« nature à céder, pour prendre part au festin sans y rien payer. »

Voici comment s'exprime Alexis, dans son *Épiclère*, au sujet de ceux qui paroissent trop avides de poisson :

« Quiconque est pauvre, et achète beaucoup de poisson, ayant
« de quoi se fournir à cet égard, tandis qu'il manque de toute
« autre chose, est un homme qui va de nuit dépouiller tous les
« autres. Si donc quelqu'un a été détroussé, qu'il observe de bon
« matin celui qui va au marché au poisson; et s'il voit qu'un
« homme pauvre auparavant, et vigoureux, achète des anguilles
« à Micion, il peut l'arrêter hardiment, et le traîner en prison. »

Diphile nous apprend qu'il y avoit à ce sujet une loi à Corinthe. Voici ce qu'il dit dans son *Marchand* :

« A. Mon cher, voici une loi établie à Corinthe. Si nous voyons
« un homme dépenser beaucoup pour du poisson, et continuelle-

---

* Je rends *soomata* par *complaisans*, dans l'idée de l'auteur. Si l'on fait bien attention au texte, on verra qu'il s'agit de gens attirés *eis symphysin:* je ne puis en dire davantage. Rhodigin a beaucoup disserté sur ces *complaisans :* on le lira si l'on veut. Je laisse Casaubon de côté, il est pitoyable ici. Je lis, avec Adam, *gynee* pour *hee*, au vers 15. Il a fait quelques légers changemens que j'ai suivis en traduisant.

« ment, on lui demande d'où il a de quoi vivre ainsi. S'il a un
« bien dont les revenus lui permettent ces dépenses, nous le lais-
« sons jouir paisiblement de sa fortune, et mener ce train de vie :
« mais s'il dépense plus qu'il n'a vaillant, on lui défend de conti-
« nuer. N'obéit-il pas, on le condamne à une amende. Si même,
« n'ayant absolument rien, il vit splendidement, on le livre au
« maître des hautes-œuvres. B. Vraiment? A. Tu comprends bien
« qu'il ne peut vivre ainsi sans quelque mauvaise manœuvre; mais
« qu'il faut qu'il aille détrousser les gens pendant la nuit, ou percer
« les murs, ou être de société avec ceux qui le font, ou être déla-
« teur dans la place publique, ou faux témoin : or, voilà l'en-
« geance dont nous avons soin de nous purger. B. Vous faites bien,
« certes ! Mais qu'est-ce que cela me fait à moi ? A. C'est que nous
« te voyons tous les jours te traiter, non avec frugalité, mais splen-
« didement; de sorte qu'il ne nous est plus possible d'acheter un
« misérable petit poisson. Tu nous commets tous, même dans la
« ville, pour des légumes, et nous sommes obligés de nous battre
« pour du persil, comme aux jeux isthmiques *. Est-il entré un
« lièvre dans la ville, aussi-tôt tu l'enlèves; une perdrix, une
« grive; non, par Jupiter, nous ne pouvons même plus la voir
« voler, à cause de vous. Pour le vin étranger, vous l'acaparez
« tout par le prix auquel vous le faites monter. »

Sophile nous apprend, dans son *Androclès*, qu'on observoit le même usage chez les Athéniens; selon lui, le sénat nommoit deux ou trois *opsonomes* **.

Lyncée de Samos a fait un ouvrage sur la manière d'acheter le poisson, en faveur d'un homme qui

* On en couronnoit les vainqueurs.

** Inspecteurs des vivres, ou particulièrement du *poisson*.

n'achetoit que difficilement * : il lui apprenoit ce qu'il devoit dire, pour son utilité, à ces assassins de poissonniers, et acheter ce qu'il vouloit, sans s'exposer à rien de fâcheux.

Ulpien ramassant encore ici les *épines* de ce que l'on venoit de dire, demande si nous pouvions montrer que les anciens se servissent de vaisselle d'argent, et si le mot *pinax* (ou *plat*) étoit un nom grec. En effet, quoiqu'Homère ait dit, dans l'*Odyssée :*

« Le bouvier leur servit des plats (*pinakas*) de viande. »

Aristophane de Byzance prétend que c'est un usage assez moderne que de servir les mets dans des *plats;* ignorant que le même poète dit ailleurs :

« Le cuisinier prit des plats (*pinakas*) de viande, et les servit. »

En outre, dit-il, je demande si quelqu'un avoit cette foule d'esclaves qu'on a de nos jours : si le mot *teeganon* se dit pour *une* poële, et si *tageenon* ne doit pas être le seul en usage; car ne mangeons pas, et ne buvons pas toujours, comme ces *affamés* qu'on nomme *parasites* et *flatteurs*, à cause de leur gloutonnerie.

---

* C'est-à-dire, qu'il vouloit tout à bas prix.

Emilien lui répondit : Tu as le vaisseau nommé *pinax* (plat), dans les *Thurioperses* du comique Métagène ; en outre, mon cher, Phérécrate a écrit *teeganon*, dans ses *Mendères* * :

« Il disoit avoir mangé des aphyes cuites dans la *poèle* (*teega-* « *nou.*) »

Le même écrit, dans ses *Perses :*

« Étant assis près des poëles (*teeganois*) allumer du *phleum* **.

Philonide dit, dans ses *Cothurnes :*

« Traiter avec de la raie et des fritures faites dans les poëles « (*teeganois*). »

Il écrit ailleurs :

« Dès qu'elle sentit l'odeur des poëles (*teeganoon*). »

On lit, dans l'*Orthane* *** d'Eubule :

« Le soufflet de Vulcain réveille les chiens qui gardent, en irritant « leur odorat par la vapeur chaude de la poële. »

---

* *Mendères* est la leçon des manuscrits et des imprimés. Casaubon lisoit ici *en leerois, dans ses badinages :* ce qui peut être très-vrai. Cette pièce est citée ailleurs.

** Plante de la famille des *gramen*. Voyez M. Adanson, t. 2, p. 31.

*** *Orthane* ou *le priape, mentula tentigine tumens*. On retrouvera ce terme en ce sens, dans mon édition de Silius Italicus.

Et

Et ailleurs :

« Toute jolie femme amoureuse court volontiers, et aime à se di-
« vertir avec une poële. »

Le même dit encore, dans ses *Titans* :

« La huguenotte qui nous sourit, fait entendre dans son bouillon-
« nement un langage barbare ; mais les poissons dansent au milieu
« des poëles (*teeganois*). »

Phrynicus rappelle aussi ce mot dans ses *Tragoodes* :

« Il est doux d'avoir part à la poële sans rien payer. »

Phérécrate dit, dans ses *Myrmekanthropes* :

« Et toi, tu as ta part de la poële (*apoteeganizeis*). »

Hégésandre de Delphes dit que les Siciliens nomment *teeganon* ce que nous nommons *lopas* *, et *xeeroteeganon* ** notre *teeganon* ; il ajoute que Théodoridas dit dans un poème, en prenant *teeganon* pour notre *lopas* :

« Il fit bien cuire le *grebe* *** dans la huguenotte (dans la poële
« à faire bouillir). »

---

* Le mot *lopas* est susceptible de plusieurs sens. Je le prends ici pour ce que nous appelons *huguenotte*.

** A la lettre, *poële sèche*, ou *pour faire rôtir*.

*** *Grebe* : texte, *kolymboo* à l'ablatif, par l'erreur des copistes, qui l'ont fait accorder avec *opseeteeri*, adjectif qui ne se rapporte qu'à *teeganoo* :

Les Ioniens écrivent *eeganon* en retranchant le *t*, comme Anacréon a dit :

« Porter la main dans la poële (*eeganoo*). »

Quant à l'usage de la vaisselle d'argent, mon cher Ulpien, je vois ce que je dois en penser par ce que dit Alexis, dans sa *Femme exilée* :

« Où y a-t-il de *la poterie* (*keramos*) à louer pour les cuisiniers? »

Car jusqu'au temps de l'empire des Macédoniens, on ne servit à table que dans des vaisseaux de terre, comme le dit Juba, mon compatriote. Les Romains devenant plus somptueux dans leurs repas, Cléopatre, cette reine qui renversa le royaume de l'Égypte, voulut les imiter; mais ne pouvant changer le nom des choses, elle appela *kerame* (ou poterie de terre) la vaisselle d'or et d'argent. Elle donna aussi de ces *kerames* pour apophorètes aux convives, et des plus magnifiques. Outre cela, elle employoit tous les jours cinq *mines* pour la poterie

---

Je lis donc *kolymbon*, oiseau sur lequel on verra ce que dit M. Camus, *Arist. hist. anim.*, t. 2, p. 239. Adam vouloit changer tout ce vers mal-à-propos. Casaubon aime mieux s'arrêter aux titres de comédies perdues, que de répandre quelque jour sur la chose dont il s'agit. Il a tout dit, quand il a cité ses grammairiens, pour ne nous rien apprendre.

de Rose, qui étoit toute brillante de fleurs artificielles.

Le roi Ptolémée, parlant de Massinissa, roi de Lybie, liv. 8 de ses mémoires, dit ce qui suit : On servit les Romains à table dans des *kerames* d'argent : quant aux desserts, la table fut ornée à la manière de l'Italie. Les corbeilles étoient toutes faites de fils d'argent tissés comme du jonc, et la musique fut grecque.

Héliodore d'Athènes, qui a écrit quinze livres sur l'*akropole*, ou citadelle de cette ville, rapporte qu'Aristophane, qu'il fait originaire de Naucrates, dit, dans son *Plutus* :

A l'arrivée de ce dieu (Plutus) tous les plats de poisson parurent être d'argent, de même que tout le reste du service. Voici le passage du poète :

« Toutes les saucières, les huguenottes, les marmittes devinrent
« de cuivre ; mais les vieux plats où étoient les poissons, furent
« changés en argent, et le four ne fut plus que d'ivoire. »

Platon le comique dit, dans ses *Députés* :

« Épicrates et Phormésius reçurent nombre de présens du Roi ; des
« saucières d'or, des assiettes d'argent. »

Sophron dit, dans ses *Mimes féminins* :

« L'éclat des vases d'or et d'argent faisoit resplendir les buffets. »

Philippide, dans sa *Disparition de l'argent*, fait mention de cette odieuse prodigalité, rare encore alors, il est vrai, mais affectée par des étrangers nouvellement enrichis :

« Mais tout le monde me fait en vérité pitié, lorsque je vois des « gens bien nés dans l'indigence, et des coquins se faire servir une « saline de deux ou trois oboles dans un plat d'argent qui pèse une « mine, et pour trois sous de câpres dans une jatte d'argent qui « pèse cinquante dragmes. Autrefois, à peine voyoit-on quelqu'un « consacrer une tasse à deux anses dans un temple, et c'étoit un « grand présent ! Mais aujourd'hui cela est rare pour une autre « raison ; c'est qu'à peine en a-t-on fait l'hommage, qu'un autre « l'enlève aussi-tôt. »

Alexis introduit, dans son *Hippisque*, un jeune amoureux qui montre ses richesses à sa maîtresse, il lui fait dire :

« J'ai dit à mes gens (car j'en ai amené deux du logis) d'exposer « en vue mes vases à boire après les avoir bien lessivés. Il y a un « *cyathe* d'argent, des gobelets qui pèsent chacun deux dragmes, « une gondole qui en pèse quatre autres à peu-près, un refrigérant « de dix oboles, et plus mince (ou *léger*) que Philippide ; au « reste cela n'a pas été mal imaginé pour le faste. Mais je connois « un de nos compatriotes, gueux orgueilleux, qui, ayant pour « toute argenterie la valeur d'une dragme, crie, appelle son esclave, « le seul qu'il ait au monde, en lui donnant autant de noms qu'il « y a de grains de sable. Strombilichide, dit-il, ne me sers pas « aujourd'hui ma vaisselle d'hiver, mais celle d'été. »

On voit un pareil personnage dans la pièce de

Nicostrate, intitulée *les Rois*. C'est un soldat fanfaron dont il parle. Or, il dit :

« Il reste une saucière, et un réfrigérant plus mince que la toile
« la plus déliée. »

CHAP. IV. En effet, quelques ouvriers avoient l'art de battre et alonger l'argent, de manière à le rendre aussi fin qu'une pellicule. Antiphane dit aussi, dans ses *Lemniènes :*

« On apporta une table à trois pieds, sur laquelle, bons dieux !
« il y avoit un fort bon gâteau et du miel dans une petite jatte
« d'argent. »

Sopatre, le poète parodique, dit, dans son *Oreste :*

« Un plat d'argent dans lequel étoit un tronçon de silure pourri. »

Mais il écrit, dans sa pièce intitulée la *Lentille :*

« Mais à ses soupers il a une saucière ornée de figures qui imitent
« les serpens, en relief, telle qu'en eut *Thibron* *, cet efféminé
« fils de Tantale, et qui a dissipé tant de talens d'argent. »

Théopompe de Chio fait mention d'un de ses concitoyens, dans les conseils qu'il donne à Alexandre, et en parle ainsi :
« Il boit dans des vaisseaux d'argent et d'or, et

---

* Casaubon lit ici *Thiaron* avec ses manuscrits. Je trouve *Thibron* écrit distinctement dans les miens, et je le garde avec les imprimés.

« se fait servir à table dans des plats de mêmes « métaux. Bien loin d'avoir pu autrefois boire dans » de l'argent, il n'avoit même pas de vaisseau de « cuivre, mais de terre, et quelquefois même pas « entiers. »

Diphile dit, dans son *Peintre :*

« Il donna un dîner exquis; c'étoit tout ce qu'il y avoit de nou-
« veau et de plus appétissant : des coquillages de toute espèce. Il
« parut une phalange de plats rangés avec le plus grand ordre ;
« ce qui fut suivi d'un monceau de fritures toutes brûlantes, et de
« farces broyées dans des mortiers d'argent. »

On lit, dans le *Médecin* de Philémon :

« Un panier d'argenterie. »

Ménandre écrit, dans sa pièce intitulée *celui qui se punit lui-même :*

« Le bain, les servantes, l'argenterie. »

Et, dans son *Hymnis :*

« Mais je viens dans l'intention de prendre l'argenterie. »

Lysias, dans son *Discours sur le trépied d'or*, si cependant ce discours est de lui, a dit : « On « pouvoit donner encore de la vaisselle d'or et « d'argent. »

Émilianus ayant dit ces choses, Pontianus prit la

parole, et dit : « Oui, certes, l'or étoit très-rare autrefois chez les Grecs. Quant à l'argent, on en tiroit peu des mines : c'est pourquoi, selon Douris de Samos, Philippe, père d'Alexandre-le-Grand, ayant eu occasion d'avoir en sa possession une coupe d'or, la mettoit le soir sous son oreiller. En outre, cet agneau d'or d'Atrée *, au sujet duquel il y eut des éclipses de soleil, des changemens de rois, et qui a été le sujet de tant de tragédies, n'étoit, selon Hérodote d'Héraclée, qu'une coupe d'argent au milieu de laquelle il y avoit un agneau d'or. »

Anaxymène de Lampsaque dit (dans celles de ses histoires qu'il nomme *Premières*) que le collier d'Ériphyle ne fut si fameux chez les Grecs, que parce que l'or étoit très-rare de ce temps-là. C'étoit alors une chose bien extraordinaire que de voir un gobelet d'argent. Ceux qui passoient pour très-riches, n'avoient pour boire que des vases de cuivre; on en appeloit les étuis *chalcothèques*.

---

* C'est-à-dire, dont la laine étoit d'or. Simonide disoit qu'elle étoit seulement de couleur pourpre. Voyez Bachet, sur la lettre d'Hypsipyle à Jason. *Héroïd. Ovid.*, t. 2, p. 33; mais ce ne fut pas cette toison qui causa les malheurs dont l'auteur veut parler.

Selon Hérodote, les prêtres Égyptiens buvoient dans des gobelets de cuivre. Il ajoute : L'on ne trouvera nulle part qu'on donnât une coupe d'argent à leurs rois lorsqu'ils sacrifioient publiquement; et Psammitique fut le dernier de ces rois qui firent des libations avec une coupe de cuivre, les autres les ont faites par la suite avec des vaisseaux d'argent.

L'or ne brilla chez les Grecs, et l'argent n'y parut avec profusion, qu'après le pillage que les tyrans Phocéens * firent du temple de Delphes ; mais les *puissantes richesses*, selon l'expression de Pindare, ne se répandirent véritablement qu'après Alexandre, qui s'étoit emparé des trésors de l'Asie. C'étoit Gygès, roi de Lydie, qui y avoit consacré les premières offrandes, tant en or qu'en argent. Avant son règne, Apollon Pythien n'avoit ni or, ni argent, selon Phanias d'Érèse, et ce que dit Théopompe dans sa quarante-huitième *Philippique*. En effet, ils rapportent que le temple de Delphes fut d'abord enrichi par Gygès, et après lui par Crésus, Gélon et Hiéron de Sicile. Gélon y fit

* La quantité d'or et d'argent qui sortit alors de ce temple est presque incroyable. Voyez le docte Taylor, sur les marbres grecs de Sandwich.

hommage

hommage d'un trépied et d'une victoire d'or, lorsque Xerxès marchoit contre la Grèce : Hiéron y envoya de pareilles offrandes.

Voici ce que dit à ce sujet Théopompe : « Ce temple n'étoit autrefois orné que d'offrandes faites en airain : on n'y voyoit pas de statues, mais des trépieds et des chaudières de cuivre. Les Lacédémoniens, voulant dorer la statue d'Apollon d'Amyclée, ne trouvèrent pas d'or en Grèce. Ils envoyèrent consulter l'oracle, pour savoir où ils pourroient en acheter. Il leur répondit, chez Crésus, roi de Lydie. Ils envoyèrent chez lui, et les députés en achetèrent. Hiéron de Syracuse, voulant offrir au dieu le trépied et la victoire en or natif *, et ne sachant, pendant un très-long-temps, où il en trouveroit, fit enfin passer des gens en Grèce pour en chercher. Arrivés à Corinthe, ils firent les recherches dont ils étoient chargés, et en trouvèrent avec peine chez un Corinthien nommé Architèle, qui s'en étoit procuré une assez grande

* Dont il vient d'être parlé. Par or *apephthon*, entendez l'or *natif*, pur, autrement *apyre*, ou qui n'a pas été extrait d'une gangue quelconque, par le moyen du feu. Casaubon l'a confondu plusieurs fois avec l'*obryze*, *or* extrait et purifié par le feu. Voyez Bochart, *Géogr.* liv. 2, ch. 27.

quantité, en l'achetant peu-à-peu pendant plusieurs années. Il céda donc aux commissionnaires d'Hiéron ce qu'ils en vouloient. Outre cela, il en prit autant que sa main pouvoit en tenir, et il le leur donna. Hiéron, en revanche, envoya de Sicile un vaisseau chargé de bled, et beaucoup d'autres présens.

Phanias dit aussi, dans son *histoire des Tyrans de Sicile*, que les anciennes offrandes étoient des trépieds, des chaudrons et des poignards de cuivre, sur l'un desquels on lisoit même ceci :

« Considère-moi : j'étois réellement autrefois dans la grande cita-
« delle d'Ilion, lorsque nous combattîmes pour Hélène aux beaux
« cheveux. Le prince Helicaon, fils d'Anténor, me portoit ; et main-
« tenant c'est le temple du fils de Latone qui me possède. »

Sur un des trépieds, qui étoit un des prix proposés aux funérailles de Patrocle, on lisoit :

« Je suis un trépied d'airain, et j'ai été suspendu ici comme
« offrande faite au dieu Pythien. Achille aux pieds légers, m'avoit
« exposé pour honorer Patrocle, et le vaillant Diomède, fils de
« Tydée, m'a consacré dans ce temple, après m'avoir remporté
« pour prix de sa victoire, à la course des chevaux, sur les bords
« de l'Hellespont. »

Éphore, ou Démophile, son fils, parlant du temple de Delphes, dans la trentième de ses histoires, dit ce qui suit : « Onomarque, Phaülle et

Phalæque, non-seulement emportèrent tous les présens faits au dieu, leurs femmes prirent même, à la fin, la parure d'Ériphyle, qu'Alcméon avoit consacrée à Delphes, de l'ordre du dieu même : elles prirent aussi le collier d'Hélène, offert par Ménélas. L'un et l'autre avoient consulté l'oracle. Il répondit à Alcméon, qui lui demandoit comment il pourroit être délivré de sa fureur :

« Tu me demandes d'être délivré de ta fureur, ce qui seroit une
« faveur insigne. Fais-moi, de ton côté, un don précieux, en me
« consacrant la chose pour laquelle ta mère a précipité Amphia-
« raüs sous terre avec ses chevaux. »

Quant à Ménélaüs, il demandoit comment il pourroit se venger de *Pâris*. (On lui répondit) :

« Ote du cou de ton épouse la parure que Vénus lui avoit donnée,
« et qui lui fait tant de plaisir : apporte-la ici, alors tu te vengeras
« de Pâris de la manière la plus sanglante. »

Il survint un différend entre les femmes au sujet de cette parure, lorsqu'il s'agissoit de décider laquelle auroit l'un ou l'autre collier. Elles tirèrent au sort. L'une, d'un caractère sombre, et toujours grave dans sa conduite, eut celui d'Ériphyle; l'autre, personne très-belle, mais libertine, eut celui d'Hélène. Ayant conçu de la passion pour un jeune homme de

l'Épire, elle s'en alla avec lui; l'autre fit périr son mari dans une embuche.

Platon et le divin Lycurgue excluoient de leurs républiques tout ce qui tenoit à la magnificence, sans excepter ni l'or ni l'argent, persuadés que de tous les métaux, le fer et le cuivre suffisent au commerce de la vie. Ainsi, ils avoient banni ces autres métaux comme la peste des villes bien réglées.

Zénon le Stoïcien, qui regardoit tout comme indifférent de soi-même, excepté la manière honnête d'en faire usage conformément à la nature, défendoit de rechercher ou de fuir ces métaux. Il conseilloit d'user des choses simples, sans exclure celles qui sont par elles-mêmes superflues *, mais après avoir bien réfléchi, afin que les hommes,

* Je suis tous les textes, *perittoon*, que Daléchamp a mal rendu, et que Casaubon veut changer mal-à-propos. Zénon vouloit qu'on usât de choses simples, mais il ne défendoit pas ce qu'on appelle superflu en lui-même, si celui qui vouloit en user ne le faisoit qu'après la réflexion convenable, de manière à ne pas s'apprêter de repentir. L'or et l'argent étoient des superfluités, dans son système; cependant il n'en excluoit pas l'usage, parce que ces choses ne sont ni honnêtes, ni malhonnêtes par elles-mêmes. C'est donc mal-à-propos que Casaubon veut lire ici *aperittoon*, contre tous les textes, en nous disant qu'il faut être bien instruit des dogmes stoïciens, pour comprendre ici l'auteur. Épictète, Antonin, me fourniroient plus de preuves qu'il n'en faut pour appuyer le sens que je conserve.

tenant leur ame dans une assiette où elle fût autant éloignée de la crainte que de l'admiration, pussent choisir entre les choses qui ne sont par elles-mêmes ni honnêtes, ni honteuses, user de celles qui se trouvent en général conformes à la nature, et s'abstenir de ce qui est contraire, sans être condamnés par la réflexion, ou arrêtés par la crainte.

En effet, la nature n'a excepté * aucun de ces métaux mentionnés, du commerce de la vie : elle en a seulement caché des veines sous terre; ce qui en rend les exploitations très-difficiles et pénibles : de sorte que ceux qui cherchent ces richesses n'en acquièrent la possession qu'avec les plus grands travaux. Ainsi, les mineurs et ceux qui rassemblent les produits de leurs exploitations, n'obtiennent la jouissance de ces biens éclatans qu'au prix de peines infinies.

---

* Casaubon suit ici Daléchamp, et se trompe avec lui, en disant que la nature ne présente pas ces métaux à la superficie du globe. Je sais qu'Horace a dit : *aurum irrepertum et meliùs situm quum terra celat quàm cogere humanos in usus*, etc.; et Silius, liv. 1 : *scelerum causas operit deus*, etc.; mais il faut d'abord considérer la suite du discours, et ce que l'auteur a dû dire. Ensuite il est faux que les anciens n'aient pas connu de *métaux précieux* à la superficie du sol. On peut consulter Goguet, *Origine des loix*. Adam avoit bien saisi le texte.

Il est vrai que la nature semble leur en présenter l'appât (car on en voit à la superficie du sol) aux extrémités * de la terre, où des fleuves roulent çà et là des grains d'or dans leurs lits. Des femmes et des hommes, peu susceptibles de grands travaux, les enlèvent avec des sables qu'ils triturent, les séparent en les lavant, et les portent au creuset, comme cela se fait chez les peuples voisins des rivières, selon mon compatriote Posidonius, et chez d'autres nations Celtes. Une forêt s'étant embrasée dans les monts que l'on appela d'abord *Riphées*, ensuite *Olbies* (ce sont maintenant les Alpes ** de la Celtique), l'argent y coula sur le sol. Cependant, la plus grande partie de ces métaux précieux ne se

---

* Casaubon, qui cite à propos Hérodote, croit qu'il manque ici quelque chose : il y a plutôt du trop. Mettez une parenthèse, et lisez *en ge tais*, pour *eig' en tais*, et tout est clair. J'écris donc, *deigmatos m. o. ch.* (*epeipere. a. e.*) *en g. t. e. genos*, etc. Ensuite *kai* est dans un sens affirmatif pour *meen*. J'ai rendu le texte presqu'à la lettre, et l'on voit que le sens est très-suivi.

** Les Grecs connoissant peu les Gaules et l'Allemagne avant Auguste, on ne sait ce que peut indiquer ici Posidonius. Veut-il parler des *Pyrénées*, proprement dits, ou du *Pyrenæus* que Pline place dans la Germanie, et que *Rhenanus* prend avec raison pour le *Brenner*? Il paroît qu'il confond des monts très-éloignés les uns des autres. Ce Posidonius est celui d'Alexandrie. Voyez Suidas : il faut lire ici *Lloyd. lexic.*

tire que des mines qui demandent le plus pénible travail, selon Démétrius de Phalère : c'est-là que la cupidité va chercher à faire sortir Plutus des entrailles de la terre. Il ajoute donc fort sensément que les entrepreneurs, après avoir dépensé ce qu'ils avoient de bien évident pour des choses qui leur étoient cachées, n'ont pas eu ce qu'ils espéroient, et ont perdu ce qu'ils avoient, trompés dans leurs combinaisons, comme on l'est dans la solution * d'une énigme.

Le même Posidonius observe que les Lacédémoniens, en vertu de leurs lois, ne pouvoient introduire dans Sparte ni or, ni argent, ni en posséder; que néanmoins ils avoient trouvé le moyen d'en avoir en propriété, en le déposant chez les Arcadiens qui les avoisinoient; mais ceux-ci, après avoir été leurs amis, leur déclarèrent la guerre, afin de se couvrir du prétexte de la haine, et de n'avoir aucun compte à leur rendre.

CHAP. V. L'histoire rapporte qu'on avoit d'abord

* On verra dans *les Mémoires* de D. Ulloa *sur l'Amérique*, dont j'ai publié une traduction françoise, des réflexions analogues à celles-ci, et qui méritent d'être connues, t. 1, p. 276.

consacré dans le temple de Delphes, l'or et l'argent qui étoient à Lacédémone; mais que Lysandre, en en introduisant l'usage public, donna lieu à nombre de maux. Selon le bruit commun, Gylippe, qui avoit délivré Syracuse, fut condamné par les Éphores, pour avoir détourné une partie de l'argent de Lysandre, et se laissa mourir de faim, en se résignant avec fermeté à son sort. Il n'étoit pas facile qu'un particulier manquât impunément de réserve au sujet d'un bien qui avoit été en partie consacré au dieu, en partie attribué au peuple, tant comme ornement, que comme propriété.

Les Galates, qu'on appelle *Kordistes*, ne souffrent pas qu'il entre de l'or dans leur pays; mais lorsqu'ils vont piller le pays des autres peuples, et y exercer des vexations, ils n'en laissent pas. Ce peuple est un reste des Galates qui allèrent attaquer le temple de Delphes sous la conduite de Brennus. Un de leurs chefs, nommé Bathanatius *, les mena dans les campagnes voisines du Danube, où il les établit. C'est de lui qu'ils appellent *Bathanatie* le chemin

* Je trouve dans le manuscrit A, *dee ga ba athanatios ;* mais *dee ga* sont rayés dans le manuscrit B. *Bathanate* paroît être le vrai nom. Voyez Lloyd. Il s'agit de la Pannonie.

par

par lequel ils sont revenus. Ils donnent même encore le nom de *Bathanates* aux descendans de ce chef.

Ces Galates détestent l'or, et n'introduisent pas dans leur patrie ce métal qui leur a causé tant de maux. Ils ont l'usage de l'argent, et ils s'exposent à tout pour en avoir ; mais c'étoit leur impiété sacrilége, et non l'objet de leur pillage qu'il falloit proscrire. S'ils n'avoient pas admis chez eux l'usage de l'argent, peut-être auroient-ils pillé le cuivre avec le même brigandage ; et si le cuivre n'avoit pas été d'usage parmi eux, ils auroient pris les armes avec autant de furie pour le boire, le manger, et autres nécessités de la vie.

CHAP. VI. Tel fut le discours de Pontien, lorsque plusieurs voulurent, à l'envi l'un de l'autre, résoudre les questions que venoit de proposer Ulpien. Conformément à la distinction qu'on avoit faite de celles qui restoient, Plutarque prit la parole, et dit : « Le nom de Parasite étoit autrefois respectable et sacré. C'est ce qu'on voit par un ouvrage de Polémon, que l'on fait natif de Samos, de Sicyone, ou d'Athènes, comme le rapporte Héraclide de

Mopsueste *. Il le range même parmi les citoyens de plusieurs autres villes, par le nom desquelles on le désignoit comme y étant né. Il fut surnommé *Stelokope* **, selon Hérodicus, disciple de Cratès. Or, voici ce que dit Polémon, en parlant des Parasites. »

« Le nom de *Parasite*, qui est maintenant ignominieux, fut, chez les anciens, comme nous le trouvons, une *chose sacrée*, et synonyme de *convive*. On voit au *cynosargès* ***, dans le temple d'Hercule, une colonne qui présente un décret d'Alcibiade, écrit par Stéphanus, fils de Thucydide. Or, voici ce qu'il y a sur cette dénomination : »

« Que le prêtre avec *les Parasites* fasse les sacrifices de chaque
« mois. Les *Parasites* prendront avec eux un bâtard, et un fils
« de bâtard, selon l'usage de la patrie. Celui qui ne voudra pas
« être *Parasite*, sera aussi-tôt traduit en justice à ce sujet. »

« Mais voici ce qui étoit écrit sur les tables publiques,
« concernant les Déliastes :

« Deux *Keerykes* ****, de race de *Ceryces*, ministres des mys-
« tères, seront *Parasites* à Délos pendant un an. «

* En Cilicie : voyez *Stéphan. Mopsou*, ect.

** *Stelocope*, qui s'occupe des inscriptions posées sur des colonnes. Il avoit fait un recueil de ces inscriptions.

*** *Kynosargès*, un des Gymnases d'Athènes. Voyez Harpocration.

**** *Keerykes*, ou *Hérault*s ; ils étoient anciennement les ministres

« On lit cette inscription au bas des dons consa-
« crés à Pallènes :

« Sous l'archontat de Pythodore, les magistrats et les *Parasites*,
« la tête ceinte d'une couronne d'or, ont offert ces dons. »

« On lit encore * ceci :

« Les *Parasites* de la prêtresse Phylée, furent, sous Léostrate de
« Gargette, Périclès de Pitthea, fils de Périclite, et Charinus de
« Gargette, fils de Démocharès. »

Il est ordonné dans les loix du roi (*des sacrifices*), que les Parasites d'Acharne sacrifient à Apollon.

Cléarque de Soli, l'un des disciples d'Aristote, écrit ceci, dans le premier livre de ses *Vies* : « En outre, *Parasite* désigne actuellement un homme prêt à se conduire comme on veut; autrefois ce nom désignoit un homme choisi pour être convive (des prêtres). On voit dans les anciennes loix, que la plupart des villes mettoient au rang des premières dignités celle de *Parasites*, comme quelques-unes le font encore. Clidémus dit, dans son *Attique* : On

---

de la religion, et immoloient les victimes, comme on le voit dans Homère. Une famille conserva cette prérogative à Athènes, et en retint le nom. Voyez Athénée, liv. 14, ch. 23; et Potter, *Antiq. Græc.*

* Je lis ici *eti de*, non *epi de*. Ensuite *Leostrate* avec Adam. *Pitthea* étoit dans le Peloponnèse. Voyez Lloyd.

nomma des Parasites pour Hercule. Thémison écrit, dans sa *Pallenis* : Ce soin regardera le roi qui est en charge, les Parasites choisis entre les bourgades, les vieillards et les femmes *protoposes* *. »

Voilà, Ulpien, une demande qui se présente pour toi : quelles sont ces femmes *protoposes ?* vas-tu peut-être dire ; mais suivons les Parasites. Il est écrit sur une des colonnes de *l'Anacée* ** :

« Des deux plus beaux bœufs qu'on aura choisis,
« le tiers sera employé à la célébration des jeux ;
« des deux autres tiers on donnera l'un au prêtre,
« l'autre au Parasite. »

Cratès dit, dans le second livre (ou *chapitre*) de sa *Dialecte Attique :* « Le nom de *Parasite* est maintenant quelque chose de honteux ; mais autrefois on appeloit ainsi ceux qui étoient nommés pour inspecter la perception du bled sacré ; et Parasite étoit la dénomination d'une espèce *** de magistrature. » Voilà pourquoi il est écrit dans la loi du roi :

« Le roi aura soin que les dignitaires soient nommés chacun pour

---

* De *posis*, mari, et *protos*, premier. Ce sont donc les femmes qui sont à leur premier mari.

** Temple de Castor et de Pollux.

*** J'ai déja cité l'*onomastic.* de Pollux à ce sujet.

« leurs fonctions, et que les *Parasites* soient choisis des différens « *peuples* (*bourgades*), selon les statuts; mais les *Parasites* per- « cevront des magasins destinés aux classes particulières, chacun un « setier d'orge pour les Athéniens qui seront de la leur, et qui se « trouveront au temple selon les usages de la patrie. Les *Parasites* « d'Acharne fourniront, du magasin des orges, un setier à Apollon, « pour les colléges ou magasins (des *Parasites*.) »

Or, ce qu'on lit ensuite dans la loi, prouve qu'il y avoit une maison consacrée au collége qu'ils formoient :

« On donnera, pour l'entretien de l'ancien temple et du *parasi-* « *tion*, et de la maison sacrée, l'argent dont on sera convenu avec « ceux qui doivent entretenir les édifices sacrés. »

Il est donc évident que le *Parasition* n'a eu son nom que du bled (*para sitou*) dont on y déposoit les prémices. C'est ce que rapporte Philochore, dans son ouvrage intitulé *Tétrapole*, et dans lequel il fait mention des Parasites qui avoient été choisis pour Hercule. Diodore, poète comique de Sinope, et dont je citerai plus bas le témoignage, dit la même chose dans son *Épiclère* *. Aristote nous apprend, dans sa république de *Méthone*, qu'on donnoit deux Parasites aux Archontes, et un aux Polémarques; et ils recevoient des pêcheurs, et

* Mot expliqué précédemment.

autres gens de bouche, certaine portion de bonne chère.

CHAP. VII. VIII. Caristius de Pergame dit, dans son traité des *Didascalies*, que ce fut Alexis qui employa le premier, dans ses pièces, le personnage que nous appelons actuellement *Parasite*; ne se rappelant sans doute point qu'Épicharme en fait paroître un à une table où l'on boit, dans sa pièce intitulée l'*Espérance*, ou *Plutus* :

« Mais l'un se plaça ici, l'autre aux pieds de celui-là. Ainsi toi,
« prends avec plaisir * de ce pain (ou de ce manger) qui ne coûte
« que très-peu, tandis que celui-ci vide d'un trait un broc comme
« s'il buvoit un verre. »

Or, voici comment il fait répondre son Parasite à celui qui l'interroge :

« Je soupe avec celui qui le veut bien : il suffit de m'inviter.
« Quant aux repas de noces, j'y vais sans être appelé ; c'est alors
« que je suis charmant. Je fais rire on ne peut davantage, et je
« ne manque pas de louer celui qui traite. Si quelqu'un s'avise de

---

* Je lis ici *gatheun*, dorique ou colique, pour *gatheen* que je trouve dans mes manuscrits. Ensuite je lis *tu*, toi, pour *to*, avec les mêmes, et *bikon* pour *bion*, avec Adam. Mais je ne suis ces leçons que pour avoir un sens, et ne pas laisser ce passage sans le traduire. Du reste, je ne tiens pas au sens que j'ai pris; le texte est trop altéré. Il faut de meilleurs textes pour le rétablir.

« ne pas dire comme lui, je l'entreprends vivement, et je m'em-
« porte. Enfin, après avoir bien bu, bien mangé, je m'esquive.
« Je n'ai pas d'esclave pour m'accompagner avec une lanterne ;
« mais je marche en trébuchant, et seul * au milieu des ténèbres.
« Si par hasard je rencontre la ronde, je lui dis quelques mots
« d'amitié, rendant graces ensuite aux dieux de ce qu'au lieu
« de me broyer de coups, elle s'est contenté de me donner de
« l'escourgée. Lorsque je suis arrivé au logis, je m'endors sur des
« peaux garnies de leur poil, et sans avoir été blessé. Pour lors je
« ne songe plus à ce qui s'est passé auparavant, aussi long-temps
« que le vin pur est maître de toute mon ame. »

Le Parasite d'Épicharme tient encore d'autres propos semblables. Voici ce que dit celui de Diphile :

« Lorsqu'un riche donne un repas, et m'y invite, je ne m'arrête
« pas à considérer les triglyphes, ni les lambris, je n'examine pas
« les vases de Corinthe ; mais je fixe toute mon attention sur la
« fumée du cuisinier : si je la vois s'élever droite et avec force,
« je me sens tout joyeux, je saute de plaisir ; mais ne s'élève-t-elle
« qu'obliquement, et en petite vapeur, aussi-tôt je me dis : voilà
« bien un repas pour moi ; mais il n'y a pas de quoi graisser le
« couteau. »

Quelques-uns disent que c'est Homère qui a

---

* Adam vouloit ici *eraze* ; mais *ermos*, mot vicieux, constant dans les manuscrits, prouve *heramos*, dorique, pour *hereemos*, seul, solitaire, et je le conserve. Adam lit bien le vers suivant que Casaubon laisse imparfait.

Tois men agathon epilegoo ti, kai theois, hoti, etc.

introduit le premier le personnage de Parasite, en nommant Podès, *convive ami* d'Hector.

« Parmi les Troyens * étoit Podès, aussi vaillant que riche, et
« fils d'Eétion. Hector l'avoit pour ami et pour convive, lui mar-
« quant plus d'honneur qu'à tout autre de ses concitoyens. »

Quand le poète l'appelle *ami* dans *le Banquet*, il veut dire qu'Hector l'avoit pour convive à ses repas. C'est aussi pour cette raison qu'il le fait blesser au ventre par Ménélaüs, selon Démétrius de Scepse. Celui-ci remarque encore que c'est un Spartiate, ami de la frugalité, qui le blesse, et que Pandare, qui s'étoit parjuré, fut blessé à la langue.

Les anciens poètes désignoient les Parasites par le nom de *flatteurs*. C'est pourquoi Eupolis a fait une comédie sous ce nom-ci, et y introduit sur la scène un chœur de flatteurs, qui tient ce discours :

« Nous allons vous dire la vie que nous menons nous autres flatteurs.
« Apprenez donc combien nous sommes d'aimables gens. D'abord,
« le valet qui me suit n'est pas à moi, *et je m'en inquiète peu* **.

---

* Iliad. 17, v. 575, où le texte porte *eske d'eni*, pour *een de tis en*, qu'on lit dans Athénée.

** Ces mots en italique ne sont qu'une conjecture que je suis pour ne pas laisser de lacune. Le texte est trop altéré pour en fixer le sens, les copistes ayant d'ailleurs confondu tous les vers. Je suppose donc *mikron de ti ekamon peri autou*. La conjecture de Casaubon s'éloigne trop du texte ; au reste on la suivra si l'on veut.

« J'ai

« J'ai deux assez jolis habits que je mets tour-à-tour, et j'en fais « toujours aller l'un ou l'autre au marché : si j'y aperçois quelque « étourdi richard, vîte je suis à ses côtés. S'il dit quelques mots, « je me répands en éloges, je parois tout extasié, tant ce qu'il dit « semble me faire plaisir, et notre homme se voit assailli d'une « foule *de flatteurs* qui se rendent à sa table; et nous grugeons « aux dépens d'autrui. Là, tout propos doit être flatterie, men- « songe; autrement, adieu la table : on nous mettroit à la porte. « Or, c'est un affront qu'Acestor, cet esclave marqué d'un fer « rouge, a eu à digérer. Oh, tu me bernes, lui dit son hôte * ! « Garçon, allons, qu'on lui mette les fers, et qu'on le livre à « Œnée. »

Quant au nom de *Parasite*, on le trouve dans l'*Hyménée* d'Araros. Voici ses termes :

« Mon cher, tu es nécessairement *Parasite*, car n'est-ce pas Isco- « machus qui te nourrit de sa table ? »

Ce nom est fréquent chez les écrivains modernes : on voit même dans le dialogue de Platon, intitulé *Lachès*, le verbe *parasitein :* « Les jeunes mangent avec nous (*parasitei*). » Alexis distingue deux sortes de *Parasites*, dans son *Pilote*, en ces termes :

« A. Nausidice, il y a *deux sortes de Parasites*, l'une ordinaire, « et sujet des railleries de nos comiques ; celle de gens à mine « sombre, tels que nous : mais j'en cherche une autre espèce; par « exemple, ces Satrapes parasites, ces Généraux illustres. Je veux « un *Parasite* qui en impose par la gravité de son personnage, et

---

* Je suis le texte qui est exact, sans le changement de Casaubon.

« qui, pris au milieu du peuple, sache contrefaire tous les états,
« au point d'avoir les sourcils aussi froncés que s'il possédoit mille
« talens de bien, et qu'il ne parle sans cesse que de sa grande for-
« tune. Comprends-tu actuellement quelle est cette espèce, et ce
« que je veux? B. Oui, vraiment. A. Eh bien, ce que ces deux
« espèces de gens ont à faire se réduit à une seule chose : c'est de
« se disputer à qui flattera davantage. Il en est de ces deux espèces
« comme de nous dans nos différens états. La fortune élève les
« uns aux grandeurs, tient les autres dans l'abaissement : de même,
« parmi nous, les uns sont dans l'abondance, les autres traînent
« une misérable vie. Qu'en dis-tu, Nausidice? ne t'instruis-je pas
« bien? B. Mais, si je t'en fais des complimens, tu vas encore me
« faire d'autres questions. »

Timoclès peint bien le caractère d'un Parasite, dans son *Dracontion*. Voici ce qu'il dit :

« A. Quoi! je souffrirai qu'on dise des injures à un Parasite? Point
« du tout : c'est l'espèce d'hommes la plus utile. S'il y a quelque
« chose d'honnête à faire par un principe d'amitié, le Parasite ne
« met-il pas aussi-tôt la main à l'œuvre? Avez-vous une belle pas-
« sion? le Parasite sera aussi amoureux que vous, et sans en de-
« mander la raison. Faites-vous quelque chose? il vous seconde,
« prêt à tout ce qui est nécessaire, et persuadé que c'est une juste
« reconnoissance qu'il vous doit pour la table que vous lui four-
« nissez. D'ailleurs, combien d'éloges ne donne-t-il pas à ses amis?
« B. Mais c'est pour être bien traité sans rien payer. A. Et moi
« je te dis pour réponse, quel homme, quel héros, quel dieu même
« n'est pas flatté qu'il y ait des gens de cette espèce? Mais pour
« ne pas disserter toute la journée, voici ce qui prouve bien évidem-
« ment combien on fait de cas de la vie de Parasite. On accorde
« à leur mérite les mêmes prérogatives qu'à ceux qui ont été
« victorieux à Olympie; savoir, la nourriture aux dépens de l'Etat:

« car, en quelque endroit qu'on mange sans rien payer, ne doit-on « pas l'appeler Prytanée * ? »

Antiphane dit aussi, dans ses *Jumeaux* :

« Vois, c'est un Parasite, c'est-à-dire, si tu réfléchis bien, un « homme qui partage avec nous et la fortune et la vie. Jamais un « Parasite n'a désiré voir ses amis malheureux ; au contraire, il ne « leur souhaite que du bonheur à tous. Quelqu'un vit-il dans la « splendeur, il ne lui porte pas envie : il veut seulement jouir de « cette fortune à sa compagnie. C'est un ami candide, et toujours « sûr. On ne le verra pas querelleur, emporté, ni trompeur. Il « sait supporter un moment de vivacité. Le plaisantez-vous, il en « rit. Il est amoureux, badin, jovial ; soldat brave *à l'excès*, « pourvu qu'un bon dîner lui tienne lieu de ration journalière. »

CHAP. IX. On lit, dans le *Médecin* d'Aristophane :

« Je dois, avant tout, le prévenir sur ma manière d'agir. Si quel-« qu'un régale, j'y suis le premier, ce qui, depuis long-temps, m'a « mérité le nom de *Zoome* **. Faut-il arracher quelqu'un du milieu « de gens violens ? imagine-toi voir en moi un lutteur Argien. « S'agit-il d'assaillir une maison ? je suis un bélier même : parle-t-on « d'escalade ? je suis un Capanée : faut-il tenir ferme contre les « coups, les gourmades ? je suis une enclume ; mais l'argile n'est « pas plus souple, lorsqu'il faut se prêter à quelque adroite ma-« nœuvre ; et jamais la fumée ne cherche un beau minois *** avec « plus de promptitude que moi. »

---

* Casaubon prend ici un sens que ne présente pas le texte. Adam le suivoit sans raison. Si jamais le savoir a été mal-à-propos employé, on peut dire que c'est ici celui de Casaubon ; ainsi je ne m'y arrête pas.

** C'est-à-dire *la sauce*.

*** Les Grecs disoient comme nous : « La fumée cherche les beaux. »

Le même dit, dans son *Pythagoriste* :

« S'il s'agit de jeûner jusque même à ne pas prendre une bouchée, « imagine-toi voir en moi Tithymalle, ou Philippide. Faut-il « boire de l'eau ? je suis grenouille : y a-t-il un oignon sauvage, « des herbes à manger? je suis chenille : faut-il se passer de bain? je « suis la crasse même : vivre l'hiver à la belle étoile ? je suis merle : « soutenir une chaleur étouffante, et chanter en plein midi ? je suis « cigale : ne pas user d'huile, n'en voir pas même? je suis poussière « aride : marcher pieds nus dès l'aurore ? je suis grue : ne pas « dormir un seul instant de la nuit ? je suis chouette. »

On lit, dans les *Ancêtres* d'Antiphane :

« Tu sais comment je me comporte, et qu'il n'y a pas de fierté « chez moi. Je suis un fer rouge, s'il me faut être battu pour mes « amis ; mais la foudre même lorsqu'il faut battre ; un éclair, s'il « faut aveugler ; le vent, pour enlever quelqu'un ; une corde, pour « étrangler ; un tremblement de terre, pour forcer une porte ; une « sauterelle, pour sauter ; une mouche pour venir dîner sans être « prié ; aussi clos que la bouche d'un puits, quand il ne faut pas que « je sorte. S'agit-il d'étouffer un homme en le prenant à la gorge, « de tuer, d'être faux témoin ? il suffit qu'on me dise un mot, je « fais tout cela sans y regarder : aussi les jeunes gens m'appellent-ils « *la Foudre ;* mais je m'inquiète peu des sarcasmes. Ami de mes « amis, je leur prouve par des effets, et non par de vaines paroles, « que je sais leur être utile. »

Voici comment Diphile fait parler un Parasite dans une pièce qui a ce nom pour titre. C'est au moment où l'on va faire une noce.

« Ignores-tu à quelles imprécations s'expose celui qui ne montre

« pas le vrai chemin qu'on lui demande ; celui qui met le feu ;
« celui qui empoisonne les eaux ; celui, enfin, qui empêche un
« homme d'aller assister à un repas ? »

Eubule dit, dans son *Œdipe :*

« Celui qui a imaginé de souper aux dépens d'autrui, étoit vrai-
« ment un homme bien zélé pour la société ! quiconque, au
« contraire, invitera, soit un ami, soit un étranger à souper, et lui
« fera ensuite payer son écot, qu'il soit banni, sans qu'il puisse
« même emporter rien de chez lui. »

Diodore de Sinope parle avec esprit de la vie des Parasites, dans son *Épiclère*. Voici ce qu'il dit :

« Je veux te montrer clairement combien cet usage reçu est res-
« pectable, et que c'est même une invention des dieux. Ce sont les
« hommes, et non aucune divinité, qui ont montré les autres arts ;
« mais celui du Parasite est de l'invention de *Jupiter-amical :*
« or, Jupiter est sans contredit le plus grand des dieux. Il s'en va
« sans façon dans la première maison qu'il trouve, ne faisant
« aucune distinction de la pauvreté et des richesses. Aperçoit-il
« un lit bien couvert, une table dressée, pourvue de tout ce qu'il
« faut ? aussi-tôt il s'y couche fort proprement, dîne en empilant
« bien les morceaux, et arrosant bien, puis il part sans payer son
« écot : c'est aussi ce que je fais actuellement. Si j'aperçois des lits
« couverts, des tables bien servies, la porte ouverte, je me coule
« en silence, puis, m'arrangeant avec décence, j'évite de gêner en
« rien le convive qui se trouve à côté de moi. Dès que j'ai suffi-
« samment pris de tout ce qu'on a servi, et bu, je me retire chez
« moi, comme *Jupiter-amical.* Mais vois par ce que je vais dire,
« que cette profession a toujours été glorieuse et très-honnête.
« Notre ville, qui rend de grands honneurs à Hercule, fait des

« sacrifices dans toutes les bourgades, en donnant à ce dieu des « parasites pour ces cérémonies sacrées. Or, ce n'est pas au sort « qu'elle les tire; elle ne prend pas non plus le premier venu : au « contraire, elle choisit avec la plus grande attention douze des « citoyens les plus puissans, riches *, et d'une vie irréprochable. « Par la suite, quelques citoyens ** aisés, voulant imiter ce qu'on « faisoit pour Hercule, s'engagèrent réciproquement à prendre cer- « tain nombre de Parasites pour les nourrir; mais ce ne furent pas « des gens d'une société vraiment aimable qu'ils choisirent : ils « prirent, au contraire, des flatteurs toujours prêts à les combler « d'éloges; de sorte que si le patron leur rôtoit au nez après avoir « mangé du raifort, et une vieille saline de silure, ils lui faisoient « compliment sur la violette et les roses avec lesquelles il avoit « dîné. Pétoit-il à côté de l'un ou l'autre? celui-ci tournoit le nez « çà et là en flairant, et demandoit : où prenez-vous ce parfum « exquis? C'est donc par cette odieuse conduite que les Parasites « ont fait de ce qui étoit honnête et considéré, un état ignoble tel « qu'il est aujourd'hui. »

Axionicus écrit, dans son *Chalcidique :*

« Lorsque je commençai à mener la vie de Parasite avec Phi- « loxène, ce *Tranche-jambon*, j'étois encore jeune, et je souffrois « tant de coups de poings, d'assiettes, d'os, que je ne m'en retour- « nois quelquefois qu'avec huit blessures; mais ce fut à mon avan- « tage, car je suis actuellement incapable de résister au plaisir, « et je me suis fait en quelque sorte une raison de tirer parti de « tout. Par exemple, se trouve-t-il un homme querelleur, et prêt

---

* Je lis *echontas t' ousias* avec la marge du manuscrit B.

** Je lis *tines* avec le manuscrit A, qui présente aussi *tinas* comme le manuscrit B.

« à se battre avec moi? je m'accommode à son humeur; je con-
« viens de tout ce qu'il me dit de mal, et je ne suis plus battu.
« Est-ce un coquin qui se dit honnête homme? j'en fais l'éloge,
« et il m'en témoigne sa reconnoissance. Si l'on me sert à table
« un tronçon de glauque salé, cuit au bouillon, je ne me fais pas
« une peine d'en manger le lendemain, tout gâté qu'il est. Telle
« est actuellement mon humeur; tel est mon caractère. »

Antidote, dans sa pièce intitulée le *Protochœur*, introduit sur la scène un personnage analogue aux sophistes du *Claudium* *, et dont il seroit indécent de nous entretenir ici. Voici ce que dit cet auteur sur l'art du Parasite :

« Demeurez à vos places, et écoutez-moi avant que je sois inscrit,
« et que je prenne la chlamyde. Si l'on venoit à parler de l'art de
« vivre en Parasite, j'écoutois avec avidité ** ce qu'on disoit sur
« cet art charmant, et dès mon enfance je me sentois singulière-
« ment porté à m'en instruire. »

On a connu nommément pour Parasite, *Tithymalle*, dont Alexis fait mention dans sa *Milésienne*,

* Espèce d'assemblée académique établie par l'empereur Claude, sur le modèle du musée d'Alexandrie : son but étoit de faire lire, dans ce musée, les histoires qu'il avoit composées, l'une de la Toscane, l'autre de Carthage. Voyez *Sueton. Claud.* § 42.

** Je lis *katepineto*, quoique tous les textes portent *katepinetoo*, faute introduite par les copistes, qui n'ont pas fait attention au sens indéterminé d'*empesoi*. Il est facile de voir que le sens de tout ce passage est coupé depuis, *si l'on venoit*, etc.

et dans l'*Ulysse Tisserand*; mais il en parle encore ainsi, dans ses *Olynthiens* * :

« Le tien, ma chère, est pauvre; mais c'est la seule engeance que « la mort redoute de frapper : or, voilà pourquoi Tithymalle se « trouve de tous côtés, comme s'il étoit immortel. »

Dromon dit, dans sa *Musicienne* :

« A. J'étois singulièrement confus de devoir encore dîner sans « payer mon écot. B. En effet, cela est très-honteux ! C'est donc « pour cette raison qu'on voit Tithymalle se promener par-tout, « plus rouge que l'écarlate? A. Oui, sans doute, il rougit parce « qu'il ne paie jamais rien. »

On lit, dans le *Centaure* ou le *Dexamène* de Thimoclès :

« L'appelant Tithymalle et Parasite. »

Le même écrit, dans ses *Cauniens* :

« On a déja servi : pourquoi tarde-t-on? Çà, mon ami, qu'on se « dépêche ! C'est ainsi qu'est ressuscité Tithymalle, qui étoit ma « foi bien mort, pour avoir mangé des lupins de huit à l'obole. « Tu vois, mon cher, qu'il n'étoit pas mort d'inanition; mais c'est « aussi en bien buvant qu'il a bravé le danger. »

Il dit, dans sa pièce intitulée les *Lettres* :

« Juste ciel, que je suis malheureux d'aimer à ce point ! Non, « jamais Tithymalle n'a tant aimé la bonne chère, ni Cormus à

* Tous les textes connus portent ici *Omythiois*, pour *Olynthiois*, pièce déja citée d'Alexis.

voler

« voler des habits, ni Nilus un plat de gruau, ni Coryde à branler
« la mâchoire sans rien payer. »

Antiphane écrit, dans son *Tyrrhénien :*

« A. En effet, Tithymalle ne vouloit pas obliger ses amis *gratis.*
« B. A t'entendre, Tithymalle va devenir riche ; et, si je t'en crois,
« il prétendra sans doute une indemnité de ceux chez qui il alloit
« souvent prendre sa portion sans rien fournir. »

Corydus étoit aussi un des Parasites bien connus pour tels : Timoclès en fait mention dans sa pièce intitulée *celui qui se réjouit du mal d'autrui.* Voici ce qu'il en dit :

« Voir le marché au poisson bien fourni, c'est sans doute un grand
« plaisir pour un homme riche, mais un crève-cœur pour l'indigent.
« Korydus, à ce qui me semble, soupe aujourd'hui chez lui, faute
« d'avoir été invité. Mais ce qu'il y a de risible ici, c'est que cet
« homme qui n'avoit, hélas, que quatre oboles, considérant les
« anguilles, les tronçons de thon, les torpilles, les langoustes, se
« sentoit alonger les dents. Il va et vient autour de toutes ces pro-
« visions, demande le prix, et jette enfin son dévolu sur les *mem-*
« *brades* *. »

Alexis, dans son *Démétrius* ou *Philétaire :*

« Aller dîner dehors d'une manière si décidée, cela me fait de la

---

* Petit poisson que les anciens faisoient naître de l'aphye phalérique : Artedi croit que ce sont des harengs de la petite espèce. Conférez Aristote, *Hist. anim.*, liv. 6, ch. 15 : on les voit désignés sous les noms de *bebrades* et *bembrades* dans Athénée, liv. 7, ch. 9, p. 287, texte grec.

« peine à cause de Coryde ; néanmoins je ne le refuserai pas : en
« effet, il ne le refusoit pas non plus si on l'invitoit. »

Et, dans sa *Titthée :*

« Ce Coryde, qui a toujours le mot pour rire, voudroit être *Blepée ;*
« il n'est pas sot, car *Blèpée* est riche. »

Cratinus, le second, dit, dans ses *Titans :*

« Garde-toi de Coryde le chaudronnier *, autrement tu verras qu'il
« ne te laissera ** rien. Ne partage pas non plus en commun avec
« lui ce que tu as à manger ; je te préviens sur son compte, car il a
« une main vigoureuse, d'airain, infatigable, et plus active que le
« feu même. »

Alexis lui-même, nous apprend dans ses *Poètes*, que Corydus aimoit à plaisanter, et se faisoit un plaisir d'être raillé :

« Oui, je suis, après Coryde, celui de tous les Athéniens, qui aime
« le plus à plaisanter, et à me faire persifler. »

Lyncée de Samos a recueilli les *Dits mémorables* de Coryde, et dit que son vrai nom étoit *Eucrate*. Voici ce qu'il en raconte : « Eucrate, surnommé *Coryde*, buvant chez une personne dont la maison menaçoit ruine ***, il faut, dit-il, souper ici, tenant la main

* Je lis *chalkotypos*, l'accent sur *kó*, avec le manuscrit A.

** Je lis *soi* en grec, pour *toi* ou *te* françois, avec le manuscrit A.

*** Je lis ici *sapras* avec les manuscrits, non *sapraos*.

gauche élevée pour soutenir la maison, comme des caryatides. On vint à dire que les grives étoient chères; Philoxène Tranche-jambon, répondit en présence de Coryde, devenu complaisant : « Je me rappelle le temps où Coryde * ne coûtoit qu'une obole. Philoxène étoit aussi du nombre des Parasites, selon le rapport d'Axionicus, dont j'ai déja cité le témoignage. Ménandre en fait même mention dans son *Kekryphale*, où il le désigne seulement par le nom de *Tranche-jambon.* Machon, poète comique de Corinthe ou de Sicyone, en parle aussi. Ce Machon mourut à Alexandrie d'Égypte, après y avoir passé le reste de ses jours, expliquant le traité que le grammairien Aristophane avoit écrit sur les parties de la comédie. On lui fit même cette épitaphe :

« Terre légère, fais naître, sur le tombeau de l'immortel poète
« comique Machon, un lierre, ami des chantres: tu ne renfermes
« pas ici un vieux bourdon, mais tu tiens dans ton sein des restes
« glorieux qui ont fait honneur à l'art ancien. Le vieux Machon
« apprendra à la ville du Cécrope, que près du Nil il parut un
« grand homme **, distingué par son génie.

---

* Il y a ici un jeu de mot sur *Coride*, qui signifie aussi *une alouette*, c'est-à-dire, que Coryde étoit *complaisant* pour une seule *obole*, prix que coûtoit alors l'*alouette*, si l'on prend ce mot à la lettre.

** Texte, *il naquit une plante vive, pénétrante, parmi les muses* : expression qui ne peut se soutenir que dans l'original.

Or, ces vers prouvent que Machon étoit originaire * d'Alexandrie. Voici donc le passage où ce poète fait mention de Coryde :

« On demandoit un jour à Coryde-Eucrate **, en présence de plu-
« sieurs personnes, comment Ptolémée le traitoit. Je n'en sais trop
« rien, répondit-il : il ne me donne à boire que comme un médecin
« ordonneroit une potion ; et pour le manger, jamais il ne m'en
« a offert. »

Lyncée rapporte, dans le second livre de l'ouvrage qu'il a écrit sur Ménandre, qu'Euclide, fils de Scriminus, et Philoxène Tranche-jambon se sont fait de la réputation pour leurs bons mots. Euclide, selon lui, avoit des saillies dignes d'être écrites et conservées; du reste, c'étoit un homme froid et désagréable. Quant à Philoxène, il ne disoit rien de bien extraordinaire lorsqu'on lui proposoit un sujet; mais lorsqu'il jasoit, ou se fâchoit contre l'un ou l'autre de ceux qui étoient liés avec lui ***, ou

* Le texte porte *genos ;* ce qui indique, non qu'il y fût né, comme on l'a mal rendu, mais qu'il en tirât son origine : d'ailleurs, Athénée vient de dire qu'il étoit de Corinthe, ou de Sicyone.

** Je lis ici *Eucratee* à l'accusatif, car c'est le même que Coryde. Il est étonnant qu'on ait laissé subsister *Eukratees* au nominatif.

*** Texte, *ounontoon ;* faute palpable de quelques manuscrits : lisez *syzontoon* avec Casaubon. Mes manuscrits portent *ouzontoon : oy* pour *sy*.

racontoit quelque chose, c'étoit un homme charmant et délicieux. Voilà pourquoi Euclide n'a été estimé et recherché que pendant sa vie; au lieu que Philoxène est encore généralement considéré.

Alexis rappelle certain Moschion Parasite, dans son *Trophonius*, et le nomme *Paramaseete* * dans le vers suivant :

« Ensuite Moschion le *paramaseete*, homme d'une grande
« célébrité. »

Le même, faisant le dénombrement des *coureurs de soupers*, dit, dans son *Pancratiaste :*

« A. D'abord tu avois à table Callimédon ** la Langouste, ensuite
« Korydus, Kobion, Kerybion, le Scombre, la Sémidalis. B. Par
« Hercule, ce sont-là des provisions du marché que tu nous
« nommes, ma femme, et non une compagnie de convives. »

Cerybion étoit le surnom d'Épicrate, tuteur de l'orateur Eschine, comme le dit Démosthène, dans son discours *de falsa legatione*. Anaxandride parle, dans son *Ulysse*, de ces épithètes ou sobriquets que

* De *para*, près, auprès; et *masaomai*, mâcher, manger : c'est le même sens que celui de *parasite*.

** Il a déja été fait mention de ce Callimédon, surnommé la *Langouste*. Les mots suivans signifient, *alouette*, *goujon*, *cosse de fève*, *maquereau*, *fleur de farine*.

les Athéniens donnoient par plaisanterie, et pour s'amuser.

« Je sais très-bien que vous vous moquez les uns des autres.
« Quelqu'un s'est-il mis proprement? vous l'appelez *hiérogame* *.
« Un tel est-il de très-petite taille? c'est pour vous une *goutte*.
« Un autre sort-il de chez lui bien paré? c'est un *ololygme* **.
« Paroît-il un homme aussi gras que Damoclès, on le nomme
« aussi-tôt *la sauce*. Si tel autre se plaît à être couvert de saletés
« et de crasse, il est aussi-tôt *la poussière*. Un flatteur marche-t-il
« à la suite de quelqu'un *** ? il est surnommé l'*esquif*. Un
« homme se promène-t-il souvent sans avoir soupé? c'est un *muge*
« *affamé*. Jette-t-on les yeux sur un beau minois? on est un autre
« *Cænée* ****. Qu'un charlatan escroque un agneau en jouant, il a
« le nom d'*Atrée* ***** : prend-t-il un bélier? c'est un *Phryxus :*
« s'empare-t-il d'une toison? c'est un autre *Jason*. »

CHAP. X. Nous avons déja parlé du Parasite Chéréphon. Or, Ménandre le rappelle dans sa

---

* Paré comme pour célébrer les noces de Jupiter et de Junon.

** *Ololygmos*, synonyme d'*ialemos* et d'*ololygee*, se dit des chants lugubres qu'une troupe de femmes, parées pour un jour de fête, font entendre au loin, en priant la divinité à laquelle elles s'adressent. Voyez Théocrite, *Idylle II*, ou *la fête d'Adonis*.

*** Je lis *too* dans le sens de *tini*, avec les manuscrits; et *lembos*, avec le manuscrit A.

**** *Cænée* fut homme et femme : ce nom se prend pour celui d'un homme efféminé.

***** Allusion à l'agneau d'*Atrée*, dont il a été parlé précédemment.

pièce intitulée le *Kekryphale*, et en dit ceci dans une autre qui a pour titre la *Colère :*

« Cet homme ne diffère en rien de Chéréphon, quel qu'il puisse « être. Ayant été invité de se rendre à un repas, lorsque l'ombre « du *gnomon* * auroit douze pieds, il accourut de grand matin, « regardant l'ombre de la lune, et arriva à la pointe du jour, « en s'excusant de s'y être rendu un peu tard. »

Il dit, dans sa pièce intitulée l'*Ivresse :*

« Chéréphon, le plus aimable des hommes, me causa un peu de « retard, disant que le 22 du mois il devoit célébrer chez lui les « noces sacrées ** ; mais que les quatre jours suivans il souperoit « chez autrui, parce que du reste la fête de cette divinité alloit « bien. »

Ménandre en fait encore mention dans son *Androgyne* ou le *Crétois.* Timoclès le nomme aussi dans sa pièce intitulée les *Lettres*, et dit qu'il étoit Parasite chez Démotion, homme fort débauché.

« Démotion pensant que l'argent ne lui manqueroit pas, le prodi- « guoit, et donnoit à manger à qui en vouloit. Chéréphon, ce mal- « heureux Parasite ***, s'imaginoit vraiment aller chez lui-même « lorsqu'il se rendoit au logis de Démotion. Mais il faut encore

---

* J'ai déja cité Pollux, et la note qui explique l'auteur.

** De Jupiter et de Junon. Voyez Hésychius.

*** Le texte porte une interjection dans les manusc. : lisez *ooeth' oo ! talantatos*, le vers y sera. La leçon écrite est cependant vicieuse, en ce qu'elle porte :

Ooetho oo t., etc.

« faire ici cette seule observation, c'est que Démotion a dans ce « Parasite un bois à deux pointes * : d'abord il n'est pas homme « à s'accommoder de tout ; ensuite il n'est pas sans ressource par « lui-même, à l'égard de la fortune. »

Antiphane dit, dans son *Scythe :*

« A. Allons, si vous êtes d'humeur, faire une partie de débauche, « et tels que nous sommes. B. Nous ne prendrons donc ni torches, « ni couronnes ? A. Eh ! voilà justement comme Chéréphon se « met en train, quand il ne trouve à souper nulle part. »

On lit, dans *le petit Chien* de Timothée :

« Tâchons d'aller faire ** ce souper : ce sera dans une salle à sept « lits, m'a-t-il dit ; mais Chéréphon ne s'y glisseroit-il pas comme « surnuméraire ? »

Apollodore de Caryste dit, dans sa *Prêtresse :*

« On vient de dire que Chéréphon s'étoit introduit aux noces « d'Ophella, sans y être invité. Il prit un panier, une couronne, pro- « fitant de l'obscurité, et disant qu'il apportoit de jeunes paons de « la part de la mariée. C'est ainsi qu'il sut avoir entrée, et bien « souper. »

Et, dans sa pièce intitulée l'*Égorgée :*

« Lorsque je sors de chez moi, j'appelle Mars et la Victoire : j'ap-

---

* Ou fourche. L'auteur veut dire : Un parasite est supposé, 1°. résigné à souffrir (comme on l'a vu) tout ce qui plaît au patron ; 2°. n'avoir rien. Or, celui-ci n'étoit pas homme à se laisser berner ; ensuite il avoit de la fortune. Ce n'étoit donc pas l'homme qu'il falloit.

** *Apodidonai* n'est pas ici *rendre* ou *payer un repas*, mais *faire un festin*, ou *donner un festin, un repas.*

« pelle

« pelle Chéréphon ; et quand je ne l'appellerois pas, il viendroit
« sans être invité. »

Machon le comique dit :

« On dit que Chéréphon, sortant un jour de la ville pour aller loin
« à un repas de noces, le poète Diphile lui donna cet avis : Ché-
« réphon, fiche quatre clous de chaque côté de tes gencives, de
« peur que tu ne te disloques les mâchoires par le mouvement du
« long chemin que tu as à faire. »

Et ailleurs :

« Chéréphon acheta un jour quelques petits morceaux de viande :
« le cuisinier qui les lui vendit, lui coupa, dit-on, par hasard de
« la viande où il y avoit beaucoup d'os. Cuisinier, dit-il, ne me pèse
« pas ces os. — Mais, répond celui-ci, c'est ce qu'il y a de plus savou-
« reux. Ne dit-on pas que la viande qui touche les os est toujours la
« plus délicate ? — Fort bien, mon cher : délicate tant que tu vou-
« dras ; mais elle n'est pas la plus avantageuse au poids. »

Callimaque range un ouvrage de Chéréphon, dans l'index des nombreux écrits qu'on a faits sur différentes matières : « Tous ceux qui ont écrit sur les repas, dit-il, tels que Chéréphon, Cérybion. » Ensuite il cite ces mots du commencement : « Puisque tu m'as écrit plusieurs lettres. » L'ouvrage, selon lui, étoit de 365 lignes.

Nous avons dit ci-devant que Cérybion étoit *Parasite*.

CHAP. XI. Machon parle aussi d'un Parasite nommé Archéphon. Voici le passage :

« Le Parasite Archéphon, invité par le roi Ptolémée à venir souper « avec lui, se rendit alors, par mer, de l'Attique en Égypte. On « servit quantité de ces poissons qu'on prend dans les roches, et « des langoustes de la plus belle espèce * : outre cela, il parut un « grand plat, dans lequel étoient trois goujons apprêtés comme « on sert les salines. Tous les convives en furent étonnés. Archéphon mangea beaucoup des scares, des surmulets, des tanches; « se remplit bien de mendoles, de membrades et d'aphyes de « Phalère; mais il s'abstint absolument des goujons. Cela parut « bien extraordinaire. Le roi demandant à Alcénor si par hasard « Archéphon n'avoit pas aperçu les goujons; Ptolémée, répond-t-il, « ne vous y trompez pas, cette nasse ** est bien la première qui « les ai vus; mais Archéphon n'y a pas touché par respect pour ce « plat, et même par crainte; car il pense que, soupant sans rien « payer, l'usage de sa patrie ne lui permet pas d'entamer un poisson « de si haut prix ***. »

Alexis, dans son *Ivrogne*, introduit sur la scène le Parasite Stratius se plaignant de celui qui lui donnoit à vivre. Voici ce qu'il dit :

« J'aimerois mieux être Parasite de Pégase, ou des enfans de

* Les manuscrits portent *aleethinoon*, comme les imprimés, non *lithinoon* que lit Daléchamp.

** *Kyrtos*, nasse. On a mal saisi ce mot, qui indique combien Archéphon étoit avide de poisson.

*** Le texte porte *echonta pseephon*, qui a droit de suffrage. C'est une allusion aux citoyens distingués qui avoient droit de voter.

« Borée, ou de tout ce qui court encore plus vîte, que d'être celui
« de Démée Étéobutade, fils de Lachès; car il ne marche pas dans
« la rue, il vole. »

Peu-à-près il ajoute :

« A. Stratius, m'aimes-tu ? B. Oui, certes, plus que mon père
« même, car il ne me nourrit pas; au lieu que vous traitez splen-
« didement. A. Sans doute que tu demandes aux dieux que je vive
« long-temps? B. Eh ! si vous veniez à mourir, comment pour-
« rois-je vivre ? »

Axionicus le comique fait mention d'un Parasite nommé Gryllion, dans son *Tyrrhénien.* Voici ce qu'il dit :

« Ils n'ont plus de vin, vous disent-ils, et voilà * comme ils
« s'excusent devant leurs amis, pour ne pas se mettre en débauche
« comme Gryllion y est continuellement. »

Aristodème cite, dans le second livre de son recueil de *Bons mots*, trois Parasites renommés : Sopatre, Parasite du roi Antiochus; Évagoras le bossu, celui de Démétrius Poliorcète; et Phormion, celui de Séleucus.

Lyncée de Samos rapporte ce qui suit, dans ses

* Je lis ici, à tout hasard, *prophasis* pour *prophasin*, pour avoir un sens littéral dans ce passage isolé. Le sens de Casaubon est insoutenable. Adam me présente une version contradictoire avec le texte. Il veut qu'on fasse une débauche de vin quand on n'en a pas, et paraphrase, à son ordinaire, ce qu'il n'entend qu'à demi.

Apophthegmes : « Gryllion faisant son métier de Parasite, on demanda à Silanus d'Athènes, quel étoit cet homme-là ? C'est, dit-il, l'*Axiagnathe* * de Ménandre. » Chéréphon le Parasite, étant entré à un repas de noces sans être invité, se plaça le dernier, dit le même : les Gynæconomes comptant les convives, et lui ordonnant de se retirer comme étant-là le trente-unième, contre la loi : Comptez, leur répondit-il, encore une fois, en commençant par moi. Voici un passage du *Philodicaste* de Timoclès, qui nous apprend qu'il étoit d'usage que les Gynæconomes inspectassent les festins, et s'informassent si le nombre des convives n'excédoit pas trente.

« A. Çà, ouvrez les portes, afin que nous soyons mieux aperçus,
« en cas que le Gynæconome veuille, selon la nouvelle loi, savoir
« le nombre que nous sommes à table, comme il est d'usage qu'il le
« fasse. B. Hélas! il vaudroit bien mieux qu'il visitât les maisons de
« ceux qui n'ont pas de quoi souper. »

Ménandre dit, dans son *Kekryphale* :

« Apprenant que tous les cuisiniers qui servent aux noces sont
« inscrits chez les Gynæconomes, en vertu d'une nouvelle loi, afin
« que ces officiers sachent si par hasard il ne s'introduit pas aux
« festins quelqu'un de plus que le permet la loi. »

---

* Je ne vois pas dans mes manuscrits le différent texte de ce passage tel qu'il est dans l'abrégé. Je présume cependant que c'étoit en partie l'ancien texte. *Axiagnathe* signifie *fameuse mâchoire*.

Philochore rapporte aussi, dans le livre 7 de son *Attique*, que les Gynæconomes et les Aréopagites avoient inspection sur les assemblées qui se faisoient dans les maisons, soit aux noces, soit aux autres repas qui suivoient les sacrifices.

Lyncée rapporte ces Apophthegmes-ci de Corydus. La courtisane Gnomée se trouvant à table avec Corydus, le vin y manqua. Corydus dit qu'il falloit que chacun * des convives mît deux oboles; que pour Gnomée ** elle contribueroit de ce que le peuple jugeroit à propos. Polyctor le Citharède, mangeant des lentilles, broya une pierre sous la dent : malheureux, lui dit Corydus, jusqu'aux lentilles tout te jette la pierre. Ne seroit-ce pas de lui que Machon dit :

« Un très-mauvais citharède, et bien connu pour tel, voulant bâtir
« une maison ***, demanda des pierres à son ami . . . .

---

* *Hekaston :* texte des manuscrits.

** *Gnomée* signifie sentence. L'auteur fait entendre que cette courtisane paieroit de sa personne, si on l'exigeoit d'elle.

*** Casaubon lit ce vers contre toutes les règles du rhythme grec. Quoique la mesure soit ici peu intéressante pour le sens, je lis avec Adam :

Teen oikian melloon pot' oikodomein, philon, etc.

Ensuite il y a une lacune, dans laquelle il faut supposer la réponse de l'ami;

« Mais, dit ce citharède, j'en remporterai bien davantage du « spectacle. »

CHAP. XII. Quelqu'un disoit à Corydus : Je baise les bras, le sein, le nombril (l'*omphale*) de mon épouse. Voilà déja de la coquinerie, répondit Corydus; mais Hercule passa d'Omphale * à Hébé.

Phyromachus, trempant une bouchée de pain dans un brouet de lentilles, renversa l'assiette : A l'amende, dit Corydus, pour s'être fait inscrire *comme sachant souper* **, et n'y connoissant rien.

Coryde étant à la table de Ptolémée, vit que certain plat très-friand se portoit à la ronde, et se trouvoit toujours vide quand il arrivoit à lui : Suis-je ivre, dit-il au roi, ou tout tourne-t-il autour de moi ?

---

après quoi vient la réplique de Polyctor. Les manuscrits ne présentent rien de plus que les imprimés.

* Jeu de mot fort spirituel sur *Omphalee*, auprès de laquelle Hercule fila, et *omphalos*, nombril; ensuite *Hébé* désigne celle qui versoit le nectar à Jupiter, et le *pénil*. La vraie réponse est donc *ab ombilico ad porcum mulieris*.

** Tout homme devoit faire preuve du talent qu'il disoit pouvoir exercer, autrement il étoit condamné à une amende. Nos corps de métiers, comme les académies, exigent le chef-d'œuvre, ou le morceau de réception.

Chérephon le Parasite, disant qu'il ne pouvoit supporter le vin : Ni ce qu'on y met (*l'eau*), répartit Corydus.

Mais Chérephon s'étant tout découvert à table, et ayant jambe deçà, jambe delà, Corydus lui dit : Chérephon, je prends plaisir à te regarder, comme on regarde une bouteille, pour savoir jusqu'où tu es plein.

Lorsque Démosthènes reçut d'Harpalus un gobelet d'or, Corydus dit : Cet homme traite les autres d'*acratokothous* *, tandis que lui-même vient d'en vider un de la plus grande taille.

Corydus avoit coutume de porter aux repas du pain assez bis; mais quelqu'un en apportant de plus noir : Tu n'apportes pas du pain, lui dit-il, mais l'ombre du pain.

Philoxène le Parasite, surnommé *Tranche-jambon*, dînoit un jour chez Python. Il parut sur la table un plat d'olives, mais peu après on servit un plat de poissons. Alors il frappa le plat d'olives, en disant ces paroles d'Homère, *mastixen d'elaan*,

* Des *kothons* pleins de vin pur : ces vaisseaux ont été expliqués. Quant au mot qui signifie *vider*, il signifie aussi *escroquer* : *espake*, dit le texte. C'est une équivoque.

c'est-à-dire, *il les fouetta pour les faire avancer* *.

Un homme qui l'avoit invité à souper, ne faisant servir que du pain noir: N'en fais pas servir davantage, lui dit-il, de peur de nous ensevelir dans les ténèbres.

Pausimachus, apprenant qu'un Parasite étoit nourri par une vieille dont il étoit aussi le galant, dit : Cet homme est dans un état contraire à celui de cette femme; car on le voit toujours gros **. Machon a dit au sujet du même :

« On rapporte que Moschion, appelé le Buveur d'eau, voyant au
« Lycée un Parasite avec quelques personnes, nourri par une
« vieille riche, dit (*en l'apostrophant*) : Un tel ***, il est bien
« singulier que cette vieille t'entretienne toujours gros. »

Le même, apprenant qu'une vieille nourrissoit un Parasite qui couchoit avec elle tous les jours, dit:

« Il n'y a plus rien d'impossible aujourd'hui; car ce n'est pas cette
« femme qui devient grosse, c'est cet homme qui l'est tous les
« jours. »

---

* Ce sont des termes dont se sert Homère, pour désigner l'action d'un cocher qui fouette ses chevaux.

** Équivoque sur les termes *en gastri lambanein*, qui se disent d'une *femme grosse*, et ici de ce Parasite qui étoit toujours bien rond de la nourriture que lui donnoit cette vieille. Le texte seul permet ce jeu de mot.

*** Texte: tu fais une chose bien étrange, *poiei*, de forme attique, pour *poiee*, à la seconde personne : au reste, c'est la même équivoque.

Ptolémée,

Ptolémée, fils d'Agésarque, originaire de Mégalopolis, rapporte, au second livre de son histoire de Philopator, qu'on rassembloit de toute la ville des gens pour boire avec ce prince, et qu'on les appeloit *Géloiastes* *.

Posidonius d'Apanée dit, dans le livre 23 de ses histoires : « Les Celtes mènent toujours avec eux à la guerre des gens qu'ils nourrissent et qu'ils appellent *Parasites* **. Ces compagnons de table célèbrent leurs louanges, soit devant la foule qui se réunit, soit devant chaque particulier que ces éloges intéressent. Or, leurs chantres sont ceux qu'ils appellent *Bardes*, c'est-à-dire, des poètes qui publient leurs louanges dans des chansons ***.

Le même fait mention, dans son livre 34, d'un Apollonius qui fut Parasite d'Antiochus, surnommé Grypus, roi de Syrie.

Aristodème parle d'un Bithys, Parasite du roi Lysimaque. Ce roi lui ayant jeté un scorpion de bois sur son habit, il sauta de sa place tout effrayé;

---

* Plaisans qui font rire : farceurs.

** C'est-à-dire, qu'ils leur donnent un nom qui répond à *Parasite*.

*** On en a vu un exemple dans un des livres précédens.

mais s'apercevant que ce n'étoit qu'un badinage, il dit à Lysimaque : Prince, je vais aussi vous effrayer : *donnez-moi un talent.* Or, Lysimaque étoit fort avare.

Agatharcide de Cnide rapporte, dans le livre 22 de ses histoires d'Europe, que le pancratiaste Antémocrite étoit Parasite d'Aristomaque, tyran d'Argos.

Plusieurs ont parlé en général des Parasites, comme Timoclès, dans son *Pugile*, où il les nomme *Épisities*. Voici ce qu'il dit :

« Vous rencontrerez quelques-uns de ces épisites, qui se bourrent *
« bien en soupant aux dépens d'autrui, et qui semblent se pré-
« senter comme autant de ballons à des athlètes. »

Phérécrate dit, dans ses *Vieilles* :

« A. Et toi Smicythion, *episite* **, ne vas pas trop vîte. B. Quel
« homme avez-vous encore là ? A. C'est un avaleur de franches-
« lipées, un étranger que je mène par-tout à mes gages. »

---

* Toute conjecture doit paroître ici, sur-tout celle de Casaubon, qui s'éloigne le plus du texte. Mes manuscrits portent la vraie leçon, *esphydomenoi*, du simple *sphydoo*, dont le sens est *pleerees tygchanein*, *ensoomatein*, dans Hésychius; voyez-le au mot *sphydoon* et *diasphrigan* : quant à *legein*, il faut écrire *hoos* devant, avec Adam. Ensuite je lis *parechontas*, régi par *heureesies*.

** Mes manuscrits portent *episitiei* : alors il faut traduire : « Et toi, Simi-
« cythion, n'auras-tu pas bientôt mangé? »

On appeloit *Épisites* ceux qui servoient pour leur nourriture. Platon dit à ce sujet, dans le liv. 4 de sa *République :* « Et les Épisites ; d'ailleurs, ces « gens n'ont pas d'autre salaire que leur nourriture, « ce en quoi ils diffèrent des autres. »

Aristophane écrit, dans ses *Pélasges :*

« Si vous traduisez un homme injuste devant les tribunaux, douze « *Épisites* viendront opposer leur témoignage à celui des autres. »

Diphile, dans sa pièce intitulée *Synooris*, du nom d'une courtisane, fait mention d'Euripide, disant qu'il y a un coup de dez qui s'appelle Euripide; puis plaisantant sur le nom de ce poète, et sur les Parasites, il dit ce qui suit :

« A. Tu as été bien heureux sur ce coup de dez-là ! B. Tu es tou« jours railleur. Eh bien, mets une dragme au jeu. B. Elle y est « déja. A. Mais comment jeter pour avoir l'Euripide ? car jamais « Euripide ne fera grace à une femme. Ne vois-tu pas dans ses tra« gédies combien il les hait, et combien il aime les Parasites ! En « effet, il dit que tout homme riche, qui ne nourrit pas *gratis* « au moins trois personnes, périsse à jamais, et ne reparoisse de « sa vie dans la patrie. B. Bons dieux ! où as-tu pris ce passage ? « A. Que t'importe ? laissons la pièce, et ne considérons que la « pensée. »

Mais voici un passage concernant un Parasite irrité, pris de la même pièce retouchée :

« A. Quoi ! un Parasite s'irrite ? B. Non, il ne s'irrite pas ; mais

« c'est son patron qui a répandu son fiel sur toute la table, pour « le sevrer * comme on le fait pour les enfans. »

Il dit plus loin :

« A. Parasite, contente-toi de manger. B. Voyez comment il per-« sifle cet art ! A. Ignores-tu que le Parasite est mis après le « Citharède ? »

On lit, dans son *Parasite :*

« Il ne faut pas qu'un Parasite s'avise d'être trop morose. »

Ménandre, dans son *Orgée* (*colère*), parlant d'un ami qui s'excuse de venir à un repas de noces, dit:

« C'est vraiment un ami. Il ne demande pas à quelle heure on « soupera, comme disent tous les autres : qu'est-ce qui empêche « ceux qui sont arrivés de se mettre à table? Ce n'est pas un homme « qui s'occupe du souper qu'il pourra trouver trois jours après, et « qui revient encore à parler de souper. »

Alexis, dans son *Oreste;* Nicostrate, dans son *Plutus;* Ménandre, dans son *Ivresse*, et son *Législateur;* Philonide, dans ses *Cothurnes*, ont dit:

« Tout Parasite que je suis, je n'endurerois pas cela. »

---

* Ou le chasser de la maison. On sait qu'on déshabitue les enfans du sein, en oignant le mamelon avec quelque chose d'amer, ou d'âcre. Le manuscrit B porte *hoon*, génitif plurier, pour *oon*, dans ce passage. Je lis *all' hooleipsas*, pour *all' ho aleipsas*, etc.

Les noms *Épisites* (dont je viens de parler), *Oikosite*, *Oligosite*, sont formés d'une manière analogue à *Parasite*. Anaxandride présente le mot *Oikosite* dans ses *Chasseurs* :

« C'est un objet bien agréable qu'un fils *nourri au logis* (*Oikosite*).

On appelle aussi *Oikosite* * celui qui sert la république, non pour un salaire quelconque, mais *gratis*. Antiphane écrit, dans son *Scythe* :

« Un *Oikosite* devient bientôt *Ecclésiaste* **. »

Ménandre dit, dans son *Anneau* :

« Nous avons trouvé un prétendu *Oikosite*, qui ne demande pas
« de dot (*pour notre fille*). »

Et, dans son *Cithariste* :

« Tu n'as pas d'auditeurs *Oikosites* ***. »

Cratès fait mention d'*Épisites*, dans sa pièce intitulée *Tolmai*, ou *Actions téméraires*.

« Il nourrit un *Épisite ;* mais transis de froid chez Métabyze ****,
« il n'aura que du pain pour salaire. »

---

* Je lis *kai* avant *oikosite ;* autrement il n'y a plus de sens.

** C'est à-dire, qu'après avoir servi *gratis*, il obtient bientôt un honoraire de *trois oboles*, en assistant aux *assemblées* qu'on nommoit *Eccleesiai*.

*** Qui t'écoutent *gratis*.

**** *Metabyzou* est la leçon du manuscrit B. Casaubon indique *Megabyze*,

Il donne au mot *oikosite* une acception particulière, dans ses *Femmes à table pour dîner.*

« Il est de la décence de ne pas rassembler des femmes, et de ne » pas manger en cohue, mais de faire des noces (*oikosites*) en « famille. »

Alexis rappelle le mot *Sitokouros*, dans sa *Veillée* ou ses *Fileuses :*

« Tu deviendras *sitokure* en courant de côté et d'autre. »

Ménandre, dans son *Trasyleon*, appelle *Sitocure* un homme inutile, et qu'on nourrit sans pouvoir en tirer de service. Voici ses termes:

« C'est un lâche *sitocure*, qui remet toujours au lendemain; un « malheureux qui convient qu'il n'est nourri que pour charger la « terre. »

Il dit, dans ses *Vendus :*

« Malheureux, te voilà arrêté devant la porte, après avoir mis bas « ton fardeau !... Ah, nous avons pris là un misérable *sitocure* « chez nous ! »

---

nom connu. Le sens que prend ici Daléchamp est très-soutenable : *opilio est* pour *pastum ducit ;* il mène paître. Il a lu *Episitios.* C'est donc, il mène paître les troupeaux pour sa nourriture seule. Les copistes auroient alors mis l'accusatif dans nos textes, pour le nominatif, comme ils ont écrit ensuite le nominatif *sitos*, pour l'accusatif *siton.* Les erreurs viennent des finales abrégées dans les manuscrits.

On trouve le mot *Autosite* dans le *Pendu* de Krobyle.

« Il nourrit chez lui un parasite, mais *autosite* *, et qui paie le « plus souvent à son patron sa part des repas. »

Eubule fait mention de *Kakosite* dans son *Ganymède* :

« Comme il peut à peine manger sans être incommodé, il se nourrit « de sommeil. »

Phrynique parle d'*Oligosite* dans son *Monotrope* :

« Mais cet Hercule *oligosite*, que fait-il-là? »

On lit dans les *Bons* de Phérécrate ou de Strattis :

« Te voilà maintenant *oligosite* **, après avoir avalé, dans « l'espace d'un jour, la provision qui auroit chargé un vaisseau « long. »

Lorsque Plutarque eut rapporté tous ces passages sur les Parasites, Démocrite prit la parole, et dit: Je vais aussi coller bois sur bois ***, pour parler

---

* L'auteur a déja dit *Parasite-autosite*, pour celui qui va dîner chez autrui, en y portant ce qu'il doit manger.

** Qui mange peu, ou réduit à vivre de peu.

*** Nous avons déja vu ce proverbe, sur lequel on peut consulter Érasme, *Adag.* p. 799, au mot *linum lino nectis*.

avec le poète de Thèbes, et vous dire quelque chose des Flatteurs. Ménandre, ce poète charmant, dit que

« Le flatteur est de tous les hommes celui qui fait le mieux ses « affaires (*ou* est le plus heureux des hommes). »

En effet, qui dit *Flatteur*, dit à-peu-près *Parasite.*

Lyncée de Samos rappelle, dans ses *Bons mots*, sous le nom de Parasite, Clisophus, que tout le monde nommoit le flatteur de Philippe, roi de Macédoine. Ce Clisophus étoit originaire d'Athènes, comme le dit Satyrus le Péripatéticien, dans sa vie de Philippe. Or, voici ce que dit Lyncée : « Clisophus, Parasite de Philippe, recevant un jour des reproches de ce qu'il demandoit sans cesse, répondit : Prince, c'est que je n'ai pas de mémoire. Philippe lui ayant donné un cheval blessé, il le vendit. Quelque temps après, le roi lui demanda: où est ton cheval ? Eh, c'en est fait *, répondit-il, vous saviez combien il étoit malade ! Philippe le

* Le texte porte un mot équivoque qu'on ne peut faire valoir en françois de la même manière. *Pepraktai* signifie, il est vendu, et c'en est fait. Quant à *il étoit malade*, le texte porte *ek tou traumatos*, à cause de sa blessure. Ceux qui entendent l'original n'ont pas besoin de commentaire.

railloit un jour, et même de manière à se faire applaudir : Quoi, dit Clisophus, ce ne sera pas à moi à vous nourrir *? »

Voici ce qu'Hégésandre de Delphes raconte dans ses mémoires concernant ce Clisophus : « Philippe disoit qu'il venoit de recevoir des lettres du roi Cotys. Clisophus étant présent, dit : Fort bien, par tous les dieux ! Que sais-tu de la teneur * de ces lettres, lui demande Philippe? Par Jupiter, répartit Clisophus, vous avez un ton bien grondeur! Philippe ayant perdu un œil, selon le rapport de Satyrus, Clisophus parut devant lui, marchant avec un emplâtre sur le même œil. Dans une autre circonstance, Philippe fut blessé à une jambe, aussi-tôt Clisophus l'accompagna, faisant le boiteux en marchant devant lui. Si Philippe touchoit de quelque aliment d'une saveur âcre ou poignante, ce flatteur faisoit des grimaces comme s'il en eût pris sa part. »

---

* C'étoit dire adroitement à Philippe, vous jouez actuellement mon rôle. Daléchamp saisit mal le sens.

** Le même trait est rapporté plus bas, *chap. suiv.*; mais il s'agit-là de Denys de Sicile et de Damoclès. Les Grecs se sont souvent copiés les uns les autres, comme l'observe, avec raison, Saumaise sur Solin, changeant seulement quelques circonstances.

disoit que les mouches le piquoient, et s'agitoit pour les chasser. Un flatteur, nommé Nicias, se trouvant là, lui dit : Ces mouches auront l'empire sur toutes les autres, puisqu'elles ont goûté de votre sang. Selon le même écrivain, Denys avoit un flatteur nommé Chirisophe, qui, le voyant rire avec plusieurs de ses amis, se mit à rire aussi, quoiqu'il fût trop éloigné pour entendre ce qu'on venoit de dire. Denys lui demanda pourquoi il rioit, n'ayant pas pu entendre ce qu'on disoit : C'est, dit-il, que ce que vous venez de dire me semble vraiment risible.

Denys, fils de ce tyran, avoit plusieurs flatteurs que l'on appeloit généralement *Dionysiocolaques*. Ce Denys étant myope, ses flatteurs faisoient aussi semblant de ne voir que de près étant à table, et palpoient même les mets qu'on leur servoit, comme s'ils les voyoient à peine, jusqu'à ce que Denys eût porté les mains aux plats *. Denys crachoit

* Mes manuscrits portent *lekaria ;* les imprimés *lekania :* l'un et l'autre sont bons. Voyez Pollux, liv. 6, n°. 85; Hésychius. Je ne vois pas ici la leçon que porte l'épitome *autoon tas cheiras*, leurs mains. Ce texte paroît cependant prouvé par ce même trait rapporté d'Hiéron, un peu plus loin. Ce seroient donc les mains des flatteurs que Denys conduisoit aux plats.

souvent, et ces flatteurs lui présentoient le visage, afin qu'il y crachât, et léchoient ensuite sa salive, sans même excepter ce qu'il vomissoit, disant que cela étoit plus doux que le miel.

Voici ce que Timée rapporte, dans le liv. 22 de ses histoires, concernant Damoclès, un des flatteurs de Denys le jeune. Il étoit d'usage en Sicile que chacun fît chez soi des sacrifices aux nymphes, de passer la nuit auprès de leurs statues en s'enivrant, et de danser autour de ces déesses. Damoclès quitta les nymphes, et, disant qu'il ne falloit faire aucune attention à des divinités inanimées, il vint danser devant Denys.

Denys l'ayant ensuite envoyé en députation vers Dion * avec plusieurs autres, sur une même galère, ceux-ci l'accusèrent d'avoir été séditieux pendant le voyage, et d'avoir essentiellement nui aux intérêts de Denys. Celui-ci en fut très-irrité; mais Damoclès fit cette réponse : Denys, voici le sujet du différend qui s'est élevé entre les autres députés et moi. Après le souper, ils chantoient des *péans* de Phrynicus, de Stésichore, ou même de

---

* Adam lit ici *Dion ;* il le faut. Denys avoit épousé sa nièce.

Pindare, et quelques-uns chantèrent aussi de ceux qu'ils avoient composés; mais moi, je chantai tout entiers, avec ceux qui le voulurent, les *péans* que vous avez faits. Or, je puis vous en donner une preuve bien évidente. Ceux qui m'accusent ignorent même le nombre de vos chansons, et moi je suis prêt à vous les chanter toutes de suite. Denys calma sa colère, et Damoclès ajouta: Je vous demande actuellement une grace; c'est d'ordonner à l'un de ceux qui savent le *péan* que vous avez fait en l'honneur d'Esculape, de me l'apprendre, car j'ai ouï dire que vous vous étiez occupé de ce sujet.

Denys invita un jour ses amis à souper, et dit, en entrant dans la salle du repas: Mes amis, les Généraux que j'ai envoyés à Néapolis * m'ont fait tenir des lettres. Damoclès prend la parole, et dit: Oh! ils ont bien fait, Denys. Celui-ci le regarda en dessous, et lui dit: Que sais-tu ** si ce qu'ils m'écrivent est tel que je le désire, ou non? Bien! bien! répond Damoclès: voilà ce qui s'appelle faire une réprimande à propos!

---

* *Néapolis* de Sicile. Voyez Lloyd, *Lexic.*

** Autre plagiat calqué sur ce qui a été dit de Philippe.

Timée fait mention d'un nommé Satyrus, flatteur des deux Denys. Hégésandre dit que le tyran Hiéron ne voyoit que de très-près, et que ceux de ses amis qui soupoient avec lui, affectoient de se tromper en touchant aux plats, *afin qu'ils y fussent conduits* * *par les mains d'Hiéron*, et que ce prince parût avoir meilleure vue qu'eux. Selon le même Hégésandre, Euclide, celui qui avoit *Seutlos* (la poirée) pour surnom, étoit Parasite de profession. Quelqu'un lui servant un jour à table beaucoup de laiteron, il dit : Le Capanée qu'Euripide introduit dans ses *Suppliantes*, n'avoit pas si mauvais goût :

« Haïssant les tables auxquelles on se remplissoit ** trop. »

Il rapporte aussi que les Démagogues qui flattoient

---

* Je suis le manuscrit A. *hin' hyp' autou* — et *dokee.* Casaubon avoit aussi vu cette leçon dans ses manuscrits. — Je traduis à la lettre, pour faire voir le texte. On sent que c'est sur ce passage-ci qu'il faut corriger ce qui est dit plus haut de Denys.

** Je lis dans ce vers, *hais tis*, pour *hos tis*; et il le faut, mais sans autre changement. Quant au mot *remplir*, le terme grec est une équivoque, *exogkoito*, qui se prononce *exsogkoito*, faisant allusion au mot *sogkos*, du laiteron : ainsi le vers est réellement cité dans l'intention de dire, *auxquelles on se remplit trop de laiteron*, pour *remplir trop* simplement. Casaubon se contente de renvoyer au mot *ogkos*, qu'il a très-mal expliqué ailleurs, comme je l'ai observé. Ce mot signifieroit ici, à la lettre, *surcharge de manger.*

les Athéniens, disoient, entre autres, à Athènes, pendant la guerre *chremoonide* *, que tout étoit commun entre les Grecs, et qu'il n'y avoit que les Athéniens qui connussent le chemin qui menoit au ciel.

Satyrus, dans ses *Vies*, met au nombre des flatteurs d'Alexandre, Anaxarque, philosophe *eudæmonique* **. Voyageant avec ce prince, il se fit entendre un coup de tonnerre des plus violens, qui effraya tout le monde. Aussi-tôt il dit : Alexandre, fils de Jupiter, n'est-ce pas toi qui as tonné ? --- Non, je ne veux pas être aussi redoutable que tu m'enseignes à l'être, toi, qui me conseilles de me faire servir, en soupant, des têtes de satrapes et de rois.

---

* J'ignore, comme les autres interprètes, ce que peut indiquer ici ce mot *chremonide*. Est-ce, dit Adam, *Chrémon*, l'un des trente tyrans ? ou *Chremon*, celui qui servit de guide aux troupes d'Athènes contre les Étoliens ? ou doit-on lire *orchomenide*, comme rappelant la guerre dans laquelle presque toute la Grèce se réunit contre Philippe, et fut vaincue à Chéronée, non loin d'Orchomène ? On verroit pourquoi l'auteur dit que tout étoit alors commun en Grèce. J'avoue, avec Casaubon, que je ne vois rien ici sur cette dénomination.

** Qui cherchoit en quoi consiste le bonheur, et sectateur de Démocrite. Presque tous les anciens ont parlé de son supplice. C'étoit un fou qui ne méritoit que d'être entre quatre murs.

Dioxippus

Selon le rapport d'Aristobule de Cassandrie, Dioxippus le Pancratiaste, natif d'Athènes, voyant Alexandre blessé, et le sang couler de la plaie, lui dit :

« C'est de l'*ichor* *, tel que celui qui coule des dieux. »

Épicrate d'Athènes, envoyé en députation au roi, comme le dit Hégésandre, reçut de lui beaucoup de présens, et ne rougit pas de dire, en le flattant hardiment et publiquement, qu'il falloit tous les ans, non élire neuf archontes, mais nommer neuf ambassadeurs qui seroient envoyés au roi. Je suis vraiment étonné que les Athéniens ne l'aient pas condamné dans les formes, tandis qu'ils ont imposé une amende de dix talens à Démade, qui vouloit qu'on reconnût Alexandre pour un dieu ; et condamné Évagoras ** à mort, parce qu'étant en

* C'est ainsi qu'Homère appelle le sang qu'il suppose couler des blessures des dieux. Nous appelons, en chirurgie, matière *ichoreuse*, une humeur délayée, séreuse, bénigne, ou acrimonieuse, qui coule des plaies : quelquefois elle est teinte de sang, ou mêlée d'un peu de pus; mais voyez, sur les différentes acceptions de ce mot, *Castell. lexic. medic.*, édit. 1746, *in-quarto*.

** Je ne sais où Adam a pu trouver ici *Anaxagoras* : c'est sans doute une inadvertance. A l'égard d'Évagoras, il étoit plus coupable que les autres:

ambassade, il avoit adoré le roi à la manière des Perses.

Timon de Phlionte rapporte, dans le liv. 3 de ses *Silles*, qu'Ariston de Chio, et disciple de Zénon de Citium, fut flatteur du philosophe Persée *, lorsqu'il étoit favori du roi Antigonus.

Si l'on en croit ce que dit Phylarque, dans le liv. 6 de ses histoires, Nicesias, un des flatteurs d'Alexandre, le voyant très-agité par un médicament qu'il avoit pris, lui dit : O roi! que faut-il que nous fassions lorsque vous autres dieux vous êtes dans cet état de souffrances ? Alexandre levant à peine les yeux pour le regarder, lui répondit : Quels dieux veux-tu dire ? je crains plutôt d'être un objet de haine pour les dieux.

Selon le même historien, Antigone, surnommé l'*Épitrope*, s'étant rendu maître de Lacédémone, il y eut un flatteur nommé Appollophane, qui dit : La fortune d'Antigone *est la même* ** *que celle d'Alexandre.*

Athénée devoit réfléchir qu'un ambassadeur représentant ses maîtres, les déshonoroit en adorant le roi.

* Surnommé *Dorothée*. Voyez Suidas, *Persaios*.

** Texte, *Alexandrise*.

Euphantus rapporte, dans le liv. 4 de ses histoires, qu'il y eut à la cour de Ptolémée III, roi d'Égypte, un flatteur nommé Callicrate, personnage si impudent, que non-seulement il avoit le portrait d'Ulysse à son cachet, mais même qu'il nomma ses enfans, l'un Télégon, l'autre Anticlée.

Polybe nous apprend, dans son liv. 13, que Philippe *, qui fut vaincu par les Romains, eut pour flatteur Proclide de Tarente, qui renversa le royaume de ce prince. Le même nomme, dans son liv. 14, Philon, comme flatteur d'Agathocle, fils d'Œnanthe, et favori de Ptolémée Philopator : il ajoute que Thrason, surnommé Carcare, fut celui d'Hiéronyme, tyran de Syracuse. Caton de Sinope ** nous apprend, dans son histoire de la *Tyrannie d'Hiéronyme*, que ce prince buvoit toujours beaucoup de vin pur chaque fois, et que ce fut un autre flatteur nommé Osis qui le fit assassiner par un autre Hiéronyme, persuadant à celui-ci de

* Le fils de Démétrius, roi de Macédoine, du temps de la seconde guerre punique. *Adam.*

** Il paroît qu'il faut lire ici *Batton*, et que c'est le même qui a écrit l'histoire des tyrans d'Éphèse. Athénée rappelle celui-ci, liv. 7, ch. 10.

prendre le diadème, la pourpre, et tout le reste de l'appareil qu'avoit Denys le tyran.

Agatharcide nous présente, dans le liv. 30 de ses histoires, le nommé Airésippe de Sparte, comme un homme extrêmement pervers, et qui étoit généralement connu pour tel, mais flatteur d'un ton persuasif, et toujours attentif à faire sa cour aux gens riches, tant qu'ils étoient dans une brillante fortune. Tel étoit aussi Héraclide de Maronée, flatteur de Seuthès, roi des Thraces, dont parle Xénophon, dans le liv. 7 de son *Anabasis*.

Théopompe faisant mention d'un Nicostrate d'Argos, qui jouoit le rôle de flatteur auprès du roi de Perse, s'exprime ainsi à son sujet, dans le liv. 18 de ses histoires : « Comment ne pas croire que Nicostrate d'Argos étoit un homme pervers, lui qui étant à la tête de la ville d'Argos, favorisé tant du côté de la naissance que de la fortune, ayant eu de grands biens de ses ancêtres, l'emporta par sa flatterie sur tous les militaires qui portoient les armes avec lui, et même sur tous ses prédécesseurs? D'abord, il fut si jaloux d'être honoré du roi *barbare* *, que pour lui plaire davantage, et en

* De Perse.

mériter la confiance, il lui fit passer son fils, ce qu'on n'avoit vu faire à personne avant lui. Ensuite, il faisoit tous les jours dresser à souper une table, consacrée particulièrement au *génie* du roi, et on la couvroit de mets et de tout l'appareil requis; parce qu'il avoit appris que ceux qui étoient devant la porte du palais du roi de Perse faisoient la même chose ; mais son intention étoit d'obtenir du roi de grandes sommes d'argent avec plus de facilité : en effet, c'étoit un homme qui recevoit de l'argent de toute main, et qui en étoit le plus avide qu'on ait jamais vu.

Le roi Attalus (I) eut pour maître et flatteur *Lysimachus* *, que Callimaque indique comme partisan de l'opinion de Théodore ** ; mais Hermippus le range parmi les disciples de Théophraste. Ce Lysimaque écrivit, sur l'éducation d'Attalus, plusieurs livres qui montrent évidemment toute sa flatterie.

Selon le liv. 8 de Polybe, *Kanare*, le Galate,

---

* Je lis ainsi avec le manuscrit A; non *Simachus*.

** C'est-à-dire, *athée*. Voyez Suidas, t. 2, p. 174.

étoit, du reste, honnête homme, mais il fut perverti par le flatteur Socrate, originaire de Chalcédoine.

Nicolas (*de Damas*) dit, dans son liv. 114, que Licinius Crassus, marchant contre les Parthes, avoit auprès de lui un flatteur nommé Andromaque, natif de Carre, auquel il communiquoit tous ses desseins; mais que Crassus périt, ayant été livré aux armes des Parthes par ce flatteur. La divinité ne laissa pas Andromaque impuni; car ayant reçu pour récompense la souveraine autorité dans Carre, sa patrie, il y fut brûlé avec toute sa maison, à cause de sa violence et de sa cruauté.

Posidonius d'Apamée, mais qui s'appela ensuite le Rhodien, parle, dans le liv. 4 de ses histoires, de certain Hiérax d'Antioche, qui, d'abord, avoit été joueur de flûte en seconde partie, parmi des Lysiodes, et ensuite ardent flatteur de Ptolémée, septième roi de ce nom, autrement Évergète. Après avoir eu la plus grande autorité auprès de lui, de même qu'auprès de Philométor, il fut mis à mort par son ordre.

Nicolas le péripatéticien, indique aussi comme flatteur de Mithridate, certain Sosipatre, habile à faire nombre de tours. Selon le liv. 9 de l'histoire

grecque de Théopompe, certain Athénée d'Érétrie fut flatteur, et domestique de Sisyphe de Pharsale *.

CHAP. XIV. Le peuple d'Athènes fut aussi mal noté pour sa flatterie : aussi voyons-nous dans Démocharès avec quelle flatterie les Athéniens se comportèrent envers Démétrius Poliorcète, faisant même des choses auxquelles il se refusoit lui-même. C'est ce que rapporte en ces termes cet historien, et cousin de l'orateur Démosthène, dans le liv. 20 de ses histoires : « Quelques-unes de ces choses parurent même choquer Démétrius, sans parler d'autres vraiment honteuses, et qui tenoient de la dernière bassesse. Par exemple, ils voulurent que les maîtresses de Démétrius, Leæna et Lamie, eussent chacune un temple consacré à Vénus-Leæna et à Vénus-Lamie ; que Burique, Adimas, Oxythemis, ses flatteurs, eussent des autels, des chapelles comme les héros et des libations. On leur chanta leur *péan* à chacun en particulier ; de sorte que ce prince fut dans le plus grand étonnement de ce qu'il voyoit faire, et ne put s'em-

* Daléchamp indiquoit *Pharsale* : c'est la leçon du manuscrit A. Les autres textes portent mal *Barsale*.

pêcher de dire qu'aucun Athénien, de son temps, n'avoit ni sentimens nobles, ni grandeur d'ame. Polémon rapporte, dans son ouvrage sur le *Pœcile*, portique de Sicyone, que les Thébains, par flatterie pour Démétrius, bâtirent un temple à Vénus *Lamie*, maîtresse de ce prince, aussi bien que Leæna. Quelle ne fut pas, ajoute-t-il, l'extravagance des Athéniens, qui, devenus les flatteurs des flatteurs, chantèrent des *péans* et des *prosodies* * en l'honneur de Démétrius?

CHAP. XV. Voici donc ce que Démocharès écrit à ce sujet, dans son liv. 21 : « Démétrius, revenant de Leucade et de Corfou à Athènes, le peuple de cette ville-ci le reçut, non-seulemeut avec des parfums brûlans sur des autels **, lui présentant des couronnes, et faisant des libations; on alla même au-devant de lui avec des prosodies, des chœurs, des ithyphalles qui dansoient en suivant les chants. Ils s'arrêtoient par intervalles, au milieu de la foule, dansoient, répondoient aux chants, en faisant leur

* Hymnes sacrées qu'on chantoit étant accompagnées d'une cithare. Pollux, liv. 4, n°. 64.

** *Portatifs*, tels que ceux dont il a été parlé dans la fête de Ptolémée.

partie;

partie, publiant que Démétrius étoit seul vrai dieu; que les autres divinités dormoient, ou étoient en voyage, ou n'existoient réellement pas. On faisoit Démétrius fils de Neptune et de Vénus; on lui donnoit la plus éclatante beauté : il étoit le bienfaiteur général des hommes : on lui adressoit des prières, des supplications et des vœux. Voilà ce que Démocharès dit de la flatterie des Athéniens; et Duris a *rapporté* * l'hymne ithyphallique, dans le liv. 22 de ses histoires. Le voici.

Hymne ithyphallique.

« Oui, les plus grands des dieux et les plus favorables se présentent « à cette ville-ci. L'instant propice y montre ensemble et Cérès **

---

* Casaubon suppose ici *paretetho echonta houtoos ;* ce qui n'appartient pas au texte. Voyez cet hymne dans les notes de Casaubon.

** Cérès se dit en grec *Deemeeteer*, et *Deemeetra* au nominatif. Il faut prendre la première forme à l'accusatif, pour rétablir la mesure du vers iambique :

E. g. Deemeetra kai Demeetrion.

C'est ainsi qu'Adam lit ce vers. Il lit aussi mieux que Casaubon au vers suivant :

Hama paristh' ho kairos.

La mesure est exacte.

« et Démétrius. Quant à Cérès, elle y vient pour célébrer les redou-
« tables mystères de Proserpine ; mais la joie qui convient aux
« dieux, la beauté, brillent sur le visage de Démétrius, et il s'avance
« avec un doux sourire, au milieu du cercle que forment ses amis,
« d'un air grave * et respectueux, et semblables à des astres qui
« se rangent autour de lui avec affection, comme autour du soleil
« dont il est ici l'image. O fils du puissant Neptune et de Vénus **,
« salut à toi ! les autres dieux, ou sont éloignés de nous, ou n'en-
« tendent rien ***, ou ne sont pas, ou ne font aucune attention à
« nous. Mais toi, nous te contemplons, présent parmi nous, non
« comme un dieu de pierre, ni de bois, mais comme la véritable
« divinité ! Nous te présentons nos vœux. D'abord, toi que nous
« chérissons, procure-nous la paix ! cela dépend de ta puissance ;
« ensuite arrête sur-tout **** ce Sphinx qui maîtrise impérieusement,

---

* Je lis *semnon* dans un sens adverbe, avec les manuscrits.

** Casaubon retranche mal-à-propos *chaire*, qui est dans tous les textes; sans cela il n'y a plus de sens. Je lis donc :

Chaire k'aphroditees.

Le *theas* de Casaubon est une mauvaise cheville, et inconnu dans les textes.

*** Je conserve par-tout *ee*, qui coule en chantant sur les voyelles suiv.; Adam vouloit mal-à-propos *kai* avec quelques changemens.

**** Il faut, pour construire, aller prendre vers la fin le mot *scholason*, ensuite conserver *Aitoolon* avec tous les textes, que Casaubon quitte mal-à-propos. On peut le prendre comme adjectif commun aux deux genres, sous une seule forme, selon les Attiques, ou comme substantif; ainsi *aitoolida* est inutile. J'ai admis *perikratousan* avec Casaubon, à cause du régime *Theboon*, etc. Cependant *peripatousan*, qui est dans tous les textes, peut très-bien s'expliquer, *patousan peri Theeboon*, qui rôde en ennemi contre Thèbes, etc. Je tiendrois pour ce sens, puisque tous les textes s'accordent sur la leçon.

« non Thèbes, mais toute la Grèce; cet Étolien, dis-je, qui, retran-
« ché sur sa roche, comme l'ancien Sphinx, fond impétueusement
« sur nos corps, et les emporte sans que nous puissions les com-
« battre. L'Étolien, accoutumé à piller ses voisins, se jette actuel-
« lement sur les provinces éloignées. *Si donc tu ne l'arrêtes pas*,
« trouve au moins un Œdipe qui l'oblige à se précipiter, ou le
« réduise * à mourir de faim. »

CHAP. XVI. Voilà donc ce que les guerriers de Marathon chantoient, et en public, et en particulier chez eux, après avoir condamné à mort Évagoras, qui avoit adoré le roi des Perses, dont ils avoient autrefois égorgé tant de milliers.

C'est dans ces mêmes vues qu'Alexis introduit, dans son *Pharmacopole* ou son *Cratevas*, un personnage qui tient ce discours à un convive, en le saluant d'un verre de vin :

« Esclave, donne la grande coupe, et verse quatre cyathes à l'amitié
« de la compagnie, ensuite tu verseras les trois de l'amour; l'un

---

* Pourroit-on lire ici *poieeson*, comme *scholason*? Le sens seroit : « Ou « fais-le cesser de force, ou au moins prends de si sages mesures, qu'il soit « réduit à n'avoir plus de vivres. »

Casaubon présente ensuite un appareil d'érudition capable d'en imposer à l'homme le plus instruit sur le temps où Démétrius se fit initier aux mystères, sur la différence de ces cérémonies, etc.; mais malheureusement il ne suit que les erreurs du célèbre Scaliger, qui s'est abusé à ce sujet. Casaubon gâte ici presque tout ce qu'il touche. On en verra la preuve dans les remarques de Pétau, qui le réfute solidement : *Notes* sur le discours XII de Thémistius.

« pour la victoire éclatante d'Antigone *; l'autre pour saluer le « jeune Démétrius, et le troisième pour l'*aimable Vénus*. Salut « à vous, chers convives : que de biens je vais boire dans ce verre ! »

Tels furent les Athéniens, lorsque leur ville, que l'oracle avoit appelée le foyer commun de la Grèce, eut été remplie de la rage de la flatterie. Théopompe, qui en étoit le plus grand ennemi, l'appeloit cependant *le Prytanée de la Grèce*, quoiqu'en même temps il écrivît que la ville d'Athènes fourmilloit de *dionysiocolaques*, de matelots, de filoux, de faux témoins, de calomniateurs, de fourbes huissiers. Pour moi, je suis persuadé que toute cette flatterie se répandit dans cette ville comme un orage, ou quelque calamité qu'envoyèrent les dieux, et que Diogène disoit très-bien à cet égard : il vaut mieux aller aux *coraques* ** qu'aux *colaques*,

* Je ne crois pas me tromper, en disant qu'il s'agit ici d'Antigonus Gonatas, de Démétrius son fils, différent du Démétrius Poliorcète, fils d'un autre Antigonus, Général d'Alexandre; enfin, de *Phila*, femme d'Antigonus Gonatas. Ainsi, au lieu de traduire l'*aimable Vénus*, il faut dire *Vénus Phila*, comme nous avons vu *Vénus Lamia*, *Vénus Leæna*. Voyez Stéphanus, au mot *Phila*.

** Je conserve ces mots grecs, dont l'un signifie *corbeau*, l'autre *flatteur*. L'auteur veut dire que les corbeaux ne dévorent que les morts, tandis que les flatteurs dévorent les vivans.

qui dévorent tout vifs les meilleurs citoyens. Aussi Anaxilas a-t-il dit :

« Nombre de flatteurs sont les charançons des riches. Dès qu'ils se « sont insinués dans l'esprit d'un homme candide, ils y rongent « sans lâcher prise, jusqu'à ce qu'ils l'aient absolument vidé, « comme un grain de bled où il ne reste plus rien ; alors cet homme « n'est plus que du son, et l'insecte en va ronger un autre *. »

Platon écrit, dans son *Phœdre :* La nature a su réunir dans le flatteur, animal redoutable, certains charmes à son caractère pernicieux.

On lit, dans le traité que Théophraste a écrit sur la flatterie, que Myrtis, président des initiations à Argos, voyant plusieurs fois asseoir à côté de lui et des autres juges assemblés, Cléonyme le danseur, et en même temps flatteur, qui vouloit être remarqué parmi les premiers personnages de la ville, le prit par l'oreille, et le tirant hors du parquet, lui dit devant l'assemblée : « Non, tu ne « danseras pas ici, ni tu ne nous entendras pas. »

Diphile dit, dans sa *Noce* :

« Un flatteur, en effet, précipite un général d'armée, un souverain, « des amis et des villes entières, en plaisant un peu de temps par ses « discours pernicieux. — Maintenant cette maladie a gagné tout

* *Heteron daknei*, comme lit bien Casaubon.

« le peuple : nos tribunaux en sont attaqués, et presque tout s'y
« décide par faveur. »

Les Thessaliens ont donc eu raison de ruiner de fond en comble la ville de *Colacée*, habitée par les Méliens, comme le rapporte Théopompe, dans son liv. 30. Le liv. 13 de Phylarque nous apprend que ceux des Athéniens qui s'étoient fixés à Lemnos étoient des flatteurs. En effet, voulant marquer leur reconnoissance à Séleucus et à Antiochus, ils bâtirent un temple sous le nom de Séleucus, et un autre sous celui de son fils Antiochus. Le premier les avoit délivrés de la dure domination de Lysimaque, et leur avoit même abandonné les deux villes qu'ils habitoient à Lemnos. Ils appellent encore aujourd'hui *Séleucus-Sauveur* *, certain verre de vin qu'ils prennent dans leurs festins.

Quelques-uns voulant éviter le nom de *flatterie*, se servent de celui de *complaisance*, comme on le voit dans la *Samienne* d'Alexandride.

« *Flatter*, s'appelle aujourd'hui avoir de la complaisance. »

Mais ceux qui s'abandonnent à cette basse adula-

---

* Ce qui répondoit au verre de Jupiter-Sauveur. Voyez Pollux, liv. 6, n°. 100. Ce Jupiter-Sauveur étoit *Priape*.

tion, ne réfléchissent pas que ce métier ne peut durer long-temps. C'est ce qu'on lit dans le *Menteur* d'Alexis :

« La vie du flatteur n'est pas long-temps heureuse, car un vieil-
« lard à cheveux blancs n'aime plus à nourrir de Parasite. »

Cléarque de Soli observe, dans le premier liv. de ses *Érotiques*, qu'un flatteur ne peut être long-temps ami, parce que le temps lève le masque dont il se couvre *. Quant à l'amant, c'est un flatteur qui n'encense que les charmes ou la beauté.

Adimas de Lampsaque, un des flatteurs du roi Démétrius, fit bâtir un temple, et dresser des statues dans Thria, et le nomma le temple de *Vénus Phila*. Denys, fils de Thryphon, dit, dans son liv. 10 *des Noms*, que cet endroit fut appelé *Philée*, du nom de la mère ** de Démétrius.

Cléarque de Soli raconte d'où est venu le nom de *flatteurs*. Voici ce qu'il dit à ce sujet, dans son ouvrage intitulé *Gergithius* : il prend ce titre de son ouvrage, du nom d'un Gergithius, qu'il présente comme un des flatteurs d'Alexandre, et

* Je lis *autou pseudos*.

** Ce passage confirme ce que j'ai dit plus haut.

s'exprime ainsi : « La flatterie donne des sentimens bas aux flatteurs, qui ordinairement regardent avec mépris * ceux avec qui ils se trouvent. On a la preuve de *cette suffisance* dans la hardiesse ** avec laquelle ils se portent à tout ce qu'ils osent entreprendre; mais d'un autre côté, ceux qui sont enflés par cette adulation, deviennent assez vains et arrogans pour s'imaginer être élevés au-dessus de tout. » Il parle ensuite d'un jeune homme originaire de Paphos, et revêtu de la dignité royale; mais il n'en dit pas le nom. »

« Ce jeune homme portoit son excessive délicatesse jusqu'à coucher sur un lit à pieds d'argent, garni d'un tapis en petit-point de Sardes, des plus riches; dessus étoit étendu une couverture qui présentoit un velours de chaque côté, mais recouvert d'une garniture en filet de couleur pourpre d'*amorgos* ***.

---

* Texte, *kataphroneetikoon.* Les flatteurs, dit plus loin Athénée, se sentant autorisés par leurs protecteurs, regardent avec indifférence ou mépris ceux qui les approchent. Cette leçon est constante, et ne doit pas être changée en *kataphroneetoon*, méprisables. Ce n'est pas ici l'idée de l'auteur.

** On avoit mal saisi l'idée du texte.

*** Une des Cyclades. On y faisoit une espèce de teinture *pourpre* avec une plante qui prit son nom de l'île, et ce fut celui de la couleur. Voy. Bochart,

Il

Il avoit sous la tête trois oreillers de fin lin (tirant par sa teinte sur la pourpre marine), et tout autour desquels * régnoit une garniture de filet correspondante. Sous les pieds étoient deux coussins de couleur ** de *glaïeul*, ouvrage des Doriens. C'est-là sur

---

Hiëroz. t. 2, liv. 5, ch. 14, col. 737. Les anciens teignoient en pourpre, ou plutôt faisoient diverses teintes, depuis le rouge clair jusqu'au violet foncé, avec différentes plantes sur lesquelles ils ne nous ont pas transmis leurs théories. Vigénère, aussi profond littérateur qu'habile chimiste, en a examiné plusieurs dans ses notes sur les *Tableaux* de Philostrate : il mérite d'être lu. La pourpre faite des coquillages désignés par le nom de *pourpre*, se distinguoit de toutes les autres par le mot *halourgees*.

Quant au mot *kalymma*, il signifie proprement un réseau fait de filet, tel que celui dont nos femmes font des robes, des bourses, des manchettes, etc. C'étoit ce qui recouvroit ce tapis.

* Je conserve ici *kalymma* avec tous les textes, et je lis *ti* pour *to*. Casaubon veut *kauma*, *chaleur*, et traduit, *avec lesquels trois oreillers il se garantissoit de la chaleur;* mais il ajoute qu'il ne s'en servoit pas en même temps. Je voudrois savoir par quelle autorité il avance ce que le texte ne permet absolument pas de supposer. Il devoit faire attention au vrai sens qu'a ici la préposition *dia*, qui, à la lettre, indique que ce filet étoit *entre* les oreillers, ou *autour;* ensuite *amynomai* indique que cette garniture correspondoit, par sa beauté, à celle du tapis de velours. Casaubon, en supposant *kauma*, auroit dit, avec plus de vraisemblance, que ce voluptueux n'étoit pas couché, étendu dans ce lit, mais assis, ayant le dos appuyé sur ces trois oreillers, pour avoir moins chaud ; alors cette leçon seroit probable, quoiqu'inconnue dans tous les textes; et l'on pourroit l'admettre, si le sens que j'ai pris, en suivant la lettre, paroissoit peu naturel ; ce que je ne crois pas.

** Texte, *hysginobaphee ;* d'*hysgee*, latin *gladiolus*, ou *vaccinium*,

quoi il se couchoit, enveloppé d'une robe blanche. »

« Tous les monarques de Chypre ont auprès d'eux des flatteurs d'une naissance distinguée, comme un accessoire fort important : en effet, leur souveraineté est absolument tyrannique *; mais il en est de ces flatteurs comme des juges de l'Aréopage; on n'en connoît ni le nombre, ni la figure, si l'on excepte les plus distingués. »

« Les flatteurs de Salamine sont partagés en deux familles, desquelles descendent ceux des autres parties de l'île de Chypre. On les appelle *Gerginiens* et *Promalangues*. Les Gerginiens se mêlent dans la ville parmi les autres citoyens, soit dans les lieux de travail, soit dans les places publiques, écoutant tout ce qu'on dit, et faisant l'espionnage. Tous les jours ils rendent compte aux *Anactes* ** de ce qu'ils entendent dire. Quant aux Promalangues, ils examinent si ce que les Gerginiens ont rapporté,

---

dans Vitruve, selon Philandre, liv. 7, ch. 14. Conférez Pline, liv. 9, ch. 41, liv. 21, ch. 26; Bochart, *ibid. suprà*, liv. 5, ch. 10, col. 729.

* Voyez Meursius, *Insula Cyprus*, liv. 2, ch. 7.

** Nom commun aux fils et aux frères des rois. Les filles se nommoient *anassai*. Voyez Meursius, *ibid.*

mérite quelque information : ce sont comme les inspecteurs de ces espions. Ils abordent tout le monde avec tant d'artifice, et d'un ton si persuasif, que je crois volontiers, comme ils le disent eux-mêmes, que tous les flatteurs les plus renommés sont sortis de leur pépinière. Les honneurs qu'ils reçoivent des rois, les rendent extrêmement fiers de leur profession.

Ces gens disent même qu'un Gerginien, issu de ces Troyens prisonniers que Teucer eut en partage, et alla établir en Chypre, partit peu de temps après pour se rendre par mer dans l'Éolie, en suivant les côtes, ayant ouï dire que ses ancêtres s'étoient établis dans cette province : ils ajoutent même qu'il bâtit une ville près du mont Ida, en Troade, après avoir rassemblé certain nombre de Mysiens, et qu'elle fut d'abord nommé *Gergine*, du nom de la famille de son fondateur : on l'appelle à présent *Gergithe*. Il paroît que plusieurs, ayant été séparés du reste de la flotte, s'arrêtèrent dans le pays de Cumes ; mais ils étoient de Chypre, et non de Tricca en Thessalie, comme quelques-uns l'ont prétendu, et par une ignorance de fait dont il n'est, je crois, pas possible de les tirer. »

« Du temps de *Glous* * le Carien, il y eut aussi chez nous des femmes nommées *Colacides*, ou Flatteuses, au service des dames de la famille royale. Il en restoit encore quelques-unes qui étoient passées à l'autre extrémité de l'île, mais qu'on faisoit venir pour le service des femmes d'Artabaze et de Mentor. On changea leur nom en celui de *Climacide*, et en voici la raison. Voulant plaire à celles qui les demandoient, elles se courboient en forme de marche-pied ou de *gradin*, de manière que les dames montoient sur leur dos pour entrer dans leurs voitures, et y descendoient de même. C'est à cet excès qu'elles avoient porté la mollesse, ou plutôt la malheureuse condition de ces princesses insensées, par cette invention abjecte et méprisable; mais ces *Climacides*, après avoir vécu dans la mollesse par ce raffinement, n'eurent plus qu'une vie dure et pénible dans leur vieillesse : ainsi, celles qui leur succédèrent chez nous, n'ayant plus obtenu le même crédit, passèrent en Macédoine. La décence ne me permet pas de raconter ici à quel dégré de libertinage elles y portèrent les princesses et

* Correction heureuse de Casaubon.

les dames du plus haut rang : je dirai seulement, que faisant pratiquer sur elles, et pratiquant sur d'autres les sortilèges d'usage aux mystères de Diane *Tauropole* *, elles devinrent enfin de vrais égouts uniquement remplis d'immondices. Tels sont les maux considérables que la flatterie a causés à ceux qui se sont laissés abuser par de vils adulateurs. »

Cléarque continue sa narration **, et s'exprime ainsi : « On blâmera sans doute ce jeune homme de l'usage qu'il faisoit des choses dont j'ai parlé. Outre cela, il y avoit des esclaves qui se tenoient debout à certaine distance de son lit, vêtus de

---

* Il faut se rappeler ici que Diane est appelée *Tauropole* dans l'*Ajax* de Sophocle, et que la Macédoine, voisine de la Thessalie, étoit remplie de femmes initiées aux mystères ténébreux de Diane, connue sous le nom d'*Hécate*, comme la divinité qu'on y invoquoit; mais Diane avoit aussi un culte secret, semblable à celui de Priape, ce qui lui fit donner le nom d'*Artemis Priapinée*. Elle étoit tantôt invoquée sous ce dernier rapport, comme principe créateur; tantôt sous le premier, comme l'être destructeur, ainsi qu'Apollon, Bacchus, et la plupart des autres divinités. L'abus étant de toutes les religions, le libertinage y devint bientôt général. Mais je ne puis entrer ici dans des détails sur lesquels on sera pleinement satisfait en lisant l'excellent ouvrage de M. Knight, sur *les restes du culte de Priape*, Lond. 1787, *in*-4°., en Anglois, p. 133, 144, *et alibi*. Je voudrois qu'il y eût une traduction françoise de cet ouvrage.

** L'auteur revient au jeune délicat dont il a été parlé.

courtes tuniques. Trois hommes qui ont donné lieu à tous ces détails, et gens notables parmi nous, s'y trouvoient aussi. »

L'un s'étoit assis au pied du lit, tenant sur ses genoux les pieds du jeune homme *, couverts d'une étoffe légère. On voit assez clairement ce qu'il faisoit sans qu'on le dise. On appelle, dans ce pays, cette espèce d'hommes *Parabystes* **, parce que ces gens flattent avec tant de souplesse et d'art, qu'ils parviennent à former des liaisons, même avec ceux qui leur refusoient l'entrée de leur maison.

Le second étoit sur un siége à deux, placé près du lit, penché sur la main que le jeune homme laissoit pendre nonchalamment, en la lui cédant ; il la caressoit, en prenoit les doigts, les tiroit les uns après les autres, de sorte que le premier le nomma *Ventouse* ***, et il ne pouvoit rien dire de plus à propos.

---

* Le texte, *syneemphiakoos*, indique que les genoux de cet homme étoient couverts avec les pieds du jeune homme qu'il soutenoit.

** Ceux qui s'introduisent comme forcément.

*** On connoît l'effet des ventouses ; mais je ne vois rien de bien spirituel dans cette dénomination.

Le troisième se nommoit *Ther ;* c'étoit le plus distingué : à ce titre, ayant les fonctions les plus honorables du service, il se tenoit debout à la tête, et, appuyé de l'air de la plus tendre amitié sur les coussins de fin lin, il les partageoit avec lui. De la main gauche, il rangeoit la chevelure du jeune homme; et de la droite, il le rafraîchissoit en faisant aller et venir un éventail phocaïque, mais avec une oscillation douce et voluptueuse, non en l'agitant avec vîtesse : on eût dit le mouvement d'une escarpolette *. Voilà pourquoi un dieu qui n'eut aucun égard, indigné de ce jeune homme, lui envoya cette même mouche dont Minerve porta toute la hardiesse dans le cœur de Ménélas, si nous en croyons Homère **, tant elle avoit de vigueur et l'ame intrépide. A peine le jeune homme fut-il piqué, que cet homme jeta un tel cri, entra dans une telle colère, par pitié pour lui, qu'il chassa toutes les autres mouches de la maison, tant il étoit devenu furieux contre

* Je lis *aiooraian* avec le manuscrit B et celui de Casaubon; mais *aiooroon* des autres textes est également bon, *comme en le balançant.*

** Iliad. 17, v. 570.

celle-là seule. On vit ainsi que ce délicat l'avoit consacré à ce ministère particulier.

Leucon, tyran du Pont, pensoit bien différemment. S'étant aperçu que nombre de ses amis avoient été dépouillés par ses flatteurs, et voyant en outre un de ces hommes vils calomnier quelqu'un de ses favoris : Je te tuerois, lui dit-il, si un tyran * n'avoit besoin de scélérats.

Antiphane le comique présente de semblables détails dans son *Soldat*, sur la mollesse des rois de Chypre, et fait ainsi interroger un soldat :

« A. Dis-moi, avez-vous été long-temps en Chypre? B. Tant qu'il « y a eu guerre. A. Mais, dis-moi, en quel endroit? B. A Paphos : « il y règne une mollesse, une volupté si recherchée, qu'elle est « vraiment incroyable. A. Quelle volupté donc? B. Quand le roi « est à table, ce sont des colombes qui l'éventent, et personne ne « s'aviseroit de le faire. A. Comment donc? eh bien, laissons-là « mes affaires, et dis-moi comment cela se fait. B. Le roi étoit « oint d'un parfum qui lui vient de Syrie, et qu'on tire d'un fruit « dont les pigeons mangent beaucoup. Venant au vol à l'odeur « de ce parfum, ils osoient même se poser sur la tête du roi : les « valets qui étoient à côté les chassoient; ils s'élevoient un peu, « mais sans s'écarter aucunement, ni d'un côté, ni de l'autre, et « c'est ainsi qu'ils l'éventoient, agitant doucement l'air, loin de « lui faire sentir un vent trop fort. »

* Réflexion remarquable, que l'auteur de l'*Anacharsis* a notée.

CHAP.

CHAP. XVII. Le flatteur du jeune homme dont j'ai parlé, étoit donc, comme le dit Cléarque, un *Malacocolax* *; car, outre qu'il flattoit un tel homme, il nous est représenté dans cet écrivain avec toute l'attitude d'un adulateur qui étend les coudes pour écarter le monde de son prince, et s'enveloppant de bandes au besoin **. C'est pourquoi, dit Cléarque, les uns l'appeloient *Paranconiste* ***, d'autres *Schematothèque.*

En effet, un flatteur semble être un autre Protée : c'est pourquoi il se transforme de mille manières, et change aussi souvent de langage ; tant il est rempli d'astuce.

Le médecin Androcide disoit que le mot *kolakeia*, ou flatterie, venoit du verbe *kollasthai*, en ce que le flatteur (se *colloit*) s'agglutinoit à ceux qu'il fréquentoit ; mais il me semble que cette dénomination est due à la facilité avec laquelle le flatteur se résigne à tout, prêt à tendre le dos par

---

* Flatteur d'un efféminé.

** Si son patron en avoit pour tenir un emplâtre, il s'en mettoit aussi.

*** Coudoyeur — *Schem.* est celui qui contrefait la figure et les attitudes d'une personne. Ce nom eût bien convenu au célèbre Anglois Garrick, mais dans un sens non injurieux.

la bassesse de son caractère, pour se charger de ce qu'il y a de honteux, et sans se refuser à rien.

On ne se tromperoit donc pas en appelant (*hygros*) * *dissolue*, la vie du jeune prince de Chypre. Alexis nous apprend, dans son *Pyraune*, qu'on trouvoit dans Athènes nombre de maîtres qui montroient à vivre de cette manière.

« Je veux aussi essayer de cette autre vie, que tout le monde
« appelle actuellement *hygros* (relâchée, dissolue, molle, effé-
« minée). Je me suis promené pendant trois jours dans le Céra-
« mique, et j'y ai trouvé peut-être trente maîtres dans un seul ate-
« lier, pour m'apprendre à mener cette vie. »

---

* Ce mot *hygros* pouvant faire quelque difficulté à certains lecteurs, voici son vrai sens. Il désigne à la lettre une substance dont les parties ne forment pas entre elles une forte adhérence. Voilà pourquoi Homère donne à l'eau l'épithète de *hygron*, qu'on a critiqué mal-à-propos, parce qu'on l'interprétoit par *humide*. Pindare dit que l'aigle, en dormant, a le dos *hygros*, et avec raison. Lorsque les oiseaux dorment, toutes leurs plumes semblent être pendantes, par le *relâchement* que cause le sommeil. *Hygron elaion* ne signifie pas de l'huile humide, mais dont les molécules sont très-peu cohérentes; elles le sont même beaucoup moins que celles de l'eau, puisqu'elles pénètrent le bois à travers lequel l'eau ne passe pas. C'est d'après ces notions qu'on peut sentir ce que peut signifier *hygros bios*, une vie dissolue, *molle*, et dans laquelle on prend toutes ses aises. Le contraire d'*hygros* est *hygies*, qui signifie *dense*, *compacte*, et, par une idée secondaire, *sain*, *en bon état*.

Crobule dit aussi, dans son *Apolipuse* :

« La mollesse et la dissolution de ta vie m'étonnent *, tant tu vis
« avec déréglement. Je dis *mollesse* (*hygroteeta*), car c'est le
« terme dont plusieurs se servent à-présent. »

Antiphane, dans ses *Lemniènes*, suppose que la flatterie est un art, et s'exprime ainsi :

« Y a-t-il, ou peut-il se trouver un art plus agréable, un revenu
« plus sûr que de flatter avec adresse? Le peintre travaille avec la
« plus grande peine, et a souvent bien des contrastes à essuyer :
« quels risques le laboureur n'a-t-il pas à courir? En un mot, tout
« le monde a ses peines et ses soucis : mais nous, nous passons la
« vie à rire et dans les plaisirs. En effet, quand le plus grand
« ouvrage d'un homme est de jouer, de rire, de persifler, de bien
« boire, n'est-ce pas le plaisir même? Pour moi, je ne connois
« rien de mieux, si ce n'est d'être riche. »

Ménandre, dans son *Homonyme*, a singulièrement bien caractérisé le flatteur; et Diphile, le Parasite, dans sa *Télésie*. Alexis, dans son *Faux Accusateur*, introduit sur la scène un flatteur qui tient ce discours :

« Par Jupiter-Olympien! par Minerve! que je suis heureux! non
« pas, Messieurs, parce que je vais être bien traité à la noce, mais
« parce que je vais y crever de manger, s'il plaît à Dieu. Quel mort
« heureuse, si je pouvois mourir ainsi! »

Je pense, mes amis, que ce charmant goinfre

---

* Je trouve aussi *tethaiphe* dans mes manuscrits. On peut suivre Casaubon dans un passage si peu important; mais mettez un point après *son*.

auroit volontiers dit ce qui se trouve dans l'*Omphale* d'Ion le tragique :

« Pour moi *, je dois vous dire que mes fêtes annuelles sont celles
« que je fais tous les jours. »

Hippius d'Érythre ** rapporte, au second livre de l'histoire de sa patrie, comment les flatteurs de Knopus furent la ruine de son royaume. Voici ce qu'il dit :

« Cnopus ayant envoyé consulter l'oracle concernant sa conservation, le dieu lui répondit de sacrifier à Mercure le *Rusé* ***. Quelque temps après il s'embarqua pour aller consulter lui-même l'oracle de Delphes. Ortygès, Irus et Écharus, connus sous les noms de *Complaisans* et de *Flatteurs*, parce qu'ils étoient du nombre de ses courtisans les plus distingués, avoient formé le dessein d'anéantir l'autorité royale, et d'établir l'oligarchie. Étant partis avec Knopus, dès qu'ils eurent pris le largue, ils le lièrent et le jetèrent à la mer. Faisant aussi-tôt

---

* Et selon l'idée de l'acteur : « C'est tous les jours fête annuelle pour moi. »

** Il s'agit de celle d'Ionie, qui est aussi nommée la ville *Knopus*. Il y en avoit plusieurs de ce nom, sans excepter *Paphos*. Voyez Stéphan.

*** Mercure prend lui-même cette épithète dans le *Plutus* d'Aristophane.

voile vers Chio, ils y prirent des troupes que leur donnèrent Amphiclus et Polytecne, et arrivèrent de nuit à Érythre. Le flot venoit de jeter le corps de Knopus sur la côte d'Érythre, près du rivage qu'on appelle à présent *Léopode*, et Cléonice, femme de Knopus, rendoit à son mari les devoirs funèbres, tandis que d'un autre côté on étoit assemblé pour célébrer la fête de Diane *Strophée* *. Tout-à-coup on entend le son de la trompette : Ortygès et ses compagnons surprennent la ville,

* *Strophæa;* dans l'épitome, *Strophea:* les autres textes portent *Stophea. Phea,* dans l'épitome, rappelle une faute fréquente dans presque tous les manuscrits grecs, où *ai, e* sont confondus. On ne sait pas ce que peut indiquer *Stophea.* Casaubon proposoit *Stobaia,* parce que *Stobaios* a été un des surnoms d'Apollon. Ce mot signifie *téméraire,* et c'est l'épithète que donne à ce dieu (en le nommant *Atasthalos*) l'auteur de l'hymne en l'honneur d'Apollon, à la fin d'Homère; mais je proposerai une conjecture autorisée par *Strophea* (*Strophaia*) de l'épitome. Mercure étoit adoré comme présidant aux chemins, de même qu'Apollon et Diane qui en avoient, l'un, le nom d'*Agyieus,* l'autre, celui d'*Énodia.* Mercure et Apollon avoient leurs statues ou colonnes devant les portes des maisons, et y présidoient comme gardiens. Mercure en étoit appelé *Strophaios.* Voy. le *Plutus* d'Aristophane, p. 110; et le *Schol.* Diane, comme l'observe Brodeau sur l'*Anthologie,* liv. 1, p. 17, avoit aussi ses statues devant les portes, qu'elle étoit censée garder la nuit, comme Mercure les gardoit de jour. Ne peut-elle pas en avoir été nommée *Strophaia,* comme lui *Strophaios?* au moins je ne m'écarte en rien de nos textes. Les savans prononceront ici.

égorgent la plupart des amis de Knopus : Clémonie en est intruite, et se sauve à Colophone. »

« Le tyran Ortygès et son parti, soutenus des troupes de Chio, tuent tous ceux qui s'opposent à leur intérêt, abolissent les lois, règlent à huis-clos les affaires de la ville, sans admettre aucun citoyen à leurs délibérations. Ils établissent, hors de la ville et devant les portes, un tribunal, et y jugent les affaires, vêtus de robes de couleur pourpre marine, sur des tuniques bordées de même couleur. En été, ils portoient des sandales découpées; en hiver, ils marchoient de tous côtés avec des chaussures de femme. Ils laissoient croître leurs cheveux, et les faisoient friser en boucles, se couvrant la tête d'un diadême jaune et pourpre. Ils avoient une parure toute d'or, telle que celle des femmes, et obligeoient les citoyens, les uns à les porter dans des chaises, les autres à porter la verge devant eux, et quelques-uns à nettoyer les rues. »

« Ils contraignoient aussi les uns à leur envoyer leurs enfans aux assemblées particulières qu'ils tenoient; ordonnoient aux femmes et aux filles des autres de s'y trouver, et punissoient très-sévèrement ceux qui le refusoient. »

« Si quelqu'un de leurs associés venoit à mourir, ils faisoient assembler les citoyens avec leurs femmes et leurs enfans, les obligeoient de pleurer, de se frapper la poitrine en jetant des cris aigus, et il y avoit un homme, l'escourgée à la main, pour les forcer de se lamenter et de répandre ces clameurs. »

Enfin, Hippotès, frère de Knopus, survint inopinément, un jour de fête, à Érythre, avec des troupes. Aidé des habitans, il fondit sur les tyrans, fit périr la plupart dans les supplices, perça de sa lance Ortygès qui fuyoit, et ceux de sa suite, traita ignominieusement les femmes et les enfans, et délivra sa patrie.

Vous voyez donc, mes amis, par tous ces détails, de combien de maux la flatterie peut devenir la cause dans la société. Voici encore ce que Théopompe dit, dans la neuvième de ses *Philippiques* : « Agathocle, qui avoit été esclave et un de ces *Pénestes* de Thessalie, parvint à mériter une grande considération auprès du roi Philippe, tant par sa flatterie, que parce qu'il dansoit, faisoit beaucoup rire ce prince lorsqu'il étoit à table avec lui. Ce fut cet homme qu'il envoya pour ravager le pays

des *Perrébéens*, et conduire toute cette entreprise. Philippe avoit toujours de semblables personnages autour de lui, passant beaucoup de temps à boire et à faire des bouffonneries avec eux, leur communiquant même les projets les plus importans pour avoir leur avis. »

Hégésandre de Delphes rapporte ce qui suit au sujet du même Philippe : « Il envoya, dit-il, une somme d'argent assez considérable aux Athéniens qui s'assemblent dans le temple d'Hercule, appartenant aux *Diomes* *, pour y dire tout ce qu'il y a de plus capable de faire rire, ordonnant à quelques personnes de lui communiquer par écrit tout ce qu'on y dit à ce sujet. »

Théopompe en parle ainsi dans le liv. 26 de ses histoires : « Philippe sachant que les Thessaliens vivoient sans règle et sans mesure, en forma ses sociétés ; et cherchoit à leur plaire en tout, dansant, s'enivrant, et ne gardant aucune mesure dans ses débauches. Il étoit naturellement bouffon, pris de vin tous les jours, ne se fixant que sur tout

* Conférez ce que dit Athénée, liv. 14, ch. 1, p. 614 du grec; Hésychius, aux mots *Diomeis* et *Kynosargès*; Aristophane, dans ses *Grenouilles*, p. 243; Pausanias, *Attic.*, p. 17, édit. 1583, *Sylburg*.

ce

ce qui tendoit à ces plaisirs, et recherchant les hommes toujours prêts à placer une raillerie, un bon mot avec finesse, et à faire rire, soit par leurs discours, soit par leurs gesticulations *. C'est plus dans ces coteries, que par des présens, qu'il s'est attaché la plupart des Thessaliens qui approchoient de sa personne avec cette familiarité.

Denys de Sicile se comportoit de même, comme le donne à entendre Eubule le comique, dans sa pièce intitulée le *Tyran*, surnom de Denys :

« Il est haut et dur pour les gens d'honneur, mais, au contraire,
« toujours traitable pour les flatteurs et ceux qui s'entendent au
« persiflage; il regarde même ceux-ci comme des gens libres,
« quand ce seroit un esclave. »

Mais Denys n'étoit pas le seul qui reçût favorablement ceux qui avoient dissipé leur bien à boire, à jouer, et à d'autres excès : Philippe se comportoit de même. Voici ce que Théopompe écrit de l'un et de l'autre dans son liv. 49 :

« Philippe éloignoit de lui les gens réservés et honnêtes, qui tenoient leurs affaires en bon ordre,

* Je mets un point après *poiousi*, et je supprime ensuite *kai*, indiqué comme surabondant et transposé, dans le manuscrit A que je suis. La correction de Casaubon est en pure perte ici.

Il honoroit, vantoit même les gens somptueux qui passoient leur vie à des jeux de hasard, et à boire. Non-seulement il leur en procuroit les moyens, il les autorisoit encore à commettre toutes sortes d'injustices et d'infamies. En effet, de quelle action honteuse, de quelle violence n'étoient-ils pas coupables? quelle qualité, quel mérite eût-on trouvé chez eux? n'étoient-ce pas des gens qui se faisoient raser, épiler, tout hommes qu'ils étoient? Ceux même de ses amis qui avoient de la barbe osoient se constuprer les uns les autres *. Tous ces gens menoient par-tout avec eux deux ou trois mignons, et leur rendoient le même service à leur tour; de sorte qu'on peut dire que Philippe n'avoit pas pris des *amis*, mais des *amies*, et personne ne les eût appelés des soldats, mais des *paillasses* **. Portés, par leur scélératesse naturelle, aux assassinats, ils étoient les femmes de leurs compagnons; bien loin de connoître la sobriété, ils n'aimoient qu'à s'enivrer; au lieu de vivre honnêtement, ils

* Saint Paul a peint chaudement ces désordres dans son *Épître* aux Romains.

** C'est à la lettre le sens du grec, et je n'ai que ce mot françois pour le rendre.

ne songeoient qu'à piller et à tuer. Respecter la vérité, tenir leurs engagemens, c'est ce qui leur paroissoit ne pas les concerner; mais se parjurer, tromper, étoit une grande * action pour eux. Insoucians sur ce qu'ils avoient, ils cherchoient avec cupidité ce qu'ils n'avoient pas, tandis qu'ils avoient à leur discrétion une partie de l'Europe; car je pense que ces amis, dont le nombre ne passoit pas huit cents, jouissoient de revenus fonciers aussi grands que pouvoient en percevoir dix mille Grecs possédant le terrain le meilleur et le plus étendu ».

Théopompe dit à-peu-près la même chose de Denys, tyran de Sicile, dans son liv. 21 : « Denys aimoit et recevoit favorablement ceux qui avoient dissipé leur bien au jeu, à la table, et à d'autres débauches; car il vouloit que tous les hommes fussent vicieux et pervers. »

Démétrius Poliorcète aimoit aussi à rire, selon le rapport de Phylarque, liv. 10 de ses histoires; mais voici ce qu'il écrit, liv. 14 : « Démétrius

---

* Je garde avec tous mes textes, *en toq semnotatoo*, expression très-grecque, mais qui déplaisoit à Casaubon. Nombre d'exemples prouveroient cet idiotisme oriental chez les Grecs.

voyoit avec beaucoup de plaisir * ceux qui le flattoient à sa table, et qui faisoient leurs libations ** à Démétrius, seul roi; à Ptolémée, seul amiral; à Lysimaque, le trésorier; à Séleucus, commandant des éléphans; mais ces choses le firent beaucoup haïr. »

Hérodote nous apprend que le roi Amasis, plaisant de son naturel, aimoit à railler ses convives; et que lors même qu'il n'étoit que particulier, il se plaisoit à boire et à badiner aux dépens d'autrui; que du reste il étoit sans ambition.

Selon Nicolas de Damas, liv. 27, Sylla, Général Romain, et qui aimoit pareillement à rire, eut tant de passion pour les mimes et les bouffons, qu'il leur assigna des terres très-étendues qui appartenoient à l'Etat. Les comédies satiriques qu'il a écrites dans sa langue, prouvent combien il prenoit de plaisir à ces amusemens.

Théophraste rapporte, dans son ouvrage *sur la*

---

* Je lis *heedeoos per heoora*, etc. Casaubon a tort de retrancher *per*; il n'y avoit que *heede* à rendre au texte.

** Pour entendre ce que l'auteur veut dire par libations, il faut se rappeler un usage que n'a pas omis Silius Italicus. Voyez mon édition latine, liv. 7, v. 750; liv. 11, v. 300, et ma note, liv. 11.

Comédie, que les Tirynthiens aimoient passionnément à rire, et qu'étant incapables de s'occuper d'affaires sérieuses, ils eurent recours à l'oracle de Delphes, y demandant d'être délivrés de ce penchant. L'oracle leur répondit qu'ils en seroient réellement guéris s'ils parvenoient à sacrifier, sans rire, un taureau à Neptune, et à le jeter à la mer. Dans la crainte de manquer à la condition prescrite par l'oracle, ils défendirent de laisser venir les enfans au sacrifice. Un enfant l'ayant appris, se mêla dans la foule. On voulut le chasser en criant après lui: Quoi! dit-il, craignez-vous que je ne renverse le vase * qui va recevoir le sang de la victime! Éclatant tous aussi-tôt de rire, ils virent par expérience que le dieu leur avoit voulu indiquer qu'il est impossible de faire cesser une vieille habitude.

Sosicrates, livre premier de son histoire de *Crète*, rapporte quelque chose de particulier concernant les habitans de Phæste : c'est que dès leur enfance ils passent pour s'exercer à la plaisanterie ; et que pour cette raison il leur arrive souvent de dire des choses fort spirituelles, y étant accoutu-

* C'étoit la mer même.

més depuis leurs premières années. C'est pourquoi tous les Crétois leur accordent l'avantage de la plaisanterie.

CHAP. XVIII. Anaxandride * le comique place la *jactance* après la flatterie. Voici ce qu'il dit, dans son *Pharmakomantis* :

« Quoi, tu me blâmes d'avoir quelque jactance! Eh ! bien **, la
« jactance l'emporte sur tous les talens, après la flatterie cepen-
« dant; car ce métier-ci est le métier par excellence ! »

Aristophane, dans sa *Gérytade*, fait mention d'un *flatteur gourmand* :

« Tu t'appelois *** *psithyre*, *colax*, *sannyrion* ? mais, flatteurs
« gourmands, scélérats, où allez-vous vous débaucher ? »

Philémon dit, dans son *Ananeoumenee* (*Renouvelée*) :

« Celui-ci est un flatteur affamé. »

Philippide, dans son *Renouvellement* (*Ananeoosis*) :

« Toujours flattant en affamé, et s'insinuant. »

---

* C'est la leçon de mes manuscrits et de l'épitome. Adam lisoit de même après Vossius et Meursius. *Pharmakomantis* signifie *apothicaire prophète*.

** *Alla ti ? Nika*, etc. C'est la leçon d'Ægius, ou du manuscrit Farnèse.

*** Je suis la conjecture d'Adam, qui lisoit *ekalou* pour *kalou*, afin de trouver un sens dans ce passage altéré.

C'est proprement là ce qui constitue le caractère du flatteur (*kolax*); car *kolon* signifie nourriture, mot dont on a formé *boukolos*, celui qui mène paître les bœufs; *dyskolos*, dégoûté du manger, qui en a de l'aversion; sans excepter *koilia* *, le ventre, qui reçoit le manger.

Diphile s'est servi du mot *Psoomokolaphos*:

« On te nomme ** *Psomokolaphe*, fugitif. »

Démocrite ayant fini cette dissertation, demanda à boire dans le biberon de Sambrias. Aussi-tôt Ulpien dit : Quel est donc ce Sambrias ? Comme il alloit entamer un discours qui n'auroit pas fini, on vit entrer une foule de domestiques qui apportoient à manger.

Démocrite reprit la parole, et dit à ce sujet : « J'ai toujours vu avec étonnement, Messieurs, que la gente esclave soit si retenue, se trouvant au milieu de tant de friandises. Ils les regardent avec indifférence, non par la crainte seulement, mais aussi par la discipline à laquelle on les accou-

---

* *Koilia*, ventre, n'appartient pas au mot *kolon*. L'auteur donnoit plus haut au mot *colax* une autre étymologie; mais laissons-le s'amuser de ses théories.

** Jeu de mot bien appliqué à un flatteur affamé qu'on soufflette.

tume; car je n'entends pas ici cette discipline du *Doulodidascale* * de Phérécrates, ni un ordre qui les empêche d'en approcher, comme on défend aux esclaves de l'île de Coo, d'être présens aux sacrifices qu'on fait à Junon.

C'est en effet ce que nous lisons dans l'histoire de Coo par Macarée, liv. 3 : « Lorsque les habitans de Coo, dit-il, font des sacrifices à Junon, aucun esclave n'entre dans le temple, ni ne goûte rien de ce qu'on y apprête. »

Antiphane dit, dans son *Dysprate* ** :

« On voyoit des amètes à demi-mangées, de petits oiseaux : or,
« il n'étoit permis à aucun esclave de toucher à ces restes, comme
« l'assurent les femmes. »

Épicrates introduit aussi sur la scène un valet fort mécontent, à qui il fait tenir ce discours, dans son *Dysprate* :

« Qu'y a-t-il de plus fâcheux que d'entendre appeler deux ou trois
« fois de suite un esclave, tandis que les convives s'en donnent à
« leur aise, et de présenter le pot-de-chambre à un jeune égrillard
« sans barbe; de voir laisser des amètes à demi-rongées, de petits
« oiseaux, sans qu'il soit permis à un pauvre esclave de toucher
« à ces restes, car c'est ce que nous disent les femmes ! Qu'un de

---

* Celui qui instruit les esclaves.

** Esclave vicieux qu'on a de la peine à vendre.

« nous

« nous autres s'avise d'avaler un verre de vin, de gruger un mor-
« ceau, sur-le-champ c'est un gourmand, un goinfre ! »

En comparant ces vers, il est évident qu'Épicrates a pris les siens d'Antiphane.

Dieuchidas nous apprend, dans son histoire de *Mégare*, pourquoi les îles qui sont entre le rivage du territoire de Cnide et Symée, ont été appelées *Araiai* : Il survint, dit-il, après la mort de Triopas, un différend entre ceux qui l'avoient accompagné dans son expédition. Les uns se retirèrent chez eux, les autres demeurèrent avec Phorbas, et le suivirent à Ialise : un autre parti s'empara de Camire et de ses dépendances avec Periergue. Or, Phorbas fit alors des imprécations * contre eux, si l'on en croit le bruit commun, et ce fut pour cette raison que ces îles eurent le nom d'*Araiai*. Phorbas ayant fait naufrage, sa sœur (et qui l'étoit aussi de Périergue) se sauva à la nage dans l'endroit appelé *Schedia*. Thamnée, qui chassoit vers ce lieu-là, se trouvant à leur rencontre, les mena chez lui pour leur donner l'hospitalité; mais avant d'y arriver, il envoya un domestique à sa femme, pour lui dire

* Il faut savoir ici que le mot *arai* signifie imprécations.

de préparer tout ce qui étoit nécessaire, parce qu'il amenoit des étrangers (*hôtes*).

Thamnée arrive au logis, ne trouve rien de prêt; aussi-tôt il jette du bled dans le moulin, fait les autres préparatifs en conséquence, et après avoir moulu il traite ses hôtes. Phorbas fut si flatté de cet accueil, qu'il voulut qu'après sa mort ses amis ne lui fissent rendre les devoirs funèbres que par des gens libres : or, c'est cet usage qu'on observe encore lorsqu'on sacrifie aux mânes de Phorbas. Le service ne s'y fait que par des gens libres, et il est défendu à tout esclave d'en approcher.

Mais les esclaves étant un des sujets qu'Ulpien a proposé de discuter, disons-en quelque chose, en rappelant ici par ordre * ce que nous pouvons en avoir lu autrefois. Phérécrates dit, dans ses *Campagnards* :

« Il n'y avoit alors ni de Manès, ni de Sacès, esclave de personne:
« c'étoient elles ** (*les femmes*) qui étoient chargées de tout

---

* *Anapempazein*; à la lettre, *compter par cinq*, ou par le nombre des doigts de chaque main. Taylor a fait quelques bonnes remarques sur cet usage primitif, dans ses marbres grecs de Sandwich. M. Bailly a voulu en parler dans son *Atlantide*; mais on peut le laisser de côté sans regret.

** Les Romains parlent de même de leurs femmes, aux premiers temps de leur république.

« le travail du ménage. En outre, levées dès la pointe du jour, « elles s'occupoient à moudre les grains; de sorte que le hameau « retentissoit *du chant* * de celles qui faisoient tourner la meule. »

Anaxandride écrit, dans son *Anchise :*

« Mon ami, jamais il n'y eut de corps civil ** composé d'esclaves: « c'est la fortune qui change la condition des individus. Nombre « de gens sont aujourd'hui esclaves, qui demain seront *Suniens* ***, « et après demain vendus sur la place comme esclaves. C'est le « sort **** qui manie le gouvernail de chacun de nous. »

Posidonius le Stoïcien dit, dans le livre XI de ses histoires, que plusieurs étant incapables de pourvoir eux-mêmes à leurs besoins, faute d'avoir assez d'esprit, s'abandonnent en propriété à des gens plus intelligens, afin que, trouvant sous leur direction ce qui leur est nécessaire, ils leur rendent,

---

* J'ajoute *du chant*, parce qu'on s'est trompé en interprétant ceci du *bruit des meules*. Athénée rappelle, liv. 14, chap. 3, l'*épimylion*, ou la chanson de la meule dont plusieurs anciens ont aussi fait mention.

** Je rends ainsi le mot *polis*. Les Latins distinguoient entre *urbs* et *civitas*. *Urbs* se disoit de l'enceinte ou des murs de la ville. *Urbs ab orbe*, parce que les anciennes villes étoient rondes; mais *civitas* se disoit du corps des citoyens.

*** *Sunium*, promontoire près d'Athènes, appartenant à la tribu Léontide; ainsi tous les habitans propriétaires y étoient libres et citoyens. Voyez Stéphanus. *Adam.*

**** La nature ne fait pas d'esclaves, dit Aristote, *Politiq.* liv. 1, ch. 2, etc.

par leurs personnes mêmes, certain équivalent en les servant de tout leur pouvoir. C'est ainsi que les Mariandyniens se sont assujettis aux citoyens d'Héraclée, promettant de les servir à jamais comme serfs, à condition que ces citoyens leur procureroient le nécessaire à tous égards, et qu'on ne pourroit vendre aucun d'eux pour sortir du territoire d'Héraclée, mais seulement dans les dépendances de cette ville. C'est peut-être pour cette raison qu'Euphorion, le poète épique, donne aux Mariandyniens le nom de *Dorophores :*

« On les appelle *Dorophores*, gens tremblans devant leurs
« maîtres. »

Callistrate, disciple d'Aristophane *, dit qu'on les nomma *Dorophores*, pour éviter ce qu'auroit eu de trop sensible la dénomination d'*esclaves*. C'est ainsi que les Spartiates en ont usé envers les *Ilotes ;* les Thessaliens, envers les *Penestes ;* les Crétois, envers les *Clarotes* : or, les Crétois appellent *Chrysonètes*,

* Le grammairien. A l'égard des noms suivans d'esclaves, et de tout ce qui les concerne, le lecteur voudra bien me dispenser de commentaires, et consulter Aristote, *Politiq.* liv. 2, ch. 9; Rhodigin, liv. 18, ch. 26, liv. 25, ch. 19; *Meursii Creta,* liv. 3, ch. 14. Il verra tout ce qu'il peut désirer sur le sens des mots, etc. etc.

ceux qui servent dans les villes; *Amphamiotes*, ceux qui servent à la campagne; et *Clarotes*, ceux qui sont du pays même, mais qui ont été tirés au sort après avoir été pris à la guerre. Éphore dit, dans le liv. 3 de ses histoires, que les Crétois appellent leur esclaves *Clarotes*, parce qu'ils sont tirés au sort. Ces valets ont, à Cydon, certaines fêtes réglées *, pendant lesquelles aucun homme libre n'entre dans la ville; mais ils sont maîtres de tout, et peuvent même battre de verges des gens libres. Sosicrates nous apprend, dans le second liv. de son histoire de *Crète*, qu'on y appelle *Mnoia* (la servitude publique) les esclaves publics; *Aphamiotes*, les esclaves particuliers, et *Hypeekooi*, les *Perioikoi*. Dosiadas dit à-peu-près la même chose dans le liv. 4 de son histoire de *Crète*.

Les Thessaliens appelant *Pénestes*, non ceux qui sont nés esclaves, mais ceux qui ont été pris à la guerre, Théopompe le comique a fait un abus du mot *Péneste*, lorsqu'il a dit :

« D'un maître *Péneste* **, le sénat (la maison) est toujours sale
« et sans ordre. »

---

* De Mercure; *Meursii Creta*, liv. 3, ch. 14.

** C'est-à-dire, qui de valet est devenu maître.

Les *Pénestes* s'appeloient aussi *Thessaloikètes*, selon ce que dit Philocrates, dans le second livre de l'histoire de *Thessalie*, si cependant cet ouvrage est vraiment de lui.

Archémachus dit, dans son histoire d'*Eubée*, liv. 3 : « Des Béotiens qui avoient habité Arnaia, quelques-uns ne retournèrent pas en Béotie, mais arrêtés par les attraits du pays d'Arna, ils se donnèrent aux Thessaliens pour en être les serfs, à condition qu'on ne les vendroit pas pour sortir de cette contrée, et qu'on n'auroit pas droit de vie et de mort sur eux; que de leur côté, ils cultiveroient la terre, et rendroient un tribut annuel des productions. S'étant donc fixés là, moyennant ces conditions, après avoir donné la propriété de leurs personnes, ils furent alors appelés *Ménestes* *, maintenant *Penestes*, et plusieurs d'entre eux sont actuellement plus riches que leurs maîtres. Euripide les appelle *Latris* dans son *Phrixus :*

« Le *Péneste*, qui est mon *Latris* (serviteur) est d'ancienne
« famille. »

* De *menoo*, je demeure : il est vrai que les lettres labiales, *m*, *b*, *p*, sont souvent mises l'une pour l'autre; mais *Peneste* est mieux pris de *penoo*, *penomai*, je suis dans l'indigence, ou la peine.

On lit, dans le neuvième livre des histoires de Timée de Taormine, qu'anciennement les Grecs ne se faisoient pas servir par des esclaves qu'on achetât à prix d'argent. Voici ce qu'il dit : « On reprocha généralement à Aristote de s'être trompé au sujet des usages de Locres; car il n'étoit pas d'usage chez les Locriens, ni chez les Phocéens, d'avoir des serviteurs, hommes ou femmes; ceci n'eut lieu que dans des temps modernes. La femme de Philomèle, celui qui prit Delphes, est la première qui ait été suivie de deux servantes. Mnason, ami d'Aristote, fut aussi dénoncé aux Magistrats par les Phocéens, pour avoir acheté mille esclaves, et avoir ainsi privé un pareil nombre de citoyens de ce qui leur étoit nécessaire pour vivre; car il étoit d'usage que dans chaque famille les plus jeunes servissent les gens âgés.

Platon remarque, dans le sixième livre de ses *Lois*, que l'état de l'esclavage * présente mille difficultés. De tous les esclaves de la Grèce, les Ilotes de Lacédémone sont ceux sur qui il est le

* Aristote a discuté cet article en habile homme, *Politiq.* liv. 2, ch. 9; c'est un des plus beaux morceaux de ce grand ouvrage, qui n'est presque plus lu.

plus difficile de prononcer; les uns soutenant que la forme et la nature de cet esclavage sont avantageuses à cette république, et les autres les trouvant mauvaises. Il est moins difficile de se décider sur la servitude des Mariandyniens, esclaves des habitans d'Héraclée, et sur celle des *Pénestes* chez les Thessaliens. Si donc nous considérons bien le fort et le foible, quel parti prendrons-nous sur l'esclavage? car il n'y a généralement rien de bon dans l'ame d'un esclave, et l'on ne peut lui rien confier d'important. Voilà pourquoi le plus sage des poètes a dit : »

« Jupiter, aux regards * duquel rien n'échappe, ôte la moitié de
« leur ame aux hommes que le jour de la servitude surprend. »

Ces hommes qui sont en la possession d'autrui, ont prouvé par expérience combien ils sont dangereux. On a vu, par les défections fréquentes ** des Messéniens, par ce qui est arrivé aux villes qui possédoient un grand nombre d'esclaves de la même nation, ou qui parloient la même langue, combien

* Nos textes d'Homère sont ici fort différens de celui qui est dans Athénée, quant à la lettre, quoique la pensée soit analogue; *Odyss.* 17, 322.

** Conférez ici Aristote, liv. cité.

il

il peut en résulter de maux. Ajoutons à cela les déprédations et les brigandages de toute espèce, à quoi se sont portés les esclaves marrons devenus pirates sur les côtes de l'Italie. On est réellement embarrassé du parti qu'on doit prendre lorsqu'on réfléchit mûrement à toutes ces circonstances.

Il n'y a donc plus que deux partis à prendre, 1°. c'est de ne pas avoir d'esclaves du même pays si l'on veut en tirer un meilleur service, et, autant qu'il est possible, d'éviter qu'ils parlent la même langue; 2°. de les bien nourrir, encore plus par rapport à soi-même, que par considération pour eux; de ne pas être violent, ni injuste à leur égard; de les faire punir avec équité *; de ne point leur faire de représentations amicales, comme à des gens libres : ce ton ne serviroit qu'à les amollir. En parlant à des esclaves, il faut que ce soit toujours sur le ton du commandement; ne jamais badiner avec eux, soit mâles, soit femelles : plusieurs ont ainsi gâté leurs esclaves, sans réflexion, en plaisantant

* Ne doit-on pas traduire « *par le magistrat même?* » Ce sens me plaît beaucoup, en ce que c'est le moyen d'éviter l'odieux des punitions. On devroit bien profiter de ces avis en faveur des Nègres qui appartiennent aux Européens.

avec eux, et les ont rendus plus difficiles à s'acquitter de leur service, en se privant de l'autorité nécessaire pour commander.

Je sais, par le livre 17 de Théopompe, que les habitans de Chio sont, parmi les Grecs, les premiers qui aient eu des esclaves, après les Thessaliens et les Lacédémoniens; mais ils n'en acquirent pas la propriété au même titre que ceux-ci. On voit que les Lacédémoniens et les Thessaliens réduisirent en esclavage les premiers des Achéens qui habitoient * le pays dont ils s'emparèrent; les seconds, les Perrhébéens et les Magnésiens. Après les avoir assujettis, ils nommèrent les uns Ilotes, les autres Pénestes; mais les habitans de Chio n'eurent pour esclaves que des barbares qu'ils achetoient à prix d'argent.

Voilà ce que rapporte Théopompe; pour moi, je pense que ce fut la raison pour laquelle le ciel s'irrita contre les habitans de Chio, car ils furent ensuite assujettis par leurs esclaves.

Nymphiodore parle des habitans de Chio en ces termes, dans son *Voyage maritime de l'Asie* : « Les

---

* C'étoient des Grecs mêmes; mais il faut conférer ici Rhodigin, liv. 25, chap. 19.

esclaves de Chio s'étant enfuis, et rassemblés en grand nombre dans les montagnes où ils se retirèrent, se mirent à ravager les métairies des habitans; car l'île n'est qu'un terrain pierreux et couvert de beaucoup d'arbres. On raconte même ce qui suit à Chio. Un esclave fugitif s'étant retiré dans les montagnes, s'y fixa. C'étoit un homme courageux, ayant une ame vraiment martiale, et qui marchoit à la tête des autres esclaves comme le roi de leur armée. La ville de Chio envoya souvent des troupes réglées contre lui, mais sans aucun succès. Drimacus, c'étoit le nom de cet esclave fugitif, voyant donc qu'ils ne l'attaquoient que pour périr sous ses coups, leur fit ces propositions : « Habitans de Chio, nos anciens maîtres, jamais vos esclaves ne se désisteront de cette entreprise; et comment le feroient-ils ? puisque c'est par l'ordre de l'oracle même; mais si vous acceptez mon avis, et nous laissez vivre tranquilles, je vous procurerai de nombreux avantages. » Ils firent donc un traité avec lui, et l'on convint de part et d'autre d'une suspension d'armes pour un temps. Drimacus se fit faire des mesures, des poids, et graver un cachet particulier. Montrant tout cela aux députés de Chio,

il leur dit : « Si je prends à l'avenir quelque chose de vous autres, je ne le ferai qu'à ces poids et à ces mesures; et lorsque j'aurai ce qu'il me faudra, je cacheterai vos magasins * après en être sorti. A l'égard de ceux de vos esclaves qui se réfugieront vers moi, j'examinerai leur cause. S'il me paroît qu'ils se soient sauvés pour avoir essuyé quelque traitement trop sévère, je les garderai auprès de moi; mais s'ils n'ont pas eu de juste raison pour fuir, je les renverrai à leurs maîtres. » Les autres esclaves, voyant donc que la ville de Chio avoit adhéré très-volontiers à ces conditions, ne s'enfuirent plus en si grand nombre, redoutant le jugement de Drimacus. Quant aux esclaves qui étoient avec lui, ils le craignoient plus qu'ils n'avoient fait leurs anciens maîtres; ils étoient dévoués à faire tout ce dont il avoit besoin, et lui obéissoient, sans réserve, comme à leur général. En effet, il faisoit punir ceux qui manquoient au bon ordre, ne permettant à personne de piller la campagne, ni de commettre aucune autre injustice, pas même en une seule circonstance, à moins que

* Je lis ici *tamieia*, indiqué par le manuscrit A, où je vois *timieia*, qui ne fait aucun sens.

ce ne fût de son avis. C'étoit les jours de fêtes qu'il faisoit ses excursions dans les campagnes, pour y recevoir, des propriétaires, du vin, des bestiaux; les plus beaux qu'on avoit sacrifiés : ce qu'on lui donnoit volontiers. S'il découvroit que quelqu'un lui eût tendu des embûches, ou tramât un complot contre lui, il s'en vengeoit aussi-tôt.

Enfin, la ville de Chio fit publier qu'elle donneroit une somme d'argent considérable à celui qui apporteroit la tête de cet homme, ou l'améneroit prisonnier. Alors Drimacus, devenu vieux, appela séparément un jeune homme qu'il aimoit, et lui dit :

« Je n'ai aimé personne autant que toi; tu es mon confident, mon fils, et tout ce que tu peux être pour moi. Je sens que j'ai assez vécu; tu es jeune, à la fleur de ton âge. Que nous reste-t-il donc à faire à présent? il faut ici que tu te montres homme aussi honnête à mon égard que courageux. La ville de Chio vient d'offrir beaucoup d'argent et la liberté à celui qui me tuera; ainsi il faut que tu me tranches la tête, et que tu la portes à Chio, pour y recevoir la somme promise, et vivre ensuite heureux. »

Le jeune homme se refusa d'abord à cette action; mais Drimacus vint à bout de le persuader. Il lui tranche donc la tête, va recevoir l'argent, et se retire dans sa patrie, après avoir enseveli cet esclave marron. La ville de Chio, troublée de nouveau par ses esclaves, qui la pilloient, se rappela Drimacus mort, et sa modération : elle lui fit en conséquence bâtir un *héroon* * dans son territoire, et lui donna le nom du *héros propice.* Les esclaves marrons y apportent même encore les prémices de tout ce qu'ils volent. On ajoute que l'ombre de Drimacus apparoît en songe à nombre d'habitans de Chio, et les avertit des trames de leurs esclaves. C'est pourquoi ceux à qui elle apparoît vont à l'endroit où est sa chapelle, lui offrir un sacrifice **.

---

* Chapelle consacrée à ceux qui s'étoient distingués par leur valeur et leur bienfaisance.

** Le peuple chrétien fait dire des messes pour ces prétendues apparitions : la religion, toujours bonne en elle-même, devient détestable lorsqu'elle n'est plus que superstition. Doit-on être surpris qu'on ait offert des sacrifices à ces ombres, lorsqu'on voit les plus respectables pères de l'église ordonner de prier Dieu à midi et au soir, pour n'être pas emporté par le démon du midi, ou étouffé la nuit par celui qui causoit le cochemar? C'est cependant ce que disoit St. Basile; mais cette théorie, qui se retrouve dans le nord,

Tels sont les détails de Nymphiodore ; quoique dans plusieurs exemplaires je n'aie pas trouvé Drimacus désigné par son nom.

Je pense que personne de vous n'ignore ce que le charmant Hérodote a raconté de Panionius de Chio ; quels maux * il a justement soufferts pour avoir fait des enfans castrats, et les avoir ainsi vendus.

Nicolas le Péripatéticien et Posidonius disent, dans leurs histoires, que les citoyens de Chio, réduits en servitude par Mithridate de Cappadoce, furent livrés dans les fers à leurs propres esclaves, pour être transportés en Colchide. Sans doute que la vengeance céleste les poursuivit, pour s'être fait servir les premiers par des esclaves achetés à prix

---

comme l'observe M. Mallet, dans sa *Mythologie du nord,* p. 41, est beaucoup plus ancienne. Elle étoit connue des Hébreux ; on le voit par les pseaumes : *Non timebis à timore nocturno, nec a dæmonio meridiano.* Si je disois que l'*angelus* qu'on dit à midi et au soir, doit son origine à cette théorie, on ne le croiroit pas ; c'est cependant une pure vérité. Le lecteur me passera cette digression. Il est toujours utile de connoître la source de nos erreurs. Voyez aussi les dissertations de Van-Dale sur l'*Origine des Superstitions.* Amsterd. 1696, *in*-4°.

* Hermotime, que Panionius avoit fait eunuque, obligea les fils de celui-ci de châtrer leur père. Voyez Hérodote, liv. 8, ch. 106.

d'argent, tandis qu'il y avoit nombre de mercenaires prêts à leur rendre les services dont ils avoient besoin.

CHAP. XIX. Ne seroit-ce pas de là qu'est venu le proverbe qu'a employé Eupolis dans ses *Amis?*

« Le peuple de Chio s'est acheté un maître. »

Les Athéniens, attentifs au sort des esclaves, publièrent une loi, en vertu de laquelle un esclave pourroit appeler son maître en justice pour cause de mauvais traitement*. C'est pourquoi l'orateur Hypéride dit, dans son discours contre Mantithée : « Nos lois ont accordé non-seulement aux hommes libres la plainte contre l'injure, elles ont même autorisé les esclaves à citer leurs maîtres en justice, si quelqu'un vouloit abuser d'eux avec violence. Lycurgue parle de même dans son premier plaidoyer contre

* La loi permettoit de les faire punir justement; cependant les esclaves étoient en général traités beaucoup plus favorablement chez les Grecs que chez les Romains, qui réduisoient souvent les leurs au désespoir. Voyez la dissertation 1re. d'Hanneken, *De cura domestica Romanorum,* ch. I — III, dans le *Sallengre.* Quant au mot *hybrizein* du texte, il indique aussi la violence qu'on vouloit faire à quelqu'un pour satisfaire une passion brutale, tel que celle du neveu de Marius. Ce grand capitaine couronna de sa main le soldat qui tua ce jeune infâme. Voyez Rhodigin, liv. 15, ch. 9.

Lycophron,

Lycophron, et Démosthène le confirme dans le sien contre Midias. »

Malacus rapporte, dans son ouvrage sur les *Limites des habitans de Siphne*, que ce furent mille esclaves des Samiens qui fondèrent la ville d'Éphèse. D'abord ils s'étoient retirés sur une montagne après avoir quitté leurs maîtres, et leur firent beaucoup de mal. A la sixième année, les Samiens ayant consulté l'oracle, firent des arrangemens avec eux; ces esclaves sortirent alors impunément de l'île, et allèrent par mer fonder Éphèse : c'est d'eux que descendent les Éphésiens.

Selon Chrysippe, il faut distinguer entre *doulos* et *oiketees* * : il donne cette distinction dans le

* Athénée fait bien de ne pas s'arrêter aux vaines subtilités de Chrysippe. Cicéron reprochoit, avec raison, aux Stoïciens de n'avoir inventé que des mots vides de sens, *de finib. b.* et *m.*; mais je dois expliquer les termes reçus. *Doulos* est, selon l'acception générale, *un esclave* qui a perdu la propriété de sa personne, mais qui ne peut plus avoir ce nom lorsqu'il est *aphète*, ou affranchi. Il est vrai que l'affranchi, chez les Romains, pouvoit retomber dans l'esclavage pour cause d'ingratitude; mais ce cas n'est plus compris dans la définition de Chrysippe. *Oiketees* est celui qui habite la maison du maître, en fait partie comme instrument, s'il est encore *doulos*, selon Aristote; mais l'affranchi avoit aussi le nom d'*oiketees*, s'il restoit dans cette maison, quoique son patron n'eût plus droit de le vendre, ou de le donner, comme on le voit plus bas. A l'égard des autres noms qui suivent dans le texte, et aux diffé-

second livre de la *Concordance*, et il se fonde sur ce que les affranchis sont encore *douloi*, au lieu que celui qui est *oiketees* n'est pas encore mis hors de la possession de son maître, puisqu'il est un *doulos* que l'on compte dans la propriété de celui à qui il appartient.

Clitarque présente, dans son *Glossaire*, plusieurs dénominations d'esclave : comme *azoi*, *therapontes*, *akolouthoi*, *diakonoi*, *hypeeretai*; et en outre *palmones*, *latreis*. Amerie dit qu'on appeloit *herkites* les esclaves qui travailloient à la campagne. Selon le *Glossaire Crétois* d'Hermon, les esclaves nés de parens libres se nommoient *mnootes*. Séleucus appelle *azoi* les serviteurs, tant hommes que femmes; mais la femme esclave il la nomme *apophrase* et *bolize*, en particulier; et l'homme esclave, né d'esclave, *sindron;* la servante qui est toujours autour de sa maîtresse, est chez lui l'*amphipole;* celle qui marche devant elle est la *propole*. Proxène dit, dans son liv. 2 de la *République de Lacédémone*, que les

---

rentes fonctions des esclaves, on sera amplement satisfait en lisant Rhodigin, liv. 25, ch. 17—24. Pignorius, Popma et Hanneken. Je ne puis qu'indiquer ici.

servantes se nomment *chalkides* chez les Lacédémoniens. Ion, dans son *Laërte,* a mis *oiketees* pour *doulos* (esclave), en disant :

« Hélas ! valet (*oiketa*) vole , ferme la maison , de peur que
« quelqu'un ne vienne. »

Achée, parlant de Satyrus, dans son *Omphale*, dit qu'il étoit :

« *Eudoulos kai euoikos.* »

Voulant exprimer proprement par ces termes la bonté dont il usoit envers ses esclaves et ses serviteurs. On appelle généralement *oiketees* celui qui sert dans une maison, soit homme libre, soit esclave.

Les poètes de l'ancienne comédie, parlant de la vie des premiers âges, observent qu'on ne connoissoit pas alors le service d'homme esclave. Voici ce qu'ils en disent : Cratinus, dans ses *Riches :*

« Eux sur qui régnoit autrefois Saturne, lorsqu'on jouoit aux osse-
« lets pour gagner un pain, et qu'on déposoit, pour ceux qui
« étoient vainqueurs à la lutte, des mazes d'Égine, accompagnées
« d'olives *drupepes* *, et d'intestins qui en faisoient l'ornement. »

---

* Ou *noires de maturité ;* je lis *drypepesi,* en suivant le manuscrit A, qui porte *drypepeis :* après ce mot, je lis *koolois,* intestins, avec l'épitome; ce qui est analogue aux vulves de truies qu'on jouoit de même, comme le

Cratès dit, dans ses *Brutes* (*Theeriois*):

« A. En outre, personne ne possédera aucun esclave, homme ou
« femme. B. Ainsi un vieillard devra se servir lui-même. A. Point
« du tout; je ferai marcher tout le service sans qu'on y touche.
« B. Eh bien, après? A. Chaque vaisseau approchera de lui-même
« lorsqu'on l'appellera: (*il n'y aura qu'à dire*) table, dresse-toi;
« couvre-toi; huche, pétris; gobelet, remplis-toi; coupe, où es-tu?
« rince-toi bien; maze, viens sur la table; marmite, retire ces
« bêtes de ton ventre; poisson, avance; mais (*dira-t-il*) je ne suis
« pas encore rôti des deux côtés: eh! bien, retourne-toi, et, te
« saupoudrant de sel *, frotte-toi ensuite de graisse. »

Celui qui parle ensuite, et répond en opposant autre chose, dit:

«. Eh! bien, mets en parallèle ce qui suit. D'abord, j'amenerai l'eau
« chaude des bains dans le mien, sur des colonnes telles que celles
« de l'aquéduc pæonien, qui est près de la mer, de sorte que l'eau
« viendra se verser par un long trajet dans ma chaudière, et s'en
« retournera d'elle-même: après cela viendra le pot de parfum,
« sans qu'on l'apporte, et l'éponge et les sandales se présenteront
« de même. »

---

dit plus bas l'auteur. Les autres textes portent *boolois*, dont je ne vois pas trop le sens ici, à moins qu'on ne lise *booliais*, ou *boolisi*, espèce de gâteaux. Voyez Hésychius; ce qui, d'un autre côté, s'accorderoit assez avec les *mazes* d'Égine, et me plaît beaucoup.

* Mes manuscrits sont ici altérés comme les imprimés. Casaubon a assez bien vu ce passage pour le sens, dans lequel il n'y a rien d'obscur. Je ne m'arrêterois cependant pas à la lettre de ce critique, s'il falloit rétablir les vers.

Mais Téléclide dit encore mieux que tout cela, dans ses *Amphictyons :*

« Je vais raconter la vie que je procurois aux hommes des premiers « âges. D'abord, la paix régnoit par-tout, et étoit aussi commune « que l'eau qu'on verse sur les mains. La terre ne produisoit rien « de dangereux, ni des maladies; mais tout ce dont on avoit besoin « croissoit de soi-même. Il ne couloit que du vin dans tous les tor- « rens. Les mazes disputoient avec les pains autour de la bouche « des hommes, suppliant qu'on les avalât, si l'on vouloit manger « tout ce qu'il y avoit de plus blanc en ce genre. Les poissons « venoient dans chaque demeure pour se rôtir eux-mêmes, et se « présentoient aussi-tôt sur les tables. Un fleuve de sauce couloit « devant les lits, roulant des tranches de viandes, et des ruisseaux « de ragoûts étoient là tout prêts pour ceux qui en vouloient; de « sorte qu'ils avoient abondamment * dans leurs plats de quoi « manger une bouchée bien tendre, en l'arrosant (*trempant*). « Il y avoit à foison ** des grenades, pour en répandre dans les « assaisonnemens. Les grives, accompagnées de petits pâtés, « voloient toutes rôties dans le gosier. On entendoit le vacarme « des galettes qui se poussoient et repoussoient autour des mâ- « choires, pour entrer. Les enfans jouoient aux osselets à qui « gagneroit un morceau de vulve, ou quelque autre friandise à « gruger. Les hommes étoient alors gras, et de vastes corps « gigantesques. »

---

* Je lis *een ; licebat.* Le manuscrit A porte cette leçon, et indique *heen ; quam :* leçon moderne et vicieuse. Ensuite il porte *apaleen* et *ardonth' ;* ce qui est exact.

** Je suppose ici *sidi' àn apausta,* pour ne pas m'écarter du texte autant que Casaubon. Tous les textes sont vicieux.

Par Cérès ! mes amis, s'il en étoit ainsi pour lors, quel besoin aurions-nous donc aujourd'hui de nos esclaves ? en effet, les anciens nous apprenoient, par les récits enjoués de leurs repas, à nous accoutumer à nous servir nous-mêmes. Pour moi, puisque j'ai suivi l'ordre des représentations des pièces dont je vous ai cité des vers, en commençant par l'admirable Cratinus, qui précéda les autres comme la torche à la main, et vous faisant voir comment * ceux qui le suivirent l'imitèrent en travaillant sur son fonds, si je ne vous suis pas à charge, (car pour cette tourbe de Cyniques, je m'en inquiète fort peu) je vais aussi vous rapporter, suivant l'ordre des temps, ce que les autres poètes ont dit. Phérécrate, l'écrivain le plus attique, est de ce nombre : or, voici ce qu'il dit dans ses *Mineurs :*

« A. Toutes ces choses là étoient en confusion chez Plutus, et
« dans cette abondance on voyoit les choses apprêtées de toutes
« manières. Plusieurs fleuves de purée, de sauce noire, et des
« morceaux de gros pain couloient avec un bruit sonore dans

---

* En entrant dans l'idée de l'auteur, on voit qu'il n'y a rien à changer ici. Les manuscrits s'opposent à la correction de Casaubon, et ils sont exacts. L'expression, *la torche à la main*, ou, selon le texte, *agitant sa torche*, est prise de ce qui se passoit à la fête des torches.

« les rues étroites, roulant aussi des cuillers *; de sorte que « la bouchée ** arrivoit d'elle-même, toute grasse de sauce, au « gosier des morts. Les andouilles et les morceaux de boudin « étoient répandus encore tout brûlans le long des fleuves, au lieu « de coquillages. Il y avoit aussi des tronçons de salines, rôtis et « assaisonnés de toute manière; des anguilles *** cuites dans des « feuilles de poirée. Tout près on voyoit des jambons avec leur « pied, très-succulens, servis sur des plats; des issues, dont la « vapeur parfumoit; de gros intestins de bœufs; des carrés de porcs « bien gras ****, et des plus appétissans, se présentoient là, servis « sur un coulis de grains broyés dans du jus. Il y avoit du gruau « bien imprégné de lait, dans des bassines, et des tranches de « premier lait ***** épaissi sur le feu. B. Oh! tu m'assommes!

---

* Ou des bouchées de pain creusées, pour suppléer aux cuillers, et prendre la sauce. J'observe que le mot *tonthorygontès* (qui se trouve dans le même fragment que Pollux a conservé, liv. 6, nº. 58) est écrit *tontholygontes* dans le manuscrit A. Celui-ci présente en outre *pompholygontes*. Le sens de ce dernier mot est rappelé par *epiblyx*, du fragment qui suit celui-ci.

** Les critiques sont arrêtés sur ce vers. Je suis la correction d'Adam, qui m'a paru la mieux fondée :

Hoost' eumaree kai automateen teen enthesin.

*** Je rends ici ce vers qui nous manque, et que Pollux a conservé. Voyez *ibid.* note 15.

**** Il faut séparer par une virgule après *bien gras*, ou *epexanthismena*, de couleur fleurie.

***** Je suis obligé de périphraser. Nous n'avons pas de terme propre pour exprimer le premier lait qui coule du sein d'une femelle qui vient d'accoucher. Les Latins disent *colostrum*, synonyme de *pyos* dans le manuscrit A, et du mot vicieux *pou*, dans le manuscrit B, pour *pyou*: lisez donc *pyou*

« quoi ! tu demeures encore ici, tandis que tu peux te plonger à
« l'aise dans le Tartare ? A. Que vas-tu donc dire lorsque tu enten-
« dras le reste ? — Des grives rôties, brûlantes et assaisonnées,
« répandues sur des myrthes et des anémones, voloient à la bouche,
« demandant qu'on les avalât. Des pommes des plus belles pen-
« doient sur la tête *, sans tenir à rien. De jeunes filles, envelop-
« pées de mantes d'un tissu aussi fin que les cheveux, parvenues
« tout nouvellement à l'âge de puberté, et qui avoient tondu **
« leur rosier, puisoient avec un entonnoir, et remplissoient des
« coupes de vin Anthosmias, pour ceux qui vouloient boire : dès
« que quelqu'un avoit bu et mangé, il en revenoit aussi-tôt ***
« le double. »

Le même dit, dans ses *Perses :*

« Qu'avons-nous besoin davantage de tes laboureurs, de tes char-
« rons, de taillandiers, de chaudronniers, de semences, d'échalas,
« puisqu'il va couler spontanément dans les carrefours, des fleuves

---

tomoi. Nous avons déja vu, d'après le *Schol.* d'Aristophane, que les Grecs faisoient épaissir ce premier lait sur le feu, jusqu'à lui donner une consistance assez ferme. La leçon de Pollux est fausse, puisqu'on vient de parler d'*Amylon*. Casaubon et Adam qui le suit, l'admettent mal-à-propos.

* Allusion à Tantale. Il faut dans ce passage *mala*, adverbe, pour *kala*.

** La partie sexuelle de la femme se nommoit, chez les Grecs, *rose*, *jardin*, etc. L'auteur fait allusion à l'usage d'épiler cette partie, voulant indiquer que celle de ces jeunes filles l'avoient déja été, pour dire qu'elles étoient nubiles. On employoit, pour cet effet, des sucs de plantes que Théophraste, Dioscoride et autres ont indiquées, ou des emplâtres faits de résine ou de poix. C'est ce qu'ils appéloient *psilothres*, ou *epispastiques*.

*** On voit que l'auteur fait allusion au tonneau des Danaïdes.

« de

« de sauce noire, saupoudrés * de grasses farines, roulant avec « fracas, et en bouillonnant, par-dessus leurs bords, des mazes « d'Achille **, des fleuves, dis-je, qui sortiront des sources de Plutus, « et où il ne s'agira plus que de puiser. Jupiter faisant pleuvoir le « *capnias* (vin), en baignera les tuiles des maisons, et des ruis« seaux de vin couleront des toits avec de petits gâteaux, des « tartelettes au fromage, de la purée de pois *** toute chaude, et « du vermicelle **** assaisonné de lis et d'anémone. Les arbres « qui sont sur les montagnes porteront, au lieu de feuilles, des « tripes de chevreaux, des calmars des plus tendres, et des grives « cuites comme entre deux plats. »

Il n'est sans doute pas nécessaire de rapporter ici ce que dit le charmant Aristophane, dans ses *Tagénistes :* vous êtes tous pareillement remplis de ce qu'on lit dans ses *Acharniens*. Je vais finir sur cette matière en citant un passage des *Thurioperses*

* Voyez le *Schol.* d'Aristophane. *Chevaliers*, p. 294; Pollux, l. 6, n°. 61.

** Ou faites de la plus belle orge nommée d'*Achille ;* d'autres l'entendent de *tourtes à la cervelle*, parce qu'Achille ne fut élevé qu'avec de la cervelle d'animaux; ce qui le rendit si fort.

*** Il faut lire ici *thermoo*, rapporté à *etnei*, non *thermoi*, rapporté à *ochetoi*.

**** Je traduis *vermicelle*, pour donner seulement l'idée de cette pâte, qui étoit faite de bled non encore mûr, et d'orge mondée. Voyez Pollux, liv. 6, n°. 61, note 43, p. 601 : les Grecs en faisoient des espèces de bandes, ou des boulettes, qu'ils laissoient sécher, au lieu de les faire cuire, et en jetoient dans les herbages qu'ils mangeoient.

de Métagène; car pour Nicophon, j'envoie promener ses *Sirènes*, où il écrit :

« Qu'il neige de la farine, qu'il tombe une rosée de pains, qu'il « pleuve de la purée, que la sauce roule la viande dans les rues; « que les galettes se présentent pour être mangées, etc. »

Mais voici ce que dit Métagène :

« Le fleuve Cratis nous apporte sur ses eaux de très-grandes mazes, « qui se sont pétries d'elles-mêmes. Le Sybaris, autre fleuve ainsi « nommé, roule des flots de *nastes* * et de viandes, d'anges cuits « au bouillon, et qui viennent du même endroit **. Il y a aussi « d'autres petits fleuves dont l'un apporte, d'un côté, dans ses « flots, des calmars rôtis, des phagres, des langoustes; de l'autre, « des boudins et du miroton : l'autre charie, d'un côté, des « *aphyles* ***; de l'autre, des pâtes frites. Des tronçons de « saline, cuits entre deux plats, s'élèvent pour couler dans la

---

* On a déja vu que ce mot est synonyme de *synkomiste*, ou *gros pain*. Il désigne aussi une espèce de pain, ou de gâteau, fait de miel et de raisins secs qu'on jetoit dans la pâte. D'autres le prennent simplement pour *pain chaud, et massif.*

** Le manuscrit A porte *autosse*, pour *autose*; il faudroit dire *roule au même endroit.*

*** *Aphyloisi*; ce qui ne fait aucun sens. Mes manuscrits portent *aphylisi*; mais *a* et *l* en grec étant absolument semblables dans le manuscrit A, on pourroit croire qu'il faut ici *aphyaisi*. Adam lisoit *amyloisi*; mais ce terme paroît trois vers plus bas. Casaubon corrige *ephthaleois*; c'est trop s'écarter du texte. Je suis sûr que l'auteur avoit écrit *osmyloisi*, espèce de *polypes*, qu'il nomme liv. 7, p. 318 : ainsi lisez *des polypes osmyles.*

« bouche ; d'autres roulent aux pieds, et nous sommes tout entou-
« rés d'*amyles*, ou de petites galettes de bled non moulu. »

Je sais que les Thurioperses de Métagène, et les Sirènes de Nicophon n'ont pas été jouées ; voilà pourquoi j'en ai parlé en dernier lieu.

Démocrite ayant ainsi parlé, avec autant de savoir que de clarté, tous les convives l'applaudirent. Cynulque prit la parole, et leur dit : « Messieurs nos convives, Démocrite vient de contenter ma faim, d'une manière même assez agréable, en traversant des fleuves de nectar et d'ambrosie. J'avoue cependant que je me sens encore plus d'appétit depuis qu'il m'a ainsi arrosé l'ame, car je n'ai rien avalé que des paroles : ainsi cessons tous ces longs discours qui ne servent de rien, et prenons, selon l'avis de l'orateur Pæanien *, « quelque chose qui, sans rendre toute la vigueur, empêche au moins de mourir de faim ; » car avec le ventre vide on ne se porte pas aux grandes choses. Achée dit même, dans son *Æthon satirique* :

« Vénus se fâche contre ceux qui sont affamés. »

---

* Démosthène.

C'est d'après lui que le sage Euripide a dit :

« Cypris se trouve où règne l'abondance, et point avec un homme
« affamé. »

Ulpien, qui lui cherchoit toujours querelle, lui dit:

« Le marché * est plein de légumes, et pareillement plein de
« pains. »

Mais toi, Cynique, tu as toujours faim, et tu ne nous permets pas de prendre notre part de quelques beaux discours, s'ils sont un peu longs, ou, pour mieux dire, de nous en repaître à volonté, car les discours intéressans sont la nourriture de l'ame.

Se tournant alors vers le valet: Leucé, lui dit-il, si tu as quelques vieilles croûtes de pain de reste **, donne-les à ces chiens. Cynulque lui répond : Si j'avois été invité à venir entendre un discours, je n'aurois pas été étonné de voir la place pleine en arrivant; car un sage a dit *place pleine*, pour désigner l'heure de ces déclamations : voilà pourquoi on l'a surnommé *Pléthagore* ***; mais si nous

---

* Texte, *agora*, marché; et *place publique*, où les poètes, les sophistes, les orateurs venoient se faire entendre. Ulpien parle dans le premier sens, et Cynulque dans le second. *Adam.*

** Texte, *reste qu'on retire de l'auge*. Par *chiens*, entendez *les cyniques*.

*** De *plethos*, plénitude; et *agora*, place publique.

ne nous sommes lavés que pour nous repaître de jolis discours, oh! je paierai facilement mon écot en écoutant bien, comme dit Ménandre. Ainsi, je te permets de te remplir de cette nourriture, toi qui en es si avide.

« Mais une maze est préférable à l'or et à l'ivoire, pour un homme
« qui a faim, »

selon la pièce d'Achée d'Érétrie, intitulée *le Cygne*. En disant cela, il paroissoit près de se lever de table; mais ayant tourné la tête, et voyant des plats copieux de poissons, et d'autres mets qui formoient un cercle appétissant sur la table, il frappe de la main sur son oreiller, et s'écrie:

« Pauvreté! endure patiemment, et souffre tous ces sots parleurs;
« car est-il possible de tenir contre ces mets copieux, avec une
« faim cruelle? »

Car, messieurs, je ne réciterai pas de dithyrambes, pressé par la faim, comme dit Socrate, mais des vers épiques. Les rapsodies * sont vraiment faites pour mourir de faim, selon Ameipsias. C'est même de vous, Larensius, que ce poète, animé d'un esprit

* Ou parties de poëmes épiques que l'on chantoit. Ce mot a été particulièrement appliqué aux poésies d'Homère.

prophétique, semble avoir parlé, lorsqu'il a dit dans sa *Fronde* :

« Non, par Vulcain, aucun riche ne vit comme vous, n'a une
« table aussi splendide, et ne se plaît à faire servir des sauces aussi
« succulentes. »

« En effet, je vois, chose prodigieuse ! nombre d'espèces diffé-
« rentes de poissons qui *jouent* sur le rivage ; des goujons, des
« spares, des plies, des pagels, des muges, des perches, des ânes de
« mer, des thons, des oblades, des sèches, des *aulopies* *, des
« surmulets, des *hélédanes* **, des scorpènes, »

dit Héniochus, dans son *Curieux*.

Il me faut donc endurer, selon ce qu'ajoute le comique Métagène ; car

« C'est déja un fort bon augure que de disputer pour le souper. »

Cynulque cessant de parler, Masurius dit : Puisqu'il reste encore quelque chose de ce qu'on avoit à dire sur les domestiques, j'ajouterai aussi

« Quelques vers *** pour l'amour que je porte au sage et aimable
« (Démocrite). »

Philippe de Théangèle, après avoir parlé, dans

---

* Autrement *anthias*, poisson encore indéterminé chez les Modernes.

** Espèce de polype, liv. 7, *ubi suprà*.

*** Ceci est un iambe depuis *melos* jusqu'à *philtatoo* ; mais par vers entendez seulement ce que l'auteur veut ajouter au récit de Démocrite.

son ouvrage sur les *Cariens* et les *Lélèges*, des Ilotes de Lacédémone, des Pénestes Thessaliens, dit que les Cariens se sont servis et se servent encore des Lélèges pour domestiques.

Phylarque nous apprend, dans le sixième livre de ses histoires, que les Byzantins sont les maîtres des Bithyniens, comme les Lacédémoniens le sont des Ilotes.

Quant aux *Épeunactes*, espèce d'esclaves des Lacédémoniens, Théopompe en parle clairement dans le livre 32 de ses histoires. Voici ce qu'il dit :

« Les Lacédémoniens ayant perdu beaucoup de monde dans la guerre qu'ils eurent à soutenir contre les Messéniens, ceux qui restèrent craignirent que les ennemis ne s'aperçussent de ce vide. Ils firent donc coucher certain nombre d'Ilotes dans le lit de ceux qui étoient morts, et leur donnèrent quelque temps après le droit de cité, les nommant *Épeunactes* *, parce qu'ils avoient été substitués dans les lits à ceux qui étoient péris. Le même rapporte, dans son liv. 23, qu'il y a chez les Sicyoniens des

* Celui qui couche en place d'un autre dans un lit : de *epi*, et *eunee*.

esclaves nommés *Catanacophores* *, qui sont à-peu-près les mêmes que les Épeunactes. Menæchme dit aussi, dans son histoire de *Sicyone*, qu'il y a certains esclaves nommés Catanacophores, semblables aux Épeunactes. »

Théopompe ajoute, dans sa seconde *Philippique*, que les Arcadiens possèdent *trente myriades* de *Prospélates* **, qui sont chez eux comme les Ilotes de Lacédémone. A l'égard des *Mothaces* de Lacédémone, ce sont, il est vrai, des gens libres, mais qui ne sont pas Lacédémoniens. Voici ce qu'en raconte Phylarque, dans son liv. 25 : « On appelle *mothaces* ceux qui ont été élevés avec l'un ou l'autre Lacédémonien. Chaque citoyen adopte en quelque manière, celui-ci un enfant, celui-là deux, quelques-uns davantage, et ils les élèvent avec leurs enfans : les *mothaces* sont donc des personnes libres, mais non des Lacédémoniens. Ils participent à tous les avantages de l'éducation des enfans de citoyens.

* Ceux qui portoient une peau velue pour lit : on sait que les anciens couchoient sur des peaux d'animaux ; ils n'avoient même pas d'autres habits. Voilà pourquoi les sénateurs des premiers temps connus de Rome, sont appelés *pelliti patres*, dans un poète latin.

** Trois cents mille. *Prospélate*, est celui qui se tient près de quelqu'un.

citoyens. Lysandre, dit-on, fut un de ces *mothaces*. Après avoir vaincu les Athéniens par mer, il obtint le droit de cité à Lacédémone, pour récompense de sa valeur. Myron de Priène dit, dans le second liv. de son histoire de *Messène*, que les Lacédémoniens ont souvent affranchi des esclaves, les appelant alors, les uns, *aphètes*, ou *renvoyés* ; les autres, *adespotes*, ou *sans maîtres*; ceux-ci, *érykteeres*, ou *gardes* ; ceux-là, *desposionautes* *, qu'ils rangeoient dans les classes de la marine; d'autres, *neodamodes*, ou *nouveaux citoyens*, et en cela différens des Ilotes.

Théopompe, dans le liv. 7 de son histoire de la *Grèce*, parlant des Ilotes, dit qu'ils s'appeloient aussi *éléates*. Voici ses termes : « Les Ilotes sont à tous égards traités cruellement, et sans pitié. Ces gens sont asservis depuis long-temps aux Spartiates. Les uns sont Messéniens d'origine ; les autres ont le nom d'Éléates, ayant autrefois habité ce qu'on appelle les lagunes de Laconie. »

Timée de Taormine, oubliant ce qu'il avoit avancé, ce dont Polybe le convainquit dans son liv. 12, dit qu'il n'étoit pas d'usage chez les Grecs

* Ou *mariniers*, *matelots* servant sur les vaisseaux de leurs maîtres.

d'avoir des esclaves. En disant cela, *Timée* est véritablement *Épitimée* *, et c'est ainsi que le nomme Istrus, disciple de Callimaque, dans l'ouvrage qu'il a écrit pour le réfuter. En effet, cet Épitimée dit que Mnason de Phocide possédoit plus de mille esclaves; et dans son liv. 3, il avance que la ville de Corinthe étoit d'une si grande opulence, qu'elle possédoit quarante-six myriades ** d'esclaves, et que l'oracle de Delphes nomma, pour cette raison, les Corinthiens, *Chœnicomètres* ***.

Ktésiclès rapporte, dans le liv. 3 de ses *Chroniques*, qu'à la *cent dixième* **** olympiade on fit en Attique, sous Démétrius de Phalère, le dénombrement des habitans de l'Attique, et qu'il s'y

---

* C'est-à-dire, selon le grec, que d'honorable (*Timée*) il est devenu blâmable (*épitimée*).

** Quatre cent soixante mille, y compris sans doute ceux de la campagne.

*** C'est-à-dire, occupés à mesurer les rations d'un si grand nombre d'esclaves. Le *chœnix* étoit la mesure de farine qu'on leur donnoit tous les jours; environ deux livres et demie.

**** Je suis à la lettre la leçon qu'indique le manuscrit B, *kai dekatee*, lisez (*ekkaidek*) *pros tais hek*; ce qui autorise la leçon que Casaubon avoit vue dans d'autres textes : ainsi écrivez la 116e. *Olympiade*.

trouva vingt-un mille Athéniens, dix mille étrangers, et quarante myriades d'esclaves.

On lit, dans le *Traité des Impôts* de l'élégant Xénophon, que Nicias, fils de Nicérate, ayant mille serviteurs, les loua pour les travaux des mines d'argent, à Sosia, Thrace de nation, au prix d'une obole par jour pour chacun *.

Aristote rapporte, dans sa *République d'Égine*, qu'il y a quarante-sept myriades d'esclaves. Selon ce que dit Agatharcide de Cnide, dans le liv. 38 de son histoire d'*Europe*, les Dardaniens avoient, les uns, mille esclaves; les autres, davantage. Pendant la paix, chacun d'eux cultivoit la terre; en guerre, ils formoient différens corps de troupes réglées, prenant leurs maîtres particuliers pour commandans.

Larensius, interrompant ici ces détails, dit: Mais chaque Romain, comme tu le sais, mon cher Masurius, possède infiniment plus d'esclaves. Nombre de citoyens en ont jusqu'à dix et vingt mille, et

---

* Le texte de Xénophon est plus exact. *Opuscul.* édit. *Zeunii*, Lips. 1778, *in*-8°., pag. 85: *eph' hoo obolon men atelee, kekastou, tees heemeras, apodidonai:* à condition qu'il lui rendroit tous les jours une obole, sans retenue, pour chacun.

même davantage, non pour en tirer un revenu comme Nicias, ce riche grec, mais la plupart des Romains n'en ont un très-grand nombre que pour s'en faire un cortège lorsqu'ils sortent. D'ailleurs, ces myriades nombreuses d'esclaves des Athéniens ne travailloient aux métaux que dans les fers. Aussi le philosophe Posidonius, que tu cites toujours, rapporte que s'étant révoltés, ils égorgèrent les officiers préposés à la sûreté des mines; en outre, qu'ils s'emparèrent de la forteresse de Sunium, et fourragèrent long-temps l'Attique. Ce fut alors qu'arriva aussi en Sicile la seconde révolte des esclaves: car il y en eut plusieurs, et il périt plus d'un million de ces rebelles.

CHAP. XXI. L'orateur Cæcilius, natif de Calacte *, a publié un ouvrage sur les guerres *serviles*. Spartacus, esclave, Thrace de nation, fut ensuite gladiateur, et se sauva de Capoue, ville d'Italie, du temps de la guerre de Mithridate. Ayant soulevé une foule considérable d'esclaves, il mit l'Italie à contribution pendant un assez long-temps, et vit

* Très-ancienne ville de Sicile, au nord. Hérodote est le premier, des écrivains connus, qui en fasse mention.

tous les jours son parti grossir par les nombreux esclaves qui s'y jetoient : s'il n'avoit pas été tué dans le combat qu'il soutint contre Licinius Crassus, il eût autant fatigué mes compatriotes qu'Eunus la Sicile.

A l'égard des anciens Romains, c'étoient des hommes très-réservés et respectables en tout. Tel fut Scipion, surnommé l'Africain. Envoyé de la part du Sénat, pour rétablir l'ordre dans différens royaumes *, et les faire rendre à ceux qui devoient les avoir légitimement, il ne prit avec lui que cinq domestiques, selon Polybe et Posidonius. Un de ces gens étant mort en route, il écrivit à sa famille de lui en acheter un autre, et de le lui envoyer pour le remplacer. Jules César, le plus grand homme de la terre, étant passé en Angleterre avec mille vaisseaux, ne se fit accompagner que de trois esclaves en tout. C'est ce que rapporte Cotta, un de ses lieutenans, dans l'ouvrage qu'il a écrit en latin sur la république romaine.

---

* Le texte ajoute *kata teen oikoumeneen, per orbem terrarum :* expression hyperbolique, commune aux écrivains sacrés et profanes, et que Théophraste, d'un autre côté, restreint à une seule maison, disant *oikoumenee*, pour *oikos*.

O Grecs ! Smindyride, le Sybarite, étoit bien différent, lui qui, venant avec empressement aux noces d'Agoraste *, fille de Clisthène, se fit accompagner d'un train de mille esclaves, pêcheurs, oiseleurs et cuisiniers. Cet homme, voulant montrer dans quel bonheur il vivoit, dit que pendant vingt ans il n'avoit vu le soleil ni se lever, ni se coucher. C'est ce que raconte Chamæléon du Pont, dans son *Traité de la Volupté* ; ouvrage qu'on attribue aussi à Théophraste. Or, Smindyride, regardant cela comme quelque chose de grand et d'admirable, y voyoit aussi le souverain bonheur; mais cet homme, qui se couchoit avec le point du jour, et se levoit à nuit tombante, étoit à ces deux égards doublement malheureux. Estiæus du Pont se vantoit, mais pour en tirer une véritable gloire, de n'avoir pas vu, pendant 20 ans, le soleil se lever, ni se coucher, parce qu'il étoit sans cesse livré à l'étude, comme le raconte Nicias de Nicée, dans son ouvrage sur les *Successions* **.

Quoi ! Scipion et César n'avoient-ils pas de domes-

---

* Ou *épouser Agoraste*.

** Des philosophes et de leurs écoles.

tiques ? Ils en avoient assurément ; mais ils observoient les lois de la patrie, et vivoient avec la plus stricte régularité, se conformant aux usages de la république. C'est le propre de gens réfléchis de s'en tenir aux anciennes pratiques, moyennant lesquelles ils ont abattu la puissance des étrangers, et de prendre avec les captifs ce qu'il y a de bon et d'honnête chez eux, pour l'imiter : or, c'est ce que firent les Romains dans les anciens temps. Sans violer les usages de la patrie, ils y transportèrent des pays vaincus ce qui pouvoit s'y trouver de bon à imiter, leur laissant ce qui n'étoit d'aucune utilité, afin qu'ils ne pussent jamais recoùvrer ce que les Romains leur avoient ôté. Ceux-ci apprirent des Grecs l'usage des machines et des instrumens poliorcétiques, et les ont vaincus par ces mêmes moyens. Les Phéniciens inventèrent l'art de la marine, et les Romains s'en sont servis pour les combattre sur mer avec succès. Ils ont eu des Toscans, qui s'avançoient en ordre de phalange *, la tactique requise pour se battre de pied ferme, et ne pas se laisser entamer. Les Samnites leur ont

* Voyez Rhodigin, liv. 21, ch. 18, sur l'origine de cet ordre de bataille.

servi de modèle dans l'usage du bouclier, et ils ont appris des Ibériens à manier le *gæse* *; et s'ils ont encore appris d'autres choses de différens peuples, ils ont tout perfectionné. Ils ont imité la discipline sévère de Lacédémone, et ils l'ont mieux conservée que les Spartiates; mais actuellement s'ils font chez les ennemis un choix ** de quelques bonnes choses, ils en rapportent en même temps les mauvais usages.

Les anciens Romains, dit Posidonius, tenoient de leurs aïeux des lois qui les accoutumoient à la patience et à une vie très-frugale : en général,

* Espèce de javelot en usage chez d'autres peuples, tels que les Gaulois, etc. Il étoit tout de fer, dit Pollux, liv. 7, chap. 33. Le *pilum* des Romains répondoit à cette arme. Ce nom est germanique, et se reconnoît dans le mot allemand, *pfeil*, ou *pil* des Scythes qui adoroient, comme leur divinité, leur *grande lance* fichée en terre, ou *pilstor*, non *plistor*, comme les anciens l'ont mal écrit. On sait que les Romains ou les ancêtres des Romains (peuple Celto-Scythe) adoroient leur *quiris*, ou *curis*, lance.

** Je lis ici *teen eklogeen tinoon chreesimoon*, pour *t. e. toon chr.* Casaubon brouille tout ce passage, en voulant insérer la négation *ou* qui ne doit pas y être. *Syn*, dans le composé *synapopherontai*, indique clairement que l'auteur a voulu dire *syn tisi chreesimois ta mochtheera synapopherontai.* Un copiste a pu se tromper facilement de *tinoon* à *toon*, dans l'écriture originale; d'ailleurs, tous les textes s'opposent à la négation, et l'on voit qu'elle seroit absurde.

ils

ils n'usoient de tout ce qu'ils possédoient que de la manière la plus simple, et l'on n'y voyoit rien de recherché. Ils avoient une piété singulière pour les dieux, observant la justice la plus rigoureuse, craignant de manquer à qui que ce fût, et s'occupant des travaux de l'agriculture. C'est ce qu'on peut voir par les sacrifices que nous offrons selon les usages de la patrie.

Les routes que nous devons suivre dans nos marches publiques sont réglées et déterminées. Tout ce que nous portons, ce que nous disons dans les prières, ce que nous faisons dans les sacrifices est fixé, et présente l'appareil le plus simple et le moins coûteux. Nous ne portons d'habits que ceux que la nature demande, lorsque nous offrons les prémices. Nous avons des vêtemens, des chaussures les plus simples, et la tête couverte de bonnets faits de peaux de brebis, où le poil est encore. Les vaisseaux dans lesquels nous portons le service, sont de terre ou de cuivre. Voilà dans quoi nous mettons le boire et le manger *, sans recherche, sans

* Entendez ceci de ce que les prêtres buvoient et mangeoient après les offrandes.

affectation d'opulence. En effet, nous pensons qu'il seroit absurde de présenter nos offrandes aux dieux selon l'usage de la patrie, et de nous servir nous-mêmes conformément à des pratiques étrangères. C'est toujours le besoin seul qui est la mesure de ce que nous employons pour nous. A l'égard de ce que nous destinons aux dieux, cela se borne à quelques prémices.

Mucius Scévola fut à Rome le troisième qui observa la loi Fania *, avec Q. Cæcilius Tuberon, et Rutilius Rufus, qui a écrit l'histoire de la patrie. Cette loi défendoit de recevoir chez soi plus de trois personnes du dehors, et cinq les jours de marché, qui se tenoit trois fois par mois. Elle ne permettoit pas non plus de dépenser à chaque repas plus de deux dragmes et demie; mais elle laissoit la liberté de consommer par an quinze talens pesant de viande enfumée, sans borner les herbages qui croissent spontanément **, et les alimens cuits qu'on pouvoit préparer des plantes potagères.

* On lira ici avec plaisir et utilité ce que Macrobe écrit à ce sujet dans ses *Saturnales*, liv. 2, ch. 9 et 10 : on y verra que dans l'ancienne Rome même, ce sont les prêtres qui ont donné l'exemple d'une volupté ruineuse.

** Je garde ici le texte qui est exact. *Lachana* se dit, dans ce passage,

Cette dépense se bornoit à bien peu de chose; mais ces trois Romains, voyant que plusieurs manquoient à la loi, et faisoient renchérir les denrées en dépensant davantage, prirent le parti de vivre avec plus d'appareil et sans violer la loi. Ainsi Tuberon achetoit de ses fermiers des volailles une dragme la pièce. Rutilius se faisoit fournir, par ses esclaves pêcheurs, du poisson à raison de trois oboles la mine (*livre*), et sur-tout de celui qu'on appelle *thurien* * : c'est une partie du chien de mer, laquelle a ce nom. Quant à Mutius, il achetoit de ceux à qui il faisoit du bien, et payoit

---

des plantes sauvages qui croissent spontanément çà et là; et *ospria*, des plantes potagères cultivées; ainsi je laisse à Casaubon sa mauvaise correction.

* Il semble que ce poisson de Thurium soit le *canis carcharias*, ou le *requin*; voyez liv. 7, ch. 17. Daléchamp y lisoit *thurianos*, pour *thursion*. Je vois cette correction confirmée par la marge du manuscrit A, *ibid.* Il y a *thursioon ee thourioon*. Or, Athénée dit que ce poisson est le *carcharias*, autrement *lamia*. Hardouin sur Pline, liv. 32, chap. 11, s'est donc trompé en citant ce passage de notre liv. 6, comme indiquant le *xiphias*, ou l'*espadon*; mais c'est la note de Daléchamp sur Pline qui a induit Hardouin en erreur; et c'est Hermol. qui a inséré dans Pline *tomus thurianus*, pour *thynnus*, *thranis*, etc., peut-être d'après notre passage d'Athénée : ainsi l'on a entendu de l'*espadon*, ce que celui-ci avoit dit du *requin*. Je suis surpris que Brotier ait gardé le silence sur le passage de Pline, liv. 32.

le prix en se réglant sur la même conduite. Ce furent donc les seuls qui, de tant de milliers d'hommes, observèrent la loi selon la teneur de leur serment, et ne reçurent jamais le moindre présent *. Ils en firent, au contraire, à d'autres, et à ceux de leurs amis qui, dès leur enfance, se portoient à de grandes choses; car ils étoient attachés aux principes de la philosophie stoïcienne.

Ce fut Lucullus qui introduisit cette magnificence actuelle, après avoir vaincu Mithridate par mer, comme le rapporte Nicolas le péripatéticien. De retour à Rome après la défaite de Mithridate et de Tigrane, roi d'Arménie, il y obtint l'honneur du triomphe, rendit compte de ce qui s'étoit fait dans cette guerre, et passa de cette ancienne manière de vivre sobre et modérée, à la magnificence des repas les plus splendides. Il fit donc goûter le premier ces délices aux Romains, ayant recueilli pour fruit de ses victoires les richesses de deux rois.

---

* En substances alimentaires, de sorte qu'ils pussent dire : Ce que nous avons sur la table excède, il est vrai, par sa valeur, la dépense que fixe la loi; nous ne l'avons pas acheté; c'est un présent, mais dans les termes de la loi. Tel est le sens qui peut se trouver dans ce passage.

Caton s'indigna, comme le dit Polybe, dans son livre 31, déclama * contre ces délices étrangères que plusieurs introduisoient à Rome, payant trois cents dragmes des pots de saline du Pont, et un beau serviteur plus qu'on auroit donné pour des pièces de terre.

Autrefois les anciens habitans de l'Italie étoient si sobres que, de notre temps même, dit Posidonius, ceux qui avoient beaucoup d'aisance élevoient leurs enfans à ne boire en général que de l'eau, à ne manger que ce qui se trouvoit ; et souvent le père ou la mère, ajoute-t-il, demandoit à son fils s'il vouloit des poires ou des noix pour souper. Content d'en avoir mangé, il alloit au lit; mais si l'on en croit ce que raconte Théopompe, dans sa première *Philippique*, il n'y avoit de son temps aucune personne riche qui ne fût servie splendidement à table, qui n'eût plusieurs cuisiniers, un nombre d'autres domestiques proportionné, et qui ne dépensât plus journellement qu'on ne faisoit

* Mais ce fut en pure perte : « En vain parlé-je, dit-il, à un ventre qui « n'a pas d'oreilles. » Voyez Plutarque.

anciennement les jours de fêtes et de sacrifices. Mais en voilà assez de toutes ces citations; je finis ici mon discours.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

SOMMAIRES
DES LIVRES IV, V ET VI.

MATIÈRES contenues et expliquées dans le Livre quatrième.

FESTIN de Caranus. Repas de Cotys pour les noces de sa fille, qu'épouse Iphicrate. Souper d'Athènes. Soupers divers. Goût particulier de plusieurs peuples. Danses aux repas. Parodie. Repas de Lacédémone. Carnées de Lacédémone. Frugalité des Lacédémoniens. Repas communs de Crète. Frugalité des Perses. Souper de Philoxène, de Cléopatre, des Arcadiens, de Naucrate, des Egyptiens, des Gaulois, des Thraces, des Celtes, des Parthes, des Romains, des Germains. Monomachie. Danse. Jeu de la pendaison. Souper cynique. Ames liées à nos corps comme par punition. Suicide déclaré criminel. Frugalité des Pythagoriciens, qui ne mangeoient rien qui eût eu vie animale. Censure de l'avarice des Philosophes. Hédylogues et débauchés. Vases de cuisine. Assaisonnemens. Structeurs ou domestiques qui couvroient les tables. Habitans de Délos cuisiniers, etc.; leurs diverses fonctions dans le service religieux. Instrumens de musique. Étude de la musique. Habileté des Alexandrins. Fragmens sur les repas d'Homère.

MATIÈRES contenues et expliquées dans le Livre cinquième.

DIFFÉRENS repas chez les anciens. Vin propre à former des liaisons et à les entretenir. Noms de divers repas. Repas d'Homère comparés avec ceux de Platon, de Xénophon. Différens sens du mot aula. *Repas des Égyptiens, de Platon et d'Homère. Antiochus surnommé* Épimane, *ses folies. Pompe d'Antiochus, de Ptolémée Philadelphe. Richesses de ce roi d'Égypte. Marine de Philopator; ses deux grands vaisseaux. Vaisseau d'Hiéron : sa marine. Trirèmes sacrés d'Antigone. Engythèque. Repas d'Antiochus, d'Alexandre. Tyrannie du sophiste Athénion : cruautés qu'il commet dans Athènes. Appellicon de Téos. Socrate a-t-il porté les armes? Athénée le nie; ses preuves peu fondées. Anachronismes de Xénophon, de Platon. Socrate a-t-il été déclaré le plus sage des hommes? Ses liaisons avec Aspasie. Réflexions sur cette femme célèbre. Philosophes médisans. Gorgone, animal d'Afrique; ses dangers. Bœufs à cornes singulières.*

MATIÈRES contenues et expliquées dans le Livre sixième.

TRAGÉDIE : liberté qu'elle permet aux poètes. Donner *et* restituer; *expressions tournées en plaisanterie contre Démosthène. Marchands de poisson; leurs friponneries. Passion des Grecs pour*

pour le poisson. Opsonomes, officiers ou inspecteurs des repas à Athènes. Poële à frire. Vases d'argent, époques de leur usage. Rareté de l'or et de l'argent. Offrandes faites en airain, en argent, en or à Delphes; quand et par qui d'abord. Cordistes Gaulois, restes de l'armée de Brennus, méprisoient l'or, mais étoient avides d'argent. Parasite, nom d'une dignité et de personnages méprisables. Longs détails à ce sujet. Flatteurs : noms de plusieurs de ces vils personnages. Princes ou Rois qui en ont eu auprès d'eux. Bouffons; Rois qui en ont eu auprès d'eux. Esclaves, leur grand nombre, à Rome sur-tout. Dénominations des différens esclaves chez plusieurs peuples. Éloges de plusieurs Romains qui n'en ont eu que peu. Frugalité des premiers Romains. Lucullus introduit à Rome le luxe des nations vaincues. Sobriété des anciens peuples de l'Italie. Luxe du temps de Théopompe l'historien.

Fin des Sommaires du Tome second.

ADDITIONS ET CORRECTIONS.

Il est essentiel de rapporter chacun de ces articles aux pages et lignes, avant de lire.

Page 10, ligne 13, *lisez* Œnomaüs.

Page 19, note 2, ligne 2, *lisez* qui ont produit, etc. J'ajouterai que nombre d'Africains qui se mettent en voyage, prennent avec eux de ces différentes espèces de sauterelles, salées dans de petits barils comme nos anchois, et dont ils font une de leurs principales nourritures. Outre la lèpre et toutes les maladies cutanées auxquelles cet aliment peut donner lieu, ce sont aussi les sauterelles qui sont la cause des contagions pestilenieltles qui se répandent dans le Levant, comme l'observe sensément le célèbre docteur anglois Mead.

Page 21, ligne p^{ere}. lisez *pykna*, etc.

Page 34, ligne 14, *lisez* Sibarite.

Page 39, note 1, ajoutez : l'onglet de métal a été substitué à l'ongle naturel qu'on laissoit croître en pointe au pouce et à l'index, comme je le vis, il y a peu de temps, sur une ancienne gravure en bois, où l'on distinguoit très-bien la pointe des ongles, passée sous les cordes d'une espèce de guitare.

Page 68, ligne 2, *lisez* pourpre et d'or.

Page 121, ligne 11, *lisez* Corinthe, et ainsi ailleurs pour *Corynthe*.

Page 126, note 2, ajoutez après *tom. I :* « Je vais le faire, parce qu'on « me l'a demandé ». Quoiqu'il soit faux que le célèbre philosophe Socrate n'ait rien écrit, il ne faut pas le prendre ici pour l'auteur du *Traité des surnoms des Dieux*, que l'auteur rappelle, et dont

Diogène de Laërce parle dans sa Vie de Socrate le philosophe. Ce passage d'Athénée, réuni à d'autres, prouve le contraire; mais Diogène de Laërce semble faire d'un Socrate (probablement l'historien), dont parle Athénée, liv. 3, p. 435, l'auteur du *Traité de la succession des Philosophes*, dans la *Vie de Diogène le Cynique*, à moins qu'on n'y lise Sosicrate, comme Athénée l'écrit, liv. 4, c. 18. On pourroit encore demander si Sosicrate, auteur du *Traité de la Succession*, est le même que celui *des Successions*; car ce titre paroît au singulier et au pluriel dans Diogène de Laërce et dans Athénée. Voyez Diogène Laërce, vies de Socrate et d'Antisthène. Athénée, liv. 4, c. 18, où j'ai mal écrit *des successions*, lisez *de la succession*; et liv. 10, c. 5, au pluriel. Quoique ceci soit peu intéressant aujourd'hui, j'ai cru que l'exactitude exigeoit cette note.

Page 133, ligne 6, *lisez* Phædime. *Ibid.* lig. 15, *lisez* Orgee.
Page 147, ligne 4, inquiètes, ôtez, *s*.
Page 157, ligne 15, trouves, ôtez, *s*.
Page 166, note 2, ligne 2, *lisez* Aristoclès. *Ibid.* lig. 9, *lisez* Phthongoi.
Page 182, note, ligne 2, *lisez* esoben.
Page 184, note, ligne 6, *lisez* photinge.
Page 189, note, ligne 11, *lisez* oogmai, ooxai, ochthai.
Page 203, note, ligne 20, *lisez* retrouver.
ibid. — ligne 22, *lisez* retourne.
Page 220, ligne 6, cetre, *lisez* cette.
Page 232, ligne 14, après *eersee*, effacez l'astérisque.
Page 260, ligne 6, et ailleurs, *lisez* satyriques par *ty*, non par *ti*, lorsqu'il s'agit de drames ainsi nommés. Ces pièces bouffonnes ou très-grossières n'avoient rien de commun avec la *satire* ou *sature* des Latins.
Page 281, ligne 17, *lisez* complettes.

Page 288, ligne 2, *lisez* aphlastes.

Page 308, ligne 6, *effacez* extérieure.

Page 330, note 1, *lisez* tyrannon.

Page 365, ligne pénult. *lisez* Marius, qui faisoit la guerre.

Page 419, ligne 20, *lisez* de Cécrope.

Ibid. note, ligne 1, *lisez* Coryde.

Page 420, ligne 11, *lisez* Scriminus.

Page 430, note, 1, l. 3, lisez *umbilico*.

Page 431, *ajoutez* à la note : — Voyez, sur ce gobelet ou cette coupe qui fit tant de déshonneur à Démosthène, Rollin, *Hist. Anc.* t. 6, p. 564.

Page 433, ligne 6, *lisez* Apamée.

Page 434, note, l. 1, *lisez* disparoître d'ici.

Page 459, ligne 3, *lisez* le combattre.

Page 461, ligne 13, *lisez* s'asseoir.

Page 478, ligne 1, *lisez* Cléonice.

Page 497, note, *ajoutez :* — on le range cependant parmi les labres, *labrus, totus,* rubescens, cauda bifurca. Linn. *Reg. anim. Pisces.* n°. 142, §. 3.

9. 4

